



JOURNAL
LITTÉRAIRE

DE LAUSANNE,
OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Il emprunte ailleurs ce qui fait son éclat.

MOIS DE JANVIER.

N^o. I.

TOME V.



A LAUSANNE,
De l'Imprimerie d'HENRI VINCENT.

1796.





JOURNAL LITTÉRAIRE DE LAUSANNE.

LE PREMIER TEMPLE.

*Poëme traduit librement de l'allemand, du recueil
des poésies de Madame la baronne de Berlepsch.*

DANS une vallée étroite & profonde, au pied de montagnes qui s'élèvent par degré jusques au ciel, le jeune Alexis garde le troupeau de son père; & ce troupeau, ce n'est que des chèvres & des brebis. ---

Circulairement ceint d'énormes masses de rochers, ce vallon est néanmoins aussi riant que fertile; ces montagnes sont revêtues de verts gazons, & des plus riches pâturages.--- Plus haut, quelques grès sapins croissent parmi les fentes des rocs; & dans le lointain, se perdent au sein des nuages, les cimes dentelées, grises & couleur de mousse qui les surmontent. --- Un torrent qui tombe en bouillonnant d'un de ces sommets escarpés, se roule de chûte en chûte, & se précipite avec fracas, tout blanchissant d'écume, parmi des débris écroulés, & coulant ensuite plus lentement dans le lit qu'il s'est creusé lui-même,

entre deux verdoyans rivages, il serpente dans le vallon. --- Quelques cabanes éparfes çà & là dans la campagne, d'autres adossées aux rochers, servent de demeures aux habitans de cet agreste vallon, & suffisent à des hommes dont la simple innocence tient encore au premier âge du monde.--- Bornés aux objets qui frappent leur vue, & ne connoissant que les soins qu'exige la conservation de leur existence, les notions de cette petite peuplade sont circonscrites dans le cercle le plus étroit. Cependant, l'ingénieuse nécessité a révélé à ces hommes simples les premiers moyens de mettre à profit les bienfaits de la nature. Le lait de leurs troupeaux, les fruits sauvages des arbres, suffisent à leur nourriture ; leurs vêtemens de peaux, ou grossièrement tissus de la laine de leurs brebis, les préservent du souffle glacé des aquilons. C'est à l'effet de la foudre dans les forêts qu'ils doivent la connoissance du feu & de leurs bras robustes, ils séparent les branches d'arbres de leurs troncs, pour se procurer une bienfaisante chaleur. --- Telles étoient pour eux, les bornes des sciences & des arts : & , s'ils jouissoient de la nature & de ses biens, c'étoit sans en connoître la source.--- Un sentiment inné les avertissoit cependant qu'une puissance invisible, premiere cause de leur

être, & de tout ce qu'ils voyoient, devoit exister : confus il est vrai, mais souvent retracé par chaque événement de la vie, dans le plaisir, dans la peine, ou dans l'effroi que leur inspiroient les phénomènes de la nature, ce sentiment les suivoit par-tout. Lorsqu'à l'abri des rayons brûlans du soleil d'été, ils repositoient sous de frais ombrages en gardant leurs troupeaux ; ou que, fraternellement assis autour d'un brasier pendant les rigueurs de l'hiver, ils s'entretenoient ensemble, ce pressentiment intérieur & sourd d'une ame avide de connoissance, les conduisoit, par quelques idées préliminaires, à deviner l'Auteur suprême de la nature : mais leur entendement peu développé, ne pouvant encore percer l'épais nuage des sens, leurs idées restoient circonscrites dans le cercle étroit de leurs jouissances & de leurs besoins.

Plus favorisé de la nature, le jeune Alexis se distinguoit entre tous les bergers du valon. --- Une figure aussi agréable que l'est le printems dans sa fleur, la fraîcheur & les grâces touchantes du premier âge, tout en lui est fait pour captiver les regards ; les doux & brillans rayons de l'astre du jour échappant du sein de l'aurore, seroient l'emblème de sa précoce intelligence ; & le reflet argenté

de la lune sur les ondes, donneroit l'idée de la pureté de son cœur.

Les notions foibles & vagues d'une première cause, deviennent pour Alexis plus pénétrantes ; & plus réfléchi que ses compagnons, une voix intérieure, aussi impérieuse que puissante, qui le soustrait à l'assoupissement des sens. --- Jamais il ne put voir le soleil levant dorer le sommet des montagnes, sans être saisi de l'admiration la plus vive, sans éprouver le besoin de se prosterner : sa reconnoissance, en voyant le vallon vivifié par une lumière nouvelle, s'exhaloit au ciel, avec le parfum des fleurs ; & jamais il ne vit cet astre terminer sa radieuse carrière, sans le suivre des yeux avec cet attendrissement que nous cause le sentiment du passé, & ce frémissement secret qu'inspire le pressentiment de l'avenir.

Souvent, lorsqu'enveloppée des ombres de la nuit, toute la nature est plongée dans le repos, Alexis admire en silence la voûte étoilée ; quelquefois, observant la position des astres, leur mouvement continuel, il remarque une proportion constante & régulière dans leurs révolutions ; & s'abîmant dans la contemplation de ces brillantes merveilles, il en recherchoit l'origine & le but.

Non, se disoit-il à lui-même, mon étroit vallon ne peut être le seul lieu habité par

des êtres semblables à moi ; ces éclatantes constellations ne sont pas de simples décorations du firmament ; la vie, les germes, les générations, l'accroissement des plantes, des animaux & de l'homme doivent avoir une cause : alors sa pensée s'élevoit jusqu'à l'intelligence suprême, tandis que son cœur éprouvoit le besoin de la chérir. --- Absorbé dans des méditations semblables, Alexis erroit tantôt sur les rives d'une onde limpide, dont le murmure entretenoit sa rêverie, tantôt dans les cavités d'un rocher : son ame aimante trouvoit une jouissance à obliger les autres bergers, mais lorsqu'ils se rassembloient en troupe joyeuse & bruyante, qu'ils se recréoient par des jeux, des chants ou des danses ; alors Alexis préféroit la méditation & la solitude. --- Si les filles du vallon faisoient le charmant Alexis avec l'air de la préférence ou de l'amitié, il répondoit fraternellement à leur salut ; mais entre ces jeunes bergères, aucune n'avoit pu captiver son cœur ; & ce cœur ardent, sensible, délicat, cherchoit vainement en elles, cette harmonie des ames dont il avoit le vif sentiment & le pressant besoin.

C'est ainsi qu'Alexis se trouvoit comme étranger & solitaire dans le lieu de sa naissance) au milieu de ses compagnons ; un

desir secret le faisoit soupirer ; & cette inquiétude vague obscurcissoit l'éclat de ses yeux. Il cherchoit en vain , dans ses entretiens avec les vieillards , à satisfaire le desir d'instruction qu'il ne pouvoit réprimer : comment ces agrestes enfans de la nature l'auroient-ils éclairé ? Comment auroient-ils pû lui donner quelque explication que son esprit scrutateur & pénétrant n'eut puisé de lui-même dans les merveilles de la nature ? Le sentiment obscur d'une puissance invisible leur inspiroit moins de confiance que de crainte. Le bruit prolongé du tonnerre , les feux sillonnans de l'éclair , le sifflement terrible des vents , & tous les phénomènes effrayans de la nature , influençoient plus fortement leur imagination neuve encore , que le doux zéphir du printems , ou que la bienfaisance répandue dans la variété des productions de l'année. --- Aussi le remords d'une action injuste , développant l'instinct secret de la vengeance céleste , un juge vengeur s'annonçoit à eux du milieu des airs , par l'éclat rétentissant de la foudre ; ou sur la terre , par le fracas & le ravage d'un torrent dévastateur.

Plus heureusement né , le jeune Alexis ne connoissoit point ces terreurs. Sans doute une voix intérieure l'avertissoit également de tout ce qui auroit pu altérer la pureté de son

ame; mais son imagination riante lui présentant de plus agréables objets, & de plus douces chimères, il croyoit quelquefois entendre des sons mélodieux qui l'assuroient d'une protection céleste. --- Chaque faculté qui se développoit dans son ame, lui paroissoit le bienfait d'une puissance invisible & bienveillante. Cet heureux développement de facultés & d'idées étoit favorisé par les méditations mélancoliques du jeune Alexis: une foule de vérités vaguement apperçues, mais recherchées avec ardeur, se présentoient alors à son imagination. --- C'est ainsi que le crépuscule dévauçant le jour, éclaire foiblement les objets, & sert la curiosité sans la satisfaire.

Un jour, (c'est un des beaux jours du printems) Alexis a conduit son troupeau au pied d'une des montagnes les plus élevées de cette chaîne qui ceint son étroit vallon: plus agité qu'à l'ordinaire, ses regards inquiets errent vaguement sur les objets qui l'entourent; les vapeurs balsamiques des plantes s'exhalent & parfument l'atmosphère; le soleil, en s'avauçant dans sa course, subtilise & dissipe les brouillards qui reposent sur les montagnes. --- Couché sur un frais gazon, Alexis contemple les cimes altières qui se perdent dans les nues. Que sont ces nuages,

se demande-t-il à lui-même ? d'où viennent-ils ? où vont-ils ? . . . & quel est cet azur immense que j'apperçois sortant toujours plus pur de leur sein ? Sur quoi repose cette voûte magnifique ? Est-ce là qu'habite cet être que mon cœur m'annonce, & que mon esprit cherche vainement à connoître ? Plus rapide que l'éclair, ce doute ou cet espoir pénètre son ame ; il se sent enflammer d'un desir de connoissance & de vérité plus véhément, & demeure abîmé dans une méditation profonde.

Plusieurs heures se sont écoulées dans cette espèce de ravissement, lorsque revenant à lui-même, Alexis ne trouve près de lui que ses brebis, & s'apperçoit de l'absence de ses chèvres. Il les cherche long-tems en vain dans les lieux où elles se plaisent le plus à brouter, & commence à desespérer de les retrouver, quand il les découvre enfin, suspendues à des pointes de rochers, accessibles pour elles seules.

Alexis eut cru impossible de gravir de tels précipices, si ces agiles animaux ne lui eussent prouvé son erreur : se hasardant sur la voye que ses chèvres viennent de lui tracer, il grâvit avec effort, les anfractuosités des roches pelées, se blesse, & s'accroche aux broussailles éparées, dans une route qui ne

reçut jamais l'empreinte du pied d'aucun homme.

Parvenu enfin sur une pointe de roc qui surplombe un abîme dont l'œil ne peut mesurer la profondeur, Alexis s'arrête.... il contemple le vallon qu'il voit à ses pieds comme un tapis de verdure, coupé par une rivière argentée, & parsemé de champêtres habitations, qui, de la hauteur d'où il les observe, ne paroissent que des points imperceptibles.

Que cette enceinte, qui jusqu'à cet instant, renferma pour lui l'Univers, lui paroît alors circonscrite dans d'étroites bornes : quelle majesté, au contraire, ne lui offre pas l'aspect des montagnes, qu'il distingue là de plus près ? L'imagination d'Alexis s'élançe avec leurs cimes orgueilleuses dans les champs de l'immenfité : un attrait secret le pousse à gravir encore plus haut, il chasse ses chèvres dans le vallon ; & quoique la nuit commence à y répandre ses ombres, il poursuit sa route avec émotion jusqu'au sommet de la montagne.

Plus raboteux, plus difficile à chaque pas, son chemin lui présente sans cesse des difficultés nouvelles, des dangers nouveaux : souvent rebuté, & presque découragé, il s'appuye contre les masses faillantes des rocs, & frémit en songeant que peut-être il est impossible qu'il atteigne jamais le but. -- Mais cette

noble impulsion qui porte le héros à braver tous les dangers; cet attrait invincible, qui seul fait les sages, en leur aidant à traverser le dédale ténébreux des sophismes pour arriver à la vérité, rendirent à l'ardent Alexis les forces nécessaires pour suivre sa route. --- Il ne peut pas plus renoncer au projet d'atteindre la cime de la montagne, qu'étouffer le pressentiment obscur qui soutient sa patience & son courage; il tombe & se relève cent fois..... enfin, il parvient à ce sommet désiré avant le coucher du soleil.

De quel ravissement n'est-il pas transporté, en découvrant l'horison immense qui se déploie à ses regards éblouis ! Danger, fatigue, tout est oublié..... Alexis ne se connoit plus lui même, il croit son ame dégagée des entraves grossières des sens; & se sent transporté dans la sphère majestueuse de l'infini.---

Jamais Alexis n'avoit respiré si librement; le subtil éther pénétroit ses poumons; il croyoit aspirer une vie nouvelle; & ces sensations inconnues absorbèrent un instant toutes ses idées.--- Mais lorsque ce premier étonnement presque convulsif se fut calmé par degré, une jouissance plus douce vint le remplacer; & le magnifique spectacle de la nature, étalant ses plus sublimes beautés, lui causa un ravissement que les rêves de son imagination

ardente ne lui avoient jamais fait éprouver.

Le soleil s'approchoit déjà de la fin de sa course.--- Les effets variés des ombres & de la lumière sur la contrée, dont le repos & la beauté offrent l'image d'un paradis terrestre, arrêtent d'abord les yeux d'Alexis.---- Là des collines, des prairies & des rivières; ici, des abîmes & des rochers; tous ces objets se présentent dans le lointain; & l'œil, s'égarant dans un espace inaccessible aux regards, ne distingue plus que les sommets des montagnes, dont les formes fantastiques se perdent bientôt elles-mêmes dans l'azur immense de la voûte céleste.---

Long-tems fixés sur ce spectacle ravissant, les regards du jeune homme s'en détournent pour suivre les rayons du soleil, qui se projetant en gerbes lumineuses, à travers des forêts qu'ils paroissent embraser, s'échappent de cette masse de feu, & vont se précipiter sur une surface resplendissante, où ils se réfléchissent avec majesté.

C'est la mer.---- Elle s'étend au loin comme une glace; & ses eaux réfléchent la lumière céleste. --- Alexis tombe machinalement à genoux, les bras élevés vers le ciel.---- „ Oui, „ s'écrie-t-il, Etre invisible & Suprême, c'est „ toi dont mon cœur avoit pressenti l'existence, mais pouvois-je imaginer ta gran-

deur ? Avec quelle magnificence tu te mon-
tre à mes regards éblouis..... ! Souverain
puissant de cet Univers , quelle est donc
ton essence ? Je me perds en pensant à toi ,
& je ne fais quel nom te donner.---- Mon
cœur voudroit te nommer pere , puisque
mon existence est ton bienfait. --- C'est toi ,
sans doute , qui créas ce globe de feu qui
vient d'échapper à mes regards au sein de
l'onde , aussi bien que tous ces astres qui
scintillent dans l'azur du ciel. --- Oh ! quel
es-tu , être incompréhensible & Bienfaisant ?
Mais que suis-je , moi-même , & d'où pro-
vient en moi la pensée ? D'où naissent ces
desirs impétueux , cette avidité de connoi-
tre , de m'élever , de posséder des biens
que j'ignore ? Serait-ce toi qui me l'inf-
pire..... & quel est le lieu que tu habites
& qui te contient ? Le soleil.... non , ce
n'est pas là ta demeure ; il est loin de moi ,
& je sens que tu m'es présent. --- Ni la
vie , ni le bonheur n'existent où tu n'es
pas ; & ton absence seroit le néant. --- Ainsi
les astres non plus que la terre , ne sau-
roient être ta demeure particuliere. --- Etre
invisible ! qui que tu sois , où que tu sois ,
tu es le Créateur de l'Univers , tu en es le
Pere ; & c'est dans mon cœur que je puise
cette conviction. --- Oui , je t'adore , je te

„ crains Mais combien plus je t'aime en-
 „ core ! Oh ! révèle-moi comment je dois te
 „ servir , comment il faut te nommer ; & quels
 „ sont les hommages dignes de toi ! Que ne
 „ puis-je trouver un cœur rempli du feu qui
 „ m'anime , brûlant de la même reconnois-
 „ sance , du même amour ; & qui te nomme
 „ pere , ainsi que le mien ! Il se joindroit à
 „ moi pour annoncer ton existence à mes
 „ freres ! . . . ”

Ici , le sentiment dont l'ame d'Alexis est
 remplie , ne lui laisse plus d'expression. ---
 Anéanti d'admiration & d'amour , il se tait ;
 mais la nature épuisée , succombant enfin à
 la vivacité de ce qu'il éprouve , ses paupie-
 res s'appesantissent , & ses membres fatigués
 s'étendent sur un frais tapis de mousse. Un
 doux sommeil s'empare alors du jeune ber-
 ger , dont l'aimable figure est éclairée par les
 pâles rayons de la lune ; le zéphir s'agite dou-
 cement autour de sa tête , la nature entière
 semble solemniser son repos , & le bercer en-
 tre ses bras maternels.

Fin du chant premier.

La suite à l'ordinaire prochain.

Liste ou nomenclature authentique des Avoyers de Berne dans le treizieme & quatorzieme siecle, par Mr. N. F. de Mulinen, traduit & extrait du Musé Suisse, No. VI.

ETABLIR une nomenclature plus exacte des anciens Avoyers de la république de Berne, que ne l'a été celle des listes adoptées jusqu'à nous, éclaircir les traditions conservées dans la chronique de Justinger (1), & relever les erreurs qui s'y trouvent, répandre enfin du jour sur plusieurs points importants de l'ancienne histoire de l'état intérieur de Berne; tel est le but que se propose l'auteur de ce petit mémoire. Mr. N. F. de Mulinen, déjà aussi avantageusement connu par ses recherches & ses connoissances approfondies sur l'histoire de sa patrie, que par l'intérêt qu'il a l'art de répandre sur les matieres les plus séches, nous l'avons éprouvé en lisant ce morceau, fait pour être lu avec plaisir, non-seulement de l'historien, mais encore de tous les amateurs de l'histoire de leur patrie.

(1) Il étoit greffier de la ville de Berne, & il écrivit sa chronique en 1415, par ordre de l'Etat.

Le savant Professeur Walther est le premier auteur qui nous a démontré, avec la plus grande vraisemblance, que dès sa fondation, Berne, de même que les autres villes capitales ses voisines, obtint un Avoyer qui, en qualité du gouverneur du Prince, présidoit le conseil & les Tribunaux ; mais étoit-il choisi par le Duc, ou à l'instar de *Fribourg en Brisgaw*, les Bernois le choisissoient-ils ?—C'est ce que l'on ignore ; ce qu'il y a de certain, c'est que plus tard, la Bourgeoisie (représentée ensuite par le Conseil des deux-cents,) obtint de l'Empereur Frédéric II, l'assurance qu'il n'éliroit jamais ni Avoyer ni Conseiller, ni aucun autre Magistrat, mais que ce droit leur appartenoit en entier, & qu'il seroit de même autorisé à les changer annuellement. (1)

La perte des plus anciens documens Bernois a jetté une telle obscurité sur les premiers tems de la République, qu'on ignore le nom du premier Avoyer ; ce n'est qu'à 1223 que commencent les listes généralement adoptées, & depuis lors à 1296, tous les Avoyers furent

(1) Ce sage Règlement, vraisemblablement fait dans ce tems-là, & par lequel l'élection de l'Avoyer & Conseiller étant annuelle, ils étoient ou confirmés ou changés, a subsisté sans interruption jusqu'à aujourd'hui.



élus entre les barons & chevaliers qui composoient la première noblesse.

C'est en 1296 que Mr. de (M.) place l'importante réforme, par laquelle la souveraineté qu'exerçoit toute la Communauté des Bourgeois, fut confiée par elle, à un nombre déterminé, choisi d'entr'eux pour la représenter. En rapprochant, (dit l'Auteur) le peu d'anciens documens conservés de ces tems-là, avec la situation où se trouvoit alors ma patrie, il me paroît que ce changement important avoit pour but d'établir un contre-poids à la puissance illimitée du Conseil.

Notre bourgeoisie se partageoit alors en trois classes principales : 1°. la haute noblesse, composée de barons & de chevaliers ; 2°. les honorables familles patriciennes, propriétaires de domaine noble, qu'on peut nommer en opposition à la première classe, la petite noblesse ; & 3°. les pauvres bourgeois, en partie gens de métier, mais en plus grand nombre cultivateurs. Toute la bourgeoisie éli-foit l'Avoyer & le Conseil ; mais comme la majeure partie des bourgeois, soit par ses professions, soit par la culture des terres, dépendoit de la noblesse riche, c'étoit toujours elle qui parvenoit à la place d'Avoyer, & qui réunissoit la pluralité des voix dans le Conseil. Toujours certaine de l'approbation

de la Communauté, elle domina despotiquement pendant plusieurs années. Mais les événemens malheureux des derniers tems, attribués à cette prépondérance des nobles, & aux résolutions précipitées de la Communauté, prouverent les défauts de cette constitution; & pour remédier à ce double inconvénient, toute la Bourgeoisie résolut de remettre à l'avenir son pouvoir entre les mains de 200 membres choisis parmi les plus considérables d'entr'eux, qui représenteroient la Communauté, & gouverneroient l'Etat à sa place, de concert avec le Conseil. L'auteur renvoye à un autre mémoire, qu'il se propose de publier sur le changement de la constitution Bernoise, tout ce qui concerne la maniere dont se faisoit l'élection annuelle des deux-cents dans cette première époque de leur établissement. Mais ce qui prouve avec certitude qu'ils ont dès-lors pleinement représenté la Communauté, c'est que lors de la campagne de Laupen, le Conseil & le deux-cents revêtirent l'Avoyer de pouvoirs illimités sur la vie des citoyens. On vit en 1299, les premiers effets de la réforme faite l'année 1294. A Jacob de *Kienberg*, chevalier, succéda *Cuno Munzer*, le premier individu des familles honorables, qui parvint à ce poste éminent, toujours rempli avant lui par des

barons ou chevaliers. Les longs services de *Munzer* lui méritèrent cette récompense ; car il étoit depuis 30 ans dans le Conseil.

Laurent *Munzer* succéda à son pere dans cet emploi, l'année 1302, & il y fut annuellement confirmé pendant 17 ans. C'étoit un homme sage, habile général, sous le gouvernement duquel la République accrut sa puissance & ses richesses. Le pouvoir de cet *Avoyer* s'augmentant chaque jour, il devint enfin suspect à ses combourgeois. La première noblesse, en possession jusques-là de cette place, ne pouvoit d'ailleurs voir qu'avec peine qu'elle fut aussi long-tems entre les mains de *Munzer*. Jean de Bubenberg, surnommé le jeune, & qui réunissoit une ambition démesurée, aux vertus héréditaires & brillantes de ses ayeux (1), étoit le chef des

(1) Quoiqu'il soit fait mention, dans l'histoire de la Suisse, d'un *Contard* de Bubenberg, maréchal du duc de *Zæringuen*, & auquel il remit le soin, en qualité d'architecte, de diriger la fondation de Berne en 1191, c'est à Pierre de Bubenberg, chevalier & *Avoyer* de la République de Berne, que les documens authentiques commencent la souche de cette race de héros Bernois, dans laquelle se comptent quatorze *Avoyers*, & qui s'est

mécontens ; & il réussit enfin à exclure son adversaire de cette place importante.

Depuis cette époque 1319, l'historien Observateur remarque clairement deux factions dans le sein de l'Etat ; triomphant, & succombant tour-à-tour, toutefois assez sages, assez vraiment patriotes pour se réunir lorsque le bien de leur patrie & les circonstances extérieures l'exigeoient.

Les Bubenbergs, à la tête de la haute noblesse, quelques familles honorables de la seconde noblesse, attachées à des individus de la première par le parentage & l'amitié ; enfin, la majeure partie des gens de métier & de la petite bourgeoisie composoient la première faction.

Dans la seconde se réunissoient presque tous les patriciens des familles honorables, la plupart très-riches en terres & en hommes, & par eux-mêmes aussi puissans qu'ils étoient nombreux. Entr'eux se distinguoient les *Munzer*, les *de Krauchthal*, de *Balm*, de *Gysenstein*,

éteinte en 1506, dans la personne d'Adrien, dont les deux sœurs étoient mariées dans les maisons de *Mulinen* & de *Raron*, & qui ne laissa d'autre enfant qu'un fils naturel de même nom que lui, qui fut baillif de *Romainmotier*, & mourut sans enfans.

Holz & Seedorf. Pour éviter la jalousie qu'avoit inspiré la confirmation annuelle de *Munzer* dans la place d'Avoyer, l'adroit & prudent *Bubenberg* fut arranger les choses de façon que ses amis, ses parens & lui, se succéderaient alternativement dans cette place, depuis 1319 qu'il en avoit expulsé son rival, jusqu'à 1324, que celui-ci y reparut, mais pour un moment; car dans la même année Jean de *Bubenberg* l'occupa de nouveau, & alternativement encore, avec ses cousins ou ses amis, jusqu'en 1331, que *Verner de Munzer*, écuyer & frere de *Laurent*, se trouve dans la liste des Avoyers. Riche & considéré, il fut le premier de sa famille qui obtint le titre d'écuyer, & il maria ses filles aux premiers nobles du pays (1); mais quoiqu'il se fût distingué à la tête de ses compatriotes, dans une guerre contre les barons de *Thun* & de *Weissenbourg*, il put à peine conserver sa place l'espace d'une année; car à la fin de 1331, on y retrouve l'adversaire de sa maison, Jean de *Bubenberg* le jeune; il paroît néanmoins qu'il ne parvint pas alors à exclure totalement son rival de cette première charge de l'Etat, puisque selon la chronique

(1) Les *Kinggenberg*, *Montenach*, *Raron*, *Duwach*, *Burgislein*, il n'avoit pas de fils.

de Justinger, Laurent fut élu de nouveau l'année 1333, mais cet Auteur ajoute que les Fribourgeois ayant rassemblé leur force, & marché contre les Bernois jusqu'à Belp, ceux-ci se hâterent d'aller au-devant de l'ennemi; & que *Munzer* qui les commandoit, soit qu'il trouvât les Fribourgeois trop avantageusement posté, soit qu'il prévît qu'ils seroient obligés de se retirer sans autre hostilité, s'opposa à l'attaque, laissant à l'ennemi la liberté de se retirer sans aucune perte; conduite dont les Bernois furent tellement irrités, qu'oubliant les grands services rendus par *Munzer* à l'Etat; & malgré son habileté & son mérite reconnu, ils le déposèrent de son emploi. Sans refuter ce récit, M. de Mulinen, en voyant *Bubenberg* le jeune remplir la place qu'on venoit d'ôter à *Munzer*, soupçonne avec assez de vraisemblance, que l'esprit de parti eut peut-être plus de part à la déposition du vieux Laurent que toute autre raison. Quoiqu'il en soit, *Munzer* resta encore quelques années dans le Conseil & mourut, ainsi que son frere, dans un âge très-avancé, sans reparoître à la tête de l'Etat.

Dévoué aux *Bubenbergs*, & vassal du comte de Kibourg, Philippe de Kien, chevalier, remplit la place d'Avoyer, depuis 1334, jusqu'à la fameuse guerre de Laupen en 1339,

époque où, devenu suspect par ses étroites liaisons avec le comte de Kibourg, on lui ôta cette place pour la donner à Jean de Bubenberg, qui l'occupa de 1339 à 1350.

Il est incertain si cet Avoyer servit au siège de Laupen sous les ordres de d'Erlach, ou s'il garda la ville de Berne avec le peu de troupes qui y restèrent; plusieurs motifs déterminèrent probablement les Bernois à choisir pour leur général en chef, dans cette occasion critique, le grand Rodolphe d'Erlach; & quoique la première raison en fut sans doute, la réputation qu'il s'étoit acquise, par son habileté & son expérience dans l'art de la guerre, il avoit de plus l'avantage, n'étant pas domicilié à Berne, de n'être point mêlé dans les divisions intestines, & celui d'être également agréable aux deux partis, par les relations de parentage & d'amitié qu'il avoit, non-seulement avec les chefs du parti Bubenberg, mais encore avec les individus les plus considérables de la faction opposée.

Pendant un grand nombre d'années, Jean de Bubenberg remplit sans interruption, la place d'Avoyer; ses adversaires les *Munzer* étoient morts, & avec eux Bubenberg perdit le souvenir de l'imprudence si heureuse pour lui, avec laquelle Laurent s'étoit fait confirmer annuellement dans ce poste. Tout

aussi imprudent, Bubenberg, rempli de confiance dans les services rendus à sa patrie par son pere & par lui, ne craignit plus de perdre l'affection du peuple, qu'il avoit autrefois si facilement gagnée. Mais il ne connoissoit ni les caprices de la multitude, ni la puissance de ses ennemis. Les familles honorables, renforcées de jeunes gens actifs & de mérite, le réveillèrent de cette insouciance; on l'accusa publiquement d'abuser de l'autorité, de s'être rendu coupable de concussion, & de s'être laissé corrompre par des présens; & ceux qui avoient la prépondérance obtinrent qu'il fut cassé de son emploi & banni de Berne à perpétuité, ainsi que quelques conseillers de ses adhérens : événement qui, selon les documens les plus authentiques, arriva en 1350. Pierre de *Balm*, Seigneur d'*Uzinguen*, celui qui avoit porté avec gloire, & sauvé au siege de *Laupen* la banniere de la ville, étoit le chef de ceux qui avoient provoqué la chute des Bubenberg, & fut choisi à sa place. Il paroît avoir été l'ame de son parti, qui se soutint pendant sa vie, dans tout son éclat. Lorsqu'*Arberg* fut acheté par l'Etat en 1351, ce fut vraisemblablement sous la régence, & par le conseil de cet homme habile qu'on régla, qu'après avoir occupé pendant une année la charge d'Avoyer, on

rempliroit toujours l'année suivante celle de baillif d'Arberg, en résidant dans ce bailliage. Selon l'auteur de la chronique où se trouve ce fait, personne ne vouloit alors habiter le château d'Arberg, parce que son dernier possesseur, le comte Pierre, avoit été lépreux ; & ce fut par cette raison que l'Etat de Berne imagina, qu'un homme qui pendant une année, avoit eu l'avantage d'être le chef de la République, pouvoit aussi mieux que tout autre, encourir les risques de cette habitation. En critique judicieux, M. de Mulinen observe, que si cette raison fut en effet alléguée comme motif du règlement, ce ne fut que parce qu'il portoit préjudice aux anciennes loix de l'Etat. Quoiqu'il en soit, il fournissoit un moyen puissant d'empêcher l'influence trop prépondérante que les ambitieux pourroient prendre dans les affaires du gouvernement. Mais cet arrangement fut de peu de durée.

Depuis l'expulsion des Bubenbergs en 1350, jusqu'à 1364, on ne voit dans le poste éminent d'Avoyer, aucun autre individu que des familles de la seconde faction ; & la prudente sagesse que Pierre de Balm avoit inspirée à ses collègues dans le maniement des affaires, la modération que pour leur propre intérêt il leur avoit recommandée, justifioit

en quelque forte , l'expulsion violente des Bubenbergs , & leur ôtoit tout espoir de recouvrer leur influence pendant la vie de ce sage républicain ; mais par sa mort , arrivée en 1364 , la petite noblesse perdit son plus ferme appui ; & cet événement , joint à la foiblesse du successeur de Pierre de Balm , ne put qu'être très-favorable aux exilés.

Bubenberg vivoit encore ; d'un âge très-avancé , & entouré de deux générations , il habitoit la belle seigneurie qu'il possédoit sur les agréables rives du lac de Thun , supportant son exil avec la fermeté d'une ame magnanime ; souvent pendant sa longue durée , lorsque ce héros voyoit la banniere de sa patrie se déployant dans l'air , rajeunissant alors , il marchoit à la tête de ses six enfans , accompagné par ses nombreux serviteurs , au-devant de cet étendard si connu de lui , & combattoit presque côte à côte de ses anciens persécuteurs.

Dès qu'il eut appris la mort de Pierre de Balm , il se rendit de Spietz à son château de Bubenberg près de Konitz ; aussi-tôt plusieurs Bernois y accoururent , pour embrasser encore une fois leur ancien frere d'armes. Le Conseil ne put calmer l'enthousiasme que les nombreux partisans du chevalier exciterent dans l'ame des artisans & de la pauvre bour-

geoisie, avec d'autant plus de facilité, que cette classe avoit toujours conservé l'amour & le respect qu'ils avoient eu dans les anciens tems pour la famille des Bubenbergs : décidé à faire casser leur exil, toute la Bourgeoisie s'assembla tumultueusement dans l'église des dominicains ; & d'une voix unanime, la pluralité demande avec véhémence, la réhabilitation de cette famille, le rétablissement du chevalier dans la place d'Avoyer ; puisqu'enfin, disent-ils, nos chefs actuels acceptent aussi de nous des dons & des présens, nous préférons de les donner aux Bubenbergs. Le greffier de l'Etat leur lut alors le paragraphe de la bulle où il est dit, qu'une fois expulsé du conseil des deux-cents, on ne peut jamais y rentrer ; mais criant à haute voix, que cet article n'étoit point la réponse au cas dont il s'agissoit, ils jetterent des cerifes pouries contre le greffier & la bulle ; on lut enfin un autre paragraphe plus conforme à leur sens, lequel disoit qu'un Avoyer devoit être élu par la communauté des bourgeois ; c'en fut assez pour justifier les dessein de cette multitude échauffée ; & elle se rendit avec des cris de joie, à la maison de l'Avoyer regnant, en exigeant de lui, qu'il leur remit la bannière de la ville. En vain *Schwartzbourg* essaye-t-il de calmer cette foule

innombrable, il ne peut y parvenir; & le peuple furieux commençant à le menacer, il s'enfuit à Thun, où plusieurs Conseillers le suivirent. Ce fut ainsi, que, de même que tant d'autres, ces troubles intérieurs se terminèrent sans effusion de sang. La Bourgeoisie courut à Bubenberg, & conduisit le vieillard en triomphe dans sa patrie, où, content de son rappel, le généreux Bubenberg ne songea point à se venger de la petite noblesse, & refusa la place d'Avoyer, que ses concitoyens vouloient le forcer d'accepter. A son refus, elle fut donnée à son fils, jadis commandant à Laupen, où il s'étoit acquis autant de gloire que de réputation; & de 1364 à 1381, les deux fils de Bubenberg occupèrent successivement cette place jusqu'à leur mort.

C'est pendant cette période que s'éteignirent peu-à-peu les divisions si souvent répétées entre la première & seconde noblesse. La guerre & la peste avoient détruit les familles les plus considérables de la première faction. La petite noblesse n'étoit plus réunie par l'esprit de parti; la plus riche reçut le titre de Junker, (1) & en s'élevant à la di-

(1) Titre qui, dans les anciens tems, n'étoit

gnité de chevalier, elle s'égalisa à la première noblesse, tandis que la plus pauvre tomba dans la classe des artisans. Les familles les plus considérables, entre celles des deux factions réunies, remplirent en paix & alternativement, pendant tout un siècle, les premières places de l'État, jusqu'au moment où l'augmentation de l'industrie apporta les richesses, & avec elle l'élévation des marchands & des artisans, qui s'égalisant alors à la noblesse, remplirent comme elle, & avec beaucoup d'autres familles nouvelles, nobles ou bourgeoises, toutes les places du gouvernement, dans une égalité républicaine.

donné à Berne, qu'aux fils & aux petit-fils des barons & des chevaliers, tandis que le titre d'écuier dénotoit souvent une dignité personnelle, à laquelle on pouvoit parvenir sans être de noblesse capitulaire, ou de celle qui pouvoit aspirer aux ordres de chevalerie. A la fin du quatorzième siècle, ces deux titres furent employés indistinctement.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

E T L I T T É R A I R E

DE ROBERTSON ET DE SES OUVRAGES.

Extrait & traduit des feuilles Angloises.

CONNU de toute l'Europe comme un des premiers écrivains de notre siècle, Robertson, dont les écrits passeront à la postérité la plus reculée, est un de ces grands hommes dont la vie privée, tranquille & uniforme, n'offre rien de bien remarquable au biographe, & il n'est pas facile de déterminer l'époque dans laquelle cet homme célèbre commença à développer le grand & rare talent qui fit cesser le reproche fait à sa patrie, de n'avoir jamais produit d'écrivains classiques. Né en 1721, il acheva ses études en 1743, & fut placé, dès l'année suivante, dans la Paroisse de Gladsmuir, qu'il quitta en 1758, pour desservir une cure à Edimbourg. L'année d'après 1759, il publia dans sa trente-huitième année, l'histoire d'Écosse, sous le règne de Marie & de Jacques VI, jusqu'au moment où celui ci monta sur le trône d'Angleterre. Cet ouvrage doit se classer entre les livres d'histoire les plus complets des tems modernes. Ce n'est point une froide & sèche notice d'événemens sans agrément & sans

liaisons; c'est tout aussi peu un roman, dont le vernis brillant dénature les faits & les caractères. L'historien montre assez d'imagination pour enchaîner l'attention du lecteur, assez de jugement pour reprimer son imagination: ses tableaux sont pleins de vie, ses observations sont justes, son style riche, nerveux, correct, quoique la manière de Saluste perce par-ci par-là dans son ouvrage. C'est avec beaucoup d'habileté qu'il jette de l'intérêt, de l'agrément même, sur les endroits de l'histoire d'Angleterre les plus présents à la mémoire du lecteur; & c'est avec les grâces du style moderne qu'il les promène dans les tems anciens. Il s'abstient avec sagesse, d'entrer dans de trop grands détails des faits connus; ses réflexions sont nourries, profondes, & toujours à leur place; en un mot, Robertson s'acquît par cette production, une gloire que tous les efforts de ses rivaux n'ont pu obscurcir.

Nommé en 1761, à la place de président de l'université d'Edimbourg, vacante par la mort de Mr. Goldiez, Robertson obtint aussi la dignité de docteur en théologie, & fut, bientôt après, nommé, à juste titre, historiographe d'Ecosse, & choisi pour remplir les fonctions de chapelain du roi dans ce royaume,

Dix ans après son premier ouvrage, Robertson publia, en 1769, l'histoire de Charles V, précédé d'un coup d'œil préliminaire sur les progrès de la civilisation en Europe, depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'au commencement du seizième siècle : la grande & générale influence de la période renfermée dans cette histoire, ainsi que la réputation de l'Auteur, éveilla l'attente du public, au point qu'il n'avoit peut-être jamais montré plus d'impatience & accueilli avec plus d'empressement une production que ne le fut celle-ci : le premier volume en est une partie importante, puisqu'il ne sert pas seulement de clef au récit qui le suit, mais qu'on peut encore le considérer comme une introduction à l'étude historique d'une période, dans laquelle les diverses puissances de l'Europe se réunirent par un grand système politique, par lequel chacune d'elle prit la place qu'elle a conservée jusqu'à la fondation de la République Française, avec bien moins de changemens qu'on n'auroit dû en attendre de tant d'orages intérieurs & de tant de guerres étrangères : quant à l'histoire en elle-même, nous nous contenterons d'observer, que c'est avec justice qu'on l'a, depuis long-tems, mise de pair avec le peu de chefs-d'œuvres historiques modernes. L'on y trouve

une élégance d'expression , une profondeur de recherches & une impartialité critique , qui aux yeux de tous les connoisseurs éclairés, doit honorer l'écrivain & sa nation.

L'histoire de l'Amérique , en 2 vol. in-4°. parut en 1777. On peut, avec raison , la considérer comme une continuation de la production précédente. La période la plus brillante des annales modernes commence avec la fin du quinzième siècle. On fit des découvertes qui influèrent sur la postérité la plus reculée. On vit des événemens qui donnèrent une nouvelle tournure à l'esprit des nations. C'est de cette époque que date l'existence politique des puissances Européennes; elles prirent des points fixes , qui , à quelque exception près , se sont maintenus jusqu'à présent; alors s'établirent les principes sur lesquels leurs divers pays ont été gouvernés, des améliorations intérieures marchant de concert avec les avantages acquis au-déhors, les arts & les sciences fortirent triomphans de la nuit de la barbarie.

L'invention de l'imprimerie donna des aîles aux lumières, en rendant plus générale l'étude des anciens; la réformation de Luther amena l'esprit de recherche , qui s'étendit, avec la rapidité de l'air, sur toutes les branches de sciences, & devint la base de nos lumières

actuelles. Après un repos de dix siècles, l'esprit humain se réveillant de son profond assoupissement, prit un essor rapide. Un navigateur entreprenant, hardi, conduit par l'enthousiasme du génie, & soutenu du flambeau des sciences, Colomb entreprit & ha-fa da ce qu'aucun mortel n'avoit osé penser avant lui. Il étendit les connoissances humaines sur l'océan inconnu & sans limites; & il donna, comme par enchantement, un nouveau monde à notre globe.

L'Amérique étoit, à tous égards, un monde nouveau pour les Européens. La terre, les plantes, les arbres, les animaux, tout s'y présentoit sous un autre aspect à leurs yeux; la nature n'étoit plus la même à leurs regards étonnés; & ce grand & vaste continent paroissant sortir à l'instant des mains du Créateur, sembloit inviter sur son rivage, l'homme avide de nouvelles découvertes: celle-ci n'étoit pas seulement attrayante pour le philosophe, par la vaste étendue, la grandeur, la richesse & la diversité d'objets que présentoit à ses observations ce nouvel hémisphere; mais elle étoit encore des plus importantes pour l'humanité, par l'influence qu'elle eut sur notre continent; & lorsque Colomb s'embarqua pour découvrir de nouvelles terres, il étoit loin, sans doute, d'imaginer qu'il ame-

neroit une révolution dans le système général des choses humaines, & qu'il décideroit du fort de l'Europe pendant des siècles entiers.

Il n'est donc point étonnant que de tels objets ayent fixé l'attention des philosophes & celle des écrivains les plus distingués : des plumes déjà exercées essaierent de décrire ce nouveau monde, & publièrent quelques parties isolées & remarquables de son histoire ; mais avant Robertson, aucun auteur n'avoit apporté à cette matière un examen aussi réfléchi, aussi profond qu'elle le méritoit ; personne n'avoit conçu un plan aussi solide, & présenté un tout aussi complet & aussi digne de l'admiration de la postérité. Et quelques grands que fussent les objets qu'il hasarda de traiter, l'exécution de son travail est un chef-d'œuvre dans lequel on retrouve à chaque pas, l'esprit classique de son premier ouvrage. L'histoire d'Ecosse, qui avoit excité une admiration générale, & que milord Chesterfield jugeoit, (sans en connoître encore l'auteur) égalier en éloquence & beauté les chefs-d'œuvres de Livius, le plus pur & le plus parfait des auteurs classiques Romains.

Cet heureux mélange de force & d'agrémens, qui va si bien à la noble muse de l'histoire, se trouve réunie dans celle d'Améri-

que. Dans le quatrième livre du premier volume, qui contient une description de ce nouveau continent, lors de sa découverte, avec des recherches sur les mœurs & la constitution de ses anciens habitans. Mr. R. développe un esprit si véritablement scrutateur, tant de saine philosophie, il présente un si bel ensemble, un tableau si attrayant ; son style est si riche, si varié, que la postérité considérera vraisemblablement cette partie de l'ouvrage comme celle qui donne la plus juste idée de son génie.

Sa réputation ne se borna point à sa patrie ; bientôt l'Europe, ainsi que l'Angleterre, le mit au rang des plus grands historiens.

Il parût cependant en Angleterre, une traduction de l'histoire du Mexique, par l'abbé Clavigeres, dans laquelle l'Auteur présente diverses observations qui sembloient défavorables à l'ouvrage de Mr. Robertson ; & cette attaque engagea celui-ci à chercher la vérité des faits contestés : il fit cet examen de son propre ouvrage, avec toute l'attention que demandoit l'importance de ces faits & l'intérêt général de la vérité ; & il publia, en 1788, le résultat de ses recherches, sous le titre de supplémens & corrections à l'édition de l'histoire de l'Amérique de Robertson, dans lesquels il répondit & justifia jusqu'à

l'évidence, quelques-uns des passés attaqués, à l'égard d'autres, en avouant ses erreurs, & en les redressant, il augmenta le prix de son ouvrage. Robertson termina sa carrière en 1791, par des recherches historiques sur les connoissances qu'avoient eu de l'Inde les anciens auteurs. La lecture des monumens du major Rennel, pour servir d'explication à ses cartes de l'Indostan, fournit à Robertson les moyens de pousser ses recherches plus loin qu'il n'avoit pu le faire dans son histoire de l'Amérique, & d'examiner ce que les relations de ces anciens auteurs sur l'Inde pouvoient avoir d'obscur, de fabuleux ou de certain.

Quoique cet ouvrage ne puisse, ni par son but, ni par son étendue, ni par sa perfection, être comparé à ses chefs d'œuvres; on y retrouve néanmoins la même application dans le rassemblement des matériaux, la même critique dans l'ordre qu'il leur assigne, & la même clarté dans le récit & l'exposition qui distinguent ses autres productions, & qui en font l'ornement & la gloire de la littérature Angloise.

Nous ignorons si Mr. Robertson a publié quelque'autre ouvrage sur des matieres théologiques, que le sermon aussi rare qu'excellent, connu sous le titre, *de la situation du monde lors de la venue de notre Sauveur, & de*

l'influence qu'elle eut sur les progrès du Christianisme. Il prononça ce sermon dans la cathédrale d'Edimbourg, devant la société instituée dans cette ville pour l'avancement de la religion chrétienne le jour de l'anniversaire de cette société, en Janvier 1755 : son texte étoit le quinzième verset du premier chapitre de l'épître de St. Paul aux Colossiens. Et il prouva, avec autant de sagacité que de force, par le tableau qu'il fit des circonstances morales, politiques, religieuses, dans lesquelles se trouvoit le monde à la venue de N. Seigneur, que Dieu avoit révélé le mystère de son Evangile précisément au moment où le monde y étoit le mieux préparé & en avoit le plus de besoin.

Robertson termina son utile carrière le 11 Juin 1793, à Grange-House, 'auprès d'Edimbourg, par une consommation, pendant laquelle il fut un modèle de patience & de fermeté. Personne ne fut plus considéré pendant sa vie & plus pleuré après sa mort, que ne le fut cet homme excellent. Infatigable dans ses recherches savantes, doué d'une saine & forte raison, il s'acquit un trésor de connaissances utiles, qui fournirent à ses grands talens, des occupations toujours nouvelles, & l'égalèrent aux plus grands génies. Comme prédicateur, comme ecclésiastique, il fut un

pasteur fidele , & toujours digne de l'amour & du respect qu'il avoit su inspirer à son troupeau : religieux sans avoir jamais l'âpre austerité de l'hypocrisie , ses sermons étoient des explications simples & claires de l'Écriture Sainte , mais remplies d'observations profondes. Son commerce étoit agréable & instructif ; ses mœurs affables , persuasives & douces.

Il a laissé trois fils & deux filles ; l'aîné est procureur de l'église Ecoissoise ; le second capitaine , s'est distingué à l'armée du lord Cornwallis ; & le troisieme est aussi militaire. De ses deux filles , l'une est veuve de Mr. Ruffel , & la seconde est mariée à Mr. Brydonne , si connu par son voyage en Sicile & à Malthe,

LETTRE AU RÉDACTEUR.

M

PLU S un livre élémentaire a de mérite , plus il s'annonce comme pouvant suppléer à beaucoup d'autres pour l'instruction de la jeunesse , plus les erreurs qui peuvent s'y être glissées sont importantes à relever. C'est à ce titre , M. que je vous prie d'insérer dans votre Journal , quelques observations , sur l'ouvrage annoncé dans votre N°. de Novembre,

& intitulé, Statistique Élémentaire de la Suisse. Compilation bien faite, production estimable, mais dans laquelle, en la lisant avec l'intérêt qu'elle a droit d'inspirer, j'ai trouvé quelques inexactitudes; & d'abord beaucoup de noms estropiés, vraisemblablement par faute d'impression, mais dont j'indique ici les plus frappans; ainsi Tome I, page 21, *Kronen* pour *Knouau*. P. 23, *Certiaticum* pour *Certiicum*. P. 148, *Salanka* pour *Kalanka*, P. 196, *Liege* pour *Viege*. P. 198, *l'Aar* pour *Laa*, la *Meth* pour la *Melch*, la *Sureds*, dans le canton de Lucerne, pour la *Sour*, l'*Emmat* pour l'*Emme*, *Sffach* pour *Siffach*. T. II, P. 279, *Tuchet* pour *Suchet*, &c.

T. I, P. 8, ni *Burglen* ni *Küßnacht* ne sont des champs de bataille; le premier est le village où nâquit Guillaume Tell, & c'est près du second qu'il tua *Gesler*.

P. 10, même volume, le grand bon Dieu de Schaffouse étoit une statue de *St. Christophle*.

P. 16, on a ouvert depuis peu, une superbe route dans le *Toggenbourg*.

P. 21, le pont de *Rapperschweil* ne mene point au bailliage de *Knouau*, situé au-delà de l'*Albis*, à 7 ou 8 lieues de ce pont; mais, dans cette petite Province du canton de *Schweitz*, qu'on appelle les *Hoefe* ou mairies: les *Hoeje* sont donc un bailliage &

non un village, comme il est dit à la page 31.

- P. 22. *Cappel* n'est point le théâtre de la première guerre civile en Suisse, mais de la seconde; la première fut la guerre de *Zurich* contre les sept Cantons, depuis 1437 à 1446, qui dura près de 9 ans, & fut bien plus cruelle que les suivantes, qui ne durèrent qu'un an.
- P. 48. Jamais le Bas-Valais n'a eu 18000 hommes portant armes; il n'y avoit peut-être pas 4000 Bas-Valaisans; le reste étoit *Savoïard* dans cette expédition.
- P. 49. *Raron* s'appelle en François *Rurogne*. *Sieders* s'appelle *Sierre*, &c.
- P. 61. *L'Entlibuch* n'est pas une *Paroisse*, mais une contrée de sept lieues de long sur quatre de large, qui contient huit *Paroisses*.
- P. 82. *Augst* n'est pas à une lieue de Bâle, mais à deux fortes lieues.
- P. 85. Ce n'est pas à l'hôtel de ville, mais à la bibliothèque publique de l'université que sont les tableaux d'*Holbein*.
- P. 171. Le lac de *Pilate* n'est nulle part assez profond pour s'y noyer; on peut le traverser sans avoir de l'eau plus haut que la moitié du corps: un curé de *Lucerne* y a fait passer en tout sens son domestique, pour détruire la superstition populaire à

— cet égard. Voyez les notes sur le Pilate, Etrennes Helvétiennes, année 94.

P. 175. Le lac de Constance, outre les deux îles dont parle l'estimable auteur de la Statistique, en a une troisième; c'est la charmante île de *Reichenau*, qui contient près de 1000 habitans, & l'ancien couvent de ce nom, si fameux dans le moien âge.

P. 233. Il ne faut pas dire en François les bains de *Gliserbad*, mais les *bains de Glis*.

P. 236. Les bains de *Lutrelau*, & non de *Loutzlatt* n'existent plus; ils ont été détruits par l'éroulement d'un mont voisin, dans le dernier siècle.

P. 308. En parlant des plans en relief de M. le général Pfiffer à Lucerne, l'auteur n'a point fait mention de celui de M. *Meyer d'Arau*, beaucoup plus étendu.

P. 357. Il n'y a point de *lapins sauvages* dans notre pays; mais l'auteur, en parlant de nos animaux, a oublié le *Bievre* ou *Castor solitaire*.

P. 361. La description du bouquetin n'est pas dans la nature. Il a le pied fourchu, & par conséquent *pas de griffes*.

P. 366. Le hobereau n'est pas le plus petit de nos oiseaux de proye; c'est la *pigrieche*. *Ianius*, *Excubitor*, de Linné.

P. 379. Ligne 6, l'Auteur dit, sur l'autorité

de M. Besson, qu'il n'y a point de faumon *au-dessus de la cataracte de Schaffouse*; & cependant il ajoute, quelques lignes plus bas, qu'il y a dans le lac de Constance beaucoup de faumon du Rhin, deux assertions contradictoires, puisque ce lac est plus haut que la Cataracte. En parlant, dans le même article, des poissons de la Suisse en général, l'Auteur a omis le plus singulier, nommé *Sileirus*, en François *Salut*; dauphin d'eau douce, commun dans les lacs de *Lucerne*, de *Bienne*, *Morat*, *Neuchâtel*. Il le nomme entre les poissons du Canton de Berne, mais il n'appartient pas exclusivement à ce Canton.

T. II. P. 32. En parlant ici des grains de la Suisse, on auroit pu dire, que les Cantons de *Lucerne* & de *Soleure* sont les seuls qui en ayent suffisamment pour leur consommation. En général, si l'Auteur n'annonçoit avoir écrit uniquement pour des élèves, peut-être auroit on droit de desirer que l'essentiel d'un livre de Statistique, le commerce & les productions territoriales, fussent un peu plus développées & plus exactement déterminées.

T. II, P. 109. On ne travaille aucune mine de fer dans le Canton de *Bâle*, mais bien dans l'évêché à *Correndelin*, prévôté de *Azoutiers Grand-Val*.

- P. 125. *Cloten* n'est pas dans le bailliage de *Knonau*, mais dans le voisinage de *Winthertur*.
- P. 127. *Attisweil* n'est pas dans le Canton de *Soleure*, mais dans celui de *Berne*, bailliage de *Bipp*.
- P. 128. *Elsgau* n'est pas un village de l'évêché de *Bâle*, mais une assez grande contrée, qui contient plusieurs Paroisses, qu'on appelle en François l'*Ajoie*. Il n'y a point de village du nom de *Stinguen* dans le Canton de *Bâle*. *Dietisberg* est une montagne & pas un village.
- P. 130. Il y a bien long-tems qu'on ne peut plus visiter les voûtes souterraines que la tradition prétend exister, entre *Augst* & *Liestal*, dans le Canton de *Bâle*, & dont l'existence est fort suspecte.
- P. 135. Le beau pavé de *Cheire* est absolument détruit depuis qu'on en a fait une écurie à porc.
- P. 138. En parlant des langues, l'Auteur n'a point fait mention du *Romantzsch*, usité dans une partie des Grisons, & qu'on doit mettre au nombre des langues; car elle a une bible, une liturgie, des psaumes, des livres de dévotion, une grammaire, une histoire des ligues Grises, un culte, &c,

en quelques vallées, elle a un dialecte un peu différent, nommé le *Ladino*.

P. 149. Dès long-tems le savant d'*Annone*, pasteur à *Muttens*, est mort; & par son testament, il a légué son cabinet à la bibliothèque publique de l'université de Bâle, où il est maintenant.

P. 159. Les écus de deux florins, les florins de 15 batz ne sont pas à Bâle des *monnoies idéales*, car elles y circulent frappées au coin de ce Canton.

P. 165. Nulle part le Canton de Berne ne touche celui de Bâle, dont le Canton de Soleure le sépare.

P. 249. La Tour de *Peils* est une Paroisse distincte de celle de *Vevey*.

P. 270. Le *Montendre* est très-loin de la vallée de *Vaulion*; il est dans la Paroisse de l'*Abbaye*, & domine le revers du Pays de Vaud au dessus de l'*Isle*, de *Montricher* & *Molens*. Voyez la belle carte du Pays de Vaud par *Mallet*.

Ce petit nombre d'erreurs, d'inexactitudes ou d'omissions n'empêchent point qu'en général ce livre ne soit bien fait & très-utile. Ce sont tout au plus des taches légères, qui disparaîtront à une seconde édition que l'ouvrage aura probablement.

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Du gouvernement des mœurs & des conditions en France avant la révolution, avec le caractère des principaux personnages du regne de Louis XVI, par Mr. Senac de Meihan. Hambourg.

LE but de l'Auteur de cet excellent ouvrage, est de démontrer que le gouvernement monarchique de la France, ainsi que ses principes constitutifs, étoient bien plus propres à son bonheur, que ne le prétendent ceux qui, pour tout bouleverser, les ont tant calomnié. Il prouve, par l'état florissant de ce royaume, qu'avant la révolution tout n'y alloit pas si mal qu'on veut le persuader à l'Europe; un gouvernement tyrannique & despote entraîne, dit-il, la dépopulation dans les villes; les manufactures, le commerce languissent, les terres sont incultes, & l'industrie ne se trouve nulle part; aucun de ces maux n'existoit en France. Depuis deux-cents ans c'étoit l'Empire le plus florissant du monde; le commerce par mer & par terre s'étendoit chaque jour; les ports étoient remplis de vaisseaux qui apportoit en France les richesses de toutes les parties du globe, & reprenoient en échange, les

produits en tout genre, de ce beau Royaume. Ici, l'Auteur entre dans le détail des diverses branches de richesses qu'avoit la France, du numéraire immense qu'y apportotent les autres nations, seulement pour les modes & pour les vins; de la multitude d'étrangers qui s'y rendoient & y consommoient leurs revenus. Avec de telles ressources, un Empire peut aussi faire de grandes dépenses; mais elles furent portées, sous les regnes de Louis XIV & de Louis XV, à une prodigalité qui, avec les guerres fréquentes qu'ils eurent à soutenir, occasionna le mauvais état des finances, premier principe des révolutions; car tout gouvernement qui s'endette marche à sa ruine tôt ou tard. Néanmoins les dettes de la France, comparées à ses ressources, n'étoient pas au point de ne pouvoir être acquittées, si l'on avoit employé les moyens convenables. Louis XVI étoit infiniment plus économe que ne l'avoient été Louis XIV & Louis XV. La Reine coutoit bien moins à l'Etat que les maîtresses; l'un & l'autre n'avoient qu'un jour de cour par semaine, & ils vivoient les autres jours plus en particuliers qu'en Souverains. Le retranchement d'étiquette de faste contribua même à affoiblir le respect, car le peuple a besoin qu'on lui en impose; & l'on voit que

le

le gouvernement actuel sent cette vérité. Par les costumes qu'il a adopté, Louis XVI n'avoit que le bonheur des François en vue. En montant sur le trône, il leur fit présent du tribut donné à chaque nouveau regne. Il abolit la torture, les corvées, & beaucoup d'autres charges. Pendant les dix-neuf ans qu'a duré son regne, il n'a jamais personnellement mécontenté personne; & dans la tourmente de la révolution, il paroissoit s'être approprié la maxime de Rousseau, *que la liberté d'un pays seroit achetée trop chere, si elle coutoit la vie à un seul homme.*

Ainsi que le Roi, la Reine n'aimoit point le faste. Mr. de S. de Mail : prouve qu'elle n'a point prodigué les revenus de l'Etat, & qu'elle n'a point envoyé de l'argent à l'Empereur. Les calomnies atroces répandues contre cette auguste victime, se sont détruites d'elles-mêmes aux yeux de toutes les personnes sensées.

La conduite du haut & du bas clergé dans l'affreuse persécution qu'il a éprouvée, justifie pleinement tout ce que dit l'auteur de la piété & des vertus de cette classe infortunée.

Dans la distribution des avantages entre le clergé, la noblesse & le tiers, Mr. de S. de M. prouve que tout bien examiné, il n'étoit

pas d'Empire où le tiers-état eut autant de moyens, d'occasions, & même de droits de s'élever à tout; la finance, les charges ecclésiastiques & civiles enrichissoient des familles entières, & il y avoit une quantité d'emplois qui donnoient la noblesse héréditaire. Les alliances multipliées entre la pauvre noblesse & la riche bourgeoisie, n'entraînoient point les mêmes inconvéniens qu'elles ont dans d'autres pays. En général, il n'en étoit aucun qui fournît autant de ressources pour toutes les classes que la France.

Les impositions, qui montoient à 585 millions, auroient sans doute été moins pesantes, si elles eussent été plus également réparties; mais il seroit facile de prouver qu'elles devoient être bien plus onéreuses encore dans les anciens tems, où il y avoit moins d'argent comptant & moins d'industrie en France.

Ce n'est donc pas au malheureux état dans lequel on prétend que se trouvoit ce Royaume, que M. de S. de M. attribue la révolution, mais aux moyens pris pour réformer les abus. Il indique comme première cause du bouleversement, les écrits, les mesures de M. Necker, & la foiblesse du gouvernement, qui appella les notables, & ensuite les états généraux, dans lesquels, aussi-tôt que le clergé & la noblesse se furent réunis aux deux-tiers,

la démocratie, & par elle la barbarie, l'effusion du sang & la révolte devinrent inévitables.

L'Auteur conclut son ouvrage par les portraits des hommes en place dans les derniers tems avant la révolution. Ses tableaux sont d'un pinceau exercé dans l'art des ressemblances. En général cette production, semée d'anecdotes curieuses & piquantes, réunit au mérite du style, celui de la véracité dans les faits, de l'impartialité dans les jugemens.

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

LES CONJECTURES.

*Comédie en quatre actes & en vers, du citoyen
Picard.*

PLUSIEURS de nos abonnés, amateurs du théâtre, nous ayant témoigné le desir d'être à la suite des nouveautés Françaises, nous nous sommes procuré des correspondances par lesquelles nous pourrions les satisfaire de tems à autre, & les mettre à même de juger si, comme l'observe un journaliste François, la carrière dramatique s'est agrandie en France.

Un jeune homme, nommé Prosper, voyageant à pied, arrive chez Michel, „ vieux

militaire cultivateur. Trop fatigué pour continuer sa route, & ne trouvant pas d'auberge dans le village, il demande une retraite pour la nuit, mais il a perdu son passeport, & le but de son voyage est secret. Quelle abondante source de conjectures pour Rigolot, barbier vétérân, qui se croit un talent décidé pour juger, au premier coup-d'œil, des personnes & des choses : il est chez Michel lorsque Prosper y entre ; il a lu une gazette, dans laquelle on invite tous les bons citoyens à se mettre à la poursuite d'un prisonnier de guerre, d'un ôtage qui s'est échappé : ce fugitif ne peut être que Prosper ; il a dans ses effets un étui de mathématique ; le dessein d'une prétendue forteresse ; la chose est claire. Rigolot fait part de ses conjectures à la sœur de Michel. En les communiquant à son frere, celle-ci les donne pour des certitudes. Ce fait ainsi établi de bouche en bouche, on ne comprend pas trop, vu l'état des choses en France, que Prosper ne soit pas tout de suite arrêté & conduit à quelque municipalité, d'où, après l'avoir bien vexé, on le feroit pour le moins reconduire à l'endroit d'où il disoit être parti, pour y chercher un passeport. Mais avec la manie des conjectures, Rigolot n'a pas celle des arrestations. Aussi officieux que pénétrant, après avoir averti Michel des dangers qu'il

court en gardant ce prisonnier, il se charge de le faire partir. Rose, fille de Michel, n'est pas de cet avis; Prosper est trop aimable, il ne peut être suspect; mais c'est en vain qu'elle plaide sa cause. Rigolot persiste, & déclare au jeune homme qu'on ne peut le garder. Prosper, qui s'est apperçu des soupçons qu'il occasionne & des conjectures du barbier, veut s'amuser à ses dépens: en paroissant se disculper, ses justifications, son ton assuré, des propos jettés, d'adroites réticences, donnent lieu de penser qu'il attend un train considérable, que des troupes vont passer; il laisse même échapper quelques menaces contre ceux qui lui manquent d'égards; & le barbier, en combinant tout cela, est si convaincu que Prosper est un général d'armée, qu'il devient après le souper, aussi rempant qu'il avoit été insolent. Il demande une place d'officier de santé au prétendu général, lui présente des plans de campagne, s'empresse à lui chercher de l'eau-de-vie. Pendant son absence, Prosper désabuse son hôte & sa famille, qui lui ont marqué de l'intérêt; & au retour de Rigolot, ses méprises sont l'objet de plaisanteries de tous les acteurs; il se retire confus. Prosper, de son côté, va se reposer; Rose, toujours plus enchantée du jeune étranger, voudroit savoir ce qu'il est. Pen-

dant que ce desir l'occupe, Michel, toujours hospitalier, amene chez lui une jeune femme allaitant son enfant, & qui va chercher un nourrisson à Paris : cette étrangere se nomme Pauline. Son air d'affliction intéresse ; on apprend qu'elle est abandonnée d'un vil séducteur. Rose, la tante de Rigolot, découvre au cou de l'enfant le portrait de Prosper. Pour le coup, ce n'est plus une conjecture, Prosper est le suborneur, le pere de l'enfant ; il a abandonné cette intéressante infortunée ; toute la maison est indignée ; & pour comble d'audace, il ose faire une déclaration à Rose ; on la repousse avec horreur. Quel triomphe pour Rigolot ! En juge sévere, il lui présente d'un air solemnel sa victime, qui se trouve être sa sœur. Tout s'éclaircit ; Prosper venoit de Paris ; il alloit porter des secours à cette sœur dans la campagne, où elle s'étoit retirée ; & la nouvelle du repentir de son amant, fils d'un riche banquier qui, après avoir avoué sa faute à Prosper, l'avoit supplié de lui solliciter le pardon de sa sœur ; Prosper l'obtient ; & Michel enchanté, ainsi que sa famille, du mérite de Prosper, lui accorde sa fille.

Malgré les invraisemblances qui se trouvent dans cette piece, & quoique l'intérêt en soit foible, par la raison que les conjectu-

res formées sur le jeune voyageur n'influent que peu ou point sur son sort, on y trouve de jolis traits, de petits détails pris dans la nature, & des scènes agréables.

I N S T R U C T I O N S

Sur les moyens d'administrer des secours aux personnes noyées pour les rappeler à la vie; secours également applicables aux traitemens de toute asphyxie ou mort apparente, de quelque cause qu'elle provienne, comme suffocation, par les vapeurs pernicieuses du charbon & des liqueurs en fermentation; par l'air renfermé des caves, puits, caveaux, citernes; par les moffettes des égouts, fosses d'aisances, creux à fumier, &c. par Mr. J. B. Desgranges, docteur en médecine, membre & associé de plusieurs académies & sociétés de chirurgie & de médecine, Médecin & Chirurgien actuellement en exercice à Morges. De l'imprimerie de Louis Luquiens. 1795.

LIE titre de cet opuscule, dédié aux ban-nerets & conseils des magistrats de la ville de Morges, instruit déjà le lecteur du but que se propose M. Desgranges. La ville de Morges possède une boîte-entrepôt de secours pour les noyés, qu'elle doit à la bien-faisance d'un de ses habitans, qui l'a fait

venir de Londres. Le Conseil l'a fait placer dans une armoire pratiquée en la grande salle de la maison de ville ; les médecins & chirurgiens en ont chacun une clef pour s'en servir au besoin , & les personnes de tous les Etats peuvent y recourir. Mr. Desgranges s'est chargé de la garnir , d'y faire les additions nécessaires , marquées d'un astérique , dans l'inventaire qu'il donne des secours de remplacemens , & d'indiquer la maniere d'en user. Ainsi , l'instruction qu'il publie n'est pas seulement relative à l'administration des moyens de secours renfermés dans la boîte-entrepôt de Londres , mais elle indique encore des moyens plus simples , des agens moins composés , que le génie & l'industrie sauront trouver par-tout , avec lesquels on pourra tenter les mêmes procédés , & obtenir les mêmes résultats. Mr. Desgranges ne bornant pas sa sollicitude pour le bien public , à ces avis salutaires , annonce qu'il a , dans son propre domicile , une boîte de secours pour les noyés , dont le public peut également disposer , & que , grace à la bienfaisance toujours active des habitans de Morges , il a réussi à former dans cette ville , un établissement en faveur des blessés , ou dépôts de secours d'urgence ou de premier appareil , pour les accidents subits & impré-

vus, comme chûtes, mutilations de membres, fractures, dislocations, foulures, hémorragies & autres cas pressans..... secours que dans les premiers momens on ne peut se procurer que lentement & difficilement pour les riches, & jamais complètement pour les pauvres, & qui, au moyen de cet établissement, seront toujours à la portée de tout le monde.

C'est aux gens de l'art à juger du mérite de cet ouvrage; mais le but que l'Auteur a en vue, est aussi intéressant pour toutes les âmes véritablement sensibles, qu'il est honorable pour une ville, de voir ses magistrats & ses habitans coopérer à de tels établissemens.

ANNALES BRITANNIQUES

Pour l'année 1793, par M. d'Archenholtz, Tome II, avec le portrait de l'amiral Howe, en frontispice, 1795.

Nous avons fait connoître les précédents volumes de ces annales à nos lecteurs; elles continuent toujours sur le même plan, & on les liroit avec le plus grand plaisir, si l'on ne trouvoit presque à chaque page de nouvelles preuves de la prévention qu'a l'Auteur pour la révolution & les principes Fran-

çois. Cette partialité le porte à faire un crime au gouvernement Anglois & à tous les gouvernements, des mesures reprimantes que nécessitent les principes dangereux qu'on cherche à introduire par-tout. Ainsi, par exemple, l'humanité de Mr. d'Archenholtz se gendarme de ce qu'on a puni d'une année de prison, l'honnête vœu d'un artisan d'être à même de guillotiner son roi. Et dans la manière dont l'Auteur raconte & rapproche les faits, on voit une secrète satisfaction lorsqu'il se croit autorisé à invektiver contre ce qu'il appelle le despotisme & l'inquisition Britannique : l'article littérature a infiniment gagné depuis qu'il est rédigé par Mr. Eschenbourg, conseiller de la Sme. cour de Saxe-Gotha, qui joint à de profondes connoissances & lumieres, le tact & le goût le plus sûr & le plus exercé.

A N E C D O T E S

Tirées des Œuvres de Champfort.

J. J. Rousseau étant à Fontainebleau, à la représentation de son Devin du village, un courtisan l'aborda, & lui dit poliment : Monsieur, permettez-vous que je vous fasse mon compliment ? — Oui, Monsieur, dit Rouf-

seau, s'il est bien. Le courtifan s'en alla. On dit à Rousseau : mais y songez-vous ? quelle réponse vous venez de faire ! — fort bonne ; dit Rousseau. Connoissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait ?

Beaumarchais , qui s'étoit laissé maltraiter par le duc de Chaulne , sans se battre avec lui , reçut un défi de Mr. de la Blache. Il lui répondit : j'ai refusé mieux.

Le Régent vouloit aller au bal , & n'y être pas reconnu. J'en fais un moyen , dit l'abbé Dubois ; & , dans le bal , il lui donna des coups de pied dans le derriere. Le Régent , qui les trouva trop forts , lui dit : l'abbé , tu me déguises trop.

On demanda à Mr. de Fontenelle mourant ; comment cela va-t-il ? Cela ne va pas , dit-il , cela s'en va.

On difait à Louis XV , qu'un de ses gardes , qu'on lui nommoit , alloit mourir sur le champ , pour avoir fait la mauvaife plaisanterie d'avalér un écu de six livres. Ah , bon Dieu ! dit le Roi , qu'on aille chercher An-

douillet, Lamartiniere, Laffone. Sire, dit le duc de Noailles, ce ne sont point là les gens qu'il faut.— Et qui donc? — Sire, c'est l'abbé Terray. — L'abbé Terray. Comment? — Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixieme, un second dixieme, un premier vingtieme, un second vingtieme : le gros écu fera réduit à 36 sols, comme les nôtres : il s'en ira par les voies ordinaires, & voilà le malade guéri. Cette plaisanterie fut la seule qui ait fait de la peine à l'abbé Terray. C'est la seule dont il eût conservé le souvenir ; il le dit lui-même au marquis de Sefmaisons.

E C O N O M I E

Rurale & domestique, sur la conservation des pommes de terre.

PARMI les avantages que le célèbre *Smith* trouve dans la culture des pommes de terre, il en est un assez curieux, & le voici. Les pommes de terre ne pouvant s'emmagasiner & se conserver plusieurs années, ainsi que le blé, elles ne sont point propres aux spéculations des accapareurs; on est obligé de les mettre en vente dans les saisons où elles croissent, ou peu de tems après; ce qui établit parmi les vendeurs une utile concu-

rence, & maintient leur prix à la portée des plus médiocres facultés Smith croît aussi que c'est la même raison qui arrête le plus l'extension de leur culture; mais dans un pays où les pommes de terre seroient devenues, pendant leur saison, la nourriture habituelle & même favorite des habitans, il n'y a pas de doute que leur vente ne fut assez assurée pour que tout cultivateur pût compter sur leur produit comme sur celui de la plupart des autres légumes & des fruits. C'est à ce point que nous sommes parvenus dans ce pays.

Pendant, l'idée de Smith peut faire naître des scrupules à ceux qui s'occupent des moyens de conserver les pommes de terre, & leur faire craindre que ce moyen une fois trouvé, cette denrée ne devienne, comme tant d'autres, la proie des spéculateurs avides: qu'on se tranquillise; il sera toujours fort difficile de l'accaparer; il est fort douteux qu'il existe aucune manière de les garder en nature au-delà d'une année; & il peut être fort utile d'en conserver au moins pour l'intervalle d'une saison à l'autre.

Plusieurs ouvrages ont publié des moyens d'opérer leur conservation; mais dans la pratique, tous n'ont pas très-bien réussi. On a conseillé de les tremper, pendant peu d'inf-

tans, dans de l'eau bouillante. Ce procédé n'a pas, dans les cas qui sont venus à notre connoissance, empêché la germination, la pourriture. Peut-être aussi falloit-il prendre des soins plus suivis, après la dessication, & remuer plus souvent les pommes de terre. Voici d'autres procédés que pourront éprouver les personnes qui sont à portée de le faire. Il est vraisemblable que tous les essais qu'on a tenté ou qu'on tentera, produiront enfin une bonne méthode, que l'expérience du succès consacrera, qui sera généralement reconnue la meilleure, & qui nous fera jouir de l'avantage de manger de cet excellent légume en tout tems. Voici ce que nous écrit, à ce sujet un militaire, fils d'un de nos généraux en Hollande :

Sans chercher à conserver les pommes de terre plusieurs années, je crois que le point essentiel est de faire en sorte qu'une récolte puisse servir jusqu'au tems où la suivante commence à donner. C'est ce que les cultivateurs de la Hollande exécutent avec succès. Pendant l'hiver, leur principale attention se porte à préserver leur provision de la gelée. Une cave saine suffit pour celle qui doit se consommer pendant les froids; le reste est mis absolument hors de danger, en l'enfouissant dans un terrain à l'abri des at-

teintes de l'eau. On étend sur le fond de la fosse un lit de paille ou de feuilles séchées, & on sépare même quelquefois la masse des pommes de terre par plusieurs autres lits semblables; le tout est recouvert d'une couche de feuilles ou de paille, & d'une dernière de terre, assez épaisse pour que la gelée ne puisse pénétrer.

C'est aux approches du printems qu'on retire celles qu'on avoit ainsi cachées, & que commencent des soins plus assidus, qu'il faut prendre jusqu'à la fin. On modere alors l'activité que la fermentation, produite par l'entassement, donneroit à la germination, en les remuant souvent; ce moyen, au reste, n'est absolument que celui qu'on emploie pour le blé; mais il ne suffiroit pas pour les pommes de terre; il faut encore casser le plus souvent possible, les rejets qui en sortent de toutes parts. Les Hollandois savent très-bien que chaque pousse produit, dans ce légume un amollissement, & que dans cet état il n'est pas bon à manger; mais ils ont observé, qu'il se raffermir quelque tems après qu'on l'a dépouillé de ses surgeons, & qu'il n'a perdu alors aucune de ses bonnes qualités.

La suite au No. prochain.

 AGRICULTURE.

Sur l'utilité de colorier en noir les murailles sur lesquelles on espalé les arbres fruitiers, pour avancer la maturité des fruits. Article extrait de la *Décade*, Journal littéraire Français.

ON a observé depuis long-tems que les blés & autres plantes que l'on cultive dans des terres noires, parviennent à maturité, toutes circonstances d'ailleurs égales, long-tems avant ces mêmes plantes semées dans des terres blanches. Comme jusqu'ici on n'a pas assez appliqué la physique à l'agriculture, on a reconnu l'effet sans en rechercher la cause. On pouvoit d'ailleurs s'en contenter, puisqu'il n'étoit pas dans le pouvoir des hommes de changer la nature du terrain (1) Mais en expliquant ce phénomène, on auroit pu en tirer des applications pour porter à la maturité des fruits qui, dans des années tempérées, ont de la peine à y arriver, & pour avancer la maturité de ceux qui mu-

(1) On peut, en mélangeant les différentes espèces de terre, changer la nature d'un terrain quelconque; mais cette opération est souvent difficile & toujours coûteuse.

rissent facilement dans nos climats, ainsi que pour ajouter à la qualité des uns & des autres.

“ On fait que ce sont les corps noirs qui possèdent au plus haut degré la propriété de retenir la lumière; ils doivent par conséquent très-promptement & très-fortement s'échauffer. Une expérience journalière a appris à tout le monde, que les corps colorés s'échauffent en présence du soleil, même en hiver, tandis que les corps blanchâtres y restent très-froids; que sous une toile noire étendue sur la neige, la neige se fond, tandis que sous une toile blanche elle reste intacte: la connoissance de ce principe est familière à tout le monde, & cependant on a négligé jusqu'ici d'en tirer des conséquences théoriques pour la pratique de l'agriculture. C'est parce que on n'a pas assez songé à marier les préceptes des sciences sublimes avec ceux des arts vulgaires.

“ Les fruits des arbres qu'on espalier sur des murs noirâtres ou noirs, doivent donc avoir beaucoup d'avance pour la maturité, puisqu'ils reçoivent davantage l'influence de la chaleur.

“ Je propose de noircir les murs sur lesquels on veut espalier des arbres fruitiers, & ce conseil n'est pas seulement fondé sur

le raisonnement & la théorie, mais sur une expérience de quinze ans, faite par l'auteur de cet article dans un jardin, où un raisin d'une grosseur énorme, qui, dans les années mêmes les plus chaudes, ne parvenoit jamais à quelque maturité, mûrit parfaitement tous les ans, au moyen de cette pratique; les autres fruits y sont mûrs trois & quelques fois quatre semaines plutôt que dans les jardins voisins".

ÉPIÔRE d'un Ecclésiastique émigré, à son ami.

Lausanne le 25 Décembre 1795.

PUISQUE ton amitié s'empresse de connoître
 Les lieux où ton ami reprend un nouvel être,
 Je me hâte, Amintas, de t'écrire ces vers.
 Mon ame, en répondant à ton impatience,
 Aspire à célébrer la rare bienveillance,
 Qui me fait oublier les maux que j'ai soufferts.

2. En solides esprits, comme en guerriers féconde,
 La Suisse à mes regards paroît un petit monde,
 Qui d'un monde plus grand recueille les débris;
 D'un plus vaste univers cet abrégé fidèle
 Retracer les beautés dont brille son modèle,
 Et dispute avec lui de mérite & de prix.

3. J'y vois, avec plaisir, de fertiles campagnes,
 Des fleuves suspendus sur de hautes montagnes,
 Des côteaui pour Bacchus, des plaines pour Cérés;

Et ne m'étonne point qu'en ces lieux la nature
 Ait, de ses propres mains, composé la parure
 Des arbres fourcilleux qui peuplent les forêts.

4 Mais que, dans des climats étrangers à Prothée,
 L'image de la mer soit assez répétée,
 Pour que toutes les mers s'y peignent à mes yeux;
 Amintas, ce spectacle a de quoi me surprendre,
 Et mon étonnement est facile à comprendre
 Au pied de ces rochers qui soutiennent les cieux;

5. Je vois sous Neuchâtel un golfe Adriatique;
 Près des quatre Cantons une autre mer Baltique;
 Une autre mer Caspiène à Morat se répand;
 La mer rouge à Zurich retrouve sa figure,
 Et d'autres lacs plus grands, offrent en miniature,
 Toutes les autres mers de l'aurore au couchant.

6. Je n'ai vu que de loin ces montagnes glacées,
 Où, sous la main du tems, les ondes entassées,
 Ont l'éclat du soleil & bravent tous ses feux;
 Mais sous un ciel plus doux, sur de belles collines,
 J'ai joui du coup-d'œil qu'aux campagnes voisines
 Prêtent des habitans aussi sages qu'heureux.

7. Eh ! que manqueroit-il à ce peuple de freres?
 Jusques sur leurs rochers, des herbes salutaires
 Croissent de toutes parts, pour soulager leurs maux;
 Tandis que le berger, sur la verte fougère,
 Au son du chalumeau, conduisant sa bergère,
 Voit paître autour de lui les plus nombreux troupeaux.

8. Pour finir le tableau de la terre Helvétique,
 J'allois, cher Amintas, te peindre ici l'optique
 Qu'offre du lac Léman le superbe contour;
 Mais je veux consacrer la force qui me reste
 A chanter les amis que la bonté céleste
 A répandus pour moi, dans cet heureux séjour.

9. Nicias, Agathis, Cléon, Jule, Uranie, .

Cléarque, Athénaïs, Antenor, Eugénie
 Ont fait de très-beaux jours de mes jours nébuleux ;
 Appui, sages conseils, amitié, complaisance,
 J'ai trouvé tout chez eux ; & ma reconnoissance
 Ne met aucune borne à mes souhaits pour eux.

10. Que dis-je ? mes souhaits... Ah ! si dans cet
 azile,

Au prix de mon repos, je puis leur être utile,
 S'ils veulent agréer les soins d'un exilé ;
 J'oublierai les revers de l'injuste fortune,
 Et, domptant des soucis la cohorte importune,
 De mes maux à l'instant, je serai consolé.

11. Des larmes que je dois à ma triste patrie,
 La source, en aucun tems, ne peut être tarie,
 Mais sur mon propre sort, je n'en verserai plus ;
 Et mon ame, s'ouvrant à la douce espérance,
 Fièrè de ses amis & de sa conscience,
 Ne s'épuisera point en regrets superflus.

12. Qui ne desire rien, n'a-t-il pas la richesse ?
 Qui vit content de peu, n'a-t-il pas la sagesse ?
 Au sein de l'amitié manque-t-on de plaisirs ?
 Et si la vie entière est un pèlerinage,
 Qu'importe au Pèlerin la longueur du voyage,
 Pourvu qu'il aille au but où tendent ses desirs ?

13. Lorsque, dans ces climats, jetté par la tem-
 pête,
 Au fer des assassins je dérobaï ma tête,
 A fuir tant de malheurs je bornois mes souhaits ;
 Et ne me flattois point que le Seigneur propice,
 Après m'avoir soustrait aux coups de l'injustice,
 Soutiendrait mon espoir par de nouveaux bienfaits,

14. Mes amis ont été l'instrument favorable
 Dont ce Dieu s'est servi pour me rendre agréable
 L'exil où m'a forcé la main des pervers ;

Et je suis confirmé dans l'heureuse croyance
 Qu'il n'abandonne point ceux dont la confiance
 Est placée en lui seul, au milieu des revers.

15. Ah ! si j'ai pour ta foi, supporté quelques
 peines,
 Si je l'ai conservée accablé sous mes chaînes,
 Si j'ai sacrifié mon repos à l'honneur;
 Si j'ai perdu mes biens pour n'être point perfide,
 Si la Religion fut mon unique guide;
 Grand Dieu ! même ici-bas, j'ai trouvé le bonheur.

16. C'est ainsi que ton bras, prodiguant les mi-
 racles,
 Seigneur, veut nous sauver malgré tous les obstacles,
 Et reproduit pour nous l'espérance & la paix;
 En attendant qu'un jour tes bontés paternelles
 A ceux qui jusqu'au bout te resteront fideles
 Accordent ce repos qui ne finit jamais.

A. M. C.

SOCRATE ET LE JEUNE VEUF.

F A B L E.

Aux baisers du plus tendre époux
 Une épouse belle & chérie
 Venoit d'être ravie;
 Sort cruel & jaloux
 Qui peut résister à tes coups,
 Si tu n'épargnes pas l'adorable Aspasia !
 Difoit Emon fondant en pleurs.
 Un ami, touché de ses peines,
 L'adresse à l'oracle d'Athenes,
 Emon lui conte ses douleurs,
 Et lui demande un conseil salutaire . . .

E 3

Un conseil , j'en fais mon affaire ;
 Dit Socrate ; le cas est pourtant épineux ;
 Viens me voir dans un mois ou deux
 Dans un mois , juste ciel ! existerai-je encore !
 Non , je vois sous mes pas s'entr'ouvrir le tombeau,
 Ombre chere , attends-moi ; le trépas que j'implore,
 En dépit de la Parque & du fatal cifeau ,
 Réunira la chaîne la plus belle ;
 J'attendois de Socrate une preuve de zèle ,
 Mais je n'ai plus besoin de son tardif secours ,
 Et de me consoler il n'aura pas la gloire
 Vraiment je commence à le croire ,
 Répond le philosophe en changeant de discours.
 Un mois se passe , Emon reprend un cœur sensible ;
 On ne peut pas gémir toujours ,
 Ni d'un penchant irrésistible
 Impunément contrarier le cours.
 Une jeune beauté vient effuyer ses larmes ;
 De nouveaux nœuds lui semblent pleins de charmes ;
 Le veuf devient époux ; & quand l'Athénien
 Différa son avis , à mon sens il fit bien :
 Le tems , beaucoup mieux que le sage ,
 Et nous console & nous soulage .

Par M. D. V.

L O G O G R I P H E.

QUOIQUE de me trouver tu fois bien curieux ;
 Lecteur , tu frémissois si j'étois sous tes yeux.
 Un instant m'a détruit ; formé par la nature ,
 Ma beauté se passoit d'une vaine parure ;
 Peut-être tu m'aimas ; aujourd'hui je fais peur.
 Tu fuis ; à mon aspect tu recules d'horreur :
 Imite des savans l'industriel courage ,
 Dans ces tristes débris admire un bel ouvrage ;
 Si je fus ton égal , si tu duss me chérir ,
 Approche , j'ai changé , mais je puis te servir ;

Coupe-moi par morceaux , déchire ; quoi ! tu n'oses !
 Dans ces restes hideux , si tu les décomposes ,
 Tu verras l'ennemi qui doit te dévorer ;
 Ce fou qui couve l'or & qui va l'enterrer ;
 Le lieu d'une maison que l'ivrogne 'préfère ;
 Un légume piquant , doux présent de la terre ;
 Un petit mot latin qui veut dire bon jour ;
 Ce qui renferme , Eglé , l'objet de ton amour ;
 La lettre à l'alphabet qui marche la première ;
 Ce que tout parvenu dérobe à la lumière ;
 Ce que l'on voit au ciel par un tems pluvieux ;
 Ce que dans un beau pont admire un curieux ;
 Ce que cherche un marin quand il craint la tempête.
 Lecteur , à votre tour , j'ai tout dit , je m'arrête.

E N I G M E.

Souvent pour m'éviter , les soins sont superflus ;
 Qui m'a se tourmente sans cesse ,
 Qui me perd est dans la tristesse ,
 Et qui me gagne ne m'a plus.

C H A R A D E à Mademoiselle ***.

Je voudrois vous être mon premier ,
 Je voudrois pour vous faire mon dernier ,
 Et vous êtes pour moi mon entier.

Explication de l'énigme & de la charade du No. précédent.

Le mot de l'énigme est soufflet ; celui de la charade est vertige.

LE RÉDACTEUR AUX LECTEURS.

LE desir que nous avons de continuer à mériter l'accueil favorable dont le public honore notre travail, & de rendre notre Journal de plus en plus Helvétique, nous engage, en commençant cette année, à inviter de nouveau nos Compatriotes, qui seroient à même de nous fournir des notices nationales, des morceaux d'histoire, de physique, ou concernant les arts & les artistes de notre pays, l'agriculture, en un mot, tous les objets utiles, agréables, curieux, instructifs, de vouloir bien nous les communiquer. Il nous est revenu que quelques Auteurs avoient paru surpris de ne point trouver leurs productions annoncées dans nos feuilles; & sans doute, telles qu'elles puissent être, il est du devoir d'un Journaliste d'en parler, lorsque les auteurs ou le libraire chargé de la publication de l'ouvrage, envoient un exemplaire au bureau du Journal; c'est donc uniquement à cette omission que tient notre silence.

Décidé à faire imprimer les adresses, vu l'augmentation considérable de nos abonnés du dehors, nous avons prié ceux qui veulent s'abonner, & ceux qui sont dans l'intention de renouveler leur abonnement, expiré à la fin de décembre, de nous avertir à temps, en nous envoyant leur nom & leur adresse, lisiblement écrite; nous ne serons donc pas responsables envers ceux qui ont négligé cet avis, soit des retards à'envoi, soit des équivoques qu'occasionne quelquefois la difficulté de déchiffrer un nom.

On peut souscrire pour trois mois, six mois, ou l'année entière, aux conditions exprimées sur la couverture du Journal. Mais nous ajoutons, que selon l'usage de tous les journaux, soit qu'on souscrive directement à notre bureau, ou chez Mrs. les libraires, la souscription se paye d'avance.

LE PREMIER TEMPLE.

Chant second.

LES vœux ardens du jeune berger font parvenus jufqu'au trône de l'Être des êtres ; il laiffe tomber fur cette ame pure autant que fenfible , un regard de bienveillance & d'amour. Chargé d'inſtruire Alexis pendant fon fommeil , un meſſager divin apparoit à ce favori du ciel , & lui révèle par des viſions agréables , les grandes vérités qu'il aſpire à connoître. Sous les formes mortelles dont il a daigné ſe revêtir , l'envoyé *du Très-Haut* , conſerve la légéreté , la tranſparence , le brillant des intelligences aériennes ; & ſa voix mélodieuſe adreſſe ces paroles au jeune homme.

“ Alexis , tes preſſentimens ne te trom-
 „ poient pas : il exiſte cet Être ſuprême que
 „ ton cœur & la nature t'ont révélé. In-
 „ viſible , incompréhenſible , il a créé , il
 „ gouverne , il protege l'univers : d'innom-
 „ brables eſprits d'une eſſence plus ſublime
 „ que la tienne , & dégagés de cette enve-
 „ loppe groſſière qui t'environne , ne pou-
 „ vant le concevoir , ſe bornent à l'adorer.
 „ Sa bonté t'a choiſi entre des milliers

» de créatures semblables à toi ; elle t'a doué
» de tous les penchans, de toutes les facultés qui pouvoient te conduire à lui ; éclairé des rayons de l'éternelle vérité, tu as entendu la voix de la nature ; & ton ame s'est élevée jusqu'au Créateur. Adore donc cet être inconcevable & suprême ; nomme-le Dieu , pere & souverain de l'univers ; annonce son existence à tes freres ; & de même qu'il répand sur ses immensurables créations, la bénédiction avec la lumiere, cherche à l'imiter dans le cercle étroit où tes facultés sont circonscrites. Grace à sa bonté suprême , je viens t'annoncer le bonheur le plus parfait dont puisse jouir un mortel : le vœu de ton cœur a été exaucé : sois bon ; sois heureux ; aime. C'est ainsi que tu pourras atteindre à cette perfection qui doit être le but de tous tes efforts ; & mériter une éternelle félicité. Car, ô Alexis, les heures , les momens passagers qui composent cette courte vie , ne seront pas le terme de ton existence. Rendue à la terre d'où elle fût tirée , cette dépouille mortelle sera un jour la pature des vers ; mais le sentiment, ni la pensée ne peuvent s'anéantir ; & dans un monde plus relevé , tu es destiné

» à une existence plus noble. Je ne puis
 » t'en dire davantage : l'ordre de choses que
 » je viens de te révéler est au-dessus de l'in-
 » telligence d'un mortel ; & le langage des
 » hommes n'a point d'expressions pour tout
 » ce qui est au-delà de la vie humaine”.

Ici, la vision céleste cessant de s'expliquer par des sons, se concentre dans l'âme du jeune homme ; & par le moyen des images qu'elle lui présente, lui inspire des idées, auxquelles un esprit borné par la matière ne fauroit atteindre de lui-même. Ce sont à la fois des notions distinctes de l'avenir, & des avant-goûts de ce bonheur ineffable qui l'attend dans l'éternité. Mais bientôt ces tableaux s'évanouissent comme les songes, fantastiques enfans de la nuit ; ou comme ces nuages légers qu'un rayon de soleil dissipe : un sommeil tranquille vient au secours de la nature épuisée, & répare les forces abattues d'Alexis.

Déjà l'allouette matinale s'élevant dans les airs, annonce le jour par son chant ; les premiers rayons du soleil succèdent bientôt à la foible lueur de l'aurore, & brillent cette rosée qu'on voit suspendue en gouttes étincellantes aux extrémités des feuilles, ou retenue dans le tendre calice des fleurs.

Alexis se réveille avec la nature ; mais comment rendre ce qu'il éprouve , lorsque ses premiers regards pōrtent sur un objet dont la beauté lui paroît une nouvelle vision , & vers lequel un attrait irrésistible l'entraîne ? Jamais son cœur ne battit avec tant de force : tous les charmes divers des compagnes aimables de son enfance , semblent réunis dans cet objet ravissant. Ses yeux bleus , ont l'éclat de l'astre du jour , & peignent la douce sérénité du flambeau de la nuit : le coloris de son tein , a la fraîcheur , & le velouté des fleurs : un léger sourire entr'ouvre ses lèvres de roses : sa chevelure presque brune , ondoye agréablement sur ses épaules d'albatre : & les proportions élégantes de sa taille , se marient aux formes les plus enchanteresses.

Dans l'excès de son ravissement , Alexis ne doute pas que ce sommet , sur lequel il n'est parvenu qu'au moyen de tant d'efforts , ne soit habité par des êtres surnaturels : dans cette pensée , il tombe à genoux , & tendant les bras à cet objet qui l'enchanté , il s'écrie : „ N'est-ce point une illusion... ? Ange ou mortelle , ou qui que tu sois , objet ravissant , enchanteur , permets-moi de te contempler , & jette sur moi des regards favorables ”.

Sous les traits célestes qu'on vient de dépeindre la beauté qui charme Alexis , n'est

pourtant que *l'humble fille des hommes* ; elle ne comprend rien aux discours du jeune berger ; mais comme le sentiment agit plus promptement que l'esprit , une vive rougeur colore son tein ; elle relève timidement cet inconnu prêt à l'adorer , & le conduit au revers de la montagne : Alexis ému suit ses pas avec confiance ; la sécurité est le partage de l'amour. Ils arrivent près d'une cabane adossée à un rocher ; c'est l'habitation de Lyda , ainsi se nomme la jeune fille ; c'est là que , fuyant sur les pas de sa mere , le lieu qui l'avoit vu naître , elle avoit enfin trouvé un azyle contre la barbarie des hommes. Semblables à des tourterelles chassées de leur nid par le vautour , ces deux femmes avoient abandonné leur terre natale , lorsque envahie par les hordes féroces d'un peuple ennemi , elles la virent souillée de carnage. Vainement l'intrépide pere de Lyda , seul & sans défense , s'étoit efforcé de repousser de farouches brigands armés de massues ; il tomba victime de son courage , & laissa sa fille chérie au pouvoir d'un de leurs chefs. Mais aussi courageuse que belle , Lyda avoit su échapper à ce barbare , & se frayant un chemin à travers les rochers inaccessibles dont le vallon étoit entouré , elle étoit parvenue

avec sa mere dans cette retraite inexpugnable. Cependant la fatigue jointe aux regrets ayant bientôt accablé la mere, elle tomba dans une langueur mortelle ; tandis que les forces de la fille se ranimerent pour construire cette cabane, où près de sa chere Lyda, & dans une solitude profonde, l'infortunée attendoit sa derniere heure sur une couche de feuillage, à l'abri de l'intempérie des saisons.

Pour des créatures si foibles, réduites en ce lieu sauvage aux seules ressources de la nature, tout devoit être travail ; & deux chevres, unique bien des timides fugitives, trouvant à peine de quoi brouter sur la roche aride où Mirto s'étoit réfugiée avec Lyda, il falloit pourvoir par les soins les plus pénibles à la subsistance de ces précieux animaux. Dès que les premiers rayons de l'aurore éclairoient cette effrayante solitude, Lyda s'éloignant de sa cabane, alloit cueillir dans les ravins d'alentour, des rameaux d'é-rable, d'aubépine, ou de chevrefeuille : c'é-toit cette occupation matinale qui l'avoit conduite sous la feuillée où reposoit Alexis. La rencontre d'un inconnu dans un lieu que Lyda croyoit aussi désert qu'il lui paroissoit inaccessible, lui causa de l'effroi ; & son pre-

mier mouvement fut de s'enfuir. Mais retenue par cette sécurité, compagne dangereuse de l'innocence, la jeune beauté s'étoit rassurée en voyant l'objet de ses craintes plongé dans un doux sommeil : bientôt elle s'enhardit jusqu'à le considérer ; & pour l'enchaîner près de lui, c'en fut assez d'un coup-d'œil.

Alexis reposoit sur un gazon frais, à l'ombre des rameaux fleuris de l'amandier ; le coloris de la jeunesse & de la santé brilloit sur sa figure charmante, encore animée par l'impression que la vision céleste lui avoit laissée ; & ses traits, empreinte de la plus belle ame, respiroient l'innocence ainsi que l'amour. Comment la sensible Lyda eût-elle résisté au charme qui la captivoit ? Absorbée dans cette contemplation, respirant à peine, soupirant sans savoir pourquoi, elle avoit attendu, & non provoqué le réveil de l'inconnu, dont les hommages & les transports lui causerent une émotion indicible.

C'est auprès du lit de sa mere que Lyda se hâte de conduire cet ami, ce frere qu'elle doit à la plus miraculeuse des rencontres ; & la mourante Mirto le reçoit comme une faveur du ciel. " Elle ne laissera donc point sa fille dans l'abandon : sa chere Lyda, après lui avoir fermé la paupiere, ne demeurera pas seule au monde. "

Un rayon de joye brille dans l'œil éteint de Mirto : les traits féduifans d'Alexis, fa douceur, cette fenfibilité touchante que tout en lui femble fait pour exprimer, paroiffent à cette tendre mere autant de garans des efpérances qu'elle conçoit. Mais à quel événement doit - elle cet appui, ce protecteur, inefpéré, dont la préfence consolante la rafure fur le deftin de fa fille ?

Alexis raconte alors, comment la recherche de fon troupeau l'a conduit fur des cîmes que l'habitant du vallon confond avec les nuages qui les environnent : & comment l'auteur fuprême de la nature a daigné s'y révéler à lui par une vifion célefte. Il apprend auffi de la bouche de Mirto, l'invasion défaftreuse des brigands qui lui ont ravi fon époux ; & comment, pour éviter leur poursuite, s'étant enfoncée avec Lyda dans une caverne profonde, elles y rencontrèrent un fage vieillard, qui les guida à travers des précipices & des rochers, fur lesquels on n'ofe fixer la vue, dans la retraite qu'elles habitoient. C'étoit à la bienfaifance de ce vieillard qu'elles devoient le peu des commodités de la vie dont elles jouiffoient dans cette folitude affreuse, auffi bien que les deux chevres dont le lait avoit foutenu leur exiftence.

Le récit que Mirto fait de ses malheurs, coute à Lyda de nouvelles larmes : ainsi la reine des fleurs s'embellit encore de la rosée du matin. Alexis est ému jusqu'au fond de l'ame ; & l'attendrissement, la pitié aiguissent les flèches victorieuses de l'amour. Lorsque deux jeunes cœurs sont destinés à s'aimer , chaque instant accroît l'enchantement irresistible par lequel la nature les rapproche l'un de l'autre : Alexis, Lyda , couple aimable , que sa voix puissante doit avoir de charmes pour vous !

Les accens de cette vision céleste qui avoit annoncé le bonheur au jeune berger , rétentissoient encore dans son ame : en voyant Lyda , il avoit senti que la prédiction étoit accomplie. Le vœu le plus cher à son cœur n'étoit-il pas exaucé ? Il l'avoit trouvée enfin , cette ame en harmonie avec la sienne qu'il demandoit vainement à tout ce qui l'entouroit avant d'avoir vu Lyda : cet objet enchanteur lui prouvoit bien mieux que les cieux & la terre , l'existence d'un être bienfaisant & suprême ; de cette providence adorable qui , protégeant sans cesse ses créatures , les environne de bienveillance & d'amour. Tels étoient les sentimens , & les idées qui remplissoient le cœur & l'imagination d'Alexis. Le feu de ses yeux déceloit la vé-

hémence de la passion naissante qui l'agitoit ; & nulle expression, nulles paroles n'eussent rendu des impressions aussi délicieuses ; tandis que le doux attendrissement de Lyda , le coloris plus animé de son tein , quelques soupirs étouffés , & les éclairs qui s'échappoient de ses paupieres baissées , trahissoient le sentiment plus timide , mais non moins impérieux qui la subjugoit. Tous deux ignorant l'art de feindre , s'abandonnent au charme invincible qui les attire ; & le jour s'écoule pour eux , dans ces premiers enchantemens que l'amour réserve aux ames sensibles & pures.

Cependant l'instant où la nuit commence à répandre ses voiles approche , & vient rappeler à l'amant de Lyda un pere que son absence doit livrer aux plus mortelles angoisses ; il pressent le tourment qu'éprouvera ce bon pere s'il voit une seconde journée se terminer sans pouvoir serrer entre ses bras un fils bien aimé. “ Combien le retour de ce troupeau qu'il avoit confié à ses soins , n'avoit-il pas dû lui causer d'alarmes... ? Hélas ! quelle cruelle récompense de sa tendresse , que de prolonger volontairement le doute affreux auquel il est en proie depuis la veille ! ”

Ces réflexions ne permettent pas au jeune

berger d'hésiter ; le devoir triomphe de la passion ; & s'arrachant à lui-même , à sa bien aimée , il prononce un adieu qui la fait pâlir : elle n'avoit pas prévu son départ.

Ah ! que n'est-il permis à l'amoureux Alexis d'engager Lyda à le suivre ! Avec quel plaisir il descendroit les pics effrayans de cette montagne , chargé d'un fardeau si précieux ! Mais enchaînée ainsi que lui , par les devoirs de la piété filiale , Lyda ne peut abandonner Mirto. Combien de fois Alexis répète à la fille ainsi qu'à la mere , le serment d'être de retour près d'elles dès le lendemain ! Il part enfin , en le prononçant encore ; & Lyda qui cherche à retarder une séparation dont son cœur s'effraye , veut l'accompagner jusqu'au lieu où elle l'a trouvé le matin. Tous deux marchent en silence sur un chemin parsemé de ronces , & couvert de roches brisées. Appuyée sur les bras tremblans d'Alexis , Lyda chancelle à chaque pas : un nuage de larmes obscurcit ses yeux , inonde son sein ; & l'agitation , le désordre , les soupirs brûlans d'Alexis , attestent à quel point leurs ames s'entendent. Ils reconnoissent bientôt , cette place où les rayons naissans du soleil ont éclairé leur première entrevue ; cet arbre , dont l'ombre

chérie a protégé le sommeil du berger, & sous lequel, par une double vision, il a été initié à la vérité ainsi qu'à l'amour.

Alexis & Lyda s'arrêtent comme de concert.

En cet instant, le disque enflammé du soleil, prêt à disparaître dans l'onde, lançoit des torrens de lumière, dardoit autour de lui mille feux; l'air, embaumé par le parfum balzamique des plantes de la montagne, étoit aussi pur que la veille; chaque zéphyre respiroit la paix & l'amour; & la nature sembloit s'être embellie de nouveaux charmes pour célébrer l'union de ces deux amans.

Pour la première fois, Alexis ôse ferrer contre son sein palpitant la beauté qu'il adore; & tous deux dans l'enthousiasme du bonheur, tombant à genoux, les mains élevées vers le ciel, lui adressent en bégayant l'hommage d'une reconnoissance passionnée pour le bienfait qui les a si miraculeusement réunis.

Celui qui dirige le cours des astres, & dont le souffle anima le cœur de l'homme, écoute la prière innocente de deux amans. Offert par de simples mortels, ce pur hommage parvient à son trône avec le son harmonique des sphères célestes, & les

chœurs ravissans des anges , psalmodiant à l'honneur de l'Éternel ; car l'intervale immense qui sépare l'homme de ces sublimes intelligences , disparoît devant le maître de l'univers.

“ Ah ! s'écrie le jeune berger , inspiré par
 „ la reconnoissance & l'amour ; c'est ici que
 „ l'être des êtres a daigné se révéler à mon
 „ ame , c'est ici qu'une faveur céleste nous
 „ a réunis. Ma Lyda , ce lieu doit être
 „ consacré par les mains de ton amant ; un
 „ monument de mon bonheur marquera cette
 „ place chérie ; & le Dieu de l'univers y re-
 „ cevra désormais l'hommage des êtres sen-
 „ sibles ”.

Il dit : puis rassemblant en hâte quelques pierres , il les élève en pyramide ; & ce fut le premier autel.

“ Lyda ! ma Lyda , reprend Alexis avec
 „ transport , en fléchissant un genou , c'est
 „ ici que je te répète le vœu , le serment de
 „ t'appartenir toute ma vie..... C'est ici ,
 „ que nous nous réunirons demain pour
 „ ne nous séparer jamais : c'est ici , que nous
 „ reviendrons souvent adorer l'auteur suprême
 „ de la nature , le maître tout-puissant
 „ de l'univers , le Dieu , le pere d'Alexis &
 „ de Lyda ”.

Alexis parloit encore : & déjà le soleil achevoit sa course. Un geste de Lyda prescrivit à son amant de la quitter ; mais sa bouche se refuse à prononcer cet ordre ou cette prière ; & ses yeux le suivent avec effroi dans les sentiers impraticables où il s'engage. Sensible amante, quelle terreur ne t'inspire pas la vue des précipices que ton bien-aimé doit franchir ? Et qui peut rendre ce que tu éprouves lorsque le roc qui surplombe cet abyme où l'on entend mugir un torrent impétueux, le dérobe enfin à tes regards consternés ?

Agitée, espérant à peine, & toute entière aux plus mortelles allarmes, Lyda court se jeter entre les bras de Mirto ; le sein qui nourrit son enfance est arrosé de ses larmes ; & là, sa douleur lui semble plus supportable, car en est-il que la tendresse d'une mère ne puisse adoucir ?

Fin du second chant.

NEGROLOGIE.

Notice biographique de Robespierre, composée d'après les papiers français & extraites des feuilles anglaises.

POUR se soustraire à l'infamie dont le récidive Damiens avoit couvert son nom de

famille, son frere le changea contre celui de Robespierre, composé de ses deux noms de baptême, & devenus bien plus exécrationnable encore que le premier, dans la personne de son fils. Celui-ci, natif d'Arras, se nommoit Maximilien, & attachoit à ce nom une importance mystérieuse.

On prétend que Robespierre fut si pauvre dans sa jeunesse, qu'il étoit Portefaix à Dublin; mais de retour en France, & revenu dans sa ville natale, il s'y établit communément de procureur, & sans doute qu'il fut s'élever dans cette nouvelle carrière, puisqu'en 1789, ses concitoyens l'associèrent au plus célèbre avocat du parlement d'Arras, en qualité de député du tiers; il fut donc de la première Assemblée nationale; mais comme elle étoit composée d'hommes dont les talens l'emportoient de beaucoup sur ceux qui leur succéderent dans les deux autres législatures, Robespierre y fut peu remarqué, & la brillante éloquence d'un Mirabeau, d'un Condorcet, & de bien d'autres, éclipsa le style ampoulé de ses discours, & les contorsions ridicules qui les accompagnoient.

Dès lors, cependant Robespierre se montra artisan zélé de toutes les réformes violentes, de toutes les mesures rigoureuses &

cruelles. C'est à lui & à ses amis qu'on attribue une partie des monstrueux excès commis à la prise de la Bastille. Il opina avec Marat & d'autres, pour l'exécution subite & illégale de Launay. Ce fut lui qui fit porter sur des piques les têtes des infortunés Launay, Foulon, Berthier, & sans sa pusillanimité, il eut sans doute été ainsi que Marat & Couteau, un des porteurs de ces affreux trophées.

Son système de cruauté se manifesta encore à cette époque par la résolution qu'il forma avec d'autres monstres, de faire massacrer tous les invalides de la Bastille, & ils l'auroient été en effet, si les gardes françaises n'eussent persisté à leur faire grace ; on l'accusa aussi alors d'avoir fait assassiner Fleffelles sur la place de Greve, & lorsque Marat fit la proposition de mettre à prix la tête du comte d'Artois, Robespierre l'appuya avec chaleur, ne paroissant en général uniquement occupé que du desir d'assouvir la soif brûlante qui le dévorait de répandre le sang humain.

Dès les commencemens de la révolution, il se montra, ainsi que dans la suite, l'ennemi déclaré de son roi, & de la monarchie. Il s'opposa avec impétuosité au véto : lorsque

Louis

Louis XVI chercha à échapper par la fuite, au fort qu'on lui préparoit, Robespierre avec six autres membres, opinèrent pour son arrestation : celle-ci effectuée, il proposa de décerner la couronne civique au citoyen Margin, & aux deux gardes nationaux qui avoient arrêtés le carrosse, motion qui fut ajournée; mais le procès du roi commencé, Robespierre, aidé de sa cabale, employa tous les ressorts de l'intrigue pour obtenir un jugement & une exécution précipitée.

Roland & Brissot la trouvant aussi impolitique qu'injuste, Robespierre & Danton combattirent avec violence les raisons qu'ils avoient alléguées en faveur de leur opinion; & Robespierre non-seulement fut un des premiers opposans à l'appel au peuple, mais il insista encore pour qu'il n'y eut que vingt-quatre heures, entre la sentence & l'exécution. Tallien, alors partisan zélé de ce monstre, dont ensuite (quelqu'ait été ses motifs) aidé de ses amis, il accéléra la chute, Tallien, par *humanité*, opina comme Robespierre à l'exécution immédiate du Roi. . . . " Il fait
 „ dit-il, qu'il est condamné, le laisser long-tems
 „ dans l'incertitude, seroit l'appliquer vivant à la
 „ torture, abrégeons ses souffrances par une prompte
 „ mort, & terminons pour toujours sa misère".

Cependant les choses n'allant point assez vite au gré de Robespierre, il feignit dans la séance du 18 Janvier 1793, qu'on avoit découvert un complot qui tendoit à dérober l'infortuné monarque, par une mort prompte & secrète, à la honte d'un supplice public sur l'échafaut. Il insista sur la nécessité de déjouer ce projet, en accélérant l'exécution, & il ajouta la proposition de bannir immédiatement après, toute la famille du roi, excepté son fils, & la reine, qui, sans délai, devoit être traduite devant le tribunal révolutionnaire.

Après la mort du roi, l'influence de Robespierre augmenta de jour en jour, & dans la Convention, & dans le club des Jacobins; mais la faction girondiste, à la tête de laquelle étoient Roland & Brissot, s'opposoit à ses desseins; il regardoit ces deux hommes comme ses plus dangereux ennemis: en effet, déjà pendant la vie de l'infortuné monarque, ils avoient essayé de le renverser Marat & lui. Jean Baptiste Couvet l'accusa formellement, en Octobre 1792, devant l'Assemblée nationale, d'aspirer à l'autorité suprême, & dans la diatribe amère qu'il prononça contre lui, il lui reprocha, ainsi qu'à ses partisans Jacobins, un système formé de tyrannie, qu'il avoit caché jusqu'à-

lors sous un masque de popularité extravagante. Ces hommes, dit l'orateur, n'ont d'autres vues que de rendre suspects & haïssables les meilleurs patriotes, par leurs discours incendiaires. Ils cherchent à s'arroger seuls la gloire du 10 Août, qui ne leur appartient pas. " Mais c'est eux qui ont tracé ce
 „ plan des scènes meurtrières qui ensanglan-
 „ terent les rues de Paris, le 1 Septembre,
 „ & remplirent d'horreur nos provinces les
 „ plus éloignées. Ils déshonorent, injurient
 „ l'assemblée législative; ils ont paru à notre
 „ barre, où ils ont demandé les décrets les
 „ plus insensés, avec menace de faire sonner
 „ le tocsin à Paris, si l'on ne consentoit à
 „ leur motion meurtrière. Ce fut Robespierre,
 „ qui fit sortir Marat, ce monstre,
 „ dont je ne prononce qu'avec peine le
 „ nom, de la caverne de brigands où il s'é-
 „ toit caché: les murailles de Paris ont été
 „ fouillées par leurs affiches incendiaires, &
 „ lorsque Marat excita le peuple à assassiner
 „ les ministres, le seul Danton fut excepté,
 „ exception qui rend déjà sa justification
 „ difficile..... Robespierre, je t'accuse
 „ d'avoir calomnié les meilleurs patriotes, &
 „ cela dans un tems où tu savois que tes
 „ calomnies étoient autant de sentence de

» mort ; je t'accuse de vouloir dissoudre &
 » persécuter notre assemblée législative , de
 » t'élever toi-même sur ses ruines , & de por-
 » ter une main téméraire au pouvoir souve-
 » rain. . . . je t'accuse , & pour preuve , j'en
 » appelle à ta conduite , elle en dit plus
 » que ne pourroit en dire un torrent de
 » paroles ».

Pour se laver d'inculpations aussi graves , Robespierre demanda & obtint quelques jours ; & le cinq de Novembre , montant à la tribune , il se justifia dans un discours aussi artificieux qu'il étoit long & diffus : lorsqu'il l'eut terminé , l'assemblée , sur la proposition de Barrere , passa à l'ordre du jour , & il ne fut plus question de cette affaire.

Tel fut le premier triomphe de Robespierre sur les Brissotins , la mort du roi fut le second , & la défection de Dumourier donna le dernier coup aux Girondistes : sa lettre à la Convention , remplie de leur éloge , fut une arme dont les Jacobins profitèrent pour les écraser ; & le 2 Juin 1793 , Robespierre completa son triomphe , en obtenant de la Convention , le décret d'arrestation , c'est-à-dire , le décret de mort contre Brissot & dix-neuf autres députés.

Quelque grande que fut cette victoire , elle ne suffisoit pas aux desseins de cet hom-

me affreux; de concert avec Danton, ils dénoncerent Hébert & dix-neuf autres membres, sous prétexte d'une conjuration contre la république, prétexte employé tour-à-tour par les diverses factions, mais qui, du tems de Robespierre & du comité de salut public, conduisoit toujours les accusés sous le glaive de la guillotine.

Quelque unis qu'eussent été Danton & Robespierre, tant qu'il fut question de réunir leurs efforts contre leurs ennemis communs, arrivés au terme, leur amitié ne pouvoit durer. Secretement rivaux, leurs querelles, leur reconciliation, tout annonçoit une lutte entre leur ambition. Celle de Robespierre toujours active, ne pouvoit épargner un homme qui rivalisoit son influence dans la Convention. Il se décida à l'écraser, & quelque incroyable que cela paroisse, Danton qui avoit pris sa défense contre Louvet, qui à l'occasion de la conjuration prétendue d'Hébert, avoit combattu le 10 Mars, pour que le peuple accorda toute sa confiance à Robespierre, & au comité de salut public, fut arrêté onze jours après, par les dénonciations de Robespierre & par le même comité.

C'est avec dégoût qu'on relit dans la Nécrologie que nous avons sous les yeux le

débats de la séance où se discuta l'affaire de Danton. Nous l'épargnons à nos lecteurs, ils savent tous que cet homme féroce fut à son tour victime d'un monstre plus féroce encore.

Travestissant en conjuration jusqu'à la démarche insensée de la jeune Regnault, dont l'exemple de Charlotte Corday avoit exalté l'esprit, Robespierre, peu après la mort de Danton, fit encore exécuter cette jeune fille, Amiral, & cinquante autres prétendus complices; & la Convention *toujours juste*, disoient les papiers françois, décréta qu'en représaille de cet attentat, dirigé contre la vie du plus *vertueux* & du *premier patriote* de France, par les infames agens de Pitt, on ne feroit plus de grace à aucuns prisonniers anglois ni hanovriens.

C'est ainsi que Robespierre, se fraya par des traces de sang, la route au pouvoir suprême; sa puissance avoit atteint son plus haut période, il se voyoit le favori du peuple, l'épouvantail de la Convention, le dictateur du comité, l'arbitre des opinions, l'ame des municipalités & de toute l'administration. Mais tandis que cet absurde tyran écartoit tous les obstacles qui s'opposoient à son ambition, qu'il égorgeoit les ennemis, ou ceux qu'il croyoit l'être, qu'il s'imagi-

noit enfin avoir atteint le prix de sa scélératesse, l'orage qui devoit rejeter dans la poussière, lui, ses plans & ses complices, se formoit sur sa tête.

Les membres de la Convention qui avoient servi ses vues, ceux qui étoient les amis de ses victimes, trembloient également pour eux mêmes, en voyant qu'il n'avoit de repos que lorsque la guillotine étoit en action, & que son glaive étoit suspendu sur leur tête; un motif aussi puissant les rallia, & produisit la révocation du décret qui autorisoit les comités à faire arrêter les membres de la Convention.

Cette mesure fut l'éclair précurseur de la foudre qui devoit écraser Robespierre: ne craignant plus sa vengeance, Tallien, Bourdon de l'Oise, & Legendre, entreprirent de lui arracher le pouvoir qu'il avoit usurpé sur eux. Pour accélérer leur projet, ils augmentèrent journellement le nombre de leurs partisans, dans ces fêtes civiques, si multipliées alors, qu'on disoit que tout Paris soupoit dans les rues.

Robespierre s'appercevant qu'il se formoit un complot dangereux contre lui, eut recours au masque en usage depuis la révolution, celui du patriotisme. Il parut à la tribune, le 29 Juillet; & dans un discours

plein d'astuce & de jactance, il chercha à combattre l'idée qu'il aspirait à la dictature : il vouloit le lendemain reprendre la parole sur la même matière, lorsque Billaud-Varenne l'interrompant, l'accusa d'avoir cherché à écarter de la Convention, les meilleurs patriotes, pour n'y laisser que des hommes aussi vils que lui. A ce reproche, Robespierre voulut s'élaner à la tribune, mais des cris tumultueux se firent entendre, à bas, à bas le tyran. Tallien qui s'étoit emparé de la tribune, compara Robespierre à Sylla, qui par ses proscriptions, s'étoit élevé à la dictature ; il invoqua l'ombre de Brutus : comme lui, dit-il, j'ai un poignard pour délivrer ma patrie de ce tyran, si la Convention elle-même ne le livre au glaive de la justice. Il termina son discours par la proposition que Robespierre & ses créatures fussent à l'instant mis en état d'arrestation.

Pendant le discours de Tallien, Robespierre voyant son crédit éteint dans la Convention, avoit rejoint son complice Henriot, qui, au fait sans doute de ce qui se passoit, parcourait les rues de Paris à la tête de quelques troupes, en criant, Robespierre est arrêté, c'en est fait de la liberté : une compagnie de canoniers rassemblée par ses cris, lui promit de tourner leur canon contre

la Convention. Robespierre, St. Just, Couthon, se mirent de leur côté, à la tête d'une grande troupe armée, devant la maison-de-ville. Le tocsin sonna, tout Paris fut en mouvement, la guerre civile paroissoit inévitable.

Mais aussitôt que le peuple eut appris la vérité, & que la rixe se passoit entre ses représentans, & la faction Robespierre d'un côté, la Convention de l'autre, les sections se déclarerent pour celle-ci, & les canonniers eux-mêmes, apprenant que la tête d'Henriot étoit à prix, s'offrirent à tourner leur canon contre la maison-de-ville. Entre deux & trois du matin, Bourdon de l'Oise se rendit à la place de Greve, il lut au peuple les arrêtés de l'assemblée, puis le fabre d'une main, le pistolet de l'autre, il se précipite avec intrépidité dans la salle de la maison-de-ville, où étoit Robespierre, qui en se défendant contre lui, fut blessé au menton. Son frere cadet sauta par la fenêtre, & se cassa les bras & les jambes. Couthon, dans un accès de rage, s'enfonça deux fois son couteau dans la gorge; Coffinthal, municipal, voyant à quel point Henriot l'avoit trompé en lui engageant sa tête, que tout Paris les soutiendrait, le jetta par la fenêtre: mortellement blessé par cette chute,

Henriot se traîna dans une maison du coin de la rue, d'où on le tira bientôt méconnoissable par ses blessures & le sang dont il étoit couvert, Le Bas & d'autres se tuerent avec des pistolets de poche; on porta Robespierre à la Convention, dont l'entrée lui fut défendue; traduit de là, avec ses complices, devant le tribunal révolutionnaire, il ne fallut que constater l'identité de leur personne; tous condamnés dès la veille, la sentence de mort fut à l'instant prononcée & exécutée le même jour.

Telle fut, à 37 ans, la fin de cet homme abominable. Nous ne grossirons pas cet article des divers portraits que le biographe a rassemblé de lui. Mais quelques monstrueux & révoltans qu'en soient les traits, nous observerons qu'un Carrière, un Collot-d'Herbois, & tant d'autres qu'il seroit trop long de nommer, lui ont ôté jusqu'à l'odieuse célébrité à laquelle aspirait ce tygre altéré de sang, celle d'être l'unique bourreau de la France.

V O Y A G E S .

Extrait d'une correspondance manuscrite de Mirabeau, contenant la description de son arrivée en Angleterre.

Londres, 30 Août 1784.

....**C'**EST de cette ville souveraine, qui, bâtie de briques, & sans élégance ni noblesse dans ses édifices, montre la Tamise & son port superbe, & semble dire : qu'oseriez-vous me comparer ? *Que l'Océan, que les mondes apportent ici leurs tributs* : c'est de cette ville que je vous écris à la hâte, les yeux distraits par une foule d'objets nouveaux ; l'esprit occupé de mille soins pénibles, au présent & dans l'avenir, mais le cœur & l'imagination pleine de vous.

Notre voyage feroit un roman. Vous savez une partie des inconvéniens qui ont précédé notre départ ; vous aurez éprouvé sans doute à Paris le tems dont nous avons été accueillis dans la route ; & vous ne vous ferez jamais d'idée de notre passage qu'après avoir essuyé une tempête. Nous avons été deux fois au moment de périr ; une fois par la seule force du vent & de la mer qui écras-

soit notre frêle paquebot, & une fois à l'entrée de l'Adder, c'est-à-dire, presque au port; en revirant de bord, un faux coup de timon & un cable caché sous une vague terrible, nous ont mis au moment de chavirer; on avoit, sur le pont, de l'eau au-dessus du genou. Le capitaine, l'un des plus intrépides marins de ce genre, s'est cru perdu, & ne vouloit pas, disoit-il, survivre à son vaisseau. Heureusement ma pauvre amie étoit dans cet horrible état, appelé *mal de mer*, dont l'effet moral est de rendre insouciant de tout & sur tout; si ce n'est sur l'espoir que la mer engloutira le supplice & le supplicié. J'ai vommi le sang, moi qui n'ai jamais été malade sur mer, & mes nerfs ne sont pas encore remis.

Aussitôt débarqué, nous avons pris la poste dans la compagnie d'un Irlandois que je croirois honnête homme, si je n'avois toujours pensé que c'est là que s'arrête la toute puissance divine; d'une française qu'il a pris la liberté d'enlever à sa famille, du droit qu'a tout Irlandois de s'approprier une riche héritière; & d'un ministre Anglois, homme doux, modéré, & fort instruit: nous avons pris la poste, dis-je, & ce n'est pas par magnificence; mais tous les élégans de l'Angleterre & la partie brillante de la cour étant

à Brightemlstone , parce que le prince de Galles y prend les eaux , il n'y a pas une seule diligence où l'on puisse trouver place : au reste , les postes qui sont excellentes , & fournissent par obligation des voitures comparables à nos voitures de maîtres , sont à peine aussi chères qu'en France , quoique plus longues , & trois fois plus rapidement franchies. Il suit cependant de cette manière de voyager , que malgré les talens économiques & l'industrie hibernoise de notre compagnon , que j'ai créé maréchal-général-des-logis de la caravanne , notre voyage nous a coûté trois fois ce qu'il devoit nous coûter , & d'autant que le paquebot ne partant qu'à trois jours de distance de celui de notre arrivée , & les difficultés pour le passeport devenant inquiétantes , j'ai frété un navire. Si je ne craignois pas de divulguer des secrets qui peuvent dans la foule servir à quelques honnêtes gens , comme ils nous ont servi , je vous démontrerois combien ces sublimes formalités de notre inquisition , appelée *amirauté* , sont inutiles à toute autre chose qu'à faire gagner de l'argent aux huissiers visiteurs ; digne résultat de toute législation réglementaire.

Nous avons diné à Brightemlstone , avec la meilleure viande de boucherie que j'ai

mangé de ma vie ; & comme le seul acte de toucher un plancher anglais brûle la bourse , sur-tout dans le voisinage de la cour , nous avons été coucher à *Lewis*. N'êtes-vous pas scandalisé qu'un bourg anglois porte le nom d'un de nos rois ? Depuis , & dès *Lewis* , nous avons parcouru le plus beau pays de l'Europe , par la variété des sites & de la verdure , la beauté & l'opulence de la campagne , la propreté & l'élégance rurale de chaque propriété. C'est un attrait pour les yeux ; c'est un charme pour l'ame qu'il est impossible d'exagérer. Les approches de Londres , sont entr'autres d'une beauté champêtre , dont la Hollande même ne m'a point fourni de modèles (j'y comparerois plutôt quelques vallées de la Suisse). Car , & cette observation très remarquable , saisit à l'instant des yeux exercés , ce peuple dominateur est , avant tout & sur-tout , agricole au sein de son île ; & voilà ce qui l'a sauvé si longtems de ses propres délires. Je sentois mon ame fortement & profondément saisie en parcourant ces contrées plantureuses & prospere , & je me disois : pourquoi donc cette émotion si nouvelle ? Ces chateaux comparés aux nôtres , sont des guinguettes. Plusieurs cantons de la France , même de ses provinces les plus médiocres , & toute la

Normandie que je viens de traverser, sont assurément plus beaux, de par la nature, que ces campagnes. On trouve çà & là, mais par-tout dans notre pays, de beaux édifices, des ouvrages fastueux, de grands travaux publics, de grandes traces des plus prodigieux efforts de l'homme ; & cependant ceci m'enchanté bien plus que le reste ne m'étonne. C'est que ceci est la nature améliorée & non forcée ; c'est que ces routes étroites, mais excellentes, ne me rappellent les corvoyeurs que pour gémir sur les pays où ils sont connus ; c'est que cette admirable culture m'annonce le respect de la propriété ; c'est que ce soin, cette propriété universelle est un symptôme parlant de bien être ; c'est que toute cette richesse rurale est dans la nature, près de la nature, selon la nature, & ne décèle pas l'excessive inégalité des fortunes, source de tant de maux, comme les édifices somptueux, entourés de chaumières ; c'est que tout me dit ici que le peuple est quelque chose ; qu'ici chaque homme a le développement & le libre exercice de ses facultés, & qu'ainsi je suis dans un autre ordre de choses.

Et prenez garde ! mon ami, que c'est si

bien la vraie cause de l'effet sur lequel je raisonnois, qu'arrivé dans Londres, & cette superbe Tamise (qu'il ne faut comparer à rien, parce que rien ne lui est comparable) une fois franchie, rien ne m'a plus étonné, ni même fait plaisir, si ce n'est les trottoirs qui fesoient tomber à genoux le bon La Condamine, & s'écrier : *Béni soit Dieu ! voici un pays où l'on s'occupe des gens de pied.* Tout le reste m'a paru ordinaire & presque mesquin. Je dirois volontiers comme cet apathique Italien : *ce sont des rues à droite, des rues à gauche, & un chemin au milieu.* Toutes les villes sont de même; si cependant vous accordez à celle-ci l'avantage de cette admirable propreté qui s'étend à tout, qui embellit tout, qui a un attrait presque égal pour l'esprit & pour l'œil, & des dimensions dont aucune ville ancienne ne fauroit jouir : du reste, effrayantes obstructions du corps politique; cloaque infame au moral, si ce n'est comme ailleurs au physique & au moral; hommes entassés & infectés de leur haleine; lutte éternelle des corrupteurs & des corrompus, des prodiges & des misérables, de la canaille titrée & de la canaille populace. C'est mieux ou plus mal que Paris ou que Babylone, comme vous voudrez; j'y prends peu d'intérêt? Notez pourtant que

j'ai

J'ai peu vu encore, & que Londres m'offrira certainement plus que toute autre grande ville de commerce, un foyer d'activité & d'émulation qui ne peut pas ne point intéresser. Mais je vous rend compte de la première impression qui a toujours un grand fond de vérité.

Nous avons eu en voyage la rencontre de ces voleurs si communs en Angleterre : ils ont observé & tâté deux ou trois fois notre petite troupe. J'étois décidé à ne leur accorder rien, parce que je suis loin d'avoir trop d'argent ; j'avois mis les dames en avant, seules dans une chaise, trois hommes dans celle qui suivoit, & un à cheval. Notre ordre de bataille étoit si bien, & notre contenance armée si simplement fière & ostensible, qu'ils nous ont laissé passer.

J'empiéteroie sur les droits de mon Henriette qui veut vous écrire, quand elle pourra vous remercier de votre convalescence, si je vous parlois des angloises, dont l'air froid & ricaner, & les tailles emboîtées & guindées, n'ont pas paru lui plaire infiniment au premier coup-d'œil : pour moi j'en appelle, & je ne renonceraï pas si aisément à ma longue passion pour les Angloises, d'autant qu'en voyant passer Henriette, on s'arrête & l'on

dit : oh la belle anglaise ! aussi est-elle fort contente des hommes. Pour moi , je prétends , & l'on assure que j'ai déjà l'air aussi Breton que Jaques Rosbiff.

Au reste , nos dames n'ont pas toujours été aussi bien traitées ; elles ont essuyé aujourd'hui un orage très vif : la beauté du tems les avoit invitées à aller à pied de leur auberge à leur logement ; car nous sommes déjà gîtés & chèrement gîtés ; elles étoient parées fort à la française , & sur-tout Henriette. On a murmuré ; on s'est attrouapé ; on nous a suivis ; on a lancé un certain Aristophane de cabaret qui s'est mis à chanter devant nous , avec les gestes les plus démonstratifs & les expressions les plus libres, des cantiques très-peu *spirituels* , qui ont fort diverti le peuple. Mon amie , accoutumée aux lubies de la canaille d'Amsterdam , rioit ; la parisienne avoit une vraie colere de parisienne , & regrettoit les Halles. Pour moi , mon flegme étoit imperturbable ; mais cependant j'avois peur de me fâcher , & le dénouement m'inquiétoit : déjà plusieurs Anglois , bien mis , & passant à cheval , avoient distribué quelques coups de fouet aux gilles , & s'arrêtant , nous avoient suppliés de ne pas prendre la populace pour la nation ;

puis ils nous donnoient des conseils que malheureusement nous n'entendions pas. Enfin, un français a fendu la foule, donné de l'argent, & fait montre d'éloquence anglaise; puis nous déposant dans une boutique, il a été nous chercher un carosse qui a mis fin à cette scène, plaisante au fond, & dont mon amie a eu la charmante réparation que j'ai dite au parc de Saint-James, une fois qu'elle a substitué un petit chapeau anglais à son immense panache.

LITTÉRATURE SUISSE.

Petite chronique allemande Suisse, ou recueil des faits mémorables arrivés dans notre pays pendant cinq ou six siècles, rassemblés des diverses anciennes chroniques, ou histoire de la confédération. Pour l'utilité & à l'usage des paysans, par un ami du peuple. Avec les anciens costumes & les portraits de quelques personnages fameux. Se trouve chez la société Typographique à Berne, & chez les principaux Libraires de la Suisse. Prix 35 batz.

L est peu de mine plus riche à exploiter que ne le sont les anciennes chroniques de notre pays; & rassembler dans un seul vo-

lume, de 650 pag. in-18, les faits les plus remarquables de l'histoire de la Confédération, nous paroît une idée heureuse, pour ceux qui ne peuvent recourir aux sources d'où l'auteur les tire. Dédier ce recueil au peuple, c'est se mettre à l'unisson du ton actuel; & celui de l'auteur répondant parfaitement à son but, il ne faut chercher dans cette petite chronique, ni le style, ni le goût qui distingue les *Mélanges*, les *Etrennes Helvétiques*, & quelques autres recueils, puisés comme celui-ci, dans les anciennes & grandes chroniques. Mais l'extrait simple & souvent mot à mot des faits par lesquels nos ancêtres se sont distingués ou caractérisés, & auquel l'auteur ajoute quelquefois de courtes réflexions, qui dénotent un esprit sage, ainsi que l'envie d'être réellement utile à la classe dont il se dit l'ami.

L'introduction de cette petite chronique retrace d'une manière claire & précise l'ancien état de la Suisse. Originellement une partie de l'Allemagne, elle fut envahie par les Romains, qui en parlant toujours de liberté, rendirent tout le monde esclave.

Jules César, le chef de ces conquérans, trouva la Suisse partagée en districts indépendans les uns des autres. Il y établit partout des commandans; on y bâtit des forts,

des châteaux, pour résister aux Allemands ou Germains; & ce qui prouve, dit l'auteur, combien les Romains les craignoient, c'est que ces remparts se trouvoient en plus grande quantité près du lac de Constance & du Rhin, que par-tout ailleurs. Pendant quatre siècles, nos premiers ancêtres languirent sous le joug des Romains, & se virent contrains de les suivre à la guerre, & de contribuer à leurs cruautés. Mais les Allemands, les Gaulois, les Bourguignons, les Francs, s'étant réunis pour combattre à la fois les oppresseurs du monde entier, ils les vainquirent, & cette grande époque mérite d'autant plus d'être placée à la tête de l'histoire de toutes les nations Européennes actuelles, que tous les Etats qui s'établirent ensuite, se formerent des débris de l'Empire Romain. La Suisse conquise alors par les Allemands, ceux-ci s'emparèrent de tous les pays situés depuis le Rhin, jusqu'au lac des quatre Cantons. Et ces nations guerrières, aimant, dit l'auteur, trop la liberté, pour habiter des bourgs, des villes, des forteresses, elles détruisirent tous les ouvrages des Romains, dont elles humilièrent l'orgueil, en anéantissant tellement les traces des monumens de leur puissance, qu'il faut creuser la terre pour

en retrouver actuellement quelque vestige.

Cependant ces mêmes nations réunies contre cet ennemi commun, devinrent rivales après sa défaite. Les Francs enleverent aux Allemands la plupart des pays conquis, ils s'y établirent, & les Suiffes devinrent une partie de la monarchie des Francs, jusqu'en 888, que de nouvelles secouffes occasionnant en Allemagne de nouvelles divisions, une partie de la Suisse tomba en partage aux Bourguignons, l'autre aux Allemands. Mais en 1032, elles furent réunies sous la domination de l'Empire, dont la Suisse fit partie pendant quelques siècles. Ce fut dans cette période que s'établirent dans notre pays, des Ducs, des Comtes, des Barons, qu'il s'y bâtit des villes Impériales, & qu'on y vit des baillifs Impériaux; le clergé fonda des monasteres, les seigneurs construisirent des forteresses, des chateaux, & tel étoit l'état où se trouvoit la Suisse, lorsque nos ancêtres chercherent & réussirent à recouvrer leur première liberté.

Les événemens qui ont amené la Confédération, les victoires mémorables de Morgarten en 1315, de Laupen en 1339, de Frauenbrunen en 1375, de Sempac en 1385, celles remportées sur Charles le téméraire; les dissentions qui en furent la suite & qu'ap-

païsa à Stants le pieux Nicolas de Flue; tous ces événemens font trop connus pour nous y arrêter. On connoit auffi ceux de la guerre de Souabe, par laquelle après quatre victoires, celle de Dornach en 1499, affura l'indépendance des Suiffes en couronnant leur gloire militaire, & produisit enfin entre l'Empire & eux, une paix auffi folide qu'elle étoit defirée par les deux partis, las l'un & l'autre des maux qu'entraînoit la guerre. On peut juger de la mifere & de la famine qui régnoit dans la partie fupérieure de la Suisse, vers les Grifons, par le récit fuivant, qu'emprunte l'auteur de la chronique d'un hiftorien Autrichien, nommé Pirkheimer, officier, qui à la tête de la troupe, s'étoit avancé fur les montagnes.

“ Après avoir traversé, dit-il, un grand
 „ village brûlé, je trouvai en fortant de ce
 „ village deux vieilles femmes, conduifant
 „ quatre cents enfans qu'elles chaffoient de-
 „ vant elles comme un troupeau; ils étoient
 „ tous, pâles, maigres, exténués de faim,
 „ & présentoient le plus effrayant aspect . . .
 „ Où conduifez-vous cette armée d'enfans,
 „ dis-je aux deux femmes? qui fixant fur moi
 „ des yeux égarés, pouvoient à peine, de
 „ foibleffe & de douleur, prononcer ce peu de

» mots : — vous le verrez bientôt, — je les
 » suivis ». Aussitôt qu'elles furent arrivées à
 la prairie voisine, ces enfans tombant à ge-
 noux, arracherent l'herbe avec la main & la
 mangerent; l'habitude leur avoit appris à
 connoître les herbes saines & favoureuses; ils
 choissoient de préférence les plantes acides.
 Atterré par ce triste spectacle, je restois imo-
 bile & en silence; voyez-vous à présent, dit
 une des vieilles, ce que fait ici cette troupe
 infortunée? Hélas! qu'il vaudroit mieux pour
 ces enfans n'être point né! Leurs peres sont
 massacrés, leurs meres sont mortes de faim;
 leurs propriétés sont entre les mains de l'enne-
 mi, leurs cabanes sont brûlées; notre âge & le
 leur nous a sauvé la vie; mais hélas! nous es-
 pérons que la mort viendra bientôt finir no-
 tre misere & la leur; & il n'y a que quelques
 jours qu'ils étoient du double plus nombreux.
 Des larmes ameres accompagnoient ce récit...
 & je maudis la guerre & ses épouvantables
 suites.

Entre les faits extraordinaires & remar-
 quables que nous nous proposons d'extraire
 & de traduire de cette chronique pour ceux
 de nos lecteurs qui ignorent l'allemand,
 nous choisissons aujourd'hui celui de la
 grande cherté qu'on éprouva en Suisse l'an-

née 1638, pendant laquelle un œuf se vendoit 15 batz, une livre de beurre 110, une pomme 3 batz, une livre de chair de cheval 7 batz, la livre de fel 11 batz, sans parler des autres articles en proportion avec ceux-ci; une multitude de gens moururent de faim pendant cet affreux période.

On seroit sans doute en droit de desirer que l'auteur de la chronique eut déterminé les causes d'une cherté doublement étonnante, dans un siècle où par la rareté de l'argent, les denrées devoient être bon marché; mais quoiqu'il en soit, le rapprochement de cet effrayant tableau éclaire un peu les couleurs de celui que nous avons sous les yeux, & l'on ne peut qu'être consolé de l'idée que quelques durs que soient les tems où nous vivons, la divine Providence nous a préservé d'un tel excès de calamité, en bénissant la sollicitude paternelle avec laquelle le sage gouvernement sous lequel nous vivons, s'est occupé, non-seulement du soin d'augmenter sans cesse les ressources de culture & de subsistance dont notre pays peut être susceptible, mais d'en procurer encore des pays étrangers.

L'ÉPILOGUEUR.

Article extrait d'un Journal Français Républicain.

De telles gens il est beaucoup
Qui prennent Vaugirard pour Rome ,
LA FONT.

*Nicolas bon Homme , aux orateurs Français actuels ,
salut ,*

MES CHERS CONCITOYENS ,

VOUS avez, pour la plupart, beaucoup de talens; vous raisonnez toujours juste; vous n'ennuyez jamais; vous charmez vos auditeurs par l'élégance & la magie de vos discours; vous avez retrouvé le sublime de l'éloquence Démosthénienne & Cicéronienne. Je suis bien aise de vous rendre mon petit hommage & de vous témoigner ma reconnaissance pour le plaisir que vous m'avez fait souvent dans l'assemblée de ma section & ailleurs.

Permettez seulement que je vous fasse observer (& non pas que je vous observe, car cela n'est pas français) que certaines personnes, sans doute envieuses de votre gloire,

vous reprochent des méprifes qui vous feroient foupçonner d'ignorance par tout autre que moi.

Un de mes amis, grand épilogueur, me difoit dernièrement, qu'il étoit fcandalifé des lourdes bévues, en fait de littérature ou d'histoire, échappées publiquement à d'honorables membres du Sénat français.

Je veux vous en rappeler quelques-unes, m'ajoutoit il ; & comptez que je n'invente rien : je ne fais que citer : pour peu que vous ayez lu les Journaux, votre mémoire aura gardé ces traits remarquables.

Il n'y a pas longtems qu'un membre du Confeil des anciens prenant la parole : " Un „ poëte philofophe, difoit-il, nous apprend „ que *pour bien agir, il faut commencer par favoir* " : *Agendi recte sapere est & principium & fons*. Quand on veut fe mêler de citer Horace, il faudroit favoir ce que c'est qu'un vers latin, il faudroit l'entendre, il faudroit ne pas travestir, un excellent précepte de littérature, en une pensée triviale : Horace a dit : *Scribendi recte sapere est & principium & fons*. Ce que Boileau a traduit ou imité de plusieurs manieres.

Aimez donc la raifon ; que toujours vos écrits
Empruntant d'elle feule & leur luftre & leur prix...
Tout doit tendre au bon fens. . . .

Avant donc que d'écrire apprenez à penser, &c.

La première syllabe d'*agendi* est brève, au lieu que la première de *scribendi* est longue, en sorte que la citation ne fait point un vers.

Sapere, ne veut pas dire *savoir*, il veut dire *être sage*, *penfer juste*.

Si bien que l'honorable membre, en annonçant qu'il alloit citer un poète philosophe, n'a fait disparaître de sa citation, que la mesure du vers & le sens.

C'est comme si l'on disoit, écoutez un beau vers de la Henriade :

Tel brille dans le premier rang qui ne s'éclipe pas au premier (1).

Vous vous rappelez encore la traduction donnée par un de nos législateurs, d'un passage de l'inscription de la porte St. Denis : *Emendatà male mensori Batavorum gente : pour avoir corrigé la nation Batave d'exécrable mémoire; cela signifie après la punition de l'ingratitude des Bataves* (2).

Dans une pétition qui n'est pas ancienne,

[1] *Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.*

(2) Quelque mauvais plaisant trouvera peut-être que Mr. Nicolas bon Homme est trop sévère; est-il étonnant en effet que des législateurs qui veulent réformer l'univers y perdent leur *latin*?

on disoit à la Convention nationale : ne s'éleva-t-il donc point parmi vous un *Las-Cafas*, pour exterminer ces *Pizarres*, ces *Cortez* ? &c. Quelle platitude, grand Dieu ! & quelle ignorance ! Le bon *Las-Cafas* n'a exterminé ni *Pizarre*, ni *Cortez*, ni personne ; c'étoit un religieux dominicain, lequel accompagna *Christophe Colomb*, au second voyage des *Espagnols*, lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'île d'*Hispaniola*. Ce digne homme, affligé des barbaries exercées par ses compatriotes contre les naturels du pays, revint plaider la cause de ces derniers à la cour & en présence de *Charles-Quint* : ses efforts furent inutiles aux malheureux *Indiens* ; mais ils lui ont valu l'estime & la bénédiction des ames sensibles : & voilà que d'un saint & vertueux prêtre, ministre de douceur & de paix, les pétitionnaires vouloient à toute force faire un *Capitan*, un homme de parti, un exterminateur. Vous avez lu encore dans une motion dirigée contre le fanatisme, vous avez lu cette apostrophe, ce mouvement oratoire : *Souvenez-vous, Citoyens, que c'étoit un prêtre, que c'étoit le cardinal de Lorraine lui-même, qui chargeoit de ses mains la carabine avec laquelle Charles IX tiroit sur le peuple, d'une fenêtre du Louvre, la nuit de la St. Barthelémi.* Il n'y a qu'une petite diffi-

culté; c'est que lors de la St. Barthelemi; le cardinal de Lorraine étoit à Rome. Chénier a bien pu, dans la tragédie de Charles IX, supposer ce cardinal à Paris, parce qu'un poëte n'est pas un historien; mais donner pour un fait que ce cardinal qui étoit à Rome, chargeoit à Paris la carabine de Charles IX, cela est aussi trop fort! On se fait accuser ainsi d'ignorance, ou de mauvaise foi; & il en résulte un effet tout contraire à celui qu'une citation véritable & juste auroit pu produire.

Croiriez-vous enfin que l'ignorance a été au point (je n'exagere pas, c'est un fait) que l'on a cité dans un rapport les célèbres victoires remportées par les François à *Crecy* & à *Dazincourt*? Qui ne fait que *Crecy* & *Dazincourt* ont vu les déroutes complètes des François sous Philippe de Valois, & sous Charles VI?

Et personne dans une assemblée ne se lève pour redresser des discoureurs qui commettent de pareilles balourdises? Et un rire universel ne part pas de tous les coins de la salle? Et cinquante Journaux impriment cela de la meilleure foi du monde, & ne sont pas tentés d'y joindre au moins une remarque, pour qu'on ne les soupçonne pas

d'être dupes d'erreurs si grossières ? Et cela circule , & se lit & se répète dans toute la République ? Et le très-grand nombre qui n'en fait pas davantage , y est trompé ? & cela fait rire à nos dépens les étrangers plus instruits que nous ? Et l'on parle sans cesse de l'instruction publique ; nous en aurions besoin en effet , mais où trouver les Instituteurs ?

Je pourrois, continuoit mon ami, relever bien d'autres traits de la prétendue éloquence de nos orateurs : je n'oublierai jamais celui-ci, qui étoit dans une pétition présentée sous le regne de Robespierre & de son parti : *Montagne inébranlable , reste à ton poste.*

Comment, repliquai-je au censeur, vous ne trouvez pas cela beau ? Vous ne convenez pas de la justesse de cette figure ? Qu'y a-t-il de plus *inébranlable* qu'une montagne ? Et si elle est *inébranlable*, ne faut-il pas nécessairement qu'elle reste à *son poste* ? Ma foi la phrase est bonne , & vous êtes trop difficile.

Et quant aux fausses citations dont vous venez de vous plaindre, elles ne se font pas sans dessein. Comptez qu'il y a là-dessous une politique que nous autres gens vulgaires ne sommes pas capables de démêler. Je me souviens d'avoir lu dans les mémoires du cardinal de Retz, que se trouvant à une

assemblée du parlement, du tems de la Fronde, & voulant réveiller l'imagination des auditeurs, par quelques passages courts, mais curieux, pour remettre ensuite la délibération sur son véritable sujet, il s'avisa de faire sur le champ un passage du latin le plus pur & le plus approchant des anciens qu'il lui fut possible ; & commença ainsi son discours : " je ne répondrai aux calomnies dirigées contre moi, que par ces paroles d'un ancien " : *in difficultissimis reipublicæ temporibus urbem non deserui ; in prosperis nihil de publico delibavi ; in desperatis nihil timui* (1). La citation eut son effet ; elle fixa l'attention ; on écouta le cardinal, & l'on finit par faire ce qu'il vouloit. Cependant cette citation étoit fautive : vous voyez donc bien.....

Vous voyez bien, me répondit le critique, que vous n'y entendez rien du tout. Le trait que vous citez n'est parbleu pas d'un ignorant ; il est d'un homme d'esprit & d'un érudit ; car en vérité, si vous ne m'aviez prévenu, j'aurois cru avoir lu la phrase latine du cardinal, dans Cicéron, ou dans

(1) Dans les mauvais tems de la République, je n'ai point abandonné la ville ; dans les bons, je n'ai rien détourné de la fortune publique ; dans les desespérés, je n'ai rien craint.

Saluste. S'il y a défaut de sincérité dans la citation, il n'y a pas du moins défaut de connoissance.

Mais comme il faut être juste & rendre à chacun ce qui lui appartient, je déclare que je tiendrai désormais un registre très-exact des bévues de cette nature qui échapperont à nos orateurs ; & dès que mon recueil sera assez nombreux, je le ferai imprimer avec les noms à chaque article. Nous verrons si la peur du ridicule les corrigera, & si chacun se persuadera qu'il vaut mieux se taire que de parler à tort & travers de ce qu'on ne fait point.

Telle fut la résolution de mon ami l'Épilogueur ; il est homme à l'exécuter ; j'ai cru, mes chers concitoyens, devoir vous en faire part, afin que vous vous tinssiez pour bien avertis.

JOURNAL des principales opérations de la campagne de 1794, dans les Sept Provinces-Unies & pays de la Généralité; principalement de ce qui s'est passé pendant le blocus & le bombardement de la ville de Grave, jusqu'à sa reddition. Par le Major de Gros, du Régiment Suisse de May, ci-devant Grand-Major de la dite ville. 1795.

PARMI les maux incalculables dont le fléau de la guerre fait gémir l'humanité, ceux qui accompagnent le siège des villes ou places fortes, semble offrir quelque chose encore de plus touchant, nous dirions presque de plus philosophique, en ce que tous les états, tous les âges, participent aux mêmes dangers, aux mêmes causes d'épouvante & de désespoir. Le Journal des opérations militaires d'un siège ne peut donc gueres manquer d'obtenir de l'attention & d'inspirer de l'intérêt. Celui que nous annonçons, plus que la plupart des ouvrages de ce genre, a des droits à cette attention & à cet intérêt de la part du lecteur instruit, comme de celui qui cherche à l'être. Il est écrit avec la noble franchise d'un brave militaire qui joint à la parfaite connoissance de son état

la sensibilité & les meilleures intentions : il nous parle d'événemens récents & d'une haute importance ; il nous fait suivre les efforts, les travaux d'une garnison dont la belle défense a obtenu l'approbation & l'admiration de toute l'Europe militaire ; d'une garnison enfin dont une partie étoit composée de nos compatriotes , de nos freres (*).

L'auteur, avec la modestie qu'accompagne toujours les vrais talens, prévient que son style est négligé ; mais dans une relation de faits , l'exactitude , la véracité, sont à préférer au seul mérite d'une élocution pure & élégante.

Nous terminerons cette annonce par promettre au militaire de l'intérêt, de l'instruction, à la lecture de l'ouvrage de Mr. de Gros ; & à tout autre lecteur, qu'il n'y trouvera pas cette sécheresse qui détourne en général de ce genre de production celui qui n'est pas appelé par sa vocation à s'occuper des objets relatifs à cet art terrible & malheureusement si nécessaire de la guerre.

(*) L'on fait que huit compagnies du Régiment Suisse de May, faisoient partie de la digne & brave garnison de Grave.

BIBLIOTHEQUE BRITANIQUE,

Ou recueil extrait des ouvrages Anglois périodiques & autres, des mémoires & transactions des sociétés & académies de la Grande-Bretagne, d'Asie, d'Afrique, & d'Amérique; rédigé à Geneve, par une société de Gens-de-Lettres, tome premier. A Genève, de l'Imprimerie de Luc Sestier 1796.

CE titre annonce les sources principales d'où seront tirés les matériaux de cet ouvrage périodique, le prospectus les détaille, mais trop étendu pour l'insérer ici, nous n'en extrayons que les passages caractéristiques de l'esprit & du but dans lequel ce Journal est composé.

“ *Quoi de plus digne* (est-il dit dans ce prospectus) *des jours de raison, d'humanité, de douce philanthropie dont l'aurore luit sur la France, qu'un concert de vues & de travaux entre les philosophes des deux nations rivales. Il est peut-être réservé à la période républicaine de montrer à l'Europe ce que peuvent, pour l'avancement des arts & des sciences utiles, les efforts réunis des hommes éminens, chez deux grands peuples, lorsqu'ils sauront remplacer les*

» préjugés de la haine par l'émulation des
» succès.

» L'exécution de l'idée que les auteurs
» ont conçue, leur paroît propre à préparer
» ces résultats heureux, en fournissant une
» grande masse de faits, en ouvrant un
» vaste champ à la méditation des penseurs.

» La position géographique de Geneve,
» sa réputation littéraire, l'avantage d'une
» bibliothèque publique bien fournie, les
» relations des citoyens avec l'Angleterre
» & l'Écosse, *sa neutralité* dans les circon-
» stances actuelles, jusqu'à sa petitesse qui
» l'exclut de toute influence politique; tou-
» tes ces considérations peuvent la présenter
» comme un centre, où les lumières par-
» viennent dans leur intégrité, & d'où elles
» peuvent rayonner sur toute l'Europe".

Il résulte de ce court extrait du prospectus ,
que le principal but des auteurs est d'être
utiles, & que les sciences occuperont une
étendue considérable dans leur ouvrage
qui roulera sur les matieres qu'embrasse la
classification suivante.

Physique générale & particulière dans toutes
leurs branches.

Mathématiques pures & mixtes.

Agriculture.

Histoire naturelle , arts & métiers.

Histoire civile , politique & littéraire , ancienne & moderne , mémoires , antiquités , médailles , morale , droit naturel , économie politique , commerce , manufactures , voyages , relations des pays étrangers , & de plus , un tableau , chaque mois , d'observations météorologiques faites dans le climat de Geneve.

Les auteurs ne renoncent point à récréer quelquefois leurs lecteurs par l'annonce ou la notice des ouvrages d'imagination , mais ils s'attacheront toujours de préférence à occuper leur esprit & à nourrir leur méditation.

Il paroîtra deux Numéros par mois , de huit à neuf feuilles d'impression , & ces vingt-quatre Numéros composeront six vol. par année , auxquels les auteurs en ajouteront un septieme , particulièrement destiné à la politique générale & aux débats du parlement en Angleterre.

Le prix de la souscription est de 36 livres de France en especes (payable d'avance) les frais de port à la charge des abonnés.

Les premiers Numéros , dont l'un a paru , & l'autre paroîtra au commencement de Février , sont très-propres à donner une idée avantageuse de cette grande entreprise ; ils renferment le cercle entier des objets de ce

Journal, & mettront les lecteurs à portée de connoître mieux que par un prospectus la nature même du travail, & d'en apprécier l'utilité & l'agrément.

Le second Numéro qui doit renfermer les observations météorologiques de Janvier, faites dans un système nouveau, particulièrement dirigé vers l'agriculture, ne pourra paroître par cette raison que dans les premiers jours de Février. La publication du Journal sera dès lors suspendue pendant trois mois, à l'expiration desquels, ou même auparavant, si le nombre des souscripteurs est suffisant, l'entreprise continuera d'après le plan proposé, & les abonnés recevront les numéros arriérés; ceux d'entr'eux qui n'ont pas fourni le montant de leur souscription, sont priés de le faire avant cette époque.

Les deux premiers numéros se trouvent en dépôt à Laufanne, chez Mr. Dévelay de Félice, & se vendent séparément à 30 sols de France à ceux qui n'ont pas souscrit.

Le premier numéro de cet important ouvrage ne nous étant parvenu que le 31 Décembre, nous n'avons pu en insérer plutôt l'annonce, & notre désir de répondre aux vœux des rédacteurs nous ayant engagé à profiter de l'espace qui nous restoit dans ce

numéro, nous nous voyons forcé de terminer cet article sans pouvoir y ajouter le tribut d'éloges que cette entreprise nous paroît mériter, mais nous comptons y revenir dans un autre numéro.

F R A G M E N T

*Pour un anniversaire funèbre du premier Février
1796.*

QUE m'apportes-tu ? que me prépares-tu, jour de ténèbres & de deuil, que tous les soleils de l'univers ne rendront jamais fe-rein pour moi ; jour à jamais marqué dans mon ame par la mort d'une épouse chérie ! Si tu n'avois été dans l'intention de Dieu, désigné pour mon châtiment, je te retrancherois, si je le pouvois, des jours de mon pèlerinage. Ah ! combien la scène de la vie est devenue pour moi sombre & ténébreuse ! Chaque instant me rappelle ce moment d'horreur, où réveillé d'un court sommeil, je ne trouvai plus qu'une ombre glacée au lieu de mon épouse. Objet déchirant, tu ne peux t'éloigner de mes regards, tout sert à te retracer à mes yeux. Mais pourquoi vint-on me les ouvrir ? pourquoi m'éveilla-t-on ?
Pour te voir, ô mon amie, pour te voir

dans ce lit où la mort triomphoit de toi , où la pâleur de ton visage annonçoit les horreurs du tombeau, où ta bouche ne répondoit plus ni aux cris de ma douleur, ni aux soupirs de ma tendresse. Et pourquoi m'éveilla-t-on? pour voir ces enfans malheureux, orphelins même avec leur pere; à qui tout manquera comme à lui, depuis que Julie n'est plus. Ah! Dieu, Julie n'est-elle plus? Ah! fans doute elle vit encore, elle vit plus que jamais, & mieux que jamais dans ton sein, ô Pere de tous les hommes, toi qui donnes les vertus & qui seul peux les récompenser, & si ta justice a voulu me frapper, c'est ta miséricorde qui a repris Julie. Ainsi tu n'as fait que changer d'état & de demeure, chère épouse, dont l'image est toujours devant moi. Je te vois telle que tu t'offris à moi & à nos enfans pour nous adoucir les peines de la vie, par ta gaieté dans l'accomplissement de tes devoirs, par ta sensibilité, par ta douceur & par toutes les vertus dont tu nous as laissé l'exemple.

Oui, Julie, je te vois toujours dans nos enfans dont l'éducation t'occupoit, dont ton ame religieuse & sensible méditoit le bonheur & préparoit les vertus; dans ces enfans infortunés qui nous enchaînent l'un à l'autre, malgré la mort, & qui adouciront

mes malheurs plus comme tes enfans que comme les miens.

Le Seigneur qui nous avoit joints, nous a séparés, mais il n'a séparé de moi que ton enveloppe mortelle; ce qui vit encore de ma Julie ne m'a point quitté. Le souvenir de ses vertus me soutient, & je ne veux jamais cesser d'être digne d'elle.

Un jour, hélas! je m'étois laissé gagner à l'esprit de murmure; j'avois oublié les exemples de résignation à la volonté de Dieu qu'elle m'avoit donnés. J'étois prêt à me plaindre au Seigneur, & à lui demander compte de ses volontés. Mais, je ne tardai point à me soumettre à la justice, comme à la miséricorde, & l'époux de Julie, n'eut pas longtems à rougir de sa rebellion aux ordres de l'Éternel.

Cependant, ô triste sort de l'humanité! voila le chemin ténébreux dans lequel entrent tous les hommes; le tombeau devient leur maison, & la poussiere remplace leur existence dans ce lieu d'horreur, à vingt ans, comme à quatre vingt. La santé comme la foiblesse, une épouse tendre, une mere chérie & nécessaire; tout se perd dans cet abîme, & rien n'y survivra que l'amour de la religion avec les vertus. Venez apprendre de moi ces vérités; venez gages précieux

de notre tendresse ; venez , chers enfans , consoler votre pere. Toi , la premiere de mes enfans qu'elle avoit nourrie de son lait , qui faisois ses délices , & qui commençais à lui donner des plaisirs & à connoître ceux qu'elle te procuroit , & toi qu'elle mit au monde en bénissant Dieu d'une délivrance heureuse , & qui n'a sucé que peu de jours son sein maternel ; venez , votre présence seule & vos caresses innocentes affoibliront ma douleur , & tandis que vos mains essuyeron mes larmes , je croirai retrouver en vous tout ce que j'ai perdu.

Pardonne , Dieu puissant , si cette idée de ma perte m'occupe sans cesse ; pardonne à mes regrets , à mes larmes , à mes douleurs. Je me soumets à toi , mais je pleure encore ; ne jettes pas les yeux sur ma tristesse pour t'en irriter ; je suis soumis. Ressource des malheureux , étends sur moi ta main toute puissante , & guéris , selon ta parole , la playe que tu m'as faite pour me châtier. Viens au secours de ceux qui t'invoquent , & ne condamne point leurs larmes pourvu qu'elles soient accompagnées d'espérance , de résignation & de religion.

Permetts à mon cœur navré de se retracer les talens , l'égalité d'ame , l'activité & les autres vertus dont tu avois orné celle que

tu m'avois donnée pour épouse ; souviens-toi de sa piété que tu lui avois inspirée, & pénètre moi de ce même souvenir, afin que je le puisse imiter. O Dieu ! comme elle imploroit ton secours, comme elle te cherchoit dans ton temple ; avec quelle sainte avidité elle lisoit ta parole sainte ; comme elle se montrait chrétienne dans l'accomplissement de tous ses devoirs !

Puisse vivre toujours au milieu de ma famille cet esprit qu'elle y a répandu ; ce qui a disparu de cette chère épouse n'est pas ce qu'elle avoit de plus précieux ; il nous en reste ce qui ne périt point, le souvenir de ses vertus qui survit à sa mort, qui survivra même à ma douleur, & qui se mêlera toujours à la consolation de son époux, de ses enfans, de ses amis, pour ranimer notre espoir & pour éterniser dans tous les bons cœurs, la mémoire d'une épouse & d'une mère vraiment chrétienne.

A N E C D O T E S

Tirées des Œuvres de Champfort.

A la bataille de Raucoux ou de Lawfeld, le jeune M. de Thyanges, eut son cheval tué sous lui, & lui même fut jetté fort loin,

pendant il n'en fut point blessé ; le maréchal de Saxe lui dit : petit Thyanges, tu as eu une belle peur. Oui, Mr. le maréchal, dit celui-ci, j'ai craint que vous ne fussiez blessé.

On faisoit compliment à Madame Denis de la façon dont elle venoit de jouer Zaires. Il faudroit, dit-elle, être belle & jeune. Ah ! Madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire.

Madame de H. me racontoit la mort de Mr. le duc d'Aumont. Cela a tourné bien court, disoit-elle : deux jours auparavant, M. Bouvard lui avoit permis de manger, & le jour même de sa mort, deux heures avant la récurrence de sa paralysie, il étoit comme à trente ans, comme il avoit été toute sa vie : il avoit demandé son perroquet ; avoit dit : brossez ce fauteuil, voyons mes deux broderies nouvelles ; enfin, toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire.

L'abbé Mauri, tâchant de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux & paralytique, les détails de sa jeunesse & de sa vie : l'abbé,

lui dit celui-ci, vous me prenez mesure ; indiquant qu'il cherchoit des matériaux pour son éloge à l'académie.

M. . . . me disoit : j'ai vu des femmes de tous les pays : l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle , l'Angloise une folie , & la Française une sottise.

Duclos disoit de je ne fais quel bas coquin qui avoit fait fortune : on lui crache au visage , on le lui essuye avec le pied , & il remercie.

On fesoit une quête à l'académie française ; il manquoit un écu de six francs ou un louis-d'or : un des membres , connu par son avarice , fut soupçonné de n'avoir pas contribué ; il soutint qu'il avoit mis ; celui qui fesoit la collecte dit : je ne l'ai pas vu , je le crois. M. de Fontenelle termina la discussion en disant : je l'ai vu moi , mais je ne le crois pas.

Mr. de Vaucanson s'étoit trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger,

quoique Mr. de Voltaire fut présent. Embarrassé & honteux que ce prince n'eut rien dit à Voltaire, il s'approche de ce dernier & lui dit : le prince vient de me dire telle chose. (Un compliment très-flatteur pour Voltaire.) Celui-ci vit bien que c'étoit une politesse de Vaucanson, & lui dit : je reconnois tout votre talent dans la manière dont vous faites parler le prince.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Die Franken und Carle der grosse ein geschenk eines Vaters an seine Sohne. — Ou les Français & Charlemagne, présent d'un père à son fils.

C'EST en effet un présent à faire à la jeunesse, que de remettre entre ses mains des productions capables de les ramener aux principes des choses, & de servir de contrepoison aux opinions pernicieuses qu'on s'est efforcé de lui inculquer.

L'auteur a choisi Charlemagne pour son principal héros : il retrace à ses lecteurs les qualités politiques, morales, les exploits militaires, les victoires de ce grand prince. On suit avec intérêt l'auteur dans le 8me. & 9me. siècles, époque de l'organisation politique de l'empire germanique, telle que

celui-ci l'a à-peu-près conservé. Et quoiqu'en général l'ouvrage ne soit pas favorable aux François, qu'il paroisse même dirigé contre le systême de gouvernement qu'ils ont adopté, les opinions de l'auteur se développent dans le cours de l'ouvrage, avec tant de modération & une logique si victorieuse, qu'on le lit avec le plus grand plaisir.

Courte relation des plus importantes révolutions de la Bohême, & leur résultat; antidote pour les Vacillans. Par le professeur Cornova. Prague 1793, in-8.

L'AUTEUR de cet opuscule en joint au détail des faits le rapprochement des résultats, & prouve que tous les complots qui se sont tramés en Bohême, ont eu constamment les suites les plus funestes pour cet Etat. Il démontre ensuite que les Empereurs, ainsi que tous les autres Souverains de la Germanie, ont toujours travaillé au bien de leurs peuples, & que c'est à leur sage administration que les Allemands doivent la sûreté & le bonheur dont ils jouissent généralement. De tels ouvrages sont aussi nécessaires qu'estimables dans l'époque où nous vivons.

L E H É R O S É C O N O M E.

Conte.

POURQUOI faut-il que l'humaine foiblesse,
 Chez les mortels que nous nommons Héros,
 Souvent se montre, & par de tels défauts,
 Qu'en les voyant, on se dit : " pauvre espèce !
 „ Livrons le monde & la gazette aux fots. „
 Pourquoi de l'or l'avidité cupide,
 A-t-elle, hélas ! fouillé plus d'un grand nom,
 Flétri, perdu, Démosthenes, Bacon,
 Et qui pis est, de sa rouille fordidе,
 Atteint Brutus & le premier Caton ?
 La vanité me gâte Cicéron :
 Annibal fourbe, Agésilas perfide,
 Luxembourg fat, & Villars fanfaron,
 C'est grand'pitié ; Catinat. . . je ménage
 Et ma pudeur & les mânes d'un sage.
 Sur Malborough je serai moins discret,
 Car son péché n'étoit pas un secret.
 Dans l'Angleterre, éprise de sa gloire,
 Sur sa lézine on feisoit mainte histoire,
 En affublant d'épigramme ou chanson,
 Ce grand rival de Mars & d'Harpagon.
 Chez les guerriers, ce mélange est très-rare ;
 Et tout héros est plus voleur qu'avare :
 Mais je finis, mon prologue est trop long.

Pour regagner sur la naration
 Le tems perdu, courons de compagnie
 Vite en Hollande, aux Etats-Generaux,
 Où l'on reçoit en grand'cérémonie
 Des alliés le support, le héros,
 Ce Malborough, qui repassant les flots,
 S'en va revoir sa brillante patrie.
 Le général, à Windfor est mandé ;
 De ses emplois il est dépossédé,
 Vu que soudain, Myladi son épouse,

Brusque & hautaine, Imprudente & jalouse
 Près la reine Anne a perdu sa faveur,
 Sur une robe, une aiguïère versée,
 Meme la jatte avec depot cassée,
 Au cœur royal ont donné de l'humeur.
 Tout va changer, la Hollande, l'Empire,
 Baisse le ton & la France respire.
 La paix naîtra de ce grave incident,
 Qui, dans l'Europe, est encore un mystère;
 Mais Malborough, qui le fait cependant,
 Fait son paquet, & maudit en partant,
 Anne & sa femme & la jatte & l'aiguïère.
 Ce grand méchef, ces débats féminins
 Ferment pour lui le champ de la victoire.
 Il se console à l'aspect de sa gloire;
 Sur-tout de l'or qu'elle verse en ses mains.
 Le Hollandois, moins par reconnaissance,
 Que pour maîter le vieux roi, dit le grand,¹
 Va cette fois écorner sa finance.
 Faire dépit à cette cour de France,
 Est, comme on fait^r, pour Messieurs d'Amsterdam,
 Le seul plaisir qui vaille leur argent.
 La fête s'ouvre, & le vainqueur s'avance;
 Dieux! quel accueil, quelle magnificence!
 On lui prodigue, on étale à ses yeux
 Cent raretés de l'un & l'autre monde;^b
 Mais tout s'efface à l'éclat radieux
 D'un diamant, le plus beau que Goscondé,¹
 Depuis long-tems, ait vu sortir du sein
 Se son argile opulente & féconde.
 Il est trop cher pour plus d'un souverain;
 Il est sans prix: nul Juit ne l'évalue.
 Déjà placé, par une adroite main,
 Sur un chapeau qu'au sien l'on substitue,
 Sous un panache il brille au front du loid.
 On applaudit sa noble contenance,
 Son air, son geste, & son pouvoir encor;
 Comme on va voir, louer sa prevoyance.
 Vers un des siens qui du riche joyau,

Grand yeux ouvert, contemploit la merveille,
 Mylord s'approche, & tout bas à l'oreille :
 Songe à ravoïr, dit-il, mon vieux chapeau.

Feu Champfort de l'académie française.

L A M A U V A I S E H O N T E,

Fait historique.

VOUS connoissez Bouvard, cet ami tendre,
 Rare tresor que le ciel m'a donné,
 Par un saint nœud je lui suis enchainé ;
 Son cœur, le mien, n'ont cessé de s'entendre ;
 Vous savez tous, qu'aux portes du trespas,
 Conduit bientôt par un revers funeste,
 Il étoit prêt d'expirer dans nos bras.
 En vain pour lui de la faveur céleste,
 Nos pleurs, nos cris, imploroient le secours ;
 Son mal cruel empiroit tous les jours.
 J'étois forcé de me mettre en voyage ;
 Il le favoit. Il me fit appeler.
 J'y cours, les pleurs inondoient mon visage.
 Bouvard vouloit en secret me parler,
 " Mon cher Blanchet, me dit cet homme rare
 " Pour toi, pour moi, quoique le ciel prépare,
 " Je te connois, je te fais négligent,
 " Dans l'avenir portant peu ta pensée,
 " Trop studieux pour gagner de l'argent,
 " A ton bonheur mon ame intéressée
 " M'y fait songer, & le cas est urgent.
 " Ecoute-moi. Ma volonté dernière,
 " Dans cet écrit, quand je ne ferai plus,
 " A réservé pour toi dix mille écus.
 " Rassure-toi Blanchet ; la somme entière ;
 " Après ta mort, retourne à mes enfans.
 " Tu fais pour toi quels sont leurs sentimens ;
 " Ton amitié, comme à moi, leur est chère ;
 " A mes enfans tu serviras de Pere ;

„ Embrasse-moi „. — J'étois surpris , confus ,
Aurois-je osé le payer d'un refus ?

Bouvard. . . ma voix sur mes lèvres expire.

Il sonne alors. On vient. Je me retire

En étouffant des sanglots superflus ;

Je le quittai pour ne le revoir plus.

Mais quel bonheur ! j'apprends dans mon voyage

Que d'un long mal trompant l'affreuse rage ,

Le ciel propice a retardé le jour ,

Le jour fatal. . . Je presse mon retour.

Ah ! qu'il tarδοit à mon impatience

De le revoir , mon ami dès l'enfance ,

Mon cher Bouvard , de voler dans ses bras !

Bouvard me voit . . . , montre de l'embarras.

Ce cher ami , qu'après huit mois d'absence ,

Pour embrasser j'étois vite accouru ;

N'étoit-il pas confus en ma présence ,

Et tout honteux d'en être revenu ?

LES DEUX LIÈVRES.

F A B L E.

AU milieu d'un jardin planté
Par la main de l'économie,
Certain lièvre par prud'homme
En automne s'étoit gité.

Un sien frere cadet passant par aventure ,
Lui dit : eh ! pauvre sot , à quoi servent les ans
Et ce beau droit de primogéniture !

Si tout vieux que l'on est on manque de bon sens !
Tandis qu'en vrai hibou , loin des honnêtes gens ,
D'un aliment grossier tu remplis ta bedaine ,

Ne vois-tu pas dans cette plaine
L'herbe fine croître à plaisir

Et du Zéphir

La douce haleine

Embaumant l'air d'agréables vapeurs

Rendre la vie & l'éclat à nos fleurs !

Suis-moi donc , aux dépens de Flore ,
 J'aurai soin de te régaler
 Et des pleurs même de l'aurore ,
 Je prétens te défaltérer.....

Ami, répond le solitaire ,

J'ai quitté pour jamais les douceurs d'ici-bas ,
 Autres tems, autres goûts, & de mets délicats

Je ne fais plus mon ordinaire ,
 Trop de soucis, trop de dangers ,
 Naissent du sein de l'abondance ,
 La solitude & l'abstinence ,
 Sur tous ces plaisirs passagers
 Méritent bien la préférence....

Ennuyé du sermon, ou pressé par la faim ,
 Notre étourdi s'échappe & dans le champ voisin ,

Broute à loisir l'herbe légère ,

Un chasseur l'attendoit , & d'un plomb assassin ,

Lui donnant droit dans la visière ,

L'envoya chez Pluton faire un autre festin ,

Au bruit du coup , le sobre hermite

Se tapit , & d'un chou composant sa guérite ,

Observa l'ennemi de loin ,

Et se cantonna dans son gîte

En louant son heureux destin.

Par M. D. V.

E P I T R E

A la jeune Amélie F.....

DE la maman que tu chéris
 Qui dans ses bras souvent te presse ,
 Aimable enfant, sens-tu le prix ,
 Connois-tu toute la tendresse ;
 Les élans de ton jeune cœur
 Ne sont encor , bonne Amélie ,
 Que les prémices du bonheur
 Qui doit accompagner ta vie.

Quand la raison de son flambeau ,
 Et déjà le moment s'avance ,
 Viendra dans un chemin nouveau
 Guider les pas de ton enfance ,
 Tu connoitras alors les soins
 D'une mere sensible & sage
 Qui pourra te caresser moins
 Et t'en aimera davantage.

Comme un arbrisseau¹ se nourrit
 Des suc's bienfaisans de la terre ,
 Ainsi l'on verra ton esprit ,
 Briller de l'esprit de ta mere ;
 Talent de plaire & de jouir ,
 Graces , vertus , tout viendra d'elle :
 Qui mieux qu'elle fait réunir
 Et le précepte & le modèle.

Si ton printems brûle des feux
 Que le besoin d'aimer fait naître ,
 A ta mere , enfant malheureux ,
 Tu voudras les cacher peut-être ;
 Au sein de ta funeste erreur
 Que deviendras-tu sans défense !
 Ah ! plutôt , cherches dans son cœur ,
 Un azyle à ton innocence.

A ton tour le plus doux lien ,
 Viendra fixer ta destinée ,
 Un bel enfant fera le bien
 Dont t'enrichira l'hymenée.
 Oh ! comme elle caressera ,
 Cette créature chérie ;
 La bonne mere , elle croira
 Toujours tenir son Amélie.

Juges de la félicité
 Dont s'embellira ta carrière ,
 De quelle douce volupté

Tu jouiras ta vie entiere ;
 Mais songes , tout t en fait la loi ,
 Qu'il faut , aussi bonne que belle ,
 Que toujours on la trouve en toi ,
 Que toujours on te trouve en elle.

Par M. D. V.

E N I G M E.

Fils de l'amour & de l'adversité ,
 Ma mort suit de près ma naissance ;
 Quelquefois imposteur , sous un nom emprunté ,
 De la naïve vérité
 Je fais prendre la ressemblance :
 On m'entend exprimer en prose ainsi qu'en vers ;
 Je réussis sur-tout dans le style tragique ,
 Et quoique muet en musique ,
 Je suis l'ame des beaux concerts.

C H A R A D E

Sur le mot S O U R I R E.

Heureux qui chaque jour peut donner mon premier,
 Pour secourir un misérable ;
 Heureux qui constamment oppose mon dernier,
 Aux coups du fort impitoyable.
 Heureux qui près d'une compagne aimable,
 Ne voit jamais que mon entier.

Par M. N*****, habitant Yverdon.

Explication de l'énigme , du logogriphe & de la charade du No. précédent.

Le mot de l'énigme est *procès* , celui du logogriphe est *cadavre* , où l'on trouve *ver* , *avare* , *cave* , *rave* , *avé* , *cadre* , *a* , *race* , *arc* , *arcade* , *rade* ; le mot de la charade est *univers*.

LE RÉDACTEUR AUX LECTEURS.

LE desir que nous avons de continuer à mériter l'accueil favorable dont le public honore notre travail, & de rendre notre Journal de plus en plus Helvétique, nous engage, en commençant cette année, à inviter de nouveau nos Compatriotes, qui seroient à même de nous fournir des notices nationales, des morceaux d'histoire, de physique, ou concernant les arts & les artistes de notre pays, l'agriculture, en un mot, tous les objets utiles, agréables, curieux, instructifs, de vouloir bien nous les communiquer. Il nous est revenu que quelques Auteurs avoient paru surpris de ne point trouver leurs productions annoncées dans nos feuilles; & sans doute, telles qu'elles puissent être, il est du devoir d'un Journaliste d'en parler, lorsque les auteurs ou le libraire chargé de la publication de l'ouvrage, envoient un exemplaire au bureau du Journal; c'est donc uniquement à cette omission que tient notre silence.

Décidé à faire imprimer les adresses, vu l'augmentation considérable de nos abonnés du dehors, nous avons prié ceux qui veulent s'abonner, & ceux qui sont dans l'intention de renouveler leur abonnement, expiré à la fin de décembre, de nous avvertir à tems, en nous envoyant leur nom & leur adresse, lisiblement écrite; nous ne serons donc pas responsables envers ceux qui ont négligé cet avis, soit des retards d'envoi, soit des équivoques qu'occasionne quelquefois la difficulté de déchiffrer un nom:

On peut souscrire pour trois mois, six mois, ou l'année entière, aux conditions exprimées sur la couverture du Journal. Mais nous ajoutons, que selon l'usage de tous les journaux, soit qu'on souscrive directement à notre bureau, ou chez M^{rs}. les libraires, la souscription se paye d'avance.

E R R A T A,

- Page 3 ligne 16, & se précipite. lisez, il se précipite.
 Page 5 lig. 21, se distinguoit, lis. se distingue.
 Page 6 lig. 7, qui le soutrait, lis. le soutrait.
 Idem lig. 28, il en recher hoit, lis. il en recherche.
 Page 8 lig. 10, merveilles de la nature, lis. merveilles de
 la création.
 Page 9 lig. 28, les cimes altietes', lis. ces cimes altieres.
 Page 10 lig. 21, de gravir, lis. de franchir
 Page 12 lig. 5, rendirent à l'ardent Alex: lis. rendent à
 l'ardent.
 Page 15 lig. 12, plus d'expression, lisez plus d'expressions

LE PREMIER TEMPLE.

CHAN T III & *dernier.*

PENDANT qu'Alexis suivant les traces de son troupeau, s'éloigne du vallon qu'il habite, & que, s'élevant par degré, il parvient à l'une des cimes altières qui l'environnent; son pere, le vieil Amyntas, l'attend à la porte de sa cabane. Inquiet de l'absence d'un fils bien aimé, le vieillard a compté les heures, & vu disparaître le soleil; mais il aperçoit enfin le troupeau, sans doute le berger le suit de près: dans l'espoir de l'embrasser un instant plutôt, ce tendre pere fait quelques pas au devant de lui. Que les mortels passent rapidement de la joye à la tristesse! Amyntas voit arriver en bêlant l'agneau chéri d'Alexis, il voit sa chevre favorite regagner sans lui le bercail; & si leurs regards consternés peignent l'inquiétude ainsi que l'ennui, la morne tranquillité du troupeau, annonce de même l'absence de son pasteur. Ciel....! ô ciel, l'infortune atteindroit-elle Amyntas au bord de la tombe, & le terme de sa carrière seroit-il marqué par la perte de l'unique objet de ses affections?

Ce doute affreux , en réveillant toute la sensibilité du vieillard , lui rend des forces qu'il croyoit avoir perdues depuis long-tems : appuyé sur la branche noueuse d'un chêne , il gravit à la pâle clarté de la lune , des sentiers aussi pénibles que dangereux ; & sa voix tremblante fait retentir les échos du nom d'Alexis. Mais ces rochers , ces cavernes solitaires répètent vainement un nom si cher , Alexis ne sauroit l'entendre ; la voix d'Amyntas se perd dans les airs. La nuit se passe en recherches inutiles , en plaintes vaines. Foible , & succombant à la fatigue , le vieillard chancelle ; il tombe , se blesse , se relève avec effort , puis fait une chute nouvelle. L'étoile du matin alloit disparaître devant l'aurore , lorsque deux bergers voisins d'Amyntas , l'ayant trouvé gisant sur la mousse encore humide de rosée , le transportèrent dans sa cabane. C'est là que l'inquiétude & l'abandon aiguissent puissamment tous les traits de la douleur : c'est là , que chaque heure , chaque instant de la plus longue journée , est marqué par un chagrin que nulle consolation ne vient adoucir.

Déjà la lumière argentine de la lune , éclaire faiblement le vallon , & dessine un bosquet de chênes voisin de la cabane d'Amyntas ; l'espérance , qui n'abandonne le cœur de

l'homme qu'avec la vie, a fixé les yeux de l'infortuné vieillard sur le sentier qui conduit à la montagne : tout à-coup, il croit discerner la figure d'un jeune homme, sa démarche agile, tous ses traits... est-ce une illusion ? Non : sa vue affoiblie ne le trompe point ; chaque pas ajoute à son espérance ; c'est lui ! c'est son fils, plus de doute ; c'est son cher Alexis lui-même. Oh ! pourquoi les membres déchirés & meurtris d'Amyntas, le retiennent ils immobile sur cette couche de douleur ! Mais c'est en vain qu'il essaye de se soulever, de se mouvoir ; & malgré l'impatience qu'il éprouve d'embrasser cet objet chéri dont il a pleuré la perte, il se voit réduit à l'attendre. De douces étreintes, des larmes de joye, attestent enfin, à ce bon pere, le retour & la présence d'Alexis. " Mais quoi, des blessures... ! quel accident " ? Le vieillard alors instruit le jeune berger des suites fatales de son absence, & veut en connoître le motif.

L'amant de Lyda qui n'a rien à dissimuler, raconte avec franchise tous les détails de l'excursion qu'il a fait au-delà des limites de sa vallée : il décrit le spectacle imposant qui frappa ses yeux, lorsque parvenu au sommet de la montagne, il aperçut la vaste étendue des mers, embrasée par les feux du soleil couchant : il explique à son per

de quelle maniere la vérité lui a été dévoilée dans une vision celeste ; & comment enfin, cet objet que son cœur defiroit ardemment fans le connoître, s'étoit offert à ses regards enchantés. Rempli d'un fentiment qui maîtrise toutes les facultés de notre ame, Alexis n'oublie aucune des circonftances qui peuvent concerner Lida : les liens qui l'unifient à cet objet enchanteur, l'effort qu'il a fait pour s'en féparer, fa promeffe de n'être pas abfent plus d'un jour, il confie tout à fon pere ; & ce récit eft écouté avec le plus vif intérêt. Le befoin impérieux du repos, met feul un terme aux épanchemens de cette ame embrafée des premiers feux de l'amour : Alexis s'endort fur la couche qu'il partage avec Amyntas, tandis que les douleurs & la fièvre éloignent le fommeil des yeux du vieillard. Mais quelles fouffrances un pere n'oublie-t-il point en voyant reposer aupres de lui, le fils dont il vient de pleurer la perte ?

Cependant le fouvenir de Lida réveille Alexis avant l'aurore : comme l'efpérance de s'en rapprocher le jour même, fait battre fon cœur ! Elle eft fa premiere penfée, fon feul defir ; mais que devient-il en voyant l'état d'Amyntas dont l'infomnie femble avoir en-

venimé les playes; & comment se résoudre à l'abandonner? L'amant de Lida, en repouffe avec effroi la pensée; & tournant ses regards vers ce sommet où se réunissent tous les vœux, il se dévoue en soupirant au devoir qui l'enchaîne auprès de l'auteur de ses jours.

Il est un art salutaire qui tient de près à la nature, & que la douleur rendit de bonne heure nécessaire aux hommes: la premiere playe consolidée avec le secours des simples que le hazard fit tomber sous la main d'un blessé, leur apprit la propriété bienfaisante de certains végétaux; & depuis, une telle expérience souvent répétée, devint la bāse de la médecine. Alexis à qui ces plantes utiles sont connues, va les chercher lui-même sur cette montagne dont il a promis de revoir la cime avant le déclin du jour. Avec quelle amertume il songe que l'espoir de ce qu'il aime sera déçu. Hélas! son amante va croire qu'il a trouvé une mort funeste dans ces précipices dont elle détournoit ses regards avec tant d'effroi. Comment supposer en effet qu'Alexis existe encore, puisque Lida peut l'attendre en vain? Occupé de ces défolantes pensées, le jeune berger va rejoindre son pere souffrant; & cherchant à lui dissimuler la tristesse qui le surmonte, il appli-

que sur ses blessures, le dictame qu'il vient de cueillir.

Avant que le mal ait cédé à l'action du remède, le soleil renouvelle quatre fois sa course : mais le cinquième jour, Amyntas éprouvant ses salutaires effets, est en état de réveiller Alexis. Il exige que son fils parte à l'instant même pour rejoindre la tendre Lida ; & s'affligeant d'avoir été la cause de ses délais, il l'avertit que trois jeunes bergers prévenus de son dessein, s'offrent à le suivre sur la montagne sacrée, pour transporter Mirto & sa fille dans le vallon : déjà ils l'attendent à la porte de la cabane. Alexis est debout avant qu'Amyntas ait achevé de parler : l'impatience & l'amour lui donnant des ailes, il laisse bientôt ses compagnons derrière lui, gravit, escalade les rochers ; & parvient enfin à l'autel qu'il a élevé comme un monument de son bonheur. Mais Dieu, quel spectacle s'offre à ses regards ? Lida à demi couchée, la tête appuyée sur la bête de l'autel, & dans l'attitude du désespoir ! Hors d'haleine, pénétré d'amour, de joye & de craintes, Alexis se précipite, il s'écrie ; “ me voici, Lida . . . ô ma Lida, Alexis est enfin à toi . . . pour jamais à toi ”. Aux accents de cette voix chérie Lida se ranime, elle se lève, court au devant d'Alexis, &

tombe dans ses bras presque évanouie : mais fixant bientôt sur lui des yeux obscurcis de pleurs, ce peu de mots s'échappent de ses lèvres tremblantes avec des sanglots redoublés.

“ Alexis... tu respirez encore ; &... tu m'as abandonnée ! ”

Alexis est loin de mériter ce reproche ; mais eut-il mille torts, n'est-il pas aimé, & sa présence ne suffit-elle pas pour les effacer ? Le fils d'Amyntas s'excuse aisément auprès de la fille de Mirto, d'un délai que la piété filiale exigeoit de lui ; d'un délai dont il a souffert autant qu'elle-même : il effuye tendrement les larmes qu'a fait couler son absence ; & la sérénité du bonheur revient embellir ce front charmant où reposent l'innocence & la candeur. Ainsi le soleil dissipe les brouillards dont ses rayons font un instant offusqués, & se montre plus radieux après avoir dispersé ces vapeurs terrestres. Mais bientôt l'arrivée des bergers qui ont suivi les pas d'Alexis interrompt les consolations qu'il prodigue à sa jeune amante, & lui rappelle le projet qu'il doit poursuivre.

“ Ma Lida, tu vois mes amis, mes freres ;
 „ ils viennent partager avec moi le soin d'as-
 „ surer les pas chancelans de Mirto : guide-

» nous donc auprès d'elle, ma bien aimée ;
 » & qu'elle daigne bénir nos liens défor-
 » mais indissolubles, avant de dire un der-
 » nier adieu à l'azyle qu'elle va quitter.
 » Viens, fille aimable ; & que ton ame s'ou-
 » vre à la joie : une fois descendue en notre
 » riant vallon, ta mere y puisera la vie avec
 » la fanté”.

Ainsi parle Alexis ; & des torrens de larmes s'échappent des yeux de Lida, dont les traits n'ont plus d'autre expression que celle de la douleur. “ Ma mere.... s'écrie-t-elle, ma mere ! Hélas, Alexis, viens la voir”, & d'un signe de la main, elle invite les trois bergers à le suivre.

Rempli d'un sombre pressentiment, Alexis accompagne en silence la triste Lida jusqu'à la cabane : c'est là qu'il retrouve Mirto glacée & sans vie, sur la couche où elle a exhalé son dernier soupir. “ Je n'ai plus de mere, lui dit Lida ; après t'avoir attendu vainement pendant quatre jours, elle expira hier dans le désespoir, croyant me laisser seule au monde : & qui plus qu'elle éprouva jamais les angoisses de la mort ? O Mirto, modele des meres, si ton ame survit à ce corps inanimé, ainsi qu'il m'est si doux de le croire, vois de ce séjour céleste que tu habites maintenant, vois

Alexis auprès de Lida , & daigne sourire au protecteur de ta fille ”.

Les bergers attendris joignent leurs larmes à celles des deux amans ; ils gémissent sur le destin de Mirto , expirant au milieu d'un désert affreux , où sa fille demeure dans l'abandon ; & le reste du jour , ainsi , que la nuit suivante , est consacré aux pieux regrets de Lida. Mais le lendemain , au lever de l'aurore , Alexis va creuser une fosse au pied de l'autel ; c'est là que le couple religieux confie à la terre la dépouille mortelle de Mirto. Alors Alexis à genoux , répète à voix basse , aussi bien que sa compagne , ces mots qu'il a ouïs dans la céleste vision.

“ *Ces heures , ces instans fugitifs qui composent la courte vie des hommes , ne seront point le terme de ton existence ; & dans un monde plus relevé , tu es réservé à de plus heureuses destinées* ”.

Après avoir recité cette hymne funebre sur la tombe de Mirto , les deux amans la couvrent de fleurs ; & voyant des boutons prêts à éclore s'élever du milieu d'une mousse desséchée , l'espoir de l'immortalité que leur offre cette image , s'affermir encore dans leurs cœurs.

Cette triste cérémonie achevée , Alexis rappelle à son amante , la nécessité de quitter des lieux consacrés par tant de souvenirs chers

& douloureux ; mais ce n'est point un éternel adieu qu'elle est condamnée à leur dire. « Nous y reviendrons souvent, ma Lida, sur cette montagne sacrée ; la tombe de Mirto sera encore arrosée de larmes ; & renouvelant nos sermens sur cet autel, nous adorerons à genoux le Dieu créateur de l'univers.

Lida ne se refusant point à ce départ qu'Alexis propose, les trois bergers qui l'ont suivi, vont en avant, préparer les voies. Ils extirpent les broussailles qui pourroient entraver la marche du couple amoureux, déplacent quelques rocs détachés des masses énormes qui composent cette cîme d'où leur œil effrayé cherche la vallée ; & se servent des troncs que les torrens ont déracinés pour jeter des ponts sur les abymes qu'il faut franchir. Alors, la tête appuyée sur le sein de son amant, la jeune beauté détourne la vue de ces précipices épouvantables, & s'abandonne avec confiance aux bras vigoureux qui la transportent. Chargé d'un fardeau si précieux, Alexis ne hazarde rien, & semble avoir oublié l'audace si naturelle à son âge ; mais l'amour exaltant ses forces, il poursuit héroïquement cette route périlleuse ; & déjà ils sont parvenus à l'endroit où la montagne cesse d'être inaccessible,

lorsqu'une troupe de bergers sortant d'un taillis, s'offre subitement à leurs yeux. Ce sont les jeunes compagnons d'Alexis : instruits de son voyage par Amyntas, ils ont trouvé des chemins moins difficiles qu'ils viennent lui découvrir ; & s'empârant de la timide Lida, ils la portent comme en triomphe jusques au vallon.

Pendant rassemblée autour de la cabane d'Amyntas, la petite peuplade aperçoit de loin le cortège : aussitôt elle va au-devant des nouveaux époux en célébrant leur union par des chants & des danses pastorales. Tout dans le vallon peint & respire la joie ; l'heureux couple est entourré de guirlandes, couronné de fleur.

“ Nous te saluons , fille des montagnes ”, chantoient les bergeres ; & les échos de la vallée, répétoient leurs accens joyeux.

“ Sois la bien venue au milieu de nous ;
 » fille charmante , descendue des nuages en
 » ce vallon ; viens l'embellir par ta présence ;
 » viens y recevoir notre hommage ; contem-
 » ple nos fêtes, assise à côté de ton bien
 » aimé ; & souris à notre joye innocente ”.

“ Nous te saluons , fille des montagnes ,
 » fois la bien venue au milieu de nous ”.

» Si du séjour que tu as quitté , tu voyois
 » la foudre se former & s'embraser sous tes

» pieds, ici tu verras des bocages, l'onde
 » limpide des ruisseaux, & de verdoyantes
 » prairies : ici bondissent de riches trou-
 » peaux, & le rossignol chante amoureuse-
 » ment sous la feuillée : c'est ici qu'une peu-
 » plade docile vient te demander des loix.

» Sois la bien venue, fille charmante,
 » descendue des nuages en ce vallon”.

Pendant qu'une foule bruyante s'empresse autour de ses chers enfans, Amyntas contraint de les attendre à la porte de sa cabane, leur tend les bras d'aussi loin qu'il peut les appercevoir; & se croit enfin heureux lorsqu'il les presse sur son sein palpitant de joie.

“ Que la paix & le bonheur entrent avec vous dans cette demeure ! leur dit-il ; j'ai assez vécu puisque j'y reçois la compagne d'Alexis ”.

De ce moment, la prédiction du messager céleste fut accomplie ; & le bonheur d'Alexis ne pût se comparer qu'à la félicité de Lida. Tous les liens semblent se resserrer par l'harmonie de deux ames, tandis que nous nous sentons isolés au milieu des hommes, si l'être qui partage notre joie & nos douleurs n'est qu'une chimere. Telle une riviere paisible roule doucement ses flots azurés, telle s'écoule la vie d'Alexis & de Lida : existant

l'un par l'autre, & l'un pour l'autre, leurs actions, leurs sentimens, leurs pensées, ils rapportent tout au même but. Couple fortuné! tu ne connois ni la satiété, ce poison du faux amour, ni ces orages qui n'en prolongent la durée qu'aux dépens du repos & du bonheur. La sensible Lida fera constante sans éprouver les inquiétudes de la jalousie: & pour aimer, Alexis n'a pas besoin de rigueurs. Bientôt le sentiment qui unit ces tendres époux étend leurs rapports avec leurs freres: Alexis se plaît à voir les habitans du vallon dociles aux instructions de Lida, acquérir chaque jour des notions utiles; & devoir ainsi un surcroit de bonheur à ce qu'il aime.

Elevée dans une contrée moins sauvage, au milieu d'une nation plus civilisée, Lida apporta dans le vallon d'Alexis, ces lumières & ces arts qui marquerent en tous lieux les premiers progrès de la société. Les femmes apprirent d'elle, à filer la laine de leurs brebis pour en tisser des étoffes propres à garantir de la rigueur des saisons: les hommes en tirèrent des renseignemens utiles sur la maniere de construire leurs cabanes, & d'extraire le suc des plantes ainsi que celui des fruits. Alexis lui-même ayant appris de sa compagne, le procédé par lequel on peut

tirer des sons d'un roseau, lui dût la connoissance d'un art plus noble & plus relevé: l'écho du voisinage répéta d'abord d'après lui quelques modulations imparfaites, mais qui devinrent chaque jour plus agréables; & dont le chant du rossignol lui fournit le premier modele. Attentive & charmée, Lida fourioit aux progrès de son amant; & souvent elle l'accompagnoit de sa voix mélodieuse: bientôt Alexis fit retentir les airs d'hymnes sacrées, à la louange de l'Éternel, ou de chants d'amour, destinés à l'éloge de *la fille des montagnes*.

Cependant nul sentiment, nulle occupation n'a le pouvoir de distraire Alexis du grand but qu'il se propose: & lorsque, retenue auprès d'Amyntas, Lida lui prodigue les soins que peut exiger son grand âge, il dirige à son insçu les travaux entrepris par quelques bergers, pour établir uné route praticable de leur vallon jusques à l'autel, sur le sommet de la montagne sacrée. La campagne se pâroit pour la seconde fois de riches moissons, depuis que les compagnons d'Alexis avoient entrepris un si grand ouvrage; & déjà l'épi jaunissant faisoit plier sa tige menue, lorsqu'ils parvinrent au terme de leurs travaux. Enchantés, ravis du spectacle imposant qui s'offie à leurs regards,

ce premier instant d'enthousiasme les entraîne, & tombant à genoux avec Alexis, ils adorent le Dieu que sa bouche leur annonce. Premier pontife de ce Dieu suprême, le jeune berger songe à régler le culte qu'on doit lui rendre, & pour soustraire au choc désastreux des élémens l'autel que ses mains lui ont élevé, il veut qu'il soit garanti par un dôme. Alors, communiquant à ses compagnons le plan qu'il forme, c'est eux qu'il charge de l'exécuter. Aussitôt le zèle obéit à l'intelligence, tous aspirent à l'honneur d'être employés, la longueur des travaux n'effraye personne; & des mains mercenaires ne profanent point la sainteté de cette entreprise.

Déjà coloré d'or & de pourpre, le feuillage des arbres annonçoit l'automne, lorsque, réalisant les espérances d'Alexis, Lida mit au jour son premier né. En serrant son fils dans ses bras, rien n'égale les transports de ce tendre époux, si ce n'est le doux attendrissement de Lida, dont l'ame ne suffit qu'à peine au sentiment nouveau qu'elle éprouve. Le vieil Amyntas lui-même croit renaître en cet enfant si cher à tous trois, & dont l'existence semble resserrer leurs liens. Un nouvel intérêt répandu sur chaque moment de la journée, vient alors l'abrégé & l'embellir. Pendant qu'Alexis, occupé des

soins du dehors, se condamne à quelques heures d'absence, le vieillard assis auprès d'un foyer où la dépouille des forêts entretient une bienfaisante chaleur, contemple le nourrisson de Lida, tandis que cette tendre mere qui se plait à le voir jouer sur ses genoux, paroît épier son premier sourire. Bientôt le retour du jeune époux, complete ce tableau de la félicité domestique. Amyntas partage un repas frugal avec ses enfans; & comblé de leurs caresses, les quitte pour aller goûter les douceurs d'un sommeil paisible.

C'est ainsi qu'Alexis & sa compagne, partagés entre les soins si touchans qu'exige l'enfance, & ceux que sollicite la vieillesse, voyent s'écouler un long hyver sans se plaindre de sa durée. Les beaux jours du printemps arrivent enfin, & l'influence de cette saison qui ranime la nature entiere, semble hâter le développement des facultés de leur fils. Déjà l'enfant discerne le nom de sa mere, & connoît le malheur en son absence; déjà il caresse son pere, & sourit à son ayeul: Lida brûle d'en faire hommage au Dieu puissant qui lui donna l'être; elle conjure Alexis de l'aider à transporter son fils sur la montagne sacrée, ses foibles mains y jetteront une fleur sur la tombe de Mirto. C'étoit prévenir le desir de son époux. Alexis, après

des

des instances réitérées, prend un matin son fils dans ses bras; il s'engage avec Lida, dans le chemin qui conduit à la montagne; une foule curieuse les suit. Uniquement occupés du but où tendent leurs pas, tous se taisent comme de concert; & ce silence a je ne fais quoi de solennel qui les dispose à ce qu'une cérémonie religieuse peut avoir d'auguste. Cependant que sont devenus les dangers de la route, ses difficultés? Etonnée de les trouver applanies, Lyda est au moment de se recrier sur cette merveille, lorsque ses regards sont frappés de l'aspect du Temple; & sa surprise change d'objet. Construit avec des matériaux informes, par des ouvriers qui n'avoient que les premières notions de l'art, ce porche ne manquoit cependant pas d'une sorte de noblesse. Douze troncs de chênes de la forme la plus parfaite, & d'égale hauteur, soutenant le dôme, formoient une colonade qui se prolongeoit de l'orient à l'occident. Le fond du temple étoit fermé par un mur demi circulaire, qui s'élevoit jusqu'au faite; & l'autel paroissoit adossé contre ce mur. De grandes ouvertures, pratiquées au levant & au couchant, donnoient passage aux rayons du soleil, qui perçant jusques dans le sanctuaire, se réunissoient précisément sur l'autel, d'où l'ado-

rateur du Dieu suprême de la nature, avoit sous les yeux le plus immense horizon.

Telle étoit l'architecture rustique de cet édifice : & le premier temple au défaut d'objets de comparaison, avoit cette majesté solennelle, dont le sanctuaire d'un Dieu doit donner l'idée.

Jugeant que la première impression seroit décisive, Alexis n'a rien oublié de ce qui peut caractériser une fête : le fronton du temple est décoré de guirlandes, des festons de lierre s'enlacent autour des colonnes ; & cet autel où Lyda reçut ses sermens est paré de fleurs. Un cri de surprise & de joie échappe à l'épouse d'Alexis ; il est répété par la foule qui l'environne ; l'admiration, le respect, se peignent dans tous les regards, mais dans ceux d'une mère telle que Lida, ces sentimens ont je ne fais quoi de céleste. Ses genoux fléchissent, elle pose l'enfant sur l'autel ; & joignant les mains avec une action passionnée, elle supplie Mirto de fourir à ce tendre objet de ses affections. Alors, inspiré par le moment, & par le souvenir de la céleste vision, Alexis parle avec enthousiasme à ses frères, des grandes vérités que sa mission l'engage à leur dévoiler. Il leur annonce l'existence de cet Être suprême, invifible & tout-puissant, qui n'échappant qu'à

leurs regards, se révèle sans cesse à leurs cœurs par des merveilles, & sur-tout des bienfaits sans nombre. En louant les beautés de la nature, & la bienveillance active de son auteur, Alexis inspire l'adoration & la gratitude. Ses auditeurs entraînés tombent à genoux autour de lui, dans le sanctuaire de ce Dieu qui daigne accepter leurs hommages; & pendant que le pontife leur parle, sa figure animée par un excès de ferveur, réfléchissant les rayons du soleil, ils croient y remarquer un caractère divin. C'est alors que l'impression générale exhalte le fils d'Amyntas; & qu'il entonne cette hymne sacrée.

“ De même qu'un vallon inculte est rafraichi par une source inconnue qui sourdit tout-à-coup du flanc d'un rocher, & qu'une végétation plus animée marquant le cours de cette fontaine vivifiante, on voit la terre qu'elle arrose se couvrir d'une herbe fraîche & touffue, de fleurs qui promettent des fruits délicieux, ou de ces riches épis qu'attend la faucille du moissonneur; de même la croyance d'un Dieu qui gouverne & protège le monde, après l'avoir tiré du néant, embellit l'existence de l'homme. Cette grande & première vé-

» rité donne à son intelligence une activité
» nouvelle, double ses forces, & dévelop-
» pe en lui de plus nobles facultés. Ses idées
» acquerront par là plus de justesse & plus
» d'étendue, son instinct moral plus de dé-
» licatesse & de perfection. Sa volonté peut
» alors reconquérir l'empire qu'avoient usur-
» pé ses penchans, avant que cette lumière
» céleste eut brillé pour lui. O homme, sois
» attentif à ma voix; les clartés fécurables
» que je t'apporte, peuvent seules te gui-
» der dans la route du bonheur; elles don-
» nent seules un but aux travaux de cette
» vie; elles t'apprendront à souffrir & à es-
» pérer; c'est elles qui réaliseront pour toi
» l'illusion. C'est en ce lieu même que le
» ciel a daigné m'instruire, c'est ici que la
» vérité fut dévoilée à mes yeux: j'appris
» ici, d'une intelligence céleste, quelle est
» l'origine de l'homme; ce qu'il est, & ce
» qu'il sera. Sachez que nous sommes tous
» également fils du ciel, où nous devons
» retourner un jour. Aussi sévère qu'il est
» juste, le Dieu qui nous a donné l'être,
» punira le crime dans la vie future qu'il
» nous réserve, comme il récompensera la
» vertu. Cherchons donc à éterniser cette
» vie passagere, en faisant le bien: & puis-
» que pendant un espace de tems si court,

„ il nous est donné de mériter une éternité
 „ de bonheur, profitons d'un bienfait qui
 „ surpasse notre foible intelligence, & louons
 „ de concert ce Dieu, ce Père invisible,
 „ mais présent fans cèſſe, que je viens de
 „ vous annoncer ”.

Ainsi chantoit Alexis; & lorsque chaque famille rendue à ſa champêtre habitation ſ'y pénétra de cette ferveur ſalutaire, fruit précieux d'une religion conſolante, l'hymne ſacrée rétentit bientôt dans toute l'étendue du vallon. Bientôt ce ſentiment profond, qu'inspire la croyance d'un Dieu, remplit l'ame de ſes habitans; & ſ'unit à toutes leurs joies, comme à toutes leurs douleurs. Les liens fortunés de deux amans, la perte d'un objet chéri, le bonheur qu'un premier né apporte dans ſa famille, ou la faveur d'une récolte abondante, rappelloient ces bons pasteurs ſur la montagne ſacrée; & de là, leurs cantiques ſ'élevoient au ciel.

Pontife révééré autant que chéri, Alexis dirigea ce culte champêtre tant qu'il vécut; & ſa mort fut un jour de deuil pour le peuple qui lui devoit ſon bonheur. Après l'avoir enſeveli ſous l'autel avec toute ſa famille, on décerna unanimément à ſa poſtérité l'honneur d'entonner les hymnes dans les ſolem-

nités religieuses, ainsi que le droit d'offrir sur l'autel les prémices de la récolte ; & sa mémoire fut en bénédiction dans le vallon.

FRAGMENT d'un Journal sur une course de montagne.

C'EST au retour de ma petite excursion dans les montagnes du Jurat, au-dessus du lac de Neuchâtel, que je reprends une correspondance que mes courses m'ont forcé d'interrompre. Vous desirez, ma chère Pauline, que je vous fasse une description des lieux & des sites qui m'ont frappé. La tâche que vous m'assignez est difficile à remplir ; je le tenterai cependant ; il me fera très-doux de me retracer des promenades charmantes & un séjour fort agréable.

Vous connoissez ma passion pour les montagnes, leur seul aspect fait naître dans mon esprit des idées exaltées, & dans mon cœur des sentimens doux & paisibles. Il me semble qu'on y respire plus librement, que l'ame est plus à son aise, qu'on y a moins d'entraves que dans la plaine ; j'ai souvent regretté de n'être pas née au milieu de ces belles Alpes, dont les cîmes escarpées présentent des aspects si variés & si pittoresques,

Vous n'avez donc pas été surprise de me voir saisir avec empressement l'occasion d'entreprendre une course, que depuis si long-tems je désirois de faire.

La chaîne du Jurat qui borde le lac de Neuchâtel, quoique moins élevée que celle des Alpes, est plus accessible. Elle est habitée jusqu'au sommet, & l'on peut la parcourir sans trop de danger & de fatigue. Au desir de connoître ce coin de notre pays, se joignait celui de voir un ancien ami de mon pere, homme infiniment aimable & respectable. Il habite pendant les deux mois les plus chauds de l'été une petite maison située sur un des plans le plus élevé de la montagne; elle s'appelle la *Pidauza*; mais en vous parlant de cet endroit, je lui donnerai le nom plus agréable d'un autre petite montagne du voisinage, appartenant au même possesseur, le *Thevenon*. Ce nom vous rappellera sans doute l'ouvrage intéressant qui a paru il y a plusieurs années. Il fut composé sur les lieux mêmes, c'est un hommage que l'auteur rend aux charmes d'un local enchanteur.

Le *Thevenon* est une montagne assez élevée au-dessus du lac de Neuchâtel. Le chemin qui y conduit est étroit, tournant, pierreux, presque impraticable à cheval &

en chariot ; on traverse des bois , des plaines , des vallons : quelques hameaux épars à mi-côte , offrent un abri au voyageur surpris par le mauvais tems. Ils sont habités par des payfans peu aisés , mais heureux. Ils ont peu de besoins ; le lait de leurs vaches , les légumes de leurs petits jardins servent à leur nourriture ; la laine de leurs brebis , le lin & le chanvre qu'ils cultivent , à leur habillement. S'ils descendent dans la plaine , c'est pour échanger le superflus de leurs denrées contre ce qui leur est nécessaire , & qu'ils ne peuvent se procurer dans leurs demeures retirées : le luxe qui pénètre dans toutes les classes de la société , n'a point encore pénétré chez ces bonnes gens. La jeune fille brille dans les jours de fêtes avec un habit de bure , sans imaginer qu'elle pourroit être plus parée. La demeure de Mr. B. est située au-dessus de la montagne. Avant d'y arriver , on est enchanté des différens points de vue qui s'offrent sur la route ; ils varient à chaqu'instant. Ici le plus vaste horison se découvre , & laisse voir une immense étendue de pays. Là , vos regards sont bornés par des bois de hêtres , des rochers à pic , recouverts de buissons , que la chevre seule peut gravir. Des chalets animent ces lieux sauvages. Le cornet qui appelle les trou-

peaux, le son de leurs clochettes, les chansons des bergers se font entendre ; on peut à l'œil se croire dans un désert, mais l'oreille est frappée par les sons divers & animés qui retentissent au loin : la maison de Mr. B. étoit un chalet inhabitable, pour tout autre que pour des montagnards dont une cuisine où se fait le fromage, & une petite chambre bien basse, bien humide, éclairée par une lucarne, composent tout le logement. Mr. B. s'est fait un fort joli appartement, tout en conservant à l'extérieur de la maison, l'air simple & champêtre d'un chalet : elle est placée sur une esplanade qui domine toute la contrée d'alentour, & fort au-delà. La vue pénètre aussi loin qu'elle peut s'étendre, se reposant d'abord sur le lac de Neuchâtel, elle en parcourt tous les atterrages, & le voit en entier ; le lac Léman, les hautes Alpes bornent l'horison. L'œil est fatigué par la multitude des objets qu'il découvre : il se repose avec satisfaction sur ceux qui sont plus rapprochés : de belles prairies émaillées des plus vives couleurs, des bois de hêtres où le soleil ne pénètre jamais, des troupeaux nombreux paissant autour des petits bocages plantés çà & là dans la plaine. Lorsque Mr. B. vint y habiter, les bois étoient impénétrables ; il fit

extirper les buissons qui embarrassoient l'intérieur, & s'ouvrit des routes au travers des plus épais feuillages. De larges pierres calcaires, posées sur des troncs d'arbres coupés, firent des bancs, des tables; on peut parcourir ces bois pendant très-longtems, à l'abri du soleil & même de la pluie: dans une promenade que je fis avec Mr. B., il me mena jusqu'à l'entrée d'une caverne immense, percée dans le roc. On y respire la plus grande fraîcheur; un bruit sourd, semblable à celui d'une rivière qui s'écoule rapidement, se fait continuellement entendre. On n'en apperçoit cependant aucune trace. Le plus petit son retentit dans ce lieu avec fracas; j'en sortis avec empressement: il m'inspiroit une mélancolie mêlée de terreur, dont j'eus de la peine à me défendre. Mr. B. me proposa pour me distraire, de me conduire chez ses amis. Vous m'aviez assuré, lui dis-je, que vous n'aviez pas de voisins? Cela est vrai, me répondit-il, si vous voulez parler de Messieurs & de Dames; il n'y en a point en effet dans cette contrée; mes amis sont les habitans de ce petit village (*Monborgel*) dont vous voyez la fumée s'élever dans les airs. Ils sont bons à connoître, & s'ils n'ont pas la politesse, l'usage du monde de vos voisins de la ville, ils ont de la

bonhomie, de la candeur, qui les valent bien. Je le suivis, & nous arrivâmes bientôt auprès des premières maisons. Elles sont bâties en bois, plus solidement, plus commodément que les chalets. Nous trouvâmes plusieurs jeunes filles travaillant à la dentelle; elles chantoient des romances du pays qu'elles interrompirent en nous voyant arriver. Toutes se leverent, saluerent Mr. B. avec l'air du plaisir: il avoit été malade, on étoit si content de le voir bien portant. Vouloit-il du lait chaud, des fraises? j'eus aussi ma part des politesses qui lui étoient adressées, & j'y répondis en acceptant l'offre de ces jolies montagnardes; elle étoit faite de si bon cœur, que j'eus crus les offenser en la refusant; dans un instant, le plus joli repas champêtre fut préparé; de la crème fraîche, des fraises, du beurre, du pain très-noir, mais favorable, me régalerent mieux que les mets les plus délicats. Un jeune garçon alla dans son jardin me cueillir une rose & un œillet; c'étoient les seuls qu'il y eut dans le village; il étoit bien aise de les offrir à une dame si affable; ce fut son expression, je vous la répète, parce qu'elle me flatta beaucoup. J'étois enchantée de tout ce que je voyois: vous me connoissez ma chère Pauline, & vous comprenez com-

bien ce charmant accueil, cette simplicité, cette hospitalité du premier âge, me firent de plaisir. Nous fûmes bientôt entourés des habitans du village, ils venoient témoigner à Mr. B. leur plaisir de le revoir; les vieillards sembloient lui dire, la prolongation de vos jours nous donne l'espoir de voir aussi les nôtres se prolonger. Nous vivrons encore protégés par vous. Oh mon amie! quel plus doux spectacle que celui de voir l'honnête homme estimé, honoré, chéri de ses semblables. Oui, la vertu est déjà récompensée sur la terre. Mr. B. demanda à une jeune femme des nouvelles de son grand-pere & de sa grand-mere? Ils sont chez eux, répondit-elle, ils ne peuvent plus sortir, & Monsieur les combleroit de joie s'il vouloit y aller. Nous nous y rendîmes; on nous fit entrer dans une chambre fort propre; une vieille femme étoit au lit, elle avoit encore l'air vif & gai, mais trop âgée & trop foible pour se soutenir, elle ne se levoit plus; elle voyoit & entendoit encore très-bien: son mari plus âgé qu'elle, mais plus fort, étoit assis auprès du lit, dans un large fauteuil; il lisoit la bible, ayant un chat sur son bras, une petite fille de quatre ans jouoit à ses pieds. Deux ou trois poules reposoient sur la corniche d'une armoire. Je fus saisie

d'un mouvement de respect en voyant ces deux vieillards tels que Philémon & Baucis, achevant tranquillement leur carrière, sans peines morales, sans maux physiques, s'occupant ensemble de leur Créateur, attendant ensemble le moment qui les réuniroit dans son sein. Mr. B. leur adressa quelques touchantes exhortations sur la patience dans les infirmités; ils le remercièrent de son amicale visite, lui donnerent mille bénédictions, en le priant de venir les revoir si Dieu prolongeoit encore leurs jours.

Nous reprenions la route du Thevenoz lorsque mon respectable hôte me saisissant la main avec vivacité, vous êtes digne, me dit-il, de venir à la fontaine d'Egérie, j'en'y conduis pas tout le monde; venez, c'est le moment, il faut la voir au soleil couchant! Nous y allames, elle est à quelques minutes du village; c'est une source vive qui sort en bouillonnant d'un rocher; elle tombe dans un bassin creusé par la nature; des arbrisseaux l'ombragent & maintiennent sa fraîcheur: le calme de ces lieux, les derniers rayons du soleil qui se réfléchissoient dans cette eau fraîche & limpide, l'air recueilli de Mr. B. donnoient à cette place une empreinte si auguste que j'étois dans une espece d'extase. Ne croyez-vous pas, me dit Mr.

B. , en sortant de sa méditation , que c'étoit un lieu semblable à celui-ci , que la nymphe Egérie dicta ses loix au sage Numa ? Le plus grand nombre de ceux qui y viennent n'y voyent que de l'eau , des rochers , des arbres ; moi j'y vois toute autre chose , & j'aime à croire que vous voyez avec mes lunettes... Ah ! sans l'imagination , & une légère nuance d'enthousiasme , la nature nous paroîtroit moins belle , & le seroit moins en effet. Mais retournons au chalet. Le soleil venoit de se coucher , la lune le remplaça ; elle étoit dans son plein : une brume légère couvroit l'horison au-dessous de nous ; l'air plus raréfié sur la montagne est aussi plus pur ; on est souvent au-dessus des nuages ; les fleurs répandoient un parfum délicieux. Nous rencontrames de nombreux troupeaux , des pâtres accouroient pour les traire : ils chantoient en vaquant à cette occupation , & les échos d'alentour retentissoient de l'harmonieux *Rantz des vaches* : le bêlement des brebis & des chevres , le mugissement des vaches , le hennissement des jeunes chevaux , qui gambadoient autour de la maison , rendoient cette scène animée & même bruyante : je m'assis au pied d'un antique ormeau qui ombre le toit rustique du chalet. Toutes les vapeurs étoient dissipées , le reflet de la

lune dans le lac de Neuchâtel le faisoit paroître d'argent : je distinguois le frémissement de l'eau , on eut dit une rape de cristal taillée à facettes : l'horifon est si étendu que je ne crois pas avoir jamais autant vu d'étoiles. Il me semble qu'une montagne élevée , est le meilleur des observatoires pour un astronome. Oh ! ma chere Pauline , combien je vous desirois auprès de moi , vous auriez admiré avec votre amie le plus beau des spectacles ; celui que peut offrir une belle nuit d'été comme il élève l'ame ! qu'il est puissant l'Etre qui a créé tous ces mondes errans sur nos têtes... qui les soutient & les fait mouvoir par un seul acte de sa volonté ! qu'il est bon de nous avoir donné la faculté de sentir le prix de toutes ces merveilles ! Je me ferois perdue dans l'immensité des mondes & de la contemplation , si Mr. B. ne m'en avoit tirée pour aller assister à une fête montagnarde : c'étoit un grand feu de branchages, autour duquel dansoient quelques jeunes bergers. Je me joignis à la chaîne que formoit la troupe joyeuse ; mon frere qui revenoit d'une grande course qu'il avoit fait d'un autre côté avec mon cousin , s'y joignit aussi , & nous dansames avec beaucoup de gaieté autour de ce feu de joie. Comme les nuits

font froides sur la montagne, nous ne trouvâmes point la chaleur incommode. Enfin nous rentrâmes dans la maison, & après un souper champêtre, nous allâmes chercher le repos dans nos petites alcoves: j'en avois besoin; l'admiration est un sentiment qui fatigue. J'en avois éprouvé une réelle, & je me disposai par un sommeil rafraichissant à faire le lendemain de nouvelles courses qui devoient me procurer autant de plaisir. Je vous en ferai part, ma chere Pauline, si vous aimez ces détails. Je termine celui-ci en vous assurant de tous mes sentimens.

Les principes de la révolution de la Suisse. Discours prononcé à Yverdon le 26 Novembre 1795.

SI la Religion a des jours solennels, consacrés à faire réfléchir l'homme à ses devoirs & à contempler dans le recueillement l'ensemble de sa haute destinée; il devrait y avoir de même des jours où les nations assemblées méditeroient les grands principes, qui dans l'étendue des siècles, décident toujours de leur bonheur.

Tel est sans doute le but de ce jour de l'installation du premier de Vos Magistrats. Appelé à m'occuper avec Vous des principes par lesquels nous jouissons de la paix & du

bonheur,

Bonheur, je vais vous faire voir : que le sort d'une nation est toujours décidé par son caractère, que le caractère national, qui a fixé votre bonheur, vous le devez à celui de la Suisse dont vous faites partie, & que ce grand caractère auquel l'Helvétie doit cinq cents ans de réputation & de prospérité, il faut le chercher dans l'esprit de sa première révolution. Si le but de la sagesse humaine est le bonheur, le premier éloge d'une nation & de son gouvernement sera l'histoire de sa félicité; ce n'est point à la flatterie, c'est aux faits à louer les hommes libres.

Oui, c'est au sublime caractère, né dans les rochers & les profondes vallées des Alpes, qui sans aucun des moyens que nous croyons faussement faire la grandeur des états, fort de lui-même, & sans autre appui que ses rochers & son inaltérable énergie, a traversé cinq siècles d'événemens & de dangers; c'est à ce caractère, qui a fixé celui de la Suisse entière, que vous devez votre repos & votre félicité.

Dans ces tems de bouleversement & de destruction où tous les principes semblent se replonger dans le chaos, il est doux, il est utile d'arrêter nos regards sur nos ancêtres, & de comparer leur histoire & leurs maximes au chaos des événemens & des opinions qui

agitent aujourd'hui l'Europe. Quittons ce fe le fécond en malheurs & en crimes nouveaux, & allons chercher la liberté dans ces tems de vertu, où nos ancêtres fonderent la leur, & dont je vais vous crayonner l'histoire. Vous y verrez comme dans un miroir tous les principes qui servent de bases aux états, & vous y prendrez cette grande leçon : *Que l'ordre & la liberté font toujours inséparable des mœurs & de la vertu.*

Du tems de la décadence des Romains, les trois vallées profondes qui forment les trois cantons d'Uri, Schwyz & Unterwald, étoient d'inabordables déserts (a).

(a) Il ne paroît pas que le passage du St. Gothard ait été connu du tems des Romains. La vallée d'Uri doit son nom aux Buffles, dignes habitans de ces affreux déserts. Cette vallée, appelée dans les anciens documens *ad Uros*, chez les Buffles, n'étoit guere connue avant Charlemagne que des chasseurs. En 1030, Unterwald s'appelloit *Sylva*, la Forêt; un couvent de Lucerne y possédoit des pâturages. On voit par la date de la fondation des églises paroissiales, que la population de ces pays étoit récente dans le moyen âge. En 1018, Notre Dame des Hermites étoit *Sylva in via & inculta, & ob hoc nostræ proprietati deputata*, comme dit l'Empereur Henri.

Charlemagne cherchoit à réunir l'Italie à l'Allemagne, & rien ne fut plus important alors que le passage des Alpes. Celui du St. Gott-hard par le canton d'Uri devint très-fréquenté; nous le voyons encore hérissé de tours dans un espace de plus de quarante lieues. Les Empe-reurs des rices qui suivirent passoient leur vie à combattre & voyager. Leur grande ame favoit réunir dans le sein de l'orage les deux côtés des Alpes. Ils trouverent sur les rives du lac de Lucerne des habitans belliqueux & pauvres, chercherent à se les attacher, & déjà alors les Suiffes se distinguèrent par leur loyauté & leur courage. Ils se soumirent vo-lontairement à l'Empire, unique azyle de ce qui restoit de liberté, & garderent dans leurs vallées isolées leurs mœurs & leur courage. A la fin du treizieme siecle, une partie de la Suisse appartenoit à des couvens (b); le reste du pays étoit peuplé de seigneurs plus ou

(b) Dans ces siecles d'anarchie & d'ignorance, les ames sensibles, qui ne savo'ent point penser encore, alloient chercher la paix dans les dé-ferts. Les lieux les plus inaccessibles de la Suisse étoient défrichés par des solitaires & peuplés de couvens qui attiroient une population nombreu-se, formée de gens qui fuyoient un joug plus dur que le leur

moins puissants. Tous les droits & tous les pouvoirs étoient mêlés & confondus. C'étoit la lutte du chaos ; mais les ames étoient fortement secouées, & l'on trouve par tout des élémens de liberté à côté de la plus dure & la plus féroce servitude.

Rodolf, fondateur de la maison d'Autriche ; parut. Des talens & quelques vertus l'élevèrent à l'Empire. A sa mort, son fils Albert, ambitieux sans déguisement, & sans aucune vertu aimable, trouva de grands moyens de puissance. A ses domaines héréditaires, il vouloit réunir l'Alsace, la Suabe & la Suisse. Nos Chroniques employent plusieurs pages à énumérer les seigneurs & les couvens de la Suisse, qui s'étoient soumis à sa domination. Les villes de Zug, de Lucerne, la vallée de Glaris, Urseren qui domine Uri, & tout ce qui entoure les trois cantons, avoit cédé à la puissance d'Albert. Les trois vallées seules séparaient ses nouveaux états, & empêchoient l'arrondissement de ses domaines.

Uri, Schwyz & Unterwald avoient une noblesse nombreuse, mais cette noblesse ne se distinguoit alors que par des vertus. Son faste consistoit en beaux troupeaux, en beaux attelages de charrue ; elle passoit noblement sa vie dans ses champs, à cultiver la terre, & au jour du combat ou du tournois ces che-

valiers étoient distingués encore par leur bonne mine & sur-tout par leur courage.

Albert avoit conquis la couronne impériale. Les trois Cantons, soumis à l'Empire, étoient libres d'ailleurs. Seulement les Empereurs avoient coutume de charger quelque Comte ou Baron du voisinage d'aller tenir sa cour dans ces vallées pour y juger les affaires criminelles quand il y en avoit. Les Cantons députerent à l'Empereur pour le supplier d'en nommer un. Albert, au lieu de complaire à leur juste demande, les somma de le reconnoître pour leur souverain à la place de l'Empire. Les Suisses refuserent. Alors l'Empereur, au lieu d'un juge criminel au nom de l'Empire, chargea ses Magistrats particuliers de Lucerne d'en faire les fonctions. Ils eurent pour consigne de vexer les habitans des trois vallées, afin de les pousser à la révolte. Les prisons de Lucerne étoient remplies de ces braves Suisses; on les accabloit de péages, on les chassoit de leurs marchés. Mais ils enduroient leurs peines avec une patience qui leur gagnoit tous les cœurs. Enfin ils porterent leurs plaintes à l'empereur, qui leur fit répondre: *Qu'ils étoient eux-mêmes les auteurs de leurs maux; qu'ils n'avoient qu'à se soumettre à la maison d'Autriche pour jouir de la paix & de plus grands privilèges.* Les Suisses insisterent;

alors l'Empereur dans sa colere leur donna Gesler & Landenberg , pour aller contre leurs privileges résider dans leurs vallées , & y porter les vexations que jusqu'alors ils n'avoient éprouvés que sur leurs frontieres.

Dans ces tems barbares la tyrannie avoit des formes hideuses. Celle des satellites d'Albert l'étoit d'autant plus , qu'elle étoit subalterne & sans aucun masque. Ils obligerent quelques nobles à leur vendre deux châteaux forts. Gesler en faisoit bâtir un à Altorf , qui déjà répandoit la terreur & le murmure. Alors, sans doute pour connoître les dispositions des habitans , parut ce chapeau devenu fameux par l'histoire de Tell. Landenberg , au lieu d'une amende de quelques sols selon la loi (c), fit prendre les bœufs du vertueux Melchthal , que l'huissier trouva occupé à labourer son champ. *Landenberg vous fait savoir* , dit l'officier en détellant les bœufs , *que les paysans peuvent bien tirer eux - même la charrue*. Le fils Melchthal , présent à cet outrage , ne put contenir son indignation , il frappa l'officier , lui cassa un doigt , & s'enfuit. Sur cela Landenberg fit crever les yeux à son vieux pere.

(c) C'étoit son fils Arnold qui devoit l'amende (d'environ 5 liards) , mais le délit n'étoit pas prouvé.

Après quelques histoires semblables, que vous trouvez dans nos Annales (d), les trois Suisses, parmi lesquels se trouvoit le jeune

[d] “ Précisément dans ce tems il arriva que le baillif Gefsler, en allant se promener d U i a son château de Kufnacht, vint à passer à clev l par le pays de Schwyz, dont il étoit aussi baillif. Or vivoit à Stein un homme innête & sage, d'une ancienne noblesse, nommé erner de Stouffach, fils de l'ancien Landman. Il venoit de bâtir au-delà du pont une belle maison neuve. Comme Gefsler vint à passer devant cette maison, Stouffach, qui étoit sous la porte, le salua bien respectueusement. Alors le baillif lui dit : *A qui est cette maison ?* Quoiqu'il fut tres-bien à qui elle appartenoit. Stouffach vit d'abord que cette question n'étoit pas à bonne intention, n'ignorant pas que le baillif lui en vouloit pour s'être constamment opposé à ce qu'on se soumit à la maison d'Autriche, & parce qu'il étoit homme de poids & de grand crédit dans le pays. C'est pourquoi Stouffach répondit : *Seigneur, cette maison est fief de Monseigneur l'Empereur, & le vôtre.* Sur quoi Gefsler lui dit : “ Je représente ici l'Empereur, & ne veux pas que les
 „ payfans bâtissent sans ma permission, & s'avi-
 „ sent de pareilles libertés comme s'ils étoient
 „ les maîtres; je saurai y mettre ordre ”. Cela

Melchthal, formerent le premier nœud de cette Ligue à laquelle leur patrie, la Suisse & vous

dit, il continua sa route. Mais son propos resta bien avant dans le cœur de Stouffach. Or Stouffach, qui étoit homme de sens & de raison, avoit aussi une femme prudente & avisée, qui s'aperçut bien vite que son mari avoit un chagrin caché dans l'ame. Elle souhaitoit vivement de savoir ce que ce pouvoit être, & fit tant, que Stouffach lui apprit le propos qu'avoit tenu le baillif, & ajouta, qu'il s'attendoit à être dépouillé de sa maison & de tout ce qu'il possédoit. Sur cela, sa femme lui dit : Mon cher mari [mein lieber Eewirt] ! tu n'ignores pas qu'il y a dans le pays grand nombre de gens craignant Dieu, qui se plaignent de la tyrannie du Baillif. Ne doute pas qu'à Uri & Unterwald beaucoup de braves gens ne soient bien blessés de leur joug, car on les entend toujours se plaindre. C'est pourquoi il seroit bon que plusieurs d'entre vous, qui osez vous confier l'un à l'autre, se réunissent secrètement pour aviser aux moyens de vous défaire de cette cruelle oppression ; & sans doute que Dieu n'abandonnera pas le bon droit. [*Ce conseil de la femme de Stouffach est la première idée de la Confédération helvétique.*] Le mari répondit : Qu'il connoissoit à Uri & Unterwald des gens de condition en qui il avoit toute confiance. — Stouffach venant à réfléchir à cette

tous devez le repos & la liberté. Réunis dans un pâturage folitaire & escarpé , situé entre le

conversation avec sa femme , trouva que son conseil n'étoit pas mauvais. Il alla à Uri , y séjourna plusieurs jours , sans s'ouvrir à personne , observant ce qu'on disoit. Il apprit par ses amis qu'on étoit fort mécontent de la bâtisse que Gessler faisoit d'un château fort , qu'il appelloit *Bride-Uri* , que tout le pays , nobles & autres , étoit sur-tout choqué de ce chapeau à qui il falloit porter respect ; que cependant personne n'osoit rien entreprendre , ne sachant si l'on trouveroit de l'appui chez quelqu'un , & redoutant la terrible puissance & la grande disgrâce de l'Empereur. Stouffach étoit bien content d'appercevoir cette indignation universelle. Après de mûres réflexions il confia son souci à Walter Furst , brave homme d'Uri , lui raconta la conversation & le conseil de sa femme , que l'honnête Furst approuva beaucoup , & lui confia à son tour qu'il tenoit caché chez lui Arnold de Melchthal , qui avoit été obligé de s'enfuir pour éviter la colere de Landenberg , mais qui de tems en tems alloit dans son pays ; que c'étoit un homme courageux & prudent , quoique jeune ; qu'il avoit beaucoup de parens & d'amis à Unterwald &c.". Vient ensuite l'histoire de Guillaume Tell , qui déconcerte les projets des Confédérés , les assemblées nocturnes au Rutli , la prise des châteaux forts , &c. &c.

lac & des forêts, ces trois hommes avec trente de leurs amis, jurèrent dans le silence de la nuit : *de résister à la tyrannie de l'Autriche, & de rester constamment fideles au St. Empire romain ; de remplir leur devoir même envers leurs ennemis ; de payer comme ils avoient toujours fait, ce qu'ils devoient aux Couvens, aux Seigneurs & à tous ceux à qui ils devoient des redevances.* Tel est le serment que ces hommes religieux & justes, qui faisoient consister la liberté non à dépouiller personne, mais à conserver les droits de chacun, firent jurer à tous les confédérés ; serment confirmé à Brunne, huit ans après, à la suite de leur victoire, & qui sert de bête au système social & fédératif de toute la Suisse.

Le premier jour de l'année 1308, les châteaux des tyrans furent détruits. Gessler avoit été tué par Tell quelques semaines auparavant; Landenberg fut chassé avec ses gardes sans même être insulté. L'assassinat d'Albert par son

Tel est le récit de Tschudi, ce pere de l'histoire de la Suisse, si intéressant dans sa naïveté, & si négligé qu'aucun Libraire n'a osé entreprendre l'édition de son troisieme volume, malgré le grand nombre des Suisses qui cultivent les lettres, ou du moins l'histoire de leur pays.

neveu Jean de Suabe , arrivé peu après , fit différer la vengeance. Envain le parti des meurtriers d'Albert , puissant dans les environs des trois Cantons & redoutable s'ils en eussent été appuyés , fit représenter aux Suisses la nécessité de s'allier ensemble pour repousser en commun une vengeance commune. Les Suisses qui ne savoient craindre que le crime , refuserent une alliance utile mais honteuse.

Le fils d'Albert , Léopold , ce rival des Empereurs , ne fut point touché par tant de vertus. Il assembla à Bade ses chevaliers , sa noblesse , ses lances , son infanterie , une armée de vingt mille hommes , pour aller conquérir trois petits pays dont la population atteignoit à peine alors au tiers de celle du pays de Vaud. Le Comte de Toggenbourg , ami des Suisses , supplia l'Empereur de lui permettre de prévenir la perte de ces braves gens , & de leur aller représenter leur ruine inévitable. Il alla les prier d'appaîser par une prompte soumission la colere de Léopold. Les Suisses lui répondirent : *Comte , ce que vous nous dites est à bonne intention , car vous êtes notre ami ; mais nous n'avons fait de mal à personne , & si le Duc vient nous trouver avec son armée , eh bien nous l'attendrons , & nous combattrons avec l'aide de Dieu.* Ce fut le 15 Novembre , à la pointe

du jour, sept ans après l'expulsion de Landenberg, que le Duc parut à la tête de ses Lances dans les défilés de Morgarten, suivi de toute son armée. Celle des hommes justes étoit de treize cents. Léopold fut battu; mille lances périrent, sans compter les noyés & l'infanterie. Les allies prirent quatorze bannières. Léopold échappa à peine. Son armée fut dispersée, & la guerre cessa. Les Suisses ne firent aucune conquête, mais restèrent fierement dans le repos du lion sans sortir de leurs foyers. Trois ans après la paix se fit. Les vainqueurs restèrent ce qu'ils avoient été avant la victoire, & les revenus même des fiefs de la maison d'Autriche (e), les Seigneurs & les Couvens avoient dans leur pays, leur furent conservés.

Vous voyez dans cette révolution tous les grands principes conservateurs des états & de la véritable liberté. Vous y voyez la justice, le respect des propriétés, l'amour de l'ordre, éternel ennemi de l'anarchie, le courage d'endurer avec patience, de souffrir en homme,

[e] Dans le traité de paix de 1318 il est parlé de ces fiefs comme appartenant à la maison d'Autriche, quoique l'Empereur Louis l'en eut dépouillé en 1316.

& cet autre courage qui assure la victoire à l'homme juste qui fait croire en Dieu, à la vertu & aux miracles de la liberté.

Vous voyez une nation qui ne s'est point lâchement laissé séduire à l'exemple de ses voisins, qui tous avoient cédé aux illusions, à l'espérance ou à la crainte. Ces hommes vraiment libres avoient la noble fierté de se croire dignes de donner un grand exemple, plutôt que de le recevoir du premier venu.

Quand le comte de Lichtenstein, député par l'Empereur Albert pour les engager à se soumettre à lui, leur promit qu'ils auroient plus de liberté en relevant de la maison d'Autriche, qu'ils n'en avoient sous l'Empire, les trois Cantons lui répondirent : *qu'ils avoient juré foi & hommage au St. Empire romain, qu'ils étoient suffisamment libres, & qu'ils vouloient rester fidèles à leur devoir.* Rien n'est plus difficile, a dit un grand homme, que la modération dans les vertus. Quand le sentiment de la liberté passe la ligne de la justice & du devoir, il perd sa céleste origine, & dégénère en vanité, inquiétude, envie, & ce grand principe conservateur des Etats en devient aussitôt le plus infallible destructeur. Une fois sorti des règles de la justice, on peut bien pour un instant acquérir ce qu'on n'avoit

pas ; mais chacun se croyant alors au moins égal en droit , tous les hommes franchissant à la fois & comme à l'envi toutes les barrières des loix & des propriétés , il en résulte un état de guerre plus ou moins prononcé , & une misere affreuse devient le dernier résultat de l'injustice & de la fausse liberté. Peut-être la séduction de l'Empereur fut plus dangereuse pour les Suisses que l'armée de son fils ; qu'est-ce qui sauva alors & eux , & leurs alliés futurs , & la Suisse , & nous tous peut-être ? L'amour de la justice , un grand caractère qu'aucune séduction ne sauroit atteindre , & sur-tout des mœurs simples & vertueuses. Contens de leur destinée , libres dans leurs vallées inaccessibles , ils ne vouloient dépendre que des loix & n'être les maîtres de personne. Et ce fut le sentiment de leur bonheur qui leur donna ce sublime caractère qui se suffit à lui-même , n'est ébloui ni par la crainte , ni par l'espérance , supporte ou plutôt dédaigne des maux inévitables , devient l'ami de tous les hommes & la terreur des tyrans. Voilà le caractère que nous devons , non pas imiter (on n'imité pas un caractère) , mais chercher à atteindre , ou du moins connoître & admirer.

Mais ce qui forme le caractère distinctif de la révolution de la Suisse , c'est qu'elle n'a

point eu pour but de rien innover dans leur constitution, mais au contraire de la conserver telle qu'elle étoit. Contens de leur état & de leur dépendance de l'Empire, ils n'ont fait que renvoyer les juges criminels nommés par la maison d'Autriche, pour en reprendre nommés par l'Empereur. Dans une révolution pareille on fait précisément où l'on arrive, tandis que toute révolution qui cherche un état idéal, qui n'a la sanction d'aucune expérience, est par là même sans gouvernail & sans boussole, exposée à tous les hazards & la proie de tous les orages. Dans une pareille révolution tout seroit toujours inattendu, & contraire aux principes des hommes sensés, accoutumés à baser leurs idées sur quelques réalités & étrangers au pays du chaos & des chimeres.

Les Suisses après la victoire resterent paisibles dans leurs foyers, & ce fut ce repos superbe qui leur valut la confiance de leurs voisins, ensuite des alliés, & à la Suisse son existence, sa gloire & sa félicité. Ils ont senti que la véritable liberté, semblable au bonheur, cherche à se concentrer en elle-même, à consolider son organisation, à fixer la mobilité de ses rapports, à donner aux vertus le tems de se former & de produire ce grand caractère, qui, comme le diamant né dans l'obf-

curité, est l'ouvrage du tems, d'une raison concentrée, & jamais celui d'une imagination mobile, ényvrée de toutes les passions, & agitée à la fois par toutes les ambitions, hormis celles du repos & des vertus paisibles.

Ce furent ces vertus qui lui valurent de n'être agités par aucune faction. *Tous les hommes du pays*, disent nos Chroniques, *n'avoient alors qu'un cœur & qu'une ame.* Wolfenschiefs, jeune noble, ambitieux & léger, fut le seul du pays qui se laissa éblouir par l'ambition. Il périt victime de sa tyrannie. Gefsler, selon les mœurs du tems, espérant diviser les habitans, fit offrir à la famille de Wolfenschiefs de prendre la vengeance de leur parent; mais la famille répondit : *qu'elle ne vengeait point le crime*, & resta comme auparavant fidèle à ses concitoyens.

Il en résulta que les vertus & le bonheur de ces hommes simples restèrent inaltérables au sein de la révolution & des orages, & que la paix intérieure ne fut jamais troublée. Cette grande époque de notre histoire n'est souillée par aucun crime, par le sang de pas un innocent, par la violation d'aucune propriété, pas même de celle de leurs ennemis; mais leurs hautes vertus battues par l'orage restèrent inébranlables comme les rochers qui

qui ceignent les eaux profondes & terribles de leurs lacs.

Le combat fini, les vainqueurs tombent à genoux sur le champ de bataille couvert de leurs ennemis, & *les bras ouverts & levés vers le ciel*, disent nos Chroniques, *ils firent à Dieu leur ardente prière, le remerciant de sa victoire, & disant les louanges de l'Eternel.* Avant le combat ils avoient répondu à Toggenbourg, qui les supplioit d'éviter une infaillible ruine : *eh bien, nous attendrons l'ennemi, & nous combattons avec l'aide de Dieu.* Voilà la religion, voilà ce sentiment sublime, dernier soutien des vertus nationales. Il est des tems dans la vie des peuples, où ensevelis pour ainsi dire dans la nuit de l'orage, l'homme le plus courageux n'apperçoit plus sur la terre que la mort ou l'esclavage. Tel fut pour les Suisses le moment qui précéda la bataille de Morgarte. Que restoit-il alors à ces hommes placés entre le désespoir & la servitude ? Dieu, la religion, ce dernier soutien des nations libres & vertueuses, la religion, cet appui des grandes vertus quand toutes les espérances humaines ont croulées sous le poids de l'adversité. Après la victoire, la première pensée de ces héros ce fut encore celle de Dieu, & cette grande pensée qui venoit de leur

donner la victoire , les ramenant fortement à leurs antiques vertus , les fit triompher après le combat même , des dangers de la gloire , & des séductions d'une fortune subite & inattendue , plus dangereuse souvent que l'adversité même. La religion , qui , lorsque tout manque à l'homme , semble lui prêter une force surnaturelle , sert encore à lui inspirer cette modération dans la fortune , sans laquelle les nations sont toujours destinées à périr , soit par les ennemis qu'ils se font faits , soit comme les Romains , par la victoire même.

Tels sont les principes de cette révolution plus prônée que connue , qui par ses conséquences a fondé à travers les siècles cette félicité publique de la Suisse dont vous jouissez aujourd'hui.

Vous voyez par cet exemple la vaste étendue des vertus nationales , qui sur la mobile mer des événemens & des siècles sont les seuls guides infailibles de l'homme social. Suisses , vous tous qui m'écoutez , Magistrats & Citoyens , soyez justes ! Ne croyez point la justice renfermée dans l'enceinte des tribunaux. Il y a une justice plus importante peut-être que celle du Magistrat , c'est la justice du cœur , la probité de l'ame qui ne fait vouloir que le bien & la vertu. Le Magistrat appelé à décider de l'honneur & des propriétés de

Citoyen, ne fait qu'écarter l'injustice. La justice nationale, cette justice vivante & active, est celle qui réside dans le cœur de chacun de vous, c'est là que l'homme érige le tribunal terrible de l'opinion, où vous ne devez jamais juger légèrement, ni condamner l'innocence, ni vouloir que ce qui vous appartient; c'est là enfin que vous trouverez le respect pour les loix, & la vénération pour un Souverain qui vous donne cette félicité qui vous distingue si éminemment parmi les nations de l'Europe.

L'habitude de la réflexion, le sentiment de votre dignité, vous donnera cette énergie d'une ame forte, qui empêche l'homme d'être ému par tous les petits maux, blessé par toutes les gênes, troublé par toutes les opinions, & toujours agité par l'inconstance ou la nullité de ses principes.

Justice, énergie, respect pour les mœurs & pour les loix qui en émanent, voilà les élémens de la véritable liberté. Reconnoissez-la par-tout où vous trouverez ces Dieux tutélaires. C'est autour de leurs saintes images que les Suisses se sont ralliés depuis près de cinq siècles, & c'est en ne s'écartant jamais de ces infailibles guides de la victoire, qu'ils ont conquis la liberté & le bonheur. Voilà les drapeaux, voilà les signes de ralliement que

vous devez fuivre , ceux-là ne vous égarent jamais.

Hommes vertueux & libres , vous êtes dignes d'un sentiment plus sublime encore que celui de la liberté & de la vertu. Soyez religieux , aimez Dieu , rapprochez souvent de vos cœurs la religion de nos peres , & demandez-vous dans le silence des passions si la parole de Dieu n'est pas ce qui vous rend meilleurs & plus dignes de vivre. La liberté , la vertu même ne font point à l'abri de tous les événemens. Le monde politique & moral , ce vaste & fragile ouvrage de l'homme , nous laisse sentir par-tout son impuissance , & pour ainsi dire l'extrémité de ses appuis & de son échaffaudage ; la religion seule se trouve au-delà. Elle est le complément , & pour ainsi dire l'éternité des loix , des vertus & du bonheur , & , quand l'univers entier abandonne une nation , la religion la guide encore dans la nuit de l'orage , & ramene enfin la victoire & le bonheur jusques dans les régions du désespoir.

Telles sont les grandes vérités , que nos ancêtres vous enseignent en ce jour. Soyez justes , aimez Dieu & la loi , & vous serez dignes du bonheur & de la liberté.

L E T T R E

Aux Rédacteurs du Journal de Lausanne.

De Gruyeres, jour des 10000 Chevaliers.

Nous avons constamment aimé de pere en fils, tout ce qui a rapport à la bonne mere patrie : notre Bibliothèque de famille est composée de tous les livres anciens & modernes qui en parlent tant bien que mal ; & pour ma part, je suis très-fiancé de chaque nouveauté littéraire dont la Suisse est l'objet. Nous avons déjà une dixaine de *Guillaume Tell*, depuis la première comédie allemande de ce nom, imprimée à Bâle en 1579, & jouée par nos jeunes gens pendant des carnavals plus gais que les nôtres, jusqu'à la tragédie françoise *de la Mierre*, dont les vers durs & secs sont véritablement d'un genre *alpestre*, & semblent plus faits pour charmer les échos du Valais que les théâtres de Paris. J'apprends dernièrement que cette collection n'étoit pas complète & qu'il venoit de sortir un nouveau *Guill. Tell* de la fabrique dramatique de *Mr. Sedaine*. Je me empresse de le faire venir, persuadé que celui qui avoit adressé une si jolie *Epitre à son abit*, n'estro-

pieroit point celui de notre héros. Mais quel est mon étonnement à la lecture de ce *Drame* [en trois actes, prose & vers]. Je trouve à chaque page des fautes aussi grossières que plaisantes qui attestent que l'auteur ne connoit, ni la nation, ni le local, ni même l'anecdote qu'il met sur la scène: il manque absolument les costumes & les mœurs du siècle dont il parle. Géographie, chronologie, vraisemblance, rien n'est respecté. Permettez, M., que j'en relève quelques preuves, en vous priant de les inférer dans votre Journal. Car il faut bien de tems en tems défendre notre littérature contre toute invasion barbare, & tout rocailleux & voisin des glaciers du parnasse que soit notre *parnasse national*, il vaut la peine encore de le préserver des attaques des Huns & des Vandales du jour.

• C'est d'abord Madame *Tell*, ce qui est aussi joli, aussi bien sonnant que Madame *Cornélie*, Madame *Climnestre* ou Madame *Alzire*.

C'est le fils de G. *Tell*, qui pour frapper au volet de Marie sa sœur, promise au fils de *Melchthal*, monte sur un accacia; or chacun fait que l'*accacia* qui nous vient de Virginie ne pouvoit être naturalisé dans le canton d'Uri longtems avant la découverte de l'Amérique,

C'est Marie qui discute grivoisement avec son frere , si elle lui fera des neveux ou des nieces quand elle fera femme de *Melchthal*, tout en lui observant avec une pudèur virginale , qu'au fond, cela ne dépend pas d'elle. C'est un déjeuné où l'on sert des pains de douze livres , tandis qu'on ne mangeoit alors & encore à présent dans plusieurs vallées des Alpes , que des *galetes* minces & légères , faites de farine d'orge ou de feig'le.

C'est toujours l'arc de G. Tell , tandis que l'on n'employoit alors dans ce pays là que l'*arbalette*, arme essentiellement différente. C'est un voyageur qui se trouve d'*Espanse* [Appenzel] où l'on opprimoit au nom de l'Empereur , à qui ce pays n'appartint jamais , & qui prenant le plus long , comme la *Fontaine* , passe par *Altorf*, pour aller chercher la vraie liberté à *Geneve*.

C'est la *Suisse* , dans un tems où ce nom beaucoup plus moderne n'étoit encore inscrit sur aucune géographie. C'est des vieillards qui offrent à *Gesler* pour la rançon de G. Tell , 10 *besans d'or*, or les *besans* étoient une monnoie de l'ancien empire Grec de Constantinople, aussi inconnue dans nos cantons que les *pagodes des Indes*.

C'est *Gesler* qui veut faire voir aux gens

d'*Altorf* le supplice de *Tell*, du haut de son château, à 10 lieues de là, sans doute à l'aide du télescope qui n'étoit pas encore inventé.

C'est le petit *Tell* qui voit distinctement son pere s'échapper du bateau, du sommet des rochers de *Meillerie*, sur le lac *Léman*, à 50 lieues au moins du lac de *Lucerne*, ce qui prouve une vue peu commune.

C'est *Tell le pere* qui souffle dans un *cornet*, auquel plusieurs cornets répondent si clairement qu'il distingue celui de *Zurich* de celui d'*Underwald*, ce qui annonce que cette famille avoit l'*ouïe* pour le moins aussi fine que la *vue* perçante.

C'est des signaux faits de torches allumées, dont l'un est sur le mont d'*Angrclie*, [*Engelsberg* peut-être] & l'autre sur le *Caput Jura*, sans doute dans le département du *Mont terrible*.

C'est le vieux *Melchthal* qui, pour apprendre à ses compatriotes qu'il est *aveugle*, leur dit en beau style: *mon front est privé de l'éclat des cieux*, & qui fatigué du babil des femmes d'*Altorf*, leur ordonne séchement de se taire pour écouter l'antique ballade de *Roland à Roncevaux*.

C'est des bergers qui prenant les soldats Autrichiens pour du blé, les battent avec

des *fiéaux*, tandis que Madame Tell les met en piece du haut d'un rocher à grands coups de *hache*.

C'est... , c'est... , je ne finirois point, M. si je *relevois* toutes les bévues, tous les anachronismes, toutes les fautes de Costume de ce prétendu drame, dont la musique au dire des connoisseurs est de la même force que les paroles.

Non, M., rien ne me donne autant d'humeur que de pareilles rapsodies, dont l'habit d'arlequin est cousu de pieces de tous les siècles, & de tous les pays; mais rien au contraire ne me plaît davantage que de lire & relire ces ouvrages où les convenances des tems & des lieux sont scrupuleusement observées... Sans sortir de notre littérature, je citerai en allemand l'héritiere du *Toggenbourg* & *Rodolph de Verdenberg*, & surtout en français, *la vie mémorable* & *la mort funeste de sire de Grandson*, inséré tout récemment dans votre Journal. Il n'est pas possible de rendre plus exactement que ne le fait ce dernier fragment les localités, les mœurs, & les usages du pays de Vaud dans le 14me. siècle. C'est un miroir dans lequel la nature & l'histoire sont également reproduits avec autant de vérité que de fraîcheur & de graces.

J'y ai reconnu les verts rivages du lac de Neuchâtel, le cimetièrè antique de Cheires, le vaste promenoir de Moudon, la forêt romantique d'Aubonne comme si je les voyois : j'y ai retrouvé ce véritable esprit chevaleresque qui fut, quoiqu'on en dise, plus utile à l'Europe sortant de la barbarie que notre esprit philosophique ne l'est à l'Europe prête à y retomber ; j'y ai vu l'influence des préjugés ; des opinions, des erreurs même servir à avancer le regne de la vertu, de l'honneur, de la loyauté, bien plus que les lumieres & les découvertes politiques de ce 18me. siècle si vanté, & je me suis dit en le lisant, peut-être que plusieurs de nos compatriotes épris de nouveautés ne rendront pas justice à cet ouvrage de la vieille *Roche*, mais du moins les véritables *Suisses* reconnoissent leur patrie dans les tableaux de ces tems, vers lesquels on se reporte délicieusement, loin de ceux où nous survivons, à ce qui fit le bonheur de nos peres : mais en voila assez pour vous, M., & trop pour bien d'autres peut-être : je vous salue helvétiquement avec toute la loyauté de ce *passé* que l'avenir nous rendra peut-être quand l'expérience aura appris à chacun de nous que notre terre natale est au fond le meil-

leur comme le plus heureux des pays, pour qui n'a pas honte de ressembler à ses ancêtres.

L. V. R.

A N N O N C E

Envoyée par un abonné.

LA lecture est un besoin pour un si grand nombre de personnes, que les livres sont aujourd'hui presque de première nécessité; & de tous les livres, ceux qu'on lit le plus, ceux auxquels on revient le plus souvent, ce sont les romans. Les événemens qui depuis quelques années ont ébranlé les nations, & frappé les individus, ont dérangé le cours des sciences, & suspendu leur utilité: aucune n'a enseigné à prévenir les malheurs qui ont atteint indistinctement une multitude d'hommes de toutes les classes, & bien peu de ces sciences ont fourni un abri & des ressources aux savans qui s'y étoient voués: il doit en résulter un dégoût pour l'instruction; & certainement il y aura une génération où les vrais savans seront très-rare. Les idées politiques, les méditations sur les loix, les réflexions sur les gouvernemens, sont

ce qui occupe aujourd'hui tous les esprits. Le bonheur du genie humain y trouvera-t-il son avantage ? C'est ce que l'on ne discutera pas ici ; en attendant, on a besoin de lire, & pour se distraire des pensées tristes qui assiègent l'esprit, & pour remplir un tems que les jouissances repdoient autrefois trop court. Les livres les plus propres pour cette espece de distraction sont sans doute les romans ; jamais il n'y eut plus d'avidité pour les nouveautés de ce genre, & jamais elle n'a été moins satisfaite, C'est l'Angleterre qui fournit aujourd'hui le plus grand nombre de ces productions ; les charmans & précieux ouvrages de Mme. l'ambassadrice de Suède ; le roman si bien écrit, si intéressant de Mme. de Flahaut, nous rappellent ce qu'étoit la littérature française dans son bon tems ; mais ces estimables productions ne sont presque que des brochures qui laissent des regrets sur leur peu d'étendue, & qui donnent des desirs sur leur continuation. Les romans de Mlle. Burney, de Mmes. Inchbald, Smith, Rattlif, ont été lus avec empressement, & on s'est plaint de la lecture des traductions ; on reproche au roman de Mme. Rattlif, de chercher à inspirer plutôt une vaine terreur qu'un intérêt vrai, qui touche l'ame & le cœur, & qui fournit

à l'esprit des sujets de réflexions. L'amour est toujours la base de ces histoires romanesques; c'est toujours l'amour qui en dirige la marche & en amène le dénouement; il n'étoit pas connu que sans amour un roman put être intéressant: un auteur anglois a tenté une nouvelle carrière.

Mr. Goodwin a fait un roman en 3 vol., dont l'amour n'est point le premier intérêt, où les femmes ne jouent point le premier rôle; & si dans un seul chapitre, il a peint une jeune personne intéressante & sensible, il semble que c'étoit seulement pour faire voir qu'il étoit capable de traiter la passion de l'amour aussi bien que celles qu'il a développées dans tout le reste de l'ouvrage: tout le monde connoit ce que Mme. la baronne de Stael a dit de cet ouvrage dans son excellent essai sur les fictions, où elle a mis autant d'esprit & de génie que de goût & de sentiment. Il étoit bien naturel que cela donna l'envie à ceux qui ne savent pas la langue anglaise, de voir traduit le roman de Mr. Goodwin, il y a plus d'un an qu'il a paru en Angleterre, & c'est seulement aujourd'hui que l'on en offre la traduction.

Il est arrivé ce qui arrive souvent aux

pauvres traducteurs , deux d'entr'eux se sont rencontrés pour la même entreprise dans deux pays différens , une traduction *des aventures de Caleb Williams*, ou *les choses comme elles sont* , étoit à peine sous presse à Lausanne , que l'on a vu annoncer dans les Journaux français la même traduction. Le traducteur Lausannois ôse soutenir la concurrence ; il est persuadé que sa traduction est exacte & aussi conforme à l'esprit de la langue Angloise qu'il est possible : on ne s'est permis aucun retranchement ; on a préféré de laisser quelques longueurs , peut-être même quelques répétitions , plutôt que d'affoiblir ce qui peut faire connoître l'esprit & la maniere de l'auteur ; on n'a fait de changemens que ceux qu'exigent la pureté du style , & de la langue française , à laquelle on s'est particulièrement attaché ; on croit donc pouvoir assurer que cette traduction vaudra bien celle de Paris , & ce qui [à mérite égal] peut n'être pas tout-à-fait indifférent , c'est qu'elle coûtera beaucoup moins. Le libraire de Paris , nommé Agasse , a fixé le prix de la sienne à 5 L. de France ; celle de Lausanne coutera 3 L. 15 sols de France , soit 25 batz de Suisse , & on les donnera à un rabais considérable aux Libraires qui en prendront plus de 12 exemplaires.

Nous croyons que ce n'est pas encore le moment de donner un extrait détaillé de ce singulier ouvrage où nous reviendrons quand il aura paru. Le principal intérêt étant fondé sur une curiosité très-excitée , il seroit trop affoibli si elle étoit satisfaite à l'avance , & le lecteur auroit certainement moins de plaisir ; nous nous contenterons donc aujourd'hui de dire que l'objet principal de cet ouvrage paroît être de donner une idée des abus qui regnent en Angleterre dans les procédures & dans l'exécution des loix criminelles & de l'influence extrême des riches propriétaires sur les pauvres sans appuis. L'auteur met en opposition les vices de gens du monde bien élevés , & les vertus de gens sans éducation & même sans principes. Un amour effrené de la gloire & de la réputation pervertit le plus excellent naturel , & conduit de crimes en crimes un homme fait pour être vertueux. Un autre est la victime d'un mauvais caractère non reprimé , & d'une mauvaise éducation. Un troisieme enfin , & c'est le héros, le jeune & infortuné Caleb , paye du malheur de sa vie une insatiable curiosité, qui n'est peut-être pas assez motivée, mais que le lecteur partage & qui produit les scenes les plus compliquées & les plus bisarres. Ce roman a sans

doute des défauts que le lecteur fera bien discerner; mais nous pouvons assurer qu'il excitera le plus vif intérêt, & que quoique l'ame soit presque toujours froissée, & le cœur mécontent, on est si fortement affecté & attaché, que l'on ne peut abandonner cette lecture.

On s'adresse pour la traduction Lausannoise, chez Hignou, Imprimeur Libraire au dit Lausanne, & chez tous les Libraires de la dite ville: il y a encore de plus à la traduction Lausannoise une préface très-intéressante.

E C O N O M I E.

Article envoyé par la Société économique de Berne.

LE public n'aura pas oublié sans doute, que la Société économique de Berne a annoncé au mois de Janvier 1795, différentes primes sur la culture de la graine connue au pays de Vaud, sous le nom de *primaveau*, *froment-mottu* ou *blé grison* [*triticum æstivum*] plusieurs cultivateurs, tant du pays Allemand que du pays de Vaud, s'étant occupés de ces essais dont les résultats sont en eux-mêmes si avantageux, la Société a eu la satisfaction d'adjuger après mûr examen des certificats

certificats envoyés, & de faire distribuer ces différentes primes ainsi qu'il suit.

1. Il y a eu trois prix sur le plus fort produit de primaveau, sans égard à l'étendue du terrain ensemencé.

Le premier de dix ducats a été remporté par Jacob Lörtscher, Justicier à Spietz, qui sur une étendue de 154,112 pieds quarrés a recueilli 370 quarterons, mesure de Berne.

Le second de huit ducats a été adjudgé à Pierre Samuel Stauffer, sur les monts de Pully, dont la récolte sur six arpens n'est pas indiquée & certifiée avec autant de précision, mais qui peut être évaluée au moins à 352 quarterons de même mesure.

Enfin le troisieme de six ducats est dévolu à Mr. le Justicier Blanc à Bellevaux qui a récolté sur quatre arpens & demi de terre, 343 quarterons de Berne.

2. La prime de six ducats pour le plus fort produit récolté *sur un seul arpent de terre* de quatre cent toises quarrées, a été donnée à Jacob Horlacher d'Umiken, bailliage de Wildenstein, seul aspirant qui s'est trouvé pour elle, quoique sa récolte ne soit allée qu'à 47 quarterons & demi. La Société espere que ce prix l'encouragera néanmoins ainsi que d'autres cultivateurs de ce district, à des essais multipliés & plus soignés.

3. Enfin la prime de quatre ducats pour le plus fort produit sur un demi arpent de terre de 200 toises quarrées, a été très-bien méritée & remportée par Mr. le receveur Fehr à Bonmont, qui sur une petite piece de terrain de cette étendue a récolté 41 quarterons & demi.

Mr. Streit, Lieutenant de Banneret à Zimmerwald auroit approché le plus près de ce produit, comme ayant recueilli sur une piece de mauvais terrain de 28155 pieds quarrés, achetée il y a quelques années pour 325 L., cinquante-deux quarterons & demi, ce qui fait pour le demi arpent 38 quarterons. Mais comme il n'y avoit plus de prix à distribuer, la Société se contente de publier ce résultat encourageant.

Le grand avantage de la culture du froment d'été [*triticum æstivum*] connue au pays de Vaud, sous le nom de *primaveau*, *froment mottu*, ou *blé grison*, qui réussit sur-tout dans les terres légères, & qui par son grand produit & sa bonté, est préférable à toutes les graines d'été, a engagé la Société économique d'en encourager la culture dans le canton de Berne. Le seigle d'été [désigné par les noms de *secale vernum*, *vel æstivum*] n'étant pas moins avantageux, la Société propose un prix de huit ducats à celui qui

dans le courant de l'été de 1796, auroit récolté la plus grande quantité de froment mottu, primaveau, ou seigle d'été, & six ducats d'accessit pour ceux qui auront prouvés la plus grande récolte de ces graines après celui qui auroit eu le premier prix. Et pour que le choix du terrain & le soin de la culture puissent être particulièrement récompensés, & afin de ne pas exclure de la concurrence les petits cultivateurs, on promet six ducats à celui qui sur une pose de quarante mille pieds quarrés auroit fait la plus grande récolte des graines susmentionnées, & quatre ducats pour le second prix. Les cultivateurs qui voudront concourir aux prix auront soin d'envoyer franco jusqu'au 10 Novembre de l'année courante, à Monsieur Haller, secrétaire de la Société économique à Berne, les certificats & preuves requises. Dans ces certificats seront exprimés avec exactitude l'étendue du terrain cultivé, & la quantité de quarterons récoltés, le tout mesure de Berne ou de Lausanne. Dans les villages, ces certificats seront signés par le Pasteur du lieu & par deux préposés, & dans les villes par deux Magistrats.

Donné le 17 Janvier 1796.

Ch. L. HALLER,
 Secrét. de la Soc. économique.

LE BONHEUR,

*A l'auteur de mes dernières folies, ou opuscules
d'un jeune militaire.*

QUOIQ'EN ce monde le bonheur
Ne puisse être notre partage,
Des mortels la commune erreur
Est de poursuivre son image;
J'ai, comme un autre, fait usage
De tous les moyens d'être heureux;
Mais, hélas! j'eusse été plus sage
D'en croire mon cœur que mes yeux!

Ebloui du mot de *science*,
J'en voulus avec assurance
Sonder l'obscur profondeur,
Mais je ne vis qu'un gouffre immense
Et ne rencontrai que l'erreur.

Jacques Rousseau, de l'ignorance
Vante le charme & le pouvoir;
Moins séduit par son éloquence,
Qu'admirateur de son savoir,
Du bonheur je ne pus vouloir
S'il est du sot la récompense.

Elevé par l'ambition,
Damis dit par-tout que la gloire
Du bonheur est la caution;
Avec peine je pus le croire;
Mais je ne vis que faux honneur
Et bassesses, & calomnies,
Et cabales, & perfidies,
Je ne trouvai point le bonheur.

La richesse, selon Terfite,
Tient lieu d'honneur & de mérite,
C'est le seul moyen d'être heureux;
Mais de ses dons capricieux

La fortune me fut avare
Et je n'eus pas ce moyen rare.

Amateur de la vérité ,
De la philosophie obscure
Enfin , je cherchai la clarté ;
Croyant qu'à la félicité
Cette voie étoit la plus sûre ;
Mais je ne vis que vanité.
Tous ces amis de la sagesse ,
Déplorant nos tristes erreurs ,
Voudoient , fanatiques des leurs
Nous les faire adopter sans cesse ,
Et connoissant notre foiblesse
Sentent mieux le poid du malheur ;
Loin de chez eux est le bonheur.

C'est vous mortel , digne d'envie ,
Qui l'avez.... comme on peut l'avoir !
Vos aimables riens me font voir
Son ombre au sein de la folie
Et non de la philosophie.

Etre heureux n'est pas fait pour nous ,
Mais bien moins encor pour le sage ;
Et c'est l'art charmant d'être foux
Qui du bonheur est une image.

Digne présent des immortels ,
Oubli des maux de cette vie ,
Vive & consolante folie ,
Ah ! ce n'est que sur tes autels
Déormais que je sacrifie !
Et vous , de qui l'heureux génie ,
M'enseigne cet art singulier ,
Lisez ces vers d'un écolier ;
Que leur succès vous intéresse ;
De vos leçons ils sont le fruit ,
Et plein du bonheur qui me luit
J'abjure en vos mains la sagesse.

MADRIGAL

Pour un jour de fête.

JE ne vous offre point ce beau fruit de l'automne,
 Que le diable & Paris tous deux ont présenté,
 Par Eve & par Vénus tour-à-tour accepté,
 Je n'offre que des fleurs : c'est l'amour qui les donne,
 Et c'est toujours à la beauté.

*ENIGME chantante, sur l'air :**Quoi! ma voisine, es-tu fâchée.*

J'AI d'être aimable & de vous plaire,
 Prétention.
 Je porte pour vous satisfaire,
 Vers & chanson.
 Souvent ma peine est inutile,
 Regret amer.
 Le vrai, c'est que je suis utile,
 Pendant l'hiver.



Je donne à la plupart des dames,
 Un bon maintien,
 Et contre de trop vives flammes,
 Un vrai soutien.
 Quand la gaieté devient folie,
 Je cache un peu,
 Ce que souffre leur modestie,
 D'un tendre aveu.



Qui ne croiroit pas mes services,
 Très-bien payés.
 Mais bientôt tous mes bons offices,
 Sont oubliés.
 Ingratitude est la devise,
 De notre tems ;
 Car , hélas ! chacun me méprise
 Dès le printems.

Par M. Nath....., habitant Yverdon.

C H A R A D E.

MON premier, cher lecteur, ordonne de marcher,
 Tandis que mon dernier engage à se cacher ;
 Mon tout , quoiqu'impalpable & souvent invisible,
 Peut agir sur tes sens d'une façon nuisible.

Explication de l'énigme , du No. précédent.

Le mot est *soupir*.

A V I S A U X L E C T E U R S.

LE principal Rédacteur du Journal, attaque pendant le cours de Janvier & le commencement de Février, d'une maladie très-grave, n'a pu soigner la rédaction du Journal : en témoignant sa reconnoissance à ceux

qui ont bien voulu le secourir, il va s'attacher à redoubler d'efforts pour rendre ses autres Nos. dignes de la bienveillance que le public veut bien lui témoigner, & à réparer les fautes qui se sont glissées dans ces deux précédens numéros.

ERRATA pour le No. de Janvier. Article intitulé:

Lettre au Rédacteur sur la Statistique, page 42, lisez *Rarogne*, au lieu de *Rurogne*, & page 43, lisez *Lutzlau* pour *Lutrelau*.

ERRATA pour Février.

Page 143, on a épargné au lecteur la peine de deviner la Charade, en mettant spirituellement le mot en titre.

ERRATA pour Février.

Page 144, on a omis de dire que cet errata étoit pour le premier chant du premier Temple, inféré dans le mois de Janvier.

*MES ADIEUX A NYON,**Pour servir de visites de Congé.*

SÉJOUR de ma paisible enfance !
Lieux toujours présens à mon cœur !
Local charmant, site enchanteur ,
Qui fus celui de ma naissance !
Berceau de mes premiers instans !
Où mon rien devint quelque chose ,
Où, de caresses de parens ,
Assez tranquilles je suppose ,
Puisque hymen en faisait la loi ,
Il nâquit par métamorphose ,
Un gros garçon, qu'on nomme MOI.
O toi ma première patrie !
Où j'aime tant à revenir ,
Sejour où j'ai reçu la vie ,
Séjour où je veux la finir ,
Rappelé par le bruit des armes ,
Je pars entraîné par mon sort ,
Si tu vis mes premières larmes ,
En te quittant j'en verse encor.

Lancé sur cette mer profonde ,
Calme , orageuse , tour à tour ,
Sur ce vaste Océan du monde ,

Où, tantôt le jouet de l'onde,
Battu par le fort & l'amour,
L'on perd la bouffole & la sonde;
Et se croit noyé sans retour,
Tantôt, voyant sur sa surface,
Son eau calme comme une glace;
Vous promet plaisir & succès;
Tandis qu'il s'amasse un orage,
Et qu'au port en faisant naufrage,
On est englouti pour jamais.
Dans cette pénible carrière,
Des cours, des combats, des hazards,
Un seul moment dans cette guerre
Je puis quitter mes étendards:
Las de carnage & de furie,
On fait une paix d'un instant;
Je le fais avidement,
Pour revoir ma belle patrie:
Dieu! que cet espoir enchanteur
Exalta mon ame attendrie!
Par un seul éclair de bonheur:
Que l'existence est embellie!
Quel doux prestige! quelle ardeur!
C'est là le délire du cœur,
Il est sage & non folie.

Loin de moi pédans, beaux esprits!
Amis de glace, cœurs arides!
Vous trouvez ces riens insipides?

Ce n'est pas pour vous que j'écris.
Votre marche bien régulière
Ne me ressemble pas du tout ;
Croire qu'on est heureux par tout
Telle est votre froide manière ;
Que vous importe le séjour,
Pourvu qu'on dine & qu'on digere ?
Souvenirs , espoir , tendre amour ,
Tout à vos yeux n'est que chimere ,
Trouvant toujours qu'on exagere ,
Vous nommez ridicule excès
Des illusions aussi cheres ;
Vous aimez bien mieux des palais ,
Qu'en Suisse le toit de vos peres ,
Donc vous ne m'entendrez jamais.

Je te vois superbe contrée !
J'arrive en Suisse , je jouis.
Quoi ! c'est donc là mon cher pays ?
Je te baise , terre sacrée !
Quel calme en ces belles forêts !
Quel silence ! tout est tranquille ;
Ah ! tout m'annonce ici l'azyle
De la concorde & de la paix.
Où sont ces bandes militaires ,
Ces rangs immenses de soldats ,
Tout cet appareil de combats ,
Ces tas de bombes meurtrieres ,
Ces hommes de tous les climats ,

Ces chevaux , cette artillerie ,
 Ce bruit , ces remparts , ces fureurs ?
 Tout a disparu. Ma patrie
 Ne m'offre que des laboureurs ,
 De l'aïfance , de l'industrie ,
 Des jeux , des plaifirs & des fleurs ;
 Tel au milieu de l'incendie
 Un rocher refte intact & pur ;
 Et ce rocher tranquille & sûr
 C'eft l'heureufe & libre Helvétie.

Nos lacs , nos montagnes , nos bois ,
 Je revois tout avec yvrefle ,
 Tout m'émeut , me plait , m'intérefle ,
J'admire tout ce que je vois.
 Ailleurs je trouvai des prairies ,
 Des arbres , des jardins , des eaux ,
 Des femmes , des bals , des folies ,
 Tous les jours des plaifirs nouveaux ,
 Des prés , des campagnes fleuries.
 Des pavillons & des châteaux ;
 Et bien , j'aime mieux nos hameaux ,
 Nos femmes font bien plus jolies ,
 Et nos environs font plus beaux.
 Du cœur c'eft l'aimable féerie
 Il peint tout avec fes couleurs ,
 On admire , on jouit ailleurs ,
 L'on eft heureux qu'en fa patrie.
 Combien j'y goûte de douceurs !

L'amitié tendre & careffante
M'accueille par tout en chemin ;
Par tout j'y trouve une ame aimante,
Une main qui ferre ma main.

Mais qu'ai-je apperçu dans l'espace ?
Quels sont ces sommets radieux ?
Ils touchent la voûte des cieux ,
Ce sont nos montagnes de glace !
Salut ! remparts de nos ayeux !
Et cette limpide surface ,
Ces flots du cristal le plus pur ,
Ces esquifs , ces barques flottantes ,
Voguant vers les rives charmantes ,
Qui bordent ce tapis d'azur ?
C'est le Léman ! coup d'œil unique !
Jour de bonheur & de plaisir !
Je t'ai revu , lac magnifique !
Je t'ai revu , je puis mourir.

Heureux , transporté , je m'avance ,
De Nyon je découvre les tours ,
O lieu chéri de ma naissance !
Berceau de mes premiers beaux jours !
Je fors des horreurs de la guerre ,
J'échappe aux dangers des combats ,
Je me sens ferré dans des bras ,
Et mon cœur me dit : *c'est ton pere.*
Quelles étreintes ! quel bonheur !

Quel doux sentiment d'allégresse !
 Que de questions, que d'yvresse !
 Que d'intérêt & de chaleur !

De ce séjour rempli de charmes
 Je parcours bientôt tous les lieux.
 Je veux saisir mes premiers jeux,
 Je cherche mes premières larmes.
 Cette maison... j'y vis le jour,
 C'est ici que j'appris à lire,
 Ici, l'on me joua ce tour ;
 Ici, j'en vins pleurer & rire.
 Tout me plaît, m'exalte & m'inspire ;
 C'est un regret, c'est un desir,
 Tout me retrace mon enfance ;
 Ou me parle pour l'avenir.
 Chaque pas.... quelle jouissance !
 Est embelli par l'espérance,
 Ou marqué par un souvenir.

Ah ! qu'il s'écoule avec vitesse,
 Ce tems de calme & de bonheur !
 La voix puissante de l'honneur
 Vient m'arracher à cette yvresse,
 Voici l'instant de la douleur,
 Du regret, & de la tristesse,
 La gloire est la seule maîtresse
 Qui doit parler à mon cœur.
 Premiers amis de ma jeunesse,
 J'arrive à peine & je vous laisse ,¹

Qu'il est pénible ce départ !
Je vous regretterai sans cesse ,
Conservez-moi votre tendresse ,
L'ami reste , le soldat part.

Adieu cercle heureux & paisible
D'excellentes , d'aimables gens ,
De belles femmes , de parens ,
En vous donnant quelques instans ,
Je vis combien je suis sensible !
Et de partir il étoit tems.

Un franc & loyal militaire
Doit fuir des passetems si doux ;
Quelques mois de plus parmi vous
Et j'eusse moins aimé la guerre
Tant qu'elle ensanglante la terre ,
J'appartiens à mes escadrons.

Restez toujours ce que vous êtes ,
Aimables , gais , simples & bons ,
Le ton qui regne dans vos fêtes
Est je crois le meilleur des tons ,
Que l'amitié , que l'harmonie ,
Embellissent vos jours heureux ,
Dansez , jouez la comédie ,
Mais que l'ancienne bonhomie
Affaïsonne toujours vos jeux.
Joignez l'esprit & la faillie ,
Au bon sens qui vaut encor mieux ,
Point de luxe , le luxe ennuye ,

Coute cher & rend malheureux ;
 Laissez cette triste manie
 Aux cours , aux grands , aux fastueux :
 Que le luxe de ma patrie
 Soit la gaieté , la courtoisie ,
 La grace , la philosophie ,
 Et les vertus de nos ayeux.

Je pars plein de reconnoissance
 De votre accueil , de vos bienfaits ;
 Le ciel n'a point dans sa puissance
 De bonheur ni de jouissance ,
 Qui passe les vœux que je fais
 Pour le cher lieu de ma naissance.

Jugez-moi sans trop de rigueur ,
 Si j'ai manqué , je le confesse ,
 Ne m'accusez pas de hauteur ,
 Ce soupçon seroit une erreur ,
 Et lui-même , orgueil ou faiblesse ;
 J'ai vu de trop près la grandeur
 Pour avoir cette petiteffe
 D'ailleurs , c'est le cœur seul qui blesse
 Et je vous réponds de mon cœur.

Adieu ma charmante patrie !
 Je pars triste & bien affligé.
 Ces petits riens de poésie ,
 Sont mes *visites de congé*.

NB. Cette piece nous étant parvenue après l'impression du Journal , nous sommes obligés de la donner en supplément , l'auteur desirant qu'elle paroisse au Journal de Mars.

R O S I N E,

O U L' E S P R I T D' O R D R E.

Anecdote Hollandaise.

DANS un voyage que je fis en Hollande, il y a quelques années, je passai une partie de l'été chez Mr. de N., dont l'épouse est ma parente. Ils habitoient alors une campagne charmante, près du beau village de Ryswich, célèbre par la paix qui y fut signée en 1697.

Mes hôtes aimant comme moi les promenades champêtres, pour peu que le tems le permit, nous en faisons tous les jours en cotoyant ces longues allées bien droites, bien sablées, que l'on trouve dans toutes les campagnes de ce beau pays, mais dont la monotonie nous ennuyoit. La conversation de Mr. de N. aussi agréable qu'instructive, me faisoit trouver ces promenades délicieuses par les lumières que j'y acquerois sur les mœurs & le caractère des habitans.

Un jour que nous fîmes notre promenade plus longue qu'à l'ordinaire, nous vîmes dans un chemin écarté une maison de paysan, dont l'architecture paroissoit plus régulière que celle des autres, mais si vieille, si dé-

labrée, que j'aurois craint qu'elle n'écrasât les passans par sa chute, si je n'avois vu un grand nombre d'ouvriers occupés à la réparer. Voilà, dis-je à Mr. de N., la première image de négligence & de désordre que je vois dans ces contrées; comment cette maison est-elle si différente de toutes les autres, dont les plus petites, les plus pauvres, ont une apparence d'ordre & de propreté qui recrée la vue? C'est, répondit mon ami, que l'homme pour lequel cette maison fut bâtie ne l'a habitée qu'un petit nombre d'années, & qu'il étoit bien éloigné de posséder cet esprit d'ordre qui, ainsi que vous l'avez remarqué, en se montrant ici à chaque pas, est aussi la source de l'aisance & du bonheur, simple & tranquille, dont jouissent en général les habitans de ces heureuses provinces [1]; mais avançons quelques pas, & vous verrez les preuves de ce que je vous dis: au bout de quelques minutes nous trouvâmes au détour du chemin une maison de la même grandeur & architecture que la première. Mais quelle différence! Celle qui s'offroit à nos yeux les satisfait autant que l'autre les

[1] Le lecteur comprendra sans peine que ceci est écrit avant la révolution.

avoit fatigués : tout y marquoit l'ordre & l'arrangement; pas un carreau de vitre cassée; pas une toile d'araignée, tous les boisages, portes & contrevens étoient peints en verts, & si bien entretenus qu'ils paroissent vernis. Une femme simplement, mais proprement mise, étoit assise sur un banc à côté de la porte & s'occupoit à tricoter; elle se leva à notre approche, nous salua, & Mr. de N. s'arrêta, en lui demandant des nouvelles de sa famille. Après lui avoir répondu avec détail, elle nous proposa, nous pressa même avec beaucoup de politesse d'entrer chez elle, de nous y reposer quelques momens; nous acceptames son offre avec plaisir: l'intérieur de la maison répondoit à l'extérieur; tout y étoit dans le plus grand ordre. Des meubles simples, mais propres; rien n'y étoit donné au luxe, beaucoup à la commodité. Rosine, ainsi se nommoit cette intéressante payfanne, nous offrit des rafraichissemens, du thé, du café, de la crème, des fruits; nous acceptames ces derniers, & l'on nous présenta aussitôt avec cordialité une jolie corbeille remplie d'excellentes cerises. Après nous être arrêté une demi heure dans cette maison, nous continuames notre promenade. Quelle intéressante femme! dis-

je à mon ami, qu'elle doit avoir été belle ; toutes les vertus sont empreintes sur sa physionomie. Vous l'aimeriez bien plus encore, me répondit Mr. de N., si vous la connoissiez comme moi. Cette femme, ajouta-t-il, possède le rare & précieux avantage de rendre heureux tous ceux qui l'entourent, suite naturelle de l'esprit d'ordre, qui fait le fond de son caractère & la source de son propre bonheur.

Je me suis amusé, continua Mr. de N., à recueillir dans les familles des agriculteurs mes voisins, & particulièrement dans celle de Rosine, quelques faits & anecdotes, propres à prouver l'importance de cet esprit d'ordre, soit qu'on le doive à la nature, ou qu'il soit un fruit de l'éducation, ce que je ne crois pas impossible, pourvu qu'on le cultive dès l'enfance.

Je témoignai le desir de connoître ce petit recueil : Mr. de N. voulut bien le satisfaire, & à notre retour, il nous fit la lecture suivante.

Silvain, riche payfan de ce canton, avoit par son travail & son économie, augmenté de beaucoup son patrimoine, déjà considérable pour des gens de sa sorte. Sa femme mourut jeune encore, en lui laissant deux

fils, Urbain & Silvestre. Quand l'ainé eut
 24 ans, son pere l'appella un jour au coin
 de son feu, & lui dit, qu'il étoit tems qu'il
 songeât à s'établir; qu'il ne vouloit pas que
 ses enfans fussent dans le cas de desirer sa
 mort pour jouir du bonheur & de l'indépen-
 dance. Qu'il venoit d'acheter une maison
 dans le dessein de la faire réparer, agrandir,
 arranger exactement comme la sienne; qu'il
 y ajouteroit du terrain pour un jardin & un
 pré. En attendant que tout soit prêt, con-
 tinua le bon Silvain: " je m'occuperai à te
 „ chercher une femme qui te convien^dne,
 „ & qui ait de quoi garnir ce pré de beau
 „ bétail, car c'est là l'essentiel; les jeunes
 „ gens ne cherchent guere que la beauté
 „ en se mariant, tandis que c'est la chose la
 „ moins nécessaire pour le bonheur domes-
 „ tique, & qu'elle y porte souvent atteinte".
 Trois mois après, la maison étant prête,
 Silvain annonça à son fils qu'il lui avoit
 trouvé la femme qu'il lui falloit, que c'étoit la
 fille unique de son compere Richard, à qui il
 en avoit déjà parlé, & qui étant riche, & ma-
 lade depuis un an, seroit charmé de laisser
 son enfant & son bien en d'aussi bonnes
 mains que les siennes.

Urbain ne pensoit pas tout-à-fait comme

son pere, sur l'inconvénient d'avoir une femme qui fut jolie; il aimoit depuis long-tems une jeune voisine, sans autre bien que cette beauté, au moins inutile dans les idées de Silvain. Mais son fils n'osa le contredire, & lui-même aimant aussi beaucoup l'argent, il lui sacrifia sa jolie maîtresse, épousa Thérèse & fut malheureux; elle étoit laide, acariâtre & jalouse. Enfant gâté d'une mere peu capable de lui donner de bons principes, & qu'elle perdit jeune, elle n'avoit reçu aucun préservatif contre la funeste idée que lui donnoient des voisins & des domestiques flatteurs, que la fortune de son pere qui seroit un jour toute à elle, la dispensoit d'acquérir les qualités & les talens nécessaires pour se rendre aimable ou recommandable par elle-même.

Ignorante, paresseuse, mal propre, tout étoit en désordre dans la maison; son mari en rentrant le soir chez lui, après s'être occupé tout le jour de ses travaux rustiques, n'y trouvoit que des désagrémens & des querelles; rien ne le dédommageoit du sacrifice qu'il avoit fait de son amour à cet argent, dont il éprouvoit à chaque instant l'inutilité pour son bonheur, quoique la mort de son beau pere qui suivit de près son mariage, lui en laissa toute la jouissance; aussi négligeoit-il,

non-seulement d'augmenter, mais même de conserver son bien: il passoit presque tout son tems au cabaret à s'enivrer, jusqu'à ce qu'enfin le désordre se mit si bien dans ses affaires, qu'il n'y eut plus moyen de les réparer.

Le pauvre Silvain s'affligeoit chaque jour des tristes suites d'un mariage qu'il s'étoit tant applaudi d'avoir su ménager à son fils, il se promit bien à lui-même de ne plus se mêler de sa vie de marier personne. Et quoi qu'il desira que son fils cadet s'établît aussi, il ne vouloit pas lui en parler. Un jour cependant qu'ils étoient seuls: écoute, Silvestre, lui dit-il, " tu fais que depuis la mort de ta pauvre mere, c'est toujours moi qui ai pris soin des affaires du ménage; mais je suis vieux, ce soin me fatigue, & tu n'y est pas accoutumé; si je t'en chargeois, tu ne ferois rien qui vaille; il faut donc absolument une femme dans la maison, & que toi ou moi nous nous marions. . . . J'aimerois mieux que ce fut toi, parce que tu est plus jeune: je ne veux cependant ni te gêner, ni te contraindre, & si tu connois quelque jeune fille qui te convienne, sois sûr de mon aveu, pourvu que ce ne soit pas l'argent seul qui te détermine. Ce que je t'en laisserai fera

toujours fuffifant pour te faire vivre honnêtement dans notre état, & je ne voudrois pas que tu fuffes feulement tenté d'en changer; s'il eft poffible, mon fils, ne te détermine que pour une femme qui foit douce, laborieufe, économe, rangée, & qui ait eu un mot les vertus oppofées aux défauts de Thérèfe, qui rendent ton frere fi malheureux". Silveftre fut d'abord effrayé du difcours de fon pere, dont le commencement lui fit craindre qu'il ne voulut lui propofer quelques femmes riches qu'il étoit bien réfolu de refufer. La fuite du difcours de Silvain le raffura, & la fin fit briller la joie dans fes yeux. Il aimoit tendrement, & depuis long-tems une jeune fille, douée de toutes les qualités que lui prescrivait fon pere dans le choix d'une époufe. [C'étoit nous dit Mr. de N., en interrompant fa lecture, cette même femme que vous venez de voir & qui vous a tant plu] elle fe nomme Rofine, fon pere étoit un garçon charpentier, honnête homme & bon ouvrier, mais qui s'étant marié jeune, avoit eu d'abord des enfans, & n'avoit jamais pu affez amaffer d'argent pour acheter une maîtrife. Son travail cependant, fecondé par les foins d'une femme fage & économe, lui fournisfoit

les moyens de soutenir son ménage , lorsque cette femme fut attaquée d'une maladie de langueur qui l'emporta au bout d'un an. Rosine à cette époque en avoit au plus quinze : elle crut ne pouvoir mieux honorer la mémoire de cette mere chérie , qu'en suivant exactement les leçons de sagesse & de conduite dont elle lui avoit toujours donné l'exemple , & dont , sur-tout dans les derniers momens de sa vie , elle n'avoit cessé de lui recommander la constante pratique. Rosine se levoit toujours avec le soleil , après avoir fait habiller & prier ses deux sœurs cadettes , [âgée l'une de 8 , l'autre de 7 ans ,] elle apprêtoit le déjeuner pour la famille , envoyoit les deux enfans dans une école gratuite [qu'une Dame riche avoit établie dans le voisinage] & s'occupoit , pendant que le pere étoit à son ouvrage , à tout arranger , & nettoyer dans leur petite maison , & à faire le dîné bien simple , mais toujours bon. Le reste de son tems étoit employé à coudre , tricoter , &c.

Elle accoutumoit ses sœurs à raccommoder elles-mêmes leurs hardes. “ Si vous ne re-
 » faites pas d'abord le point qui s'est dé cousu
 » aujourd'hui , leur disoit-elle , demain il fau-
 » dra en refaire quatre , & dans huit jours le
 » mal fera irréparable ,

Rosine étoit de plus jolie comme un ange, & aussi sage que belle : un grand seigneur de ce canton qui l'avoit vue chez sa femme, où elle étoit allée reporter de l'ouvrage, en devint éperduement amoureux. Il étoit jeune, aimable, riche; il employa tous les moyens de séduction imaginables pour la faire succomber; elle résista à tout, il finit par l'admirer, l'honorer, & lui promettre sa protection pour elle & pour tous ceux pour qui elle voudroit la réclamer.

On devine aisément que l'heureux Silvestre eut peu de peine à obtenir l'aveu de son pere pour offrir sa main à une fille telle que Rosine; elle avoit alors dix-neuf ans, mais quoiqu'elle trouva Silvestre fort à son gré, elle se seroit difficilement résolue à quitter son pere, si celui-ci ne l'avoit exigé, en lui représentant que ses sœurs (grace à l'éducation qu'elle leur avoit donnée) étoient en état de la remplacer auprès de lui.

Aucun ménage n'étoit plus uni & plus heureux que le ménage de Silvestre & de Rosine, & rien ne manquoit à leur félicité que d'avoir des enfans; mais plus de deux ans s'étoient écoulés sans que Rosine eut eu seulement l'apparence d'une grossesse: quelquefois Silvestre s'en affligeoit: alors Rosine le consolait en lui représentant qu'ils n'a-

voient pas le droit de s'attendre à toutes les especes de bonheur. "Vois, mon bon
 » ami, [lui disoit-elle] combien nous avons
 » déjà de graces à rendre à Dieu. Ton pere
 » se porte bien, il est content de nous,
 » nous avons moyennant un travail modéré,
 » de quoi vivre bien selon notre état, nous
 » pouvons même quelquefois soulager les
 » malheureux. Nous nous aimons, nous ne
 » nous disputons jamais. Ah! craignons si
 » nous osons demander d'autres biens à Dieu,
 » qu'il ne nous punisse de notre témérité,
 » en nous accordant des enfans qui feroient
 » peut-être notre malheur. Si j'avois un gar-
 » çon qui ressembloit à Urbain, ou une fille
 » qui eut le caractère de Thérèse, ne re-
 » gretterions-nous pas tous les jours de no-
 » tre vie d'avoir demandé à Dieu qu'il nous
 » donne des enfans. Ah! laissons faire le bon
 » pere & soyons contents du bonheur qu'il
 » nous accorde, il connoit mieux que nous
 » celui qui nous convient". Silvestre avouoit
 que Rosine avoit raison, & la quittoit con-
 tent.

Ce fut à cette époque à-peu-près que Thérèse mourut d'une fièvre chaude; elle laissa toute sa maison dans le plus affreux désordre. Urbain pour s'étourdir sur le mau-

vais état de ses affaires passoit tout son tems au cabaret. Un jour qu'il étoit pris de vin, il eut avec un de ses amis de bouteille, yvre comme lui, une querelle qui se termina par des coups de poings. Urbain eut le malheur d'en donner un si bien appliqué à son adversaire, qu'il le renversa sur le pavé, où il se cassa la tête. Cet accident auroit pu conduire Urbain sur l'échafaud, si ce seigneur qui avoit promis sa protection à Rosine, ne fut parvenu par son crédit à assoupir l'affaire, à condition d'envoyer le coupable aux grandes Indes avec les trois lettres, H. H. H. [1].

Urbain en partant recommanda fortement à son pere & à son frere le seul enfant que

[1] En Hollande, quand un homme se conduit mal, au point de faire craindre à sa famille qu'il ne la déshonore, celle-ci obtient aisément du Magistrat de l'envoyer aux Indes : les directeurs de la Compagnie lui remettent alors une lettre pour le conseil de Batavia, sur l'adresse de laquelle il y a ces trois lettres, H. H. H. qui expriment un ordre de le retenir dans son exil. Aucun capitaine de navire n'oseroit alors se charger de le ramener en Europe. Si l'exilé cependant a une bonne conduite, soutenue pendant plusieurs années, il obtient sans peine la permission de revenir dans sa patrie.

Thérèse lui avoit laissé; ceux-ci s'en chargèrent avec plaisir, & le remirent à Rosine pour l'élever; c'étoit un petit garçon charmant, de deux à trois ans, que Rosine aimoit déjà tendrement, & auquel elle avoit dès sa naissance donné plus de soins que sa propre mere. Aussi le reçut-elle avec la plus vive joie, & lui promit en l'embrassant de ne jamais l'abandonner, mais de le regarder toujours comme son propre fils. Le petit Felix de son côté s'attacha uniquement à elle, & se rendit dans la suite, & par sa conduite & par sa reconnoissance, de plus en plus digne des bontés que lui témoignoit Rosine; il étoit d'ailleurs de la plus jolie figure, & les qualités de son cœur & de son esprit y répondoient parfaitement.

Trois ou quatre ans après l'adoption de Felix, Rosine au bout de six ans de stérilité devint enceinte. La joie de Silvestre fut un peu troublée par l'idée de l'embarras où il imaginoit pouvoir se trouver d'accorder les promesses qu'il avoit faites à Felix, avec ce qu'il devoit à son enfant. Mais Rosine n'eut pas de peine à le tranquilliser sur ce point: « quand nous aurions plusieurs en-
 » fans, lui dit-elle, leur existence ne peut
 » nous dégager des promesses volontaires
 » que nous avons faites à un pauvre orphe-

„ lin , & qui fait si ce n'est à cette bonnē
 „ action que nous devons la grace que Dieu
 „ nous fait d'avoir des enfans. Ah! mon
 „ ami, confions-nous à sa Providence, elle
 „ ne peut pas nous envoyer un bien dont
 „ la condition seroit de manquer à un de-
 „ voir. Si j'ai un fils, ils fera l'ami, le frere
 „ de Félix ; celui-ci plus âgé nous aidera à
 „ l'élever, & lui rendra l'education qu'il a
 „ lui-même reçue de nous. Si j'ai une fille...
 „ Eh bien ! elle sera sa sœur, & qui fait si
 „ nous ne pourrons pas un jour les marier
 „ ensemble”. Ces réflexions tranquilliserent
 Silvestre. Rosine accoucha fort heureuse-
 ment d'une fille, qui fut nommée Claire.
 Les deux enfans furent élevés ensemble, avec
 les mêmes soins, avec les mêmes principes
 d'ordre & de vertus; ils s'aimoient comme
 frere & sœur, se disputoient quelquefois, se
 cherchoient un moment après. Felix s'auto-
 risoit souvent de l'âge qu'il avoit de plus
 que Claire pour lui faire des remontrances
 qui la fâchoit & l'aigrissoit; rien enfin n'an-
 nonçoit dans ces jeunes gens, ce senti-
 ment de préférence l'un pour l'autre, si né-
 cessaire pour rendre un mariage heureux.
 Rosine s'en affligeoit; elle voyoit avec in-
 quiétude approcher le tems de les unir, que
 Silvestre avoit fixé à vingt-quatre ans pour

Felix, & à dix-huit pour Claire. Elle ne vouloit cependant rien faire pour empêcher ce mariage, suivant son principe, de se confier en la Providence; elle espéroit que celle-ci feroit naître quelque événement qui pourroit la tirer d'embarras; son attente ne fut point trompée.

Le moment marqué par Silvestre étant arrivé, il fit venir Felix & lui parla ainsi. " Il est tems, mon cher Felix, que je te prouve, la vérité de mon affection, que je m'acquitte de la promesse que je fis à ton pere de te traiter toujours comme mon propre fils. Je ne puis mieux la remplir qu'en te donnant ma fille Claire pour épouse; tu fais combien elle m'est chere. J'ai refusé pour elle plusieurs partis: un entr'autre très-avantageux, & que j'ai tout lieu de croire qui ne lui auroit pas déplu. Mais rien n'a pu me faire manquer à la résolution que j'avois prise en ta faveur, reçois-là donc de ma main, comme ce que j'ai de plus précieux: partage tous ses droits à notre bien, à notre affection: rends-la heureuse, c'est tout ce que je te demande".

Felix, dès les premiers mots du discours de son oncle, se troubla, changea de couleur, & lorsqu'il eut fini, il se jetta à ses pieds en fondant en larmes; " mon pere,

» mon bienfaiteur, je vous dois tout. Eh !
 » ne ferois-je pas le plus vil des ingrats, si
 » j'acceptois vos dons avec la certitude de
 » ne pouvoir remplir la seule condition que
 » vous y mettez, celle de la rendre heu-
 » reuse ? Pourroit-elle l'être avec un mari
 » dont le cœur seroit à une autre ? Ah ! ren-
 » dez son bonheur plus assuré, donnez-lui
 » celui qu'elle aime, & laissez-moi déplorez
 » toute ma vie le malheur de n'avoir d'au-
 » tres preuves de reconnoissance à vous
 » donner que le refus de vos bienfaits ;
 » bannissez-moi de votre maison, rendez-
 » moi à toute la misere dont vos bontés
 » m'avoient tiré ; grace à l'éducation que
 » vous m'avez donnée, je pourrai gagner
 » ma vie en travaillant, je ne vous ferai
 » jamais de honte par ma conduite, mais
 » permettez-moi de vous chérir toute ma
 » vie comme mon pere & mon bienfaiteur".

Silvestre, quoique touché au fond du
 cœur, marqua la plus vive colere, appella
 Felix *ingrat*, *insolent*, l'auroit chassé de
 chez lui sans Rosine qui accourut au bruit,
 & fit retirer Felix. Elle savoit qu'il ne falloit
 pas dans le premier moment s'opposer à la
 colere de son mari, elle la laissa s'exhaler
 & n'eut pas de peine ensuite à l'adoucir, en
 lui représentant le beau côté du procédé de
 Felix.

Félix. Rappelle-toi , lui dit-elle , le tems de notre mariage ; combien de fois ne me jurois-tu pas que quand on t'offriroit pour femme la demoiselle du château , tu la refuserois pour moi ; peux-tu donc vouloir tant de mal à Félix de penser comme tu faisois alors ? Qui fait d'ailleurs si nous ne devons pas à ce refus le bonheur de notre fille. Il y a déjà du tems que j'ai remarqué entr'elle & ce jeune Laurent à qui tu l'as refusée , des signes d'intelligence , qui m'ont fait soupçonner qu'ils s'aimoient : marions-les ensemble ; Laurent est un bon garçon qui se conduit bien , Claire ne pourra qu'être heureuse avec lui. Silvestre se rendit aux raisons de sa femme , pardonna à Félix. Claire à son grand contentement épousa Laurent , & tout le monde fut content.

Mais la prudente Rosine en faisant le bonheur de sa fille vouloit aussi celui de Félix ; elle exigea de lui qu'il lui ouvrit son cœur comme à sa meilleure amie , & qu'il lui dit le nom de la personne pour qui il avoit refusé Claire. Félix lui conta alors que s'étant trouvé l'année précédente au village voisin , à une danse sous l'ormeau , il y avoit vu une jeune fille qui l'avoit frappé par son air de douceur & de modestie plus encore que par sa beauté , qu'on lui dit

qu'elle se nommoit Lucette, qu'elle demeurait avec sa mere, veuve & pauvre, mais respectée par son caractère & par ses vertus, que toutes deux gagnoient leur vie à coudre en linge, mais qu'elles avoient bien de la peine. Je n'aurois peut être plus pensé à Lucette, pour suivit Félix, sans un accident qui me la fit encore plus remarquer; un jeune enfant qui couroit entre les danseurs tomba sur une pierre & se blessa la tête: Lucette qui dans ce moment dançoit avec moi, courut à lui avec précipitation, le releva, le consola, essuya ses larmes, & son sang avec son mouchoir, & mit sur sa blessure qui étoit légère, de l'emplâtre d'Angleterre qu'une Dame qui nous regardoit danser lui donna. Mais Lucette ne voulut plus se mêler à la danse, & passa le reste de la soirée à amuser son petit malade qu'elle avoit placé sur ses genoux. Ah! ma mere, si vous l'aviez vue, vous l'auriez aimée comme moi, j'ai cru de vous voir vous-même. Je sentis dans ce moment que je ne pouvois jamais me marier à d'autre qu'à Lucette. Rosine écouta avec intérêt le récit de Félix, & lui promit de faire son possible pour le rendre heureux; mais comme il seroit imprudent, ajouta-t-elle en riant, d'en croire aveuglement un amoureux sur les louanges qu'il

donne à sa maîtresse , je m'informerai moi-même de ce qui regarde Lucette , & pour cela , j'irai demain au village où elle demeure dans lequel j'ai plusieurs connoissances. Dès le lendemain , Rosine tint sa promesse & n'épargna rien pour se mettre bien au fait de l'état, du caractère & de la conduite de Lucette & de sa mere : tous les témoignages furent d'accord , tous furent conformes à ce que Félix lui avoit dit : l'état de ces femmes n'étoit pas assez brillant pour avoir des envieux intéressés à ne pas leur rendre justice. Sous prétexte d'ouvrage qu'elle leur apportoit , Rosine se rendit à leur humble demeure ; c'étoit une chambre fort petite , mais propre , bien arrangée ; un lit d'étoffe de laine grossiere , quatre chaises de paille , un petit miroir , un grand coffre , une armoire à une porte peinte en gris , quelques pieces de bâteries de cuisine & de vaisselle de terre , voilà en quoi consistoit l'ameublement.

C'étoit l'heure du dîner ; une serviette grossiere , mais bien blanche , couvroit une table de sapin , une écuelle de soupe où il n'y en avoit que pour une personne , une assiette de pommes-de-terre cuites sous les cendres , un petit morceau de beurre , un autre de fromage , du pain bis , & une cru-

che de bierre compofoient tout le dîné : la mere qui se nommoit Marcelle n'avoit guere que quarante ans , & paroiffoit avoir été très-jolie. Rofine pria la mere & la fille de ne pas interrompre leur dîner pour elle , que comme elle étoit fatiguée , elle fe reposeroit un moment en caufant , & remarquant que Marcelle étoit un peu pâle & maigre , elle lui demanda fi elle étoit malade : “ Hélas oui , ma bonne voisine , répondit Marcelle , j'ai depuis fix femaines une fievre quarte qui me tourmente , & fans ma pauvre Lucette qui travaille & me fert nuit & jour , je ferois déjà morte de mal & de mifere ”. — Ne vous affligez pas , ma chere & bonne mere , lui dit Lucette , votre fievre a déjà beaucoup diminué , vous favez que le médecin a dit qu'il ne falloit plus qu'une bouteille de quina pour vous guérir tout-à-fait , je l'irai chercher ce foir en reportant des chemifes que j'ai achevé de coudre , & je la payerai de l'argent que je recevrai de mon ouvrage ”. — Fh quoi , reprit Rofine , l'apothicaire ne vous la donnera-t-il pas à crédit ? — Il ne s'y refuferoit pas , répondit la mere , mais ce n'est pas ma coutume ; c'est cette facilité de prendre à crédit qui ruine les pauvres gens ; j'aimerois mieux mourir que de laiffer à ma pauvre Lucette une feule dette à payer , elle

aura déjà assez de peine fans cela. ,

Rosine se retira pénétrée d'estime & de respect pour ces dignes femmes. En passant devant la maison de l'apothicaire qui étoit aussi le médecin du village, elle lui recommanda expressément le soin de la santé de Marcelle, en le priant de ne pas épargner les visites qu'elle lui payeroit toutes, ainsi que les trois quarts des remedes, le priant de n'en mettre qu'un quart sur le compte de Marcelle; mais sur-tout, ajouta-t-elle, cachez-lui cette dernière circonstance, sa délicatesse en souffriroit, je ne veux pas la blesser.

En retournant chez elle, Rosine trouva Félix sur le grand chemin qui venoit à sa rencontre, inquiet & impatient de savoir l'effet de ses enquêtes; il fut comblé de joie en l'apprenant; je ne m'arrêterai pas à détailler les moyens employés par Rosine pour faire réussir ce mariage, c'est assez de vous dire qu'il fut conclu & qu'il rendit Félix & Lucette les plus heureux des époux. Ils restèrent chez Silvestre, parce que Claire suivit son mari chez son pere. Marcelle auroit pu demeurer avec sa fille, on l'en pressa, mais elle préféra de vivre seule dans sa petite chambre du produit de son ouvrage à être à charge à qui que ce fut. Félix cepen-

dant ne la laissa jamais manquer de rien.

Voilà dit Mr. de N. en ployant son manuscrit, une histoire bien simple, mais qui présente le tableau d'une félicité domestique qui n'a sa source que dans la vertu, l'esprit d'ordre, & la bonté soutenue de la plus entière confiance en Dieu. Si elle vous a recréé, je pourrai dans une autre soirée, et vous lisant l'histoire d'Urbain, vous présenter les tristes suites des défauts contraires à ces vertus.

Par un Abonné.

Sur un nouveau genre de traduction.

L'ON a beaucoup écrit sur l'art de traduire, on a fait des milliers de traductions, & cependant nous en avons fort peu de bonnes. Les Anglois vantent l'Homère de Pope, les Italiens, le Virgile d'Annibal Caro; nous ne pouvons leur opposer que les Georgiques de Delille. Les Dacier, Les Sanadon, les Desfontaines, &c. ne sont pas supportables pour quiconque peut lire leurs auteurs originaux.

Pour moi, je crois avoir découvert un art de traduire tout particulier; il ne s'agit

point ici de langues étrangères, mortes ou vivantes; il s'agit de traduire ce qui nous est dit dans notre propre langue; je m'explique. J'ai souvent remarqué combien il seroit utile dans le commerce de la vie, de pouvoir bien entendre les gens qui nous parlent ou nous écrivent, moins encore ceux qui ne savent pas s'exprimer clairement, que ceux qui se rendent intelligible de dessein formé. Je prens un mot honnête pour désigner ce qu'une personne moins polie que moi appelleroit mentir; & je dis que pour n'être pas dupe dans mille & mille occasions, il est très-nécessaire de traduire *ce que les hommes disent en ce qu'ils pensent*. Je conviens que cet art de traduire n'est pas plus facile que l'autre, & je doute qu'aucun passage de Perse ou de Tacite soit plus obscur que les inversions de l'intérêt & les tournures de l'amour propre. Je suis loin de m'ériger en docteur dans cet art important. Je serai assez fier d'en avoir seulement donné l'idée; je laisse à d'autres le soin de perfectionner ma découverte: peut-être parviendrai-je quelque jour à former de cette science un système, & à en donner des préceptes. En attendant, je la rendrai sensible par quelques exemples.

Un homme vient d'être nommé à une place importante; vous en rencontrez un

autre qui étoit sur les rangs pour le même emploi ; il ne manque pas de vous dire pis que pendre du premier ; il l'accuse d'ineptie , de friponnerie ; il accumule contre lui les inculpations & les injures ; mais vous parlât-il sur ce ton deux heures entières , tout ce qu'il vous dira se réduit par un seul mot : *envieux*.

Allez à la Bourse , vous entendez quelqu'un demander d'un air indifférent : a-t-on du Livourne , de l'Hambourg ? A combien le fait-on aujourd'hui ? Ne vous pressez pas de répondre : l'enquêteur fait le cours mieux que vous ; mais il cherche quelqu'un qui ne le sache pas pour lui vendre plus cher. Traduisez sa question par celle-ci : *voulez-vous acheter du Livourne , de l'Hambourg , j'en ai à placer*.

Un jeune fat dit de Céphise , qu'elle est belle à la vérité , mais qu'elle est gauche , & sans la moindre grace , qu'elle se met mal , qu'elle n'a point de goût , &c. . . . Cela veut dire qu'il a fait la cour à Céphise , & qu'elle l'a dédaigné. Un mari me disoit l'autre jour que sa femme avoit des dispositions merveilleuses pour les mathématiques ; qu'un jeune savant de ses amis avoit la complaisance de venir les cultiver , que depuis trois mois il s'enfermoit presque tous les jours deux heu-

rès avec elle, & qu'il lui avoit dit dernièrement que Madame commençoit à faire des équations du second & troisieme degré... Je n'ai pas voulu traduire ce discours au confiant époux.

Regle générale: toutes les fois qu'un homme semble parler contre son intérêt, toutes les fois qu'affectant la modestie, il s'accuse lui-même de quelque défaut; prenez garde, il y a matiere à traduction. Aussi ne puis-je approuver les auteurs dramatiques, lorsqu'ils introduisent sur la scene un frippon avouant tout crument sa turpitude; ils manquent alors à la vérité, & à la nature dont ils ne devroient jamais s'écarter: un coquin ne convient pas si franchement de ce qu'il est; il se garde sur-tout d'en convenir avec autrui; il fait plus, il se cache à lui-même autant qu'il le peut, & commence à mentir à sa propre conscience. Le grand Racine me paroît être tombé une fois dans cette faute, lorsqu'il a fait dire à Narcisse :

Et pour nous rendre heureux perdons les misérables.

Cela peut cependant à la rigueur s'excuser de la part d'un homme aussi vil & aussi méchant que cet affranchi; on peut dire qu'il trouve tout simple d'abandonner les mal-

heureux & de les perdre pour s'élever sur leur ruine. Mais quand on fait dire à un flatteur, à un égoïste, qu'il est égoïste ou flatteur, on le fait manquer à la première règle qu'il doit s'être imposée, celle de tromper les autres.

Voyez ce parfait Molière, s'il a fait dire une seule fois à Tartuffe qu'il est un imposteur, excepté dans le moment où il fait bien qu'Orgon ne le croira pas, & que sa confession sera prise par lui pour un acte d'humilité chrétienne ? Est-il poussé à bout par le sage Cléante, voyez comme il s'en tire.

Il est, Monsieur, trois heures & demie ;
 Certain devoir pieux me demande là-haut,
 Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

Cela se traduit, mot à mot, par : je suis un coquin qui ne fait plus que vous répondre,

Négociateurs, politiques, commerçans, juges, amans, voulez-vous connoître la vérité ? Ne vous arrêtez pas aux mots qu'on vous dit ; traduisez, traduisez ; & souvenez-vous que ce n'est presque jamais le *sensus obvius* qui est le sens véritable.

Heureux deux amis, qui, en conversant ensemble seroient certains de s'entendre jus-

qu'au moindre mot, & de n'avoir jamais besoin de se traduire ! mais où sont-ils les amis de cette espece ?

B. L.

A N N O N C E .

Épître à l'azile que j'aurai, suivie de deux fables, du chant d'une jeune Sauvage, de l'Épître à Henriette Sercey, & des réflexions d'un ami des talens & des arts, par Madame de Genlis. A Hambourg, chez P. F. Fauche, Imprimeur & Libraire, 1796.

QUELQUE différence qu'il puisse y avoir entre nos opinions & celles des auteurs dont nous annonçons les ouvrages, la justice commande l'éloge lorsqu'ils nous paroissent le mériter, & qu'il ne s'agit que de littérature.

Même sans nom d'auteur, le recueil que nous annonçons auroit du succès par les morceaux charmans qu'il contient, & le nom de Mme. de Genlis ne peut qu'augmenter encore la curiosité du public pour cette production nouvelle de cette femme célèbre.

En lisant la première épître, on se laisse entraîner dans l'azyle délicieux mais simple, que l'imagination de l'auteur a créé.

Le cœur applaudit à ces trois vers :

Ah ! dans ma modeste chaumière,
 Comme les voyageurs seront tous accueillis,
 Et les Français sur-tout, *fussent mes ennemis.*

L'ame est satisfaite, elle s'éleve à la description que renferme ceux-ci :

Et je regrette en soupirant
 Ce jour pur, qui pour moi fut à peine un
 moment

O combien la pensée & sublime & rapide

Dans le silence & le recueillement !

C'est en elle que réside

L'existence & le sentiment ;

Vague & profonde, nul langage

N'est digne de la peindre & de la retracer,

Comme celle de Dieu, dont nous sommes
 l'image,

Sans aucun idiôme elle peut s'exercer.

Souffle de l'Éternel, vive & prompte lumière,

Dans ses impétueux élans,

Elle embrasse à la fois tous les modes du
 tems,

En conservant la jouissance.

Du présent fugitif, elle peut se saisir

Du passé qui n'est plus & du sombre avenir,

Sans effort elle s'élançe

Dans les champs de l'éternité.

Rien ne sauroit borner sa suprême puissance ;

L'infini, l'immensité,

Lui furent accordés & forment son essence.

Lorsqu'on peut extraire de telles idées & de tels vers d'un ouvrage, l'éloge qu'on donne à ces idées & à ces vers devient un sentiment qui se répète dans ce petit recueil à la lecture de deux fables charmantes que nous allons faire connoître à nos lecteurs.

Le cerisier naturel & le cerisier à fleurs doubles.

Il est une heureuse culture,
 Qui, fécondant la nature,
 La consulte & la suit pour ne pas s'égarer ;
 Un Jardinier habile & sage
 Sait l'embellir sans l'altérer.
 Si plus ambitieux il osoit davantage
 Il se repentiroit de sa témérité.
 Dieu nous donna la noble faculté
 De cultiver & d'orner son ouvrage ;
 Mais il nous prescrivit de suivre son dessein ;
 De n'y porter qu'une timide main,
 D'exécuter avec prudence
 Le plan conçu dans sa sagesse immense.
 A l'extrémité d'un jardin,
 Se trouvoient près d'une fontaine
 Deux cerisiers fleuris : l'un entr'ouvroit à
 peine
 Son jeune bouton naissant,
 Et déployoit modestement
 Sa tendre fleur simple & champêtre.
 L'autre plus avancé s'empressoit de paroître

Et d'étaler arrogamment
 Les feuilles doubles & nombreuses
 De toutes ses fleurs orgueilleuses.
 Est-il bien vrai, dit-il à son voisin,
 Que nous soyons d'une espèce semblable ?
 Et te paroît-il croyable
 Que, nés dans le même jardin,
 Nous ayons tous deux le même âge ?
 Regarde donc mes fleurs & mon feuillage ;
 J'ai tous les charmes du printems ;
 Et tes foibles boutons, honteux & languissans
 Sont presque tous fermés ; mais il est assez sage
 De se cacher & d'être un peu sauvage ,
 Lorsqu'on est dépourvu d'éclat & de beauté,
 Et qu'on ne possède en partage
 Que l'humble médiocrité.
 Je le vois bien , mes fleurs te paroissent dif-
 formes ,
 Répondit le modeste & simple cerisier ;
 Je fus soigné pourtant par un bon Jardinier.
 Mais qui ne s'attache qu'aux formes ,
 Et qui veut nous comparer
 Doit en effet te préférer ;
 Malgré l'extrême différence
 De nos destins , de nos penchans
 Je suis ton frere , je le sens !
 Je ne puis envier ta brillante apparence
 Et tous ces dons éblouissans ,

Qui te rendent si fier : ta seule jouissance
 Est d'attirer les regards du passant :
 Je suis un objet d'espérance
 Et tu n'es qu'un vain ornement :
 Quelle sera ton existence ,
 Lorsque , sur la fin du printems
 Toutes ces fleurs épanouies ,
 Eparfés sur la terre & le jouet des vents -
 Seront détruites ou flétries ?
 Tu brilles , il est vrai , d'un éclat radieux ,
 Tes rameaux élégans font le charme des
 yeux ;
 Cependant , daignes me croire ;
 Ah ! la véritable gloire
 Est d'être utile au fol qui nous produit :
 Ta stérile beauté , ta frivole parure
 Trompent le vœu de la nature :
 Tu ne porteras point de fruit !

Le diamant brut & le diamant taillé.

A peine sorti de la terre ,
 Un diamant tout brut admiroit la beauté
 D'un diamant poli , dont l'eau nette & bien
 claire ,
 En réfléchissant la lumière ,
 Sembloit repandre la clarté.
 Quels feux brillans , dit-il ! quelle est donc ta
 nature

- Etre sublime , être resplendissant !
 Comment t'appelle-t-on ? Je suis un diamant ,
 Tout comme toi , je te le jure ,
 Répondit l'autre ; & peut-être ton prix
 Surpasseroit le mien , si l'art eut entrepris
 D'enlever ta rouille grossiere.
 La gratitude & l'équité
 Me font en toi reconnoître mon frere ;
 Et de mon éclat si vanté
 Je rends graces au lapidaire ,
 Au lieu d'en tirer vanité.

En admirant la modestie du diamant poli , nous nous permettrons de lui observer qu'entre les diamans bruts , même avant qu'ils passent chez le lapidaire , il existe déjà des différences en grandeur , épaisseur , qualité. Ce qui fuit ces fables est intitulé : *Le chant d'une Sauvage* : imitée de Montaigne , & composée pour être mise en musique , cette piece véritablement originale nous a paru ingénieuse & d'un nouveau genre , les deux derniers couplets sur-tout ont la naïveté du sentiment.

Enfin , le morceau en prose qui termine ce recueil a le grand mérite de présenter au lecteur des rapprochemens bien contrasté entre les égards qu'on eut dans tous les tems ,
 dans

dans tous les siècles, mêmes les plus barbares, pour les hommes distingués par leurs talens, leurs arts, ou leurs sciences; & la férocité avec laquelle ils ont été immolé à la rage des tyrans, produits par la révolution Française.

A N E C D O T E

DE LA VIE DE THOMAS PAINE.

Extraite de son ouvrage intitulé , du droit de l'homme, seconde partie, chapitre V.

Tous les papiers nouvelles ont si souvent entretenu le public de cet apôtre de la liberté, devenu fameux par ses opinions, que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur donnant cet extrait dans lequel il se dépeint lui-même.

“ Dans ma première jeunesse, à peine
 „ âgé de 16 ans, & point encore formé,
 „ le faux héroïsme d'un instituteur, qui
 „ avoit servi sur un vaisseau de guerre,
 „ m'avoit tellement échauffé l'imagination,
 „ qu'enflammé d'un desir vague de cher-
 „ cher des aventures, je m'abandonnai au
 „ hazard, & fus m'engager à bord du cor-
 „ faire le Diabie, que commandoit le capi-

» taine Déath; mon pere Quaker, & qui
 » d'après ses principes me regardoit comme
 » un homme perdu, si je suivois cette pro-
 » fession, parvint par ses tendres remon-
 » trances à me détourner de ce dessein té-
 » méraire, & j'y renonçai pour ce mo-
 » ment; mais l'impression qu'avoit fait sur
 » moi ses conseils, s'effaçant peu à peu, &
 » mon imagination reprenant le dessus, je
 » me tendis quelque tems après, à son insçu,
 » à bord du corsaire le Roi de Prusse, &
 » sous les ordres du capitaine Mendes.

» Malgré un aussi chétif commencement,
 » & au milieu de tous les désagrémens au-
 » quel ma jeunesse fut exposée, je suis fier
 » de pouvoir ajouter, que doué d'une conf-
 » tance que rien n'a jamais ébranlé, d'un
 » désintéressement qui m'attira la considéra-
 » tion générale, je n'ai pas seulement con-
 » tribué à fonder dans le monde un nouvel
 » empire, basé sur un systême de gouver-
 » nement tout-à-fait neuf, mais que je me
 » suis aussi acquis quelque gloire comme
 » écrivain politique, carrière dans laquelle
 » il est plus difficile de se distinguer que
 » dans toutes les autres. & que l'aristocratie,
 » malgré tous les secours qu'elle
 » avoit, & tous les ressorts qu'elle a em-
 » ployé, n'a jamais pu atteindre".

Après cet aveu modeste qui annonce pour le moins un intérêt de vanité chez Paine; il nous raconte, qu'à sa première entrée dans le monde, ce ne fut point l'intérêt propre qui le porta à diriger ses réflexions sur les objets politiques; il appelle en témoignage sa vie entière jusqu'à ce moment, mais ajoute-t-il: " Je prévis le cas où je pourrois
 „ être utile, & je suivis l'impulsion de mon
 „ cœur. Je ne lus point, je n'étudiois point
 „ les opinions des autres, je me bornois à
 „ réfléchir moi-même.

„ Lors de la déclaration de l'indépen-
 „ dance des Etats-Unis, le Congrès me
 „ nomma unanimément à mon insçu, son
 „ secrétaire des légations, j'acceptai avec
 „ plaisir ce poste, parce qu'il me procuroit
 „ les moyens de connoître les ressources des
 „ diverses puissances, & de jeter un coup-
 „ d'œil dans leur administration; mais un
 „ mécontentement s'étant élevé entre le Congrès
 „ & moi, sur le plein pouvoir qu'il avoit
 „ accordé à Silas Déan, je résignai ma place,
 „ en refusant dans le même tems les pré-
 „ sents qui m'étoient offerts par les ministres
 „ de France & d'Espagne, Gérard & Mirales.
 „ J'avois à cette époque acquis une con-
 „ fiance si entière des Américains; j'avois
 „ tellement prouvé ma propre indépen-

„ dance, que je m'élevois comme écrivain
 „ politique, à un rang auquel aucun autre
 „ homme dans aucun pays n'avoit jamais
 „ pu parvenir; & n'étant dirigé par aucun
 „ intérêt propre, la louange, ni le blame,
 „ l'amitié, ni la calomnie, en un mot, au-
 „ cune querelle particuliere ne put chan-
 „ ger ma résolution de prêcher aux peuples
 „ les vérités que j'avois découvertes &
 „ reconnues pour telles.

„ C'étoit par l'Angleterre que je voulois
 „ commencer, & pendant la guerre vers la
 „ fin de l'année 1780, je formai le projet
 „ d'y passer incognito; j'étois convaincu
 „ que si je pouvois arriver dans la grande
 „ Bretagne, y rester inconnu, & avec fû-
 „ reté, seulement le tems qu'il me falloit
 „ pour y publier mon ouvrage, je serois
 „ parvenu à deffiler les yeux du peuple
 „ Anglois sur la folie & les abus de leur
 „ gouvernement.

„ Trop éloigné de Washington pour lui
 „ communiquer mes projets, je m'en ou-
 „ vris au général Green, alors à Philadel-
 „ phie: il entra pleinement dans toutes mes
 „ vues; mais l'aventure d'André, arrivée
 „ alors, lui donna tant d'inquiétude sur
 „ mon sort, si je passois en Angleterre, qu'il

» m'écrivit de la façon la plus pressante
 » pour m'engager à renoncer à ce voyage;
 » ce que je fis, mais avec beaucoup de
 » peine.

» Bientôt après, j'accompagnai en France
 » le colonel Laurent, chargé des affaires du
 » Congrès. Nous arrivâmes à l'Orient, &
 » j'y restai pendant que le colonel Laurent
 » prit les devants pour se rendre à sa desti-
 » nation. Un événement arrivé durant mon
 » séjour dans cette ville, renouvela mes de-
 » sirs & mes projets; on y amena un pa-
 » quebot anglois, porteur des dépêches du
 » gouvernement, depuis Falmouth à New-
 » yorck. Il n'est ni rare, ni singulier qu'on
 » prenne un paquebot, mais il est presque in-
 » croyable qu'on puisse se saisir des dépê-
 » ches toujours renfermées dans une bourse
 » remplie de bâles & pendue à la fenêtre de
 » la chambre du pilote, pour qu'on puisse à
 » l'instant du danger la jeter au fond de la
 » mer. Quoiqu'il en soit, ces dépêches me
 » tombèrent dans les mains [1]; je les lus,

[1] Ceci est encore plus incroyable, & quelque
 idee que Paine nous donne de sa franchise par
 sa façon de parler de lui-même, il auroit du
 expliquer pourquoi les chefs de la marine d'O-

» & j'y vis tant d'ignorance dans le cabi-
 » net Anglois, que je repris toutes mes
 » vues. Néanmoins Laurent avoit tant de
 » répugnance à s'en retourner seul, à cause
 » d'une commission de 200,000 livres ster-
 » ling que nous avions en numéraire, que
 » je me rendis à ses instances, toujours
 » très-convaincu cependant que si je pouvois
 » passer en Angleterre, mon plan ne feroit
 » pas sans effets”.

Ce plan dont l'apôtre de la liberté ne se sentoit pas assez de courage pour être le martyr [comme le prouve les précautions qu'il vouloit prendre] étoit ainsi qu'il nous la dit, de produire une révolution en Angleterre. Son livre y fut en effet publié ; il y prononce une sentence de mort contre la Constitution Angloise, regardée depuis plus d'un siècle comme un modèle par toutes les nations de l'Europe. Et il remet au peuple Anglois qui, lui-même, se croit heureux par elle, le droit, & le soin de la renverser. Ce livre intitulé : *Droits de l'homme*, fut réimprimé à Philadelphie, & Paine croyant alors n'avoir plus rien à craindre s'en déclara pu-

rient, à qui cette bourse dût être remise, au lieu de l'envoyer au ministre à Paris, la remirent à un étranger.

bliquement auteur ; mais John Adams , vice-président du Congrès , trouvant ce livre rempli de sophismes , dont la publication étoit dangereuse à toutes les formes de gouvernemens & pouvoient produire de mauvais effets même en Amérique , chercha à les prévenir , par de sages & judicieuses observations.

On vit alors un coup-d'œil intéressant pour l'observateur. Deux athlètes de la liberté , tous deux élevés dans son sein , formés l'un & l'autre par Washington , avoir les idées les plus diamétralement opposées sur les droits des peuples , sur l'essence d'une constitution ; & John Adams , quelque attaché qu'il soit à sa patrie , défend la constitution , le gouvernement Anglois , & combat les principes révolutionnaires de Paine & de ses conforts.

Selon Paine , l'essence d'une constitution est d'avoir une forme visible , & des articles écrits : par tout où cela ne se trouve pas , il n'existe point de constitution ; il résulteroit de cette définition & du principe de Paine , qu'aucun peuple dans le monde , excepté le peuple Américain , n'auroit de constitution.

John Adams réfute vigoureusement ce principe ; il prouve 1°. que l'essence d'une constitution est , non les articles écrits , qui n'en

font que les documens , mais les principes fondamentaux qui composent le système du gouvernement qu'adopte un peuple.

2°. Qu'avant la période où nous sommes , & depuis des siècles , le mot de constitution étoit universellement connu & compris.

3°. Que dans la vraie acception de ce mot , l'Angleterre avoit une constitution depuis long-tems universellement admirée , & de laquelle la liberté forme le trait le plus caractéristique , ce qui donne la certitude qu'elle ne doit point son existence , ainsi que le prétend Paine , à la volonté arbitraire d'un conquérant , mais à la volonté libre d'un grand & puissant peuple. Qu'enfin les principes sur lesquels repose cette constitution , étoient établis en Angleterre huit siècles avant la conquête de Guillaume le conquérant , & que les Américains , qui par de bonnes raisons , en avoient rejeté quelque imperfection & redressé quelques abus , avoient cependant défendu & maintenu la plupart de ses principes.

Le vice-président les développe avec ce poids de logique que donne l'étude & l'expérience jointe à la réflexion , contre les sophismes d'un esprit exaspéré , assez vain pour se glorifier de ne devoir qu'à lui-même la

découverte des vérités apparentes sur lesquelles il fonde le droit prétendu des peuples de détruire leur gouvernement.

John Adams combat ce second sophisme avec la même supériorité qu'il a combattu le premier ; il prouve que les Anglois, liés par un contract social, n'ont aucun droit de renverser la constitution sur laquelle il est fondé aussi long-tems que le gouvernement n'opprime point les droits réels de la nation & que celle-ci peut se flatter d'obtenir légalement le redressement de quelques abus.

En invitant les Anglois à une révolution, Paine paroît croire qu'une nation change aussi aisément de constitution qu'un homme change de vêtemens ; mais plus profond & plus sensé, le vice - président du Congrès, après avoir dépeint tous les inconvéniens qu'entraîne une révolution populaire, démontre que les Anglois perdroient infiniment plus qu'ils ne pourroient y gagner.

TRADUCTION libre de quelques lettres écrites dans un voyage de l'Argovie & de la vallée de Ven. Article extrait des Etrennes Helvétiques allemandes de Zurich.

JE vous écris depuis l'auberge d'une petite ville, située sur la pente orientale de la montagne de Læger, qui fait partie de l'immense chaîne du Jura. Vous savez combien je suis passionné pour les voyages de montagnes, & vous pouvez juger par là du plaisir que m'a procuré celui que je viens de faire dans la montagne de Læger; montagne également curieuse pour le minéralogiste, l'historien & celui qui ne veut qu'admirer la nature. La petite ville & le château de Regensperg sont sur une hauteur qui est à trois lieues de Zurich. Je dirois qu'on y jouit de la vue la plus délicieuse & la plus étendue qu'on puisse imaginer, si je n'eusse été à une demie lieue de Regensperg, sur le dos de la montagne. J'y fus admirer le coucher du soleil avec quelques amis. Ah! quelle scène ravissante! Que tout ce que l'art peut produire de plus beau & de plus étonnant me paroïssoit foible à côté de ce spectacle! Les derniers rayons de cet astre

radieux éclairaient les prairies, les vallées & les montagnes. Le soleil disparut avec majesté, semblable à une belle ame qui se sépare de ses amis à la fin d'une carrière bienfaisante. La nuit étendit bientôt ses voiles, & nous engagea à retourner à Regensperg. Mais nous formâmes la résolution de jouir le lendemain du lever du soleil dans ces lieux enchanteurs.

Avant que je vous décrive le spectacle qui frappa alors nos regards, je dois vous parler de tous les objets qu'on embrasse depuis cette hauteur. On y apperçoit la fertile vallée de Ven, d'immenses plaines, des forêts pittoresques, & des villages qu'habite un peuple fortuné qui a sù fixer le contentement & l'aïfance dans ses humbles demeures. Là, paroît aussi la vallée de Regensdorf. Dans le lointain, l'œil découvre les contrées riantes que baignent les lacs de Zuric, de Grieff & de Kazen; la colline sur laquelle s'élevoit jadis le château de vieux-Regensperg, dont on ne voit que de tristes ruines: quelques contrées qu'arrosent la Reuse, l'Ar, le Limat, le Rhin; les chaînes majestueuses de l'Albis, de la montagne de Randen, de l'Irchel & du Jura, les forts de Kiburg, & de Lentzburg, les ruines de Brunck, de Habsbourg, & de Kuffenberg; quelques contrées des cantons de Zuric

& de Berne, de la Souabe & de la Forêt Noire. On voit enfin la chaîne immense des montagnes les plus élevées de l'Helvétie, depuis le Sentis dans le canton d'Appenzel jusqu'aux cîmes augustes du Gemmi dans le Valais. Rien n'égaleroit sans doute ce tableau sublime, si les ondes d'un lac baignoient le pied de cette montagne comme celles d'Albis & d'Uthli. O vous qui aimez admirer les beautés de la nature & livrer vos cœurs aux sentimens délicieux qu'elle inspire, arrachez-vous aux bras de la mollesse, & venez contempler comme nous, depuis cette hauteur, le lever de l'astre du jour ! La nuit régnoit encore sur la terre lorsque nous partîmes de Regensperg & tous les objets étoient confus à nos yeux. Mais déjà le matin commençait à paroître. Les astres pâlissoient. Des nuages colorés annonçoient l'arrivée du soleil. Enfin, il parut dans un éloignement immense. Semblable au flambeau des nuits, il ne jetoit d'abord qu'une foible clarté qui charmoit la vue sans la blesser. Mais bientôt il brilla dans tout son éclat. Ses feux embrâsoient l'orient. La cime des montagnes nageoit dans des flots de pourpre. Les brouillards de la plaine étoient dorés. Les prairies & les bois sembloient reverdir. Le ramage

des oiseaux s'élevoit dans les bosquets. L'airain sacré annonçoit le jour du repos dans les villages. Ce spectacle enchantoit à la fois les sens & les cœurs.

Nous restames toute la matinée sur la montagne de Læger pour y contempler le grand spectacle que la nature offroit à nos regards & pour y chercher des pétrifications. Mais il fallut bientôt me séparer de mes amis. Un sentier solitaire me conduisit par un bois de hêtre qui est derriere la petite ville de Regensperg, du côté occidental. On trouve au fond de la vallée, non loin de Niederveningen, un moulin nommé Murzlen. On y prépare du gips dont il y a plusieurs carrieres dans les environs. Près du village de Scheisingen, un chemin rapide conduit dans une plaine couverte de bois & de pâturages. Là, je jetai encore un regard sur la vallée de Ven & la montagne de Læger. Les doux souvenirs qu'ils retraçoient à mon ame attendrie la remplissoient toute entiere & j'oubliois que j'étois seul. Après avoir marché pendant une heure au milieu de l'obscurité d'une forêt de sapins & de chênes, je vis la vue s'ouvrir au devant de moi. Je découvris des champs immenses de blés, bordés de bois & de pentes rapides, & que la nature

semble avoir jettés là comme pour en composer un domaine particulier. Ce pays se nomme Baldingen. On y trouve deux ou trois petits villages & quelques métairies. Mr. O., qui en est le seigneur actuel est plutôt le pere que le maître de ses ressortissans. Au reste, sa seigneurie relève de la haute juridiction du comté de Bade. Cette contrée solitaire offre un coup-d'œil romantique & agréable à celui qui aime les douceurs de la vie champêtre & les beautés de la nature & qui se plait à s'entretenir avec lui-même. Une partie de ses habitans est réformé & l'autre catholique. Les catholiques ont une église à Unterbaldingen, & les réformés sont de la paroisse de Degerfelden. Au sortir du bois de Schiefingen je fus encore témoin du coucher du soleil. Les sentimens que ce tableau répandit dans mon ame, me préparoient en quelque sorte à ceux que je devois éprouver auprès de l'ami chez qui j'allois passer quelques jours.

V.

La suite au No. prochain.

A G R I C U L T U R E.

Moyens de remédier à la disette du blé & à la cherté des vivres dans le canton de Berne.

EN réfléchissant attentivement sur la disette du blé, & la hausse annuelle du prix des vivres dont on se plaint en général dans le canton de Berne, je m'apperçus que ce double mal avoit pour cause: 1°. La culture trop étendue des prairies comparativement à celle de nos champs. 2°. De la trop grande multiplication des vignes. 3°. Du droit de parcours, le plus nuisible des abus. 4°. De l'emploi vicieux de nos terres communes; mais ce n'est pas assez de connoître la cause de tous ces maux, je desirai y remédier, & voici les moyens qui m'ont paru les plus propres pour parvenir à ce but.

1°. Il faudroit encourager les agriculteurs d'une maniere efficace à cultiver préféablement au blé ordinaire, celui de la Sicile & de la Barbarie, ainsi que le Seigle de la Prusse, & étendre en même tems celle de notre froment d'été, dont le produit est également des plus riches, & qui outre cela nous affranchit de tous les risques d'un hyver défavorable. L'expérience a prouvé à

plusieurs agriculteurs de notre pays que l'emploi de ces divers graminées double les récoltes. Par conséquent, on peut par ce moyen remédier à la diminution du blé, causée par la culture excessive des prairies, sans qu'il soit besoin de gêner la liberté du cultivateur.

2°. Il faudroit défendre plus sévèrement la multiplication des vignobles.

Il est sans doute permis de cultiver des vignes, & quiconque en plante là où le blé ne fauroit prospérer, rend certainement service à son pays. Mais transformer des champs en vignobles, c'est sacrifier le bien public à son intérêt particulier; c'est vouloir affamer & soi & ses concitoyens; c'est faire un tort réel à la patrie.

3°. On devroit imiter dans toutes les contrées du Pays-de-Vaud, où le droit de parcours existe encore, la sagesse des habitans du pays Allemand, qui se sont tous affranchis de ce droit, en profitant du règlement de LL. E.E., qui permet de se libérer de ce droit, moyennant qu'on paye à celui à qui il appartient le douzième denier de la valeur de ses fonds. On conviendra avec moi que ce moyen augmenteroit aussi considérablement les productions territoriales, vû que les champs, au lieu de n'être cul-

tivés

tivés qu'une ou deux fois tous les trois ans, porteroient constamment ou de l'herbe ou des fruits.

4°. Il faudroit sur-tout tirer un parti plus avantageux des immenses patis communs, qu'on remarque dans tous les coins de notre pays. Une meilleure économie dans ces fonds publics seroit seule capable de nous pourvoir d'une quantité suffisante de graminées de toutes espèces, & pour baisser le prix de tous les vivres de première nécessité. Pour convaincre mes lecteurs de cette vérité, je vais leur exposer : 1°. Le désavantage de l'emploi actuel de ces biens communs. 2°. Contraster ce tableau avec les avantages qu'une réforme en ce genre pourroit nous procurer & 3°. indiquer les moyens dont on devroit se servir pour opérer le partage des patis communs, de manière qu'il soit également utile & aux individus & à la communauté en général.

I.

Désavantage des Patis communs.

1. Les biens communs ne rapportent pas la centième partie de ce qu'ils pourroient produire s'ils étoient bien cultivés.

2. Il croît beaucoup d'herbes [de mauvaise qualité, qui engendrent souvent des

maladies meurtrières parmi les troupeaux.

3. Il résulte des mémoires de la Société économique de Berne, qu'on envoie le bétail sur les pâturages communs avant que les herbes soient mures; qu'on les laisse pendant les nuits froides & dans les jours brûlans de l'été, & que cette méthode vicieuse lui cause une foule de maladies.

4. Tout le fumier de ce bétail est perdu pour les terres, & le chemin considérable que les bestiaux sont obligés de parcourir lorsqu'on les conduit de ces pâturages au travail, & du travail dans ces pâtis communs, devient pour eux un surcroît de fatigues.

5. Il est de fait que ces biens sont une des causes principales de la cherté des vivres & de la rareté des matières premières de notre pays, & que cette double cherté nuit essentiellement à l'industrie nationale & au commerce.

6. Ajoutons que le Fisc perçoit moins de revenus que le pays ne pourroit naturellement lui en procurer, si toutes les terres étoient cultivées, & que dans les années de disette, l'état se trouve obligé à de grands sacrifices, qui diminuent le trésor public & enrichissent les étrangers à nos dépens.

7. Il est à observer qu'ils nous rendent

indirectement tributaires & dépendans des Etats voisins.

8. Enfin elles empêchent les communautés qui en sont les propriétaires, de recevoir de nouveaux bourgeois, pour ne pas diminuer les minces avantages qu'ils en retirent.

I I.

Avantages qui résulteroient du partage des Patis-communs.

1^o. La division des biens communs augmenteroit considérablement la masse & des vivres & des matieres premières de notre pays. On peut même assurer que cette opération porteroit notre agriculture en moins de vingt ans à un tel degré de perfection que nous serions en état de vendre du blé à nos voisins.

2^o. Cette abondance des denrées & des objets de première nécessité en feroit nécessairement baisser le prix, & diminueroit par conséquent aussi celui de la main-d'œuvre.

3^o. Elle favoriseroit toutes les entreprises agricoles, les fabriques, le commerce.

4^o. Elle diminueroit le nombre des indigens & la charge onéreuse de leur entretien.

5^o. Elle multiplieroit les mariages, augmenteroit la population & léveroit tous les obstacles qui s'opposent à la réception des

nouveaux bourgeois sans laquelle nulle ville dénuée d'industrie ne peut devenir florissante.

6°. Il n'est pas moins évident que cette division des Pâtis communs épargneroit aux particuliers, au Souverain, à l'État en général d'énormes sommes d'argent qui sortent annuellement de notre pays. Que les revenus du fisc s'accroîtreient, que la masse des richesses de convention s'augmenteroit & procureroit par conséquent à notre pays, toute la force & toute la prospérité dont il est susceptible.

Ici l'évidence saute aux yeux de tout juge désintéressé, de tout ami sincère de la Patrie. Mais comme en voulant faire le bien, on ne fait que trop souvent le mal; ce partage une fois convenu, exigeroit de sages précautions & un choix de moyens mûrement calculés. Voici ceux qui me paroissent les plus adéquates à la nature de cet objet important.

Dans les contrées où les communes abondent, on peut partager le tout en portions égales entre les bourgeois de la communauté. Mais si ces portions montoient au-delà de neuf arpens par chef de famille, comme il arriveroit certainement à Thoune, Erisweil, Avenche, Payerne, Yverdon, & autres districts du canton de Berne, il seroit de

l'intérêt de ces communautés respectives d'en vendre le surplus à des sujets de quelque autre bailliage. Ce moyen auroit le double avantage de multiplier le nombre des bras nécessaires à la culture des terres, & d'augmenter considérablement les revenus publics, en plaçant à un intérêt annuel, les capitaux provenant de ces ventes.

Mais dans tous ces cas, il faudroit réserver une portion de ces biens communs pour servir de place d'exercice, qu'on pourroit ensuite abandonner chaque année après la revue des troupes [qui devrait toujours se tenir vers la fin de Mars ou commencement d'Avril] aux pauvres de la communauté, pour y cultiver des légumes, &c.

Quant aux portions qui tomberoient en partage aux bourgeois de cette communauté, il est nécessaire d'adopter les réglemens suivans :

1. Chaque portion de biens communs sera héréditaire. La femme de celui qui meurt sans enfans en jouira durant sa vie. Mais si elle se marie après la mort de son premier mari, cette portion retombera à la communauté qui en disposera aussitôt en faveur de celui de ses jeunes bourgeois qui se trouvera à la tête des nouveaux mariés, non encore jouissant de quelque autre portion.

2°. Toutes les portions doivent être inaliénables ; leurs ventes & achats déclarés de nulle valeur , & tout contrevenant puni par la confiscation de sa portion , au profit de la communauté qui en disposera ensuite selon la teneur de l'article premier.

3°. Les créanciers ne pourront saisir ces fonds , ni se faire adjuger plus que le tiers de ses productions annuelles.

4°. Personne ne pourra jouir de plus d'une portion à la fois , sous quel prétexte que ce puisse être.

5°. La portion de quiconque quittera son domicile ne pourra être ni louée , ni vendue , & doit retomber après une année révolue directement à la communauté qui en disposera de nouveau comme il est prescrit ci-dessus.

6°. Celui qui laissera sa portion en friche , fera d'abord puni par une amende au profit des pauvres , & s'il retombe dans la même faute , il sera privé de sa portion , & la communauté en disposera comme ci-dessus.

7°. Enfin il faudroit prier le Souverain de sanctionner tous ces décrets.

ANNONCE LITTERAIRE.

Discours adressé à la Jeunesse Zuricoise pour le nouvel an de 1796, dans l'assëmb'ée des Chanoines.

Dix-huitieme Piece. Biographie de Scheuchzer,

LAUTEUR de ce discours s'adresse à la jeunesse de Zurich pour lui rappeler que la fête qui la rassemble & qu'il nomme *Bechtolofstag* [fête qui se célèbre toujours le lendemain du nouvel an] n'est pas seulement destinée à contribuer à ses plaisirs, mais aussi à son instruction. Il lui retrace en conséquence la vie d'un des premiers savans de la Suisse, du célèbre Scheuchzer. Nous nous empressons d'extraire cette biographie intéressante. Cet illustre Zuricois qui marcha sur les traces de Plinè, & dont le nom seul rappelle l'histoire naturelle, nâquit en 1672. Dès sa premiere jeunesse, sa plus douce occupation fut de contempler la nature & d'en pénétrer les secrets. Il fit ses études à Altorf, Utrecht & Nuremberg. A peine eut-il atteint sa vingt-troisieme année qu'il fit son premier voyage dans les Alpes, sans tenir aucun compte des dangers & des peines auxquels cette entreprise l'exposoit. Il retourna en 1710 dans sa patrie, où ses talens & ses connoissances furent ré-

compensés par la chaire de géométrie & par la place de médecin ordinaire de la ville. Il s'acquit bientôt la plus haute réputation. Il fût élu membre de l'académie impériale & des sociétés royales de Berlin & de Londres. Il fût même appelé à Pétersbourg. Mais le Sénat de Zurich augmenta ses honoraires pour le retenir, & peu de tems après il l'éleva à la place de professeur en mathématiques & en histoire naturelle dans le canonicat. Ses nombreux ouvrages déposent en faveur de ses talens & de son application. Les plus estimés sont son histoire naturelle de la Suisse & sa physique sacrée où la religion est unie à l'histoire naturelle comme elle l'étoit dans l'esprit de Scheuchzer. La mort l'enleva à sa patrie & aux sciences l'an 1733, à la fleur de son âge, & l'empêcha de faire dans la physique & l'histoire naturelle les progrès qu'on avoit pu attendre d'un génie aussi heureux, s'il ne se fût éteint sitôt. L'Orateur termine son discours en conjurant la jeunesse Zuricoise de s'attacher à la religion, à cette religion sublime que le célèbre Scheuchzer vénoit, & devant laquelle il abaissoit sa science, à cette religion qui fait le bonheur des mortels en les rapprochant de l'Être immortel, & sans laquelle l'homme se dégrade au-

deffous des infectes qui rampent dans la pouffiere.

V.

Note du Traducteur. Et qu'il me foit permis d'ajouter ici une réflexion qu'on ne pourra jamais assez répéter, c'est que ces hommes qui se font le plus distingués par leurs talens & leur génie font auffi ceux là-même qui ont montré le respect le plus profond pour la religion! Neuton, Pascal, Adiffon, Montefquieu, Fénelon, d'Agueffau, Bonnet, Scheuchzer, quels hommes! Que leurs noms péfent dans la balance de la raifon en faveur du christianisme!

Récit de ce qui s'est passé dans la Société Helvétique d'Arau, en 1796.

CETTE brochure est infiniment intéreffante. On y trouve un discours de Mr. Sarafin de Bâle qui, comme celui de l'année précédente, renferme les plus grandes beautés & respire le plus ardent patriotisme. Il a l'éloquence du cœur, qui feule peut faire des impressions durables. Il parle des agrémens qu'offre Arau à la Société Helvétique par fon site attrayant & par l'honnêteté de fes habitans. Il expose le but de cette Société qui n'est ni

la science, ni la politique, ni même l'amitié dans son acception la plus étroite, mais le *patriotisme*. Il finit par un fragment intitulé: *Minerve jugée*. Ce morceau est de l'invention la plus heureuse & découvre sur-tout le talent de Mr. Sarasin. Ce discours fait d'autant plus d'honneur à son auteur, qu'il a été obligé de le composer dans l'espace d'un jour pour remplacer Mr. de Glutz de Solteure qui devoit présider. V.

DU VRAI PATRIOTISME,

Discours prononcé en Allemand devant l'Etat extérieur de Berne, par Monsieur Charles Louis de Haller, secrétaire de la commission, Berne 1794, chez Emanuel Hortin.

CE discours qui n'a point été traduit mérite d'être connu par les idées aussi simples que vraie qu'il renferme, & par la précision avec laquelle il caractérise & distingue le vrai patriotisme, de ce patriotisme fanatique & destructif de tout ordre établi, contraire à la morale, & qui n'a d'autre loi que son intérêt propre & son égoïsme.

L'auteur trace avec l'éloquence du sentiment, le tableau sombre & terrible des maux qu'ont produit cette phylantropie exaltée,

ce cosmopolitisme inutile, qui sous le prétexte d'une bienveillance universelle & en parlant toujours des devoirs d'un citoyen du monde, n'a jamais produit le bonheur d'un seul peuple, ni même d'un seul individu. Nous regrettons que l'espace qui nous reste ne nous permette pas de traduire à nos lecteurs les traits par lesquels Mr. de Haller fait contraster avec ce faux patriotisme, celui qui a pour base la religion, la vertu, la morale, & qui toujours soumis aux loix fait remplir les devoirs de la sphere où Dieu nous a placé. Chaque trait de sa peinture, est puisé dans le sentiment, dans la vérité, & rend au mot de patriotisme la dignité & la valeur qu'il avoit perdue.

S'il exista jamais dans un Etat une fondation utile & bienfaisante, c'est sans doute celle où les jeunes citoyens reçoivent & peuvent développer les principes de ce vrai patriotisme; tel est le but de l'établissement de l'Etat extérieur à Berne, & de ses occupations peu connues dans l'étranger. Il est la vraie école qui forme à l'Etat de bons citoyens, d'habiles & vertueux magistrats, & le théâtre sur lequel dans leur jeunesse on peut les distinguer.

C'est sous cet aspect que l'auteur le représente en terminant son excellent discours

par une exhortation à son auditoire, de rester fidele à ce vrai patriotisme, le seul qui convienne à des Suisses & par lequel ils se distinguerent toujours.

Manuel élémentaire de littérature & de belles-lettres, en forme de Dictionnaire, à l'usage des Dames & des jeunes gens, par Mr. le professeur Lanteires, avec cette épigraphe :

“ Gens de lettres voyez le monde ,
Gens du monde foyez lettrés ”.

A Lausanne, chez J. P. Heubach.

UNIQUEMENT destiné à jeter un coup-d'œil sur les principes élémentaires des belles-lettres, cet utile abrégé que les éditeurs nous annoncent être à sa seconde édition, a le mérite de présenter aux deux classes pour lesquelles il est fait, des citations très-bien choisies, & qui lui ôtent la secheresse presque inévitable dans cette sorte de production.

LITTERATURE ALLEMANDE.

Appel d'un Allemand aux patriotes Suisses.

CETTE petite brochure est écrite avec beaucoup de chaleur & d'énergie. L'auteur retrace aux Helvétiens l'image de leur bonheur. Il leur montre le danger de la licence qui est si éloignée de la vraie liberté. Il les conjure de ne pas souffrir que le souffle contagieux de l'anarchie qui plane sur tant de contrées, & qui répand par tout la désolation & l'horreur, approche des descendans de Tell. Il les conjure de s'attacher fortement aux grands principes qui font la base de leur gouvernement & de ne pas refuser de se soumettre aux puissances établies, à leurs magistrats qui les régissent avec autant de douceur que de sagesse. Il compare un peuple qui a rejeté ses supérieurs à un navire sans pilote. Les orages s'avancent, l'ouragan s'élève, les vagues s'ammoncellent sur le navire; le navire est submergé sous les flots. Il termine enfin par ce morceau plein de force qu'anime à la fois le feu de son génie & le tendre intérêt qu'il porte à l'Helvétie. "Je me tais, confédérés! vous n'aviez pas besoin

„ de mon appel. Le patriotisme & la fidé-
 „ lité embrâsent encore les cœurs des Suisses
 „ & veillent au salut de la patrie. Vous avez
 „ fait, je le fais, de nouveaux efforts pour
 „ maintenir votre ancienne constitution. Les
 „ peres de la Patrie ont redoublé de zèle &
 „ de vigilance pour écarter du sein de vos
 „ heureuses contrées les nuages qui obscur-
 „ cissent l'horison de la plupart des pays de
 „ l'Europe: votre patrie jouira toujours en
 „ paix de ses avantages & trouvera long-
 „ tems encore son image dans les Alpes qui
 „ la ceignent, dont les cimes augustes s'éle-
 „ vant au-dessus des brouillards de la plaine,
 „ jouissent de la sérénité des cieux ”.

*Annnonce envoyée au Rédacteur du Journal, d'un
 ouvrage actuellement sous presse, & destiné à
 l'instruction de la jeunesse qui a pour titre :*

NARRATIONS EN VERS

*De dix-huit principaux traits de l'histoire de Suisse,
 & Melanges curieux de morale agréable & de
 littérature legere en conversations, &c. En un
 seul vol. in-18. d'environ 150 pages, beau papier,
 velle impression.*

CES deux ouvrages qui paroissent inces-
 samment, joignent l'utile à l'agréable. Les

vers en sont exacts, bien faits, & propres à retenir par cœur. Ils intéressent principalement tout lecteur Suisse; mais ils ont encore plusieurs droits à l'estime de tout homme sage, de quelque nation qu'il soit.

Les Mélanges sont bien pensés, bien écrits sans prétention; l'instruction sur plusieurs objets curieux, y est présentée sous une forme agréable, & le ton presque poétique, qui quelquefois y domine, donne un nouvel intérêt aux réflexions.

Voici les titres des principaux faits de l'histoire Suisse : *Brennus à Rome. César & Divico. Guillaume Tell. Melchtal. Furst & Stauffach. Bataille de Morgarten. Rüdiger de Mannes à Tetveil. Alliance des huit Cantons. Bataille de Fraubrunn. Vinkelried à Sempach. Bataille de Naffelds. Combat de Pratelen. Combat de Saint Jacques. Bataille de Grandson. Bataille de Morat. Paix de Nicolas de Flue. Bataille de Dornac. Bataille de Marignan. Phiffer à la retraite de Meaux.*

On trouvera ces deux ouvrages réunis, chez Hignou & comp. Imprimeurs à Lausanne, & chez les principaux Libraires de la Suisse

A N N O N C E.

Galerie des auteurs dramatiques, des musiciens & des acteurs & actrices célèbres, proposée par souscription.

LE citoyen P. ALIX, graveur & dessinateur, connu par la collection des portraits des hommes illustres qu'il a gravés, & dont le citoyen Drouhin est éditeur, donne avis à ses concitoyens, qu'encouragé par l'accueil favorable qu'il a reçu d'eux, il vient d'entreprendre la Galerie des auteurs dramatiques, des musiciens & des acteurs & actrices célèbres.

Il ne s'agit point ici de charges grotesques, de ressemblances équivoques, faites à la hâte, sans vérité & sans mérite. Chacun des portraits sera de forme ovale, dans un carré long de dix pouces, sur six & demie de largeur, gravé au lavis en couleur, par le dit citoyen Alix, & d'après un tableau ou dessin original.

Au-dessous de chaque portrait sera un tableau allégorique & caractéristique, qui servira à faire connoître les ouvrages principaux ou quelques traits intéressans de la vie du personnage.

Le premier portrait de cette collection est celui du célèbre Prévile, qui a été mis en vente, le 20 Nivôse, & dont le prix est de 3 livres en numéraire, ou 300 livres en assignats. Les personnes qui enverront le montant d'une suite de six portraits, d'ici au 15 Ventôse, terme de rigueur pour la clôture des souscriptions, ne payeront que 16 livres en numéraire, ou 1600 livres en assignats, & ils recevront les premières épreuves, suivant l'ordre de l'entegistrement de leurs souscriptions; par ce moyen, ils ne s'exposeront pas à subir les augmentations qui pourroient survenir, le prix en argent fera invariable.

Cette collection de portrait, dont le nombre pourroit aller à l'infini, comme tant d'autres, n'en aura qu'un très-borné, vu que le citoyen Alix ne donnera que les personnages les plus célèbres; le public peut être assuré de voir, en peu de temps, terminé cette précieuse collection; rien ne sera épargné pour rendre cette Galerie digne des vrais connoisseurs. On peut se procurer les dits portraits ensemble ou séparément, au prix indiqué ci-dessus. Les citoyens des départemens voudront bien ajouter 25 livres pour la caisse qui contiendra les susdits portraits.

On souscrit, à Paris, chez Morin, Libraire ☉

Commissonnaire, rue Christine, no. 12, Section
du Théâtre Français.

Il faut affranchir les lettres, assignats & numéraire; cette condition est de rigueur; il faut, aussi écrire lisiblement & correctement son adresse,

A leurs Excellences Messieurs les Ambassadeurs des Cantons des Ligues & de leurs alliés venus à Paris en 1663 (1).

SOYEZ les bien venus, vénérables vieillards,
Vieux enfans de Bellone, endurcis aux hazards [2],
Dont les cheveux blanchis au mestier de la guerre,
Font que vostre valeur remplit toute la terre :
Soyez les bien venus dans les climats François
Vous avez l'amitie du plus vaillant des rois.
Venez renouveler cette belle alliance
Qui joint d'un nœud sacré vos Cantons à la France !
De vos valeureux faits nous sommes éblouis,
Menez donner la main à nostre grand Louis ;
Il vous fait à present dans un glorieux calme
Goûter ainsi que nous les doux fruits de la Palme.
Nos communes fœurs font croître les rameaux,
Faisons aussi communs & nos biens & nos maux ;
Vostre fidelite gagne nostre croyance
Et nous n'avons d'amour que pour vostre constance.
Vostre ame inébranlable au milieu des hazards
De vos corps vigoureux fait de fermes remparts,
Qui soutenant l'effort des plus rudes approches
Sont autant d'arc-boutans & de vivantes roches
Nos rois ont admiré vostre rare vertu,

Quand si souvent pour eux vous avez combattu
 Et que vous attroupons autour de leur personne
 Vous avez conservé leur tête & leur couronne (3).
 Mais sur des monts plus hauts que les monts des
 géants,

Transporter du Dieu Mars les foudres effrayans.
 Grimper sur des rochers & s'y faire un passage
 En guidant nos canons à force de cordage
 De votre bras puissant c'est l'effort merveilleux
 Qui des Alpes dompta les coupeaux sourcilieux.
 Nanci vit vos exploits : le ciel punit l'audace (4)
 D'un prince qui bravoit la mort & la disgrâce
 Et les champs empourprés de son sang répandu
 Furent longtems chargés de son corps estendu.
 Cette faveur de Mars, cette belle victoire
 Du fond de vos vallons fit sortir votre gloire ;
 Chaque prince à l'envi recherchoit votre amour
 Et pour la posséder il vous faisoit la cour.
 Mais Louis l'emporta, dont la haute sagesse (5)
 De vos affections se rendit la maîtresse ;
 Dès lors vous nous avez conserve votre foi,
 Et vous avez chéris les François & leur Roi.
 Que ne fîtes vous pas aux vallons de Fornoue (6)
 Quand tirants nos canons des eaux & de la boue,
 Vous les fîtes monter par l'effort de vos mains
 En des lieux inconnus aux foudres des humains ?
 Que ce fut un effet d'une rare vaillance
 Quand tant de conjurés armés contre la France
 Furent à Cérifol par nos communs efforts (7)
 Ou chassés, ou captifs, ou mis entre les morts ?
 Cette mesme valeur encor s'est fait paroistre
 Aux yeux du grand Henri qui la sut reconnoistre (8):
 Après tant de combats, après tant de sueurs,
 Qu'il vit couler du front de ces braves vainqueurs,
 Il leur donna la main pour captiver leur ame,
 Il coula dans leur sein les ardeurs de sa flamme,
 Et ce prince voulut d'un durable lien
 Enchaîner à jamais & leur cœur & le sien.

A présent mon grand Roi d'une mesme franchise
 D'un mesme sentiment que le ciel favorise ,
 Imité ses ayeux & vous donnant les mains
 Vous offre plus en lui qu'en tous les souverains.

Par *André Bauduyn Escuyer , Seigneur de la Neuville.*

NOTES.

(1) Cette épître restée manuscrite jusqu'à ce jour a été trouvée à la fin d'une relation que le chancelier *Wagner de Soleure* publia en 1664 *du voyage des Ambassadeurs Suisses à Paris (en Allemand)*.

(2) La députation étoit composée de 35 en-voies des XIII Cantons & des V alliés , accom-pagnés de 92 gentilshommes d'honneur : on y comptoit les plus illustres personnages de la *Suisse*, les vieillards les plus fameux dans les armées & dans les conseils , & les jeunes gens de la plus belle espérance : elle renouvela les anciennes alliances de notre Nation , avec Louis XIV le 18 Octobre 1663 dans l'Eglise de *N. Dame*.

(3) Retraite de *Meaux* , bataille d'Yvri &c.

(4) La bataille de *Nanci* , où périt *Charles le Téméraire* , & par laquelle finit cette fameuse guerre de *Bourgogne* , qui fit connoître la valeur des *Suisses* à toute l'*Europe* & rechercher leur al-liance par tous les Etats voisins.

(5) Louis XI qui fit le premier une alliance dans les formes avec les *Cantons*.

(6) Ce fut à force de bras que les Suisses traî-nerent l'artillerie Française à travers les *Apen-nins* avant la bataille de *Fornoue* , & leurs troupes que *Commynes* appelle *l'espérance de l'Est* , contribuerent beaucoup au succès de cette jour-née , où Charles VIII défit l'armée *Vénitienne & Milanaise* , beaucoup plus forte que la sienne , le 6 Juillet 1495.

(7) Bataille de *Cerisolles* le 12 Avril 1544, où il y avoit 13 *enseignes de Suisses*, commandées par Guillaume *Frælich*, bourgeois de *Zurich*, & créé Chevalier sur le champ même de bataille en récompense de ses services éminens.

(8) Henri IV qui n'appellait les Suisses *que ses comperes*, renouvela l'alliance de la couronne de *France* avec les Cantons le 20 Octobre 1602 : 40 députés du corps Helvétique s'étaient rendus à *Paris* pour cette cérémonie : *J. Rodolph Sager* avoier de *Berne* étoit à la tête de l'ambassade.

STAN CE DE LE BRUN,

A nos belles qui veulent devenir Poëte.

SOUVERAINE dans l'art de plaire ,
 Les Dieux vous firent pour aimer ,
 L'amour verroit avec colere
 Une nuit perdue à rimer.



Quoi ! dans une docte infomnie
 Parjure à ce Dieu si doux ,
 Vous prodigueriez au génie
 Un baiser stérile & jaloux !



Nos cœurs vous cèdent la victoire ;
 Qu'elle borne votre desir.
 Un long siecle dans la mémoire
 Ne vaut pas l'instant du plaisir.



La rose vit un un jour à peine ,
 Mais elle charme tous les yeux ,
 Et n'est point jalouse du chêne
 Qui porte son front dans les cieux.



Voit-on la colombe de Gnide
 Affecter l'empire de l'air
 Et ravir à l'aigle intrépide ,
 Les triples feux de Jupiter.



Laissez-nous la double colline
 Régniez à Cithere , à Paphos
 Les vers tendres , le doux Racine
 A même vaincu les Saphos.



Le sourcier fougueux du Parnasse
 Ne cède qu'au fils d'Appolon ,
 Et se rit de la foible audace
 Des Amazones d'Hélicon.



Rassurez les graces confuses ;
 Ne trahissez point vos appas.
 Voulez-vous ressembler aux Muses ,
 Inspirez , mais n'écrivez pas ?

S T A N G E.

UN tendre amant veut-il dire qu'il aime,
De ses yeux seuls qu'il emprunte la voix;
S'il est sincère, ils parleront d'eux-mêmes,
Et tout en lui decèlera son chéris.

Vous dont le cœur est facile à séduire,
Craignez l'amour quand il a trop d'esprit;
Lorsqu'un amant pense à ce qu'il veut dire,
Bien rarement il pense ce qu'il dit.

Ah! loin de vous froide éloquence,
Pour nous toucher cet un foible moyen;
Le cœur abjure une fausse science,
Et quand il parle, il parle toujours bien.

E N I G M E.

J E suis très-gros avec ma tête
Petit, quand je n'ai pas ma tête;
J'ai quatre pieds avec ma tête,
Je n'en ai pas un sans ma tête.
J'ai vie, lorsque j'ai ma tête,
Et je ne l'ai plus sans ma tête.
Mais je la donne sans ma tête,
Et ne le puis avec ma tête;
Je suis mangé quand j'ai ma tête,
Je le suis encore sans ma tête.

Par Mr. Math*****,
habitant Yverdon.

 C H A R A D E .

A MADemoiselle ***.

Tu dois à ton premier voir les amans en foule,
 Car chacun sent pour toi le second dans son cœur
 Quand au tout. . . est trop bon constructeur
 Pour que s'il le fait faire, un toit jamais s'écroule.

*Explication de l'énigme, & Charade du No.
 précédent.*

Le mot de l'Enigme est *écran*, celui de la
 Charade est *vapeur*.

*ERRATA pour la course au Thévenon,
 au N^o. de Mars.*

Page 179, ligne première, au lieu de, que
 c'étoit un lieu, lisez, que c'étoit dans un lieu.

Page 175, ligne 3, rape d'argent, lisez, nape
 d'argent.

LES MÉCOMPTES DU SENTIMENT
ET DE L'AMOUR-PROPRE,

O U

L'Histoire de mon Voisin.

FILS unique de lord George Rowland & Arthur fut élevé près de moi, &, pour ainsi dire, avec moi; nos parens, voisins de campagne, passoient ensemble huit mois de l'année, & ne se quittoient que lorsque la saison rappelloit ceux d'Arthur à Londres: alors leur départ affligeoit sensiblement son ami Jonh, & leur retour faisoit toujours époque pour lui. Notre enfance s'écoula dans les plaisirs innocens & purs de cet âge heureux; la jeunesse lui succéda. Arthur & moi, nous fîmes nos études à Oxford, sous la direction du docteur Simpson; & là, s'il est possible, notre liaison se resserra davantage encore; cependant nos caractères différoient essentiellement. La sensibilité d'Arthur s'alimentoit de chimères; sa raison précoce enfantoit sans cesse des systêmes, des projets; son imagination active lui présentoit une suite de tableaux aussi fantastiques qu'agréables: il n'existoit véritablement que dans l'avenir,

Le présent, au contraire, étoit tout pour moi; & pendant que je jouissois du bonheur, Arthur le rêvoit.

Nous quittâmes Oxford aussi-tôt que nos études furent achevées : Arthur fut à Londres chez ses parens; je regagnai le toit paternel, & je passai doucement l'hiver dans le sein de ma famille. Nous devions voyager avec le Docteur Simpson; notre départ étoit fixé au printemps : déjà mes visites de congé dans le voisinage étoient faites, & je n'attendois plus qu'Arthur, lorsque je reçus de lui la lettre suivante :

“ Je vous souhaite un heureux voyage ,
 „ mon cher Jonh , mais je ne vous accom-
 „ pagnerai point sur le continent , car je ne
 „ puis trouver hors de l'Angleterre cette féli-
 „ cité qui fait l'objet des desirs de tout être
 „ à la fois sensible & raisonnable. Mes pa-
 „ rens m'ont représenté vainement que ,
 „ renoncer à mon projet de voyager , c'étoit
 „ me fermer la carrière diplomatique , à
 „ laquelle ils m'avoient destiné dans leur
 „ sagesse ; & qu'il est un peu tard pour me
 „ retourner du côté du Temple (1), du

(1) Le Temple, expression Angloise qui désigne la carrière que suit *l'homme de loi*, dont le terme est la charge de Lord Chancelier.

25 commerce ou du militaire : je suis venu à
 25 bout de toutes leurs objections. Il est tant
 25 de ressources pour un Anglois ! Au pis
 25 aller , si c'est exiger trop que de vouloir
 25 concilier le bonheur avec la fortune , je
 25 saurai me passer de cette dernière ; & la
 25 retraite où notre enfance fut élevée , m'of-
 25 fira la véritable félicité. L'homme est né
 25 pour la vie domestique , dont les voyages
 25 font perdre le goût ; cette foule d'objets
 25 offerts à l'attention du voyageur , doit
 25 affoiblir en lui la faculté de s'attacher
 25 vivement à celle qui doit être un jour la
 25 compagne de sa vie , si même elle ne l'é-
 25 teint absolument. De bonne foi , Jonh ,
 25 ne pensez-vous pas que celui qui a fait
 25 le tour de l'Europe , doit être moins épris
 25 de sa femme que celui qui n'est jamais sorti
 25 de l'Angleterre ? Il ne faut qu'un peu de
 25 réflexion pour sentir l'évidence d'une vé-
 25 rité aussi frappante , comme il ne faut que
 25 connoître Miss Délia Nelson , pour borner
 25 tous ses vœux au titre de son époux.
 25 Mon heureuse étoile m'a fait rencontrer
 25 cette aimable fille à point nommé , comme
 25 je m'occupois des apprêts de mon départ ;
 25 son pere consent à me la donner , en
 25 dépit des rigueurs de la fortune , peut-
 25 être parce que je suis petit-fils d'un duc ,

„ & que , malgré la fanté florissante de mes
 „ trois cousins , c'est toujours une chance
 „ en ma faveur. Ne riez pas de la chance ,
 „ Jonh , on ne fait ce qui peut arriver un
 „ jour ; & par exemple , si quelque peste
 „ fatale aux imbéciles venoit à moissonner
 „ ces trois jeunes seigneurs , vous convien-
 „ drez que le titre de ma famille tomberoit
 „ nécessairement sur ma tête , ou sur celles
 „ de mes enfans. Quoi qu'il en soit , le pere
 „ est flatté de ma recherche , & la fille daigne
 „ l'agréer. Ainsi donc , à votre retour , mon
 „ cher Jonh , nous trouvant unis par les
 „ chaînes fortunées d'un doux hymen , vous
 „ vous étonnerez d'avoir pu perdre les plus
 „ belles années de votre vie à parcourir
 „ l'Europe , sans espoir de recueillir pour
 „ fruit de vos courses , une seule notion véri-
 „ tablement utile au bonheur ; & vous fini-
 „ rez , je l'espère , par où va commencer
 „ votre ami *Arthur* , „

Je relus deux fois cette étrange lettre ;
 enfin je la donnai au Docteur Simpson.
 “ Lisez , lui dis-je ; pour moi , j'en crois à
 „ peine mes yeux „.

Je ne vois rien là qui m'étonne , me ré-
 pondit le Docteur , en me rendant cet écrit ;
 Arthur est né pour se repaître de chimères
 de toute espèce ; je vous réponds que vous

en verrez bien d'autres : celle-ci du moins appartient à son âge. . . . Mais les profondes réflexions de votre ami n'ont-elles point ébranlé votre projet de voyages ? Partons-nous encore pour le Continent ? —

“ Oui, mon cher Docteur, & dès demain ;
 „ car n'ayant point rencontré de Délia sur
 „ ma route, & n'ayant pas comme Arthur
 „ l'avantage d'être petit-fils d'un duc, il
 „ faut que je suive humblement le plan &
 „ les intentions de mon pere „.

Nous partîmes en effet pour Paris, où nous ne nous arrêtàmes que peu de jours ; de là, ayant parcouru l'Allemagne, nous fumes passer l'automne à Vienne, puis nous entrâmes en Italie par le Tirol, à l'approche de l'hyver. Arrivés à Rome, notre premier soin fut d'aller visiter Saint-Pierre, & j'étois absorbé dans l'admiration du premier coup-d'œil, quand je me sentis secouer la main.

C'étoit Arthur : je crus rêver ; mais il parla.

“ Qu'est-ce donc, Jonh ? vous voilà bien
 „ étonné, à ce qu'il me semble „.

— On le feroit à moins, dit le Docteur, car ou je me trompe, ou voilà l'honorable Arthur Rowland en personne.

— Ainsi donc, repris-je, votre femme vous a rendu le goût des voyages ; & sans

doute, de peur de vous ennuyer en faisant le tour de l'Europe, vous la parcourrez avec Mistriss Rowland ?

— Ma femme ! s'écria Arthur, grace au ciel, vous me voyez libre. Je ne suis point marié, non : heureusement je ne le suis point encoie. Hélas ! cette Délia si désintéressée, & si sensible....

— “ Hé bien ! cette Délia... ? Achevez, Arthur „.

— C'est un monstre d'Ingratitude, de perfidie & d'ambition. Oh ! ne me parlez jamais de l'amour : à quel point ne m'avoit-il pas aveuglé ! J'allois lui sacrifier ma fortune, les desirs & l'espérance de ma famille... heureusement j'ai été détrompé à temps.

— Et par quel moyen ? m'écriai-je au même instant que le Docteur.

“ Tout étoit arrangé, reprit Arthur ; j'ado-
 „ rois Délia ; je croyois en être aimé ; &
 „ notre mariage étoit au moment de se faire,
 „ lorsque je lui présentai mon cousin Henri.
 „ Vous connoissez Lord Henri, mon cher
 „ Jonh : il n'est pas *sur la face de la terre*
 „ d'animal plus ignoble ni plus lourd.... „

— J'entends, interrompit le Docteur : le titre de la famille lui est assue avec une fortune brillante ; Miss Nelson aura eu la fantaisie d'être duchesse ; & Lord Henri a sup-

planté son cousin Arthur. Rien de moins étonnant qu'une aventure semblable.

— “ Je veux bien le croire , Docteur ,
 » reprit mon ami avec humeur ; aussi j'ai
 » pris l'amour en telle averfion , que j'espère
 » en être guéri pour la vie ; & me hâtant
 » de réparer la faute qu'il a pensé me faire
 » commettre , j'ai pris la poſte , le jour même
 » où Délia devoit épouſer Henri.... J'ar-
 » rive , & me voilà rengagé dans la carrière
 » que mes parens ont deſiré me voir ſuivre ».

— Je ſouhaite , lui répondit le Docteur ,
 que vous y trouviez moins d'épines que
 dans celle dont Lord Henri vous a dégoûté :
 mais , mon cher Arthur , avec la tête que
 je vous connois , je crains que *ce déſappointement*
ne ſoit ni le plus ſenſible , ni le dernier.

Le Docteur prononça ce peu de mots d'un
 ton ſi affectueux , que le pauvre Arthur ſe
 crut heureux en ſe voyant quitte à ſi bon
 marché de toutes les railleries auxquelles il
 pouvoit s'attendre ; & ſe retrouvant avec les
 amis de ſon enfance , entouré d'objets inté-
 reſſans & nouveaux , il perdit bientôt ce
 que le ſouvenir de ſa diſgrace avoit de
 poignant. Nous parcourumes l'Italie enſem-
 ble. Livré à ſes projets diplomatiques , mon
 ami s'occupoit des ambaffadeurs & des cours ,
 beaucoup plus que des ſites ou des monu-

mens. Mais il projettoit un nouveau voyage dans cette délicieuse contrée , pour le temps où le soin de sa fortune ne pourroit distraire son attention ; c'est alors , me disoit-il , que je m'occuperai des objets qu'elle offre à la curiosité de ceux qui viennent y chercher ou la nature dans toute sa beauté , ou les vestiges de cette grandeur Romaine , qui étonne d'autant plus qu'on la connoît mieux.

Une nouvelle connoissance arrêta Arthur à Venise ; c'étoit celle de Mr. Nesbitt , dont le mérite & les talens eussent assuré la fortune , si une mort prématurée ne l'eût enlevé : il étoit attaché à l'ambassade , mais les médecins le jugeant attaqué de la consommation , lui avoient conseillé le séjour des provinces méridionales de la France. Arthur ayant voulu l'accompagner dans ce pays-là , y reçut peu de mois après ses derniers soupirs , tandis que le Docteur & moi nous fumes passer notre été en Suisse.

Je plains le voyageur dont l'ame & les sens ne seroient pas émus puissamment à l'aspect de ces monts couverts de glaciers aussi anciens que le monde , de ces fertiles vallons , de ces lacs tranquilles , & sur-tout de ce peuple heureux que lui présente la Suisse. Pour moi , j'en étois enchanté. " A quoi faut-il attribuer le bonheur de cette

» nation, demandai-je à mon compagnon
 » de voyage? est-ce un bienfait de la na-
 » ture, ou de ceux qui la gouvernent? »

— Les montagnes, les mers & les fleuves, me répondit le Docteur, font d'inutiles ou foibles barrières sans la sagesse & le courage. Jadis ce peuple dut sa liberté à ses vertus, autant qu'à sa position topographique; & s'il jouit actuellement de la paix, il en est redevable à ses montagnes, à son histoire, ainsi qu'à la contenance intrépide qu'il a opposée au danger.

« Toutes les profondeurs diplomatiques
 » que le pauvre Arthur étudie avec tant de
 » soin, m'écriai-je alors, ne produiront ja-
 » mais des résultats plus utiles; & j'ai quel-
 » que envie de l'engager à venir étudier
 » ici son métier ».

— Vous avez d'autant plus de raison, me répondit le Docteur, qu'avec infiniment d'esprit, Arthur n'est point né pour être négociateur. Il ne connoîtra jamais les hommes, tournera sans cesse contre lui-même sa propre sagacité en se trompant à plaisir, ne sortira d'une erreur que pour tomber dans une nouvelle erreur, & vivra toujours dans un monde autre que celui qu'il habite. Que faire à cela? Il est des gens qui ne s'instruisent jamais; & les raisonnemens ni l'expé-

rience elle même , ne détrompent point une tête systématique

J'étois rentré dans mes foyers après une absence de trois ans ; mon pere étoit mort pendant ce tems-là ; & ma mere , toujours occupée de mon bonheur , m'avoit ménagé un mariage avantageux. Je me soumis sans peine à ses vues. Miss Cécilia Huntley , c'étoit le nom de ma future , avoit de quoi plaire au premier coup-d'œil , & ce qu'il faut pour attacher par la suite. J'avois vu des femmes plus aimables en France , de bien plus attrayantes en Italie ; j'en avois vu de plus belles à Vienne & en Angleterre même , mais aucune ne me convenoit aussi bien que l'ingénue & modeste Cécilia. Elevée à la campagne , elle étoit faite pour fixer tous les vœux d'un homme qui connoissoit le monde ; & je crus avoir choisi moi-même , lorsque je connus l'objet du choix de ma mere.

Pendant que je m'abandonnois au charme de la plus douce union , Arthur , livré aux études diplomatiques , ne laissoit pas de continuer à m'écrire , & me tenoit au courant des événemens qui pouvoient l'intéresser. Placé à Florence , il avoit enfin trouvé le temps nécessaire pour faire le voyage de Suisse. " C'étoit là , m'écrivoit-il , que l'at-

„ tendoit le bonheur , & l'unique objet des
 „ vœux qu'il formoit depuis long-temps.
 „ Privé si jeune des brillantes illusions de
 „ l'amour , il avoit senti vivement le besoin
 „ *d'un ami* ; non tel que l'habitude de vivre
 „ ensemble dès le berceau lui en avoit donné
 „ un en moi , mais d'un ami *que la nature étoit*
 „ *créé tout exprès pour lui*. Le hafard lui avoit
 „ fait rencontrer cet être précieux dans les
 „ montagnes de la Suisse : Sir James Win-
 „ dham étoit son nom. Le genre & le degré
 „ d'enthousiasme que leur inspiroit l'aspect
 „ de ces glaces éternelles , qui se perdent au
 „ fein des nuages , les avoit avertis que
 „ leurs ames étoient *de même trempe* , & la
 „ simpathie s'étoit aussi-tôt déclarée... Pour
 „ comble de bonheur , Sir James suivoit
 „ ainsi que lui la carrière diplomatique ; tout
 „ enfin les rapprochoit l'un de l'autre , &c. „

Voilà ce que m'écrivoit Arthur dans les
 raviffemens de cette nouvelle amitié ; & ce
 fera souvent par de semblables lettres que
 mes lecteurs apprendront l'orageuse histoire
 de sa vie ; car aussi attachant qu'il pourra
 paroître bizarre , il ne sauroit être peint que
 par lui-même. Au surplus , le Lecteur voudra
 bien se rappeler que c'est *des mécomptes du*
sentiment & de l'amour-propre que je me suis
 engagé de l'entretenir ; & je le prévien que

rien n'étant plus dans l'ordre ordinaire des choses que les évènements de la vie *de mon voisin*, c'est uniquement dans son cœur ou dans sa tête qu'il faut chercher les brages qui en ont troublé le repos.

Le Docteur connoissoit Sir James Windham ; je lui demandai ce qu'il falloit penser de cette nouvelle liaison d'Arthur. “ Ce jeune
 „ baronet, me répondit-il, a véritablement
 „ l'extérieur & les manières d'un homme
 „ bien né ; je présume que son caractère est
 „ d'accord avec ces apparences aimables ;
 „ mais d'après une connoissance aussi super-
 „ ficielle que celle que j'en ai, il seroit té-
 „ meraire de l'affirmer. Moins circonspect,
 „ Arthur a fait un ami de Sir James sans le
 „ connoître ; il sera plus heureux que sage
 „ si l'expérience confirme ce choix hazardé ;
 „ & je ne puis songer sans douleur que sou-
 „ vent il suffit d'une liaison imprudente pour
 „ perdre un homme, ou pour compromet-
 „ tre son caractère dans l'opinion „

Arthur établi dans le poste qu'il venoit d'obtenir à Florence, m'écrivit d'abord des lettres remplies de plaintes contre son étoile qui le séparoit de Sir James, & de vœux pour être rapproché quelque jour de ce tendre ami. Mais un nouvel incident le raccommoda avec le séjour qu'il habitoit ; le duc de K... n

vint passer l'hyver à Florence avec sa famille , & Lady Augusta S. . y , fille aînée de ce seigneur , ayant bientôt subjugué Arthur , triompha des injustes préventions que Délia lui avoit inspirées contre tout son sexe. Aux qualités les plus essentielles , cette charmante personne joignoit encore les graces qui peuvent séduire ; ceux qui échappoient à l'empire de sa beauté , se voyoient captives par l'attrait d'une conversation dont le charme inépuisable paroissoit toujours nouveau. Plus on avoit d'esprit soi-même , plus on sentoit tout le mérite de l'esprit de Lady Augusta ; instruite sans pédanterie , elle attachoit les savans par l'étendue de ses connoissances , les gens de goût par la diversité de ses talens , & tout le monde par cette brillante gaieté qui donne quelquefois à la raison même le piquant de la folie : au demeurant sensible , delicate & fiere , il étoit difficile de lui plaire , mais très-aisé de la blesser. Faite pour prétendre aux plus grands partis d'Angleterre ; Arthur lui parût tellement aimable , qu'elle borna bientôt tous ses vœux à porter le nom de Lady Augusta Rowland (1) ; & son père ,

(1) Lorsque la fille d'un comte ou d'un duc épouse un homme d'un rang inférieur à ces titres , elle conserve celui de Lady , auquel se joint son

qui ne vouloit pas contraindre son choix, parut satisfait de le voir tomber sur le petit-fils du duc de D...n.

Déjà tout étoit convenu entre les deux familles, lorsque la mort du vieux duc de D...n retarda les apprêts de ce mariage : cependant n'ayant plus en perspective que cette félicité domestique, premier objet des vœux d'Arthur, l'heureux couple se livroit aux plus chères espérances, lorsqu'une découverte fatale les anéantit pour jamais. C'est d'Arthur lui-même que le Lecteur doit apprendre cette seconde disgrâce : voici la lettre qu'il m'écrivit pour m'en informer.

“ Hier, j'étois le plus fortuné des hommes, j'aimois Lady Augusta S...y, j'en étois aimé, & mon sort alloit être uni au sien. Aujourd'hui, Jonh...! aujourd'hui je l'aime encore, j'ai lieu de croire qu'elle m'aime autant qu'elle peut aimer, mais nous sommes séparés : jamais, & pour rien au monde, je ne voudrois porter le titre de son époux. Un mot, un seul mot a détruit l'enchantement : apprenez le malheur de votre ami. Hier Augusta avoit porté

médiatement son nom de batême, suivi de celui de la famille de son mari. Cet usage conserve aux filles de Pairs leur rang, sans rien changer à celui de leur mari,

„ au spectacle , avec sa gaieté naturelle , cette
 „ satisfaction si douce que donne la certi-
 „ tude d'un bonheur prochain. Moi-même ,
 „ hélas ! oui , moi-même , enyvré d'espoir &
 „ d'amour , je me recueillois pour mieux
 „ jouir d'une situation aussi délicieuse. Plongé
 „ dans une rêverie vague , bien loin de Flo-
 „ rence , de son théâtre , du jeu des acteurs ,
 „ mais rempli du souvenir de mille scènes
 „ champêtres qui charmèrent votre enfance
 „ & la mienne , je me retrouvois à Row-
 „ land-house ; & la figure séduisante d'Aug-
 „ gusta embellissoit le tableau de famille
 „ que me présentoit mon imagination , lors-
 „ que tout-à-coup une détestable harpie a
 „ fouillé , profané , ou plutôt détruit sans
 „ retour ces douces images. Mistriss T... d ,
 „ qui cherchoit à m'engager dans une con-
 „ versation , avoit déjà échoué deux fois
 „ dans cette entreprise , lorsque s'étant enfin
 „ avisée de me parler d'Augusta , elle a bien-
 „ tôt captivé mon attention : elle a loué sa
 „ beauté , & sur tout ce je ne fais quoi d'ir-
 „ résistible qui fixe auprès d'elle *depuis qu'elle*
 „ *a repris sa gaieté.*

— „ Quoi donc , me suis-je écrié , la gaieté
 „ de Lady Augusta ne seroit-elle pas inalté-
 „ rable... ? — Ho ! non a répliqué la
 „ furie en baissant la voix , elle n'a pas été

„ à l'épreuve de la mort du pauvre Nesbitt ;
 „ mais ce coup n'a pu l'éteindre long-temps ,
 „ & bientôt. . . .

La mort de Nesbitt. . . ? ai-je interrompu.
 „ Parlez plus bas , a repris mistress T. . . d :
 „ il paroît que vous ignorez l'histoire
 „ L'extrême passion de Nesbitt pour Augusta
 „ n'étoit pas cependant un secret à Venise ;
 „ & comme chacun le fait , le duc ayant
 „ opposé une résistance invincible aux vœux
 „ de ces deux amans , le pauvre Nesbitt
 „ s'est laissé mourir de desespoir.

„ Cette grande passion , qui avoit coûté
 „ la vie à Nesbitt , m'étoit connue , & je
 „ n'ignorois que le nom de son objet : j'ai
 „ recueilli dans mon sein le dernier soupir
 „ de ce malheureux ; ce soupir a été pour
 „ Augusta. Que vous dirai-je , mon cher
 „ Jonh ? Le souvenir de cet infortuné Nes-
 „ bitt , si tendre , si aimable , si bien fait
 „ pour n'être jamais oublié , s'est retracé à
 „ moi dans toute sa force. Il est mort pour
 „ elle , me disois je , il est mort , & je la vois
 „ rire ! Cruelle , frivole Augusta ! Nesbitt
 „ est maintenant oublié ; Arthur le rempla-
 „ ce . . . Comment exprimer tout ce qui me
 „ passa pour lors dans la tête ? Comment
 „ vous donner une idée de toutes les im-
 „ pressions

„ pressions douloureuses qui déchirent mon
 „ cœur ?

„ Qu'un coup de foudre m'écrase moi-
 „ même à ses pieds, que la mort m'arrache
 „ d'entre ses bras !... pensois-je.

„ Ne pouvant soutenir de telles images, je
 „ quittai la loge & m'enfuis chez moi où
 „ je demeurai abymé dans une tristesse pro-
 „ fonde. Une heure après, le laquais d'Aug-
 „ gusta étant venu s'informer de sa part si
 „ j'étois indisposé, je saisis ce prétexte &
 „ supposant un mal de tête subit, je le
 „ chargeai de dire à sa maîtresse que je ne
 „ reparoîtrois pas au spectacle ce jour-là ;
 „ mais que j'espérois la voir dans la matinée
 „ du lendemain.

„ Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai
 „ passé une nuit cruelle : toujours là, de-
 „ vant mes yeux, la mort de Nesbitt, &
 „ la gaieté d'Augusta ; & pas un instant de
 „ sommeil !

„ Par quel inconcevable hazard ne lui
 „ avois-je jamais parlé de Nesbitt ? Je le
 „ conçois à présent, jamais un souvenir doulou-
 „ reux n'eût pû trouver place près d'elle ;
 „ cette imperturbable gaieté éloignoit l'image
 „ de l'ami que j'avois perdu, ou du moins
 „ je renfermois dans mon cœur cette image
 „ chère & sacrée, crainte de la profaner.

» Les premiers rayons du jour ont enfin
» paru ; & je ne puis vous dire John , avec
» quelle impatience & quel battement de
» cœur, j'ai attendu l'heure de me rendre
» chez Augusta. Elle m'a reçu avec le ton
» de l'intérêt le plus tendre , & remarquant
» que je paroissais changé, elle m'a tendu
» sa belle main avec une forte d'émotion...
» Que j'eusse été heureux en cet instant sans
» cette furie de mistress T...d! jamais je ne vis
» tant d'amour dans ses beaux yeux , mais la
» tombe de Nesbitt me rendant inexorable ,
» j'ai reçu d'un air solennel la main qu'elle
» me tendoit , & je lui ai demandé la faveur
» de faire avec moi un tour d'allée sur une
» terrasse pratiquée au bord de l'Arno. Aussi-
» tôt, elle a pris son parasol & ses gands, nous
» avons gagné le jardin , & dès que j'ai été à
» portée de l'entretenir sans témoin , je lui ai
» parlé de Nesbitt. Le croirez-vous, John? avec
» cette noble franchise qui la distingue, Augus-
» ta m'a raconté, sans oublier une seule des
» circonstances que je tenois de Nesbitt lui-
» même, l'histoire des engagements qu'elle
» avoit pris avec cet infortuné jeune homme ;
» elle s'est retracée avec attendrissement ,
» tous les souvenirs que cette narration
» rappelloit, & j'ai vû couler ses pleurs. Alors
» j'ai éprouvé une émotion indéfinissable ;

„ ces larmes qui prouvoient la sensibilité
 „ d'Augusta, me caufoient une forte de peine,
 „ & je crois que cet instant m'a donné un
 „ avant goût du tourment des jaloux.
 „ Cependant comme il me fuffisoit de
 „ croire Augusta sensible, pour lui rendre
 „ tous les droits qu'elle avoit eu fur mon
 „ ame, j'ai eu peine à furmonter le mouve-
 „ ment qui m'entraînoit à fes pieds, mais
 „ j'ai réuffi à m'en rendre maître, & preffant
 „ doucement fa main fur mon cœur, j'ai eu
 „ le courage de lui demander raifon de cette
 „ gaité fi brillante, dont le charme m'avoit
 „ attiré vers elle.

„ A l'époque où vous m'avez rencon-
 „ tré, lui ai-je dit, étiez-vous déjà con-
 „ folée de la perte de Nesbitt.

„ Augusta m'a répondu que cette gaité
 „ qui faifoit le fonds de fon caractère, ayant
 „ triomphé d'un auffi sensible revers, la
 „ foutiendrait toujours dans l'adverfité; mais
 „ ne la mettoit cependant point à l'abri de
 „ ce que les premiers traits de l'infortune
 „ ont de poignant.

„ Ainfi donc, me fuis-je écrié, Arthur peut
 „ aller rejoindre Nesbitt? Augusta croyant
 „ s'être acquittée par quelques larmes, re-
 „ prendra bientôt cette défefpérante gaité;
 „ & n'en fera pas moins heureufe en foulant

» aux pieds l'herbe qui couvrira la tombe
 » des deux amis.....

» A cette exclamation , Augusta m'a con-
 » fidéré quelques momens en silence , & d'un
 » air surpris ; le dépit , la fierté , l'indigna-
 » tion & la douleur , se font peints succes-
 » sivement dans ses yeux ; mais paroissant
 » enfin se rendre maîtresse de ces divers
 » mouvemens : je souhaite, m'a-t-elle dit d'un
 » ton calme, que l'aveugle Arthur , puisse
 » trouver une femme aussi vraie , aussi sen-
 » sible que celle qu'il a si cruellement mé-
 » connue. Pour moi , j'ai été aimée une fois ;
 » c'est beaucoup sans doute , mais je n'ai
 » connu que dans cet instant , la différence
 » extrême de l'amour-propre à l'amour. C'est
 » à vous que j'en ai l'obligation , & je
 » vous en remercie. Adieu donc , adieu....
 » pour jamais.

» Elle s'est éloignée après ce fatal adieu ,
 » en prononçant quelques mots que je n'ai
 » pû entendre distinctement. Sa démarche
 » étoit tremblante , incertaine ; je l'avois vû
 » se troubler , pâlir , j'aurois pû la suivre ,
 » je crois même que je l'aurois dû ; cepen-
 » dant je suis demeuré immobile sur ce banc
 » où j'étois assis auprès d'elle. Consterné ,
 » desolé d'avoir tout perdu , je sentoie que
 » le charme étoit détruit. Pourquoi donc

5 l'aurois je suivie ? Pourquoi obtenir un
 20 pardon dont je ne saurois que faire ? Non...
 25 le premier sourire d'Augusta me perceroit
 30 l'ame ; non , désormais je ne verrois.....
 35 c'en est fait ; & j'ai dû recevoir ce cruel
 40 adieu qu'elle a prononcé.

45 C'est dans cette confusion de sentimens
 50 & de pensées que je suis rentré chez moi :
 55 en répandant ma douleur dans votre sein ,
 60 j'espérois la soulager , mais la playe est
 65 fraîche & profonde. Vous mon cher
 70 John , arrivé au port , vivez à l'abri des
 75 orages ; & plaignez votre ami.

Arthur.

Cette cruelle aventure avoit dégouté Ar-
 thur du séjour de Florence ; & la mort de lord
 George Rowland son père , l'ayant rappelé
 en Angleterre, il se vit lui-même à portée de
 solliciter un déplacement. Mais n'ayant ob-
 tenu que la moitié de ce qu'il demandoit ,
 il fut placé à M.... ; & dut ainsi quitter
 l'Italie pour l'Allemagne , sans se rapprocher
 de Sir James autant qu'il l'avoit d'abord
 espéré.

Devenu un peu misantrope depuis sa
 dernière infortune , Arthur se mit à philoso-
 pher sur nouveaux fraix ; & la cour de M..
 le trouva aussi infociable que peut l'être un
 Anglois qui ne prend intérêt à personne.

Tous ses vœux se bornoient à se rapprocher de Sir James , chargé ainfi que lui , d'une ambassade du fecond ordre en Allemagne ; & pendant les deux ans qu'il passa à M...., il ne fit aucune démarche que dans ce but. Au bout de ce tems, l'ambition d'Arthur fût réveillée par une place qui vint à vaquer ; elle étoit plus agréable & plus lucrative que celle qu'il occupoit aétuellement, mais ce qu'il en prisoit au-deffus de tout, elle l'eût rapproché de cet ami qui manquoit à son bonheur : il la follicita avec une ardeur fans égale. „ Heureusement , m'écrivoit-il , Sir
 „ James se trouve en Angleterre dans ce
 „ moment ; vous jugez que je compte sur
 „ son crédit & sur ses services ; mais je ne
 „ laisse pas de vous demander les vôtres :
 „ je fais que vous avez quelque droit aux
 „ bontés du ministre , & je connois tout
 „ l'intérêt que vous prenez au bonheur de
 „ votre

Arthur.

Je partis pour Londres , auffi-tôt que j'eus reçu cette lettre ; & je fus directement chez le ministre , ne voulant pas perdre un instant. Lorsque j'eus exposé le fujet de ma visite à fa seigneurie , elle me temoigna le plus grand chagrin de ne pouvoir m'obliger , mais j'avois été prévenu.... Le con-

current d'Arthur l'avoit deffervi, ridiculifé comme une manière de fou... & la place lui étoit promise.

„ Ciel ! m'écriai-je avec amertume , je suis
 „ donc arrivé trop tard pour pârer le coup
 „ qu'on portoit à mon ami ! mais par
 „ quelle fatalité Sir James Windham n'a
 „ t-il pû lui être utile ? C'étoit à lui à pein-
 „ dre Mr. Rowland fous fes véritables cou-
 „ leurs ”.

A cette exclamation qui m'étoit échappée , la phifionomie du ministre peignit la furprife.

Sir James Windham ! s'écria-t-il à fon tour , c'est précifément à lui que la place vient d'être accordée.

Je faluai refpectueufement le ministre ; & je fortis , oppreffé d'un poids étouffant. Ayant befoin du plein air , je parcourois à grands pas une allée du parc , lorsque je vis venir à moi , d'un air empressé , le capitaine Selwin , l'un de mes compagnons d'étude à Oxford.

„ Grande nouvelle..... ! „ me cria-t-il d'auffi
 „ loin que je pus l'entendre. — Qu'y a-t-il
 „ donc , Capitaine ? demandai-je avec dif-
 „ traction.

„ Rien autre fi ce n'est que notre ami
 „ Arthur fera Duc dans les vingt-quatre heu-

res : n'avez-vous pas lû les papiers de ce matin ? Tom & Jach ont précédé leur aîné dans l'autre monde ; une chute de cheval vient d'emporter ce dernier à Varsovie ; & l'imbécille Henri qui se meurt des suites de son marasme , n'aura pas porté longtems le mapteau ducal dont il a hérité par la mort de son grand père , car il est à l'agonie depuis ce matin ”,

Le Capitaine fit avec moi quelques tours d'allées , mais une de ses connoissances nous ayant abordé , nous donna des nouvelles de la mort du Duc de D... n ; & je rentrai chez moi pour écrire au nouveau Duc. J'avois à le féliciter du titre brillant dont la mort de ses cousins le mettoit en possession , mais j'avois à l'instruire de la perfidie de Sir James ; & comme un titre ne console pas toujours de la perte d'un ami , j'avois lieu de prévoir que ma lettre l'affligeroit. Je ne l'eus pas sitôt achevée que je me rendis chez ma sœur que je n'avois pû voir encore ; j'y trouvai la famille rassemblée autour de la table à thé , à la reserve du Docteur , qui lisoit les papiers au coin du feu. J'avois toujours la perfide manœuvre de Sir James sur le cœur , & lorsque les premiers sujets de conversation furent épuisés , j'all. i m'as-

seoir près de mon ancien Mentor, pour lui raconter l'histoire de l'ambassade.

Vous verrez, m^e dit le Docteur, que bien loin de se rendre justice, sur l'imprudence de sa liaison avec Sir James, ce pauvre Duc accusera l'amitié de ses malheurs, comme il en accusa l'amour après l'infidélité de sa Délia. D'autres chimères remplaceront alors celles qui viennent de lui échapper, & qui fait si nous ne le verrons pas un jour dupe de la cour, comme il vient de l'être d'un faux ami? Dans le vrai, un mariage heureux pourroit seul nous répondre de lui... & je voudrois qu'il songeat à épouser sa cousine : qu'en pensez-vous John ?

Je convins que Lady Francisca faite pour fixer une tête aussi vive que celle d'Arthur, avoit tout ce qu'il faut pour justifier l'attachement d'un galant homme, mais j'offris de parier qu'Arthur n'y songeroit de sa vie ; & le Docteur reprit la lecture de ses papiers.

Arthur avoit une si parfaite sécurité sur l'attachement de Sir James, que ma lettre fit sur lui l'effet de la foudre, lorsqu'elle éclate dans un ciel sans nuage. Toujours extrême dans les résolutions qu'il prenoit, il renonça à l'amitié ainsi qu'à l'amour ; &

c'est dans cette disposition que je le vis arriver chez moi, six semaines après la réception de ma lettre.

„ Vous voyez, me dit-il, un homme détrompé de tout, à l'instant de mourir. Je viens chercher le repos auprès de ceux que j'aimai dès mon enfance, & dans les lieux où je connus autrefois les douces joyes de cet âge heureux : mais je ne compte plus sur personne, je n'attends rien, je n'exige rien des objets de mon affection ; c'est le vrai moyen d'éviter l'amertume des mécomptes ”.

— Milord, répondis je, d'un ton ému, l'ami de votre enfance ne vous a jamais trahi.

Ah ! jamais.... jamais, mon cher John, aussi c'est auprès de vous seul, qu'Arthur veut vivre & veut mourir.

En parlant ainsi, le nouveau Duc me ferra cordialement la main ; & je vis briller une larme au bord de sa paupière.

La suite à l'ordinaire prochain.

P A R A L L E L E

Entre les anciennes mœurs & les modernes,
& entre les anciennes opinions & les
modernes, extrait & traduit des feuilles
Angloises.

J O U R N A L

*D'Elisabeth Woodville (1) écrit par elle-même
avant son mariage avec Edouard IV.*

LUNDI matin.

Je me suis levée à quatre heure pour
aider au vacher à traire les vaches.

(1) Jaqueline de Luxembourg Duchesse de Bedford, épousa en secondes noces Sir Richard Woodville, simple gentilhomme, (qui devint ensuite lord Rivers) Elle eut de lui plusieurs enfans, entr'autres Elizabeth, aussi distinguée par les qualités de son ame que par les charmes de sa figure; elle épousa John Gray de Grobey, dont elle eut plusieurs enfans. Il périt à la seconde affaire de St. Albans, en combattant pour les Lancastre. Elisabeth sa veuve se retira à Grafton chez son père. Edouard chassant un jour de ces côteslà, rendit une visite à la duchesse de Bedford, & celle-ci croyant cette occasion favorable pour demander une grace au monarque, elle engagea la jeune veuve, à se jeter à ses pieds,

A six heures le déjeuner.

A sept heures la Duchesse ma mère & moi, nous nous sommes rendues dans la cour, où nous avons distribué à manger à cinquante-six pauvres tant hommes que femme : j'ai fortement grondé Robert de la mauvaise humeur qu'il apportoit à nous aider dans cette œuvre de bienfaisance.

A dix heures nous avons dîné, John Gray

pour implorer sa pitié sur le sort des malheureux enfans d'un père coupable.

La vue de la beauté en larmes ne pouvoit que toucher le sensible Edouard, & l'affliction d'une épouse vertueuse, d'une mère tendre, lui inspira pour elle une considération égale à l'amour qui se glissa dans son ame sous le masque de la compassion. Il s'empressa de la relever, & lui promit sa protection pour elle & pour les jeunes orphelins.

Cependant en conversant avec cette femme aimable, il sentoit à chaque instant davantage quelle étoit la nature & la force du sentiment qu'elle avoit fait naître dans son ame, & bientôt ce fut le monarque qu'on vit aux pieds de sa sujette. Soit vertu, soit qu'elle osa porter plus loin l'espoir que lui donnoit l'impression qu'elle avoit fait sur le cœur d'Edouard, Elisabeth ne répondit point à ses vœux; ses rigueurs augmentèrent tellement son amour, en ajoutant à ce tendre sentiment celui de l'estime, qu'oubliant toute autre considération & n'écoutant que sa passion, il se résolut à épouser Elisabeth, & le mariage se fit secrètement à la terre de Grafton.

Histoire d'Angleterre par Hume, deuxième vol.

dinoit avec nous , c'est un bon un excellent jeune-homme ! & qui vient assez souvent. Il a peu mangé , m'a regardé de tems en tems d'un air fort tendre ; mais que m'importe ! une fille vertueuse ne doit avoir d'inclination & de volonté que celle de ses parens.

A trois heures. Un incendie occasionné par accident , a éclaté dans la maison du bon Robertson ; elle a été réduite en cendres. John Gray de retour des soins qu'il s'est donné pour secourir ces malheureux , a proposé à notre société une souscription , en faveur du pauvre fermier & il a commencé par mettre lui-même cinq guinées dans son chapeau. NB. Jamais John Gray ne m'a paru plus aimable , & ses regards n'ont jamais été aussi touchans.

A quatre heures. Nous avons fait notre priere accoutumée.

A six. J'ai été dans la basse-cour où j'ai donné à manger à la volaille.

A sept heures. Le souper. C'est le malheur du pauvre Robertson qui nous a fait souper si tard.

Telles étoient les occupations & le genre de vie des princesses & des Dames de qualité dans l'ancien tems. Voici le journal d'une Duchesse Angloise du dix-huitième siècle.

II. Journal.

Je me suis levée à midi. Brooks mon pourvoyeur de chien attendoit mon lever ; on l'a introduit ; il m'a présenté un joli levrier, je l'ai acheté cinq guinées.

A une heure M. W. est venu prendre le chocolat avec moi ; c'est un excellent homme que M. W. rempli d'esprit, toujours au fait de toutes les aventures, saisissant délicieusement le ridicule, & de plus d'un bon conseil, car je lui ai confié la perte que j'ai faite hier au jeu, & il m'a conseillé d'imiter l'exemple de Ladi H... laquelle dans un cas semblable a vendu secrètement les bijoux de sa famille en les remplaçant par de faux diamans.

A deux heures je suis allée à un encan. Ladi D. avoit envie d'un livre de priere grec qui avoit appartenu à Marie d'Ecosse ; elle en avoit déjà offert cinq guinées, je n'en aurois pas donné cinq schelings, mais comme je ne l'aime pas, pour lui jouer un tour, j'ai tellement poussé l'enchère qu'elle a monté à cinquante guinées. En sortant de là j'ai vu le carrosse de ma tante la douairière, marquisé de G. arrêté devant la maison de Mad. R. à l'instant même j'ai ordonné à mon cocher

de me conduire à l'hôtel de ma tante. Je lui devois dès long-tems une visite, & je ne voulois pas la trouver.

A quatre heures j'ai été à Hydepark où descendue de carrosse je me suis promenee à pied. J'y ai rencontré mon mari donnant le bras à la chanteuse Milaneth, il se forme & je commencerois à l'estimer, si moins avare envers moi, il payoit mes dettes de je".

Rentrée chez moi; je me suis mise à ma toilette, mistress Wodley m'a apporté des bonnets & des parures nouvelles; elles sont délicieuses; je les ai achetées, mais au moment où je goutois le plus de plaisir à les essayer, l'impudent James, mon valet de chambre, est venu m'interrompre pour m'annoncer un infortuné qui reclamoit des secours; je l'ai renvoyé à Milord.

A sept heures le diné, grande compagnie, tous les plus intimes amis du Duc; j'ai montré de l'humeur, j'ai gardé le plus profond silence; tout-à-coup à la fin du dîner j'ai porté mes regards sur l'Evêque de S. & les yeux fixés sur lui, je suis partie d'un éclat de rire si immodéré que ce bon ecclésiastique en a perdu toute contenance: j'ai alors quitté la table toujours riant, & contente de m'être vengée ainsi du refus de mon époux de payer mes dettes.

A dix heures du soir je me suis rendue à l'opéra Italien, & j'y suis arrivée assez tôt pour assister à la dernière scène Mr. W. est entré dans ma loge, il m'a accompagné chez Ladi M, où j'étois attendue pour un pharaon, & il m'a prêté quinze guinées.

A deux heures je suis allée à Kennelagh. Le colonel O. m'a raconté que mon mari s'est attaché à l'ambassadrice de Venise. Sir Richard S. nous a interrompu en m'assurant que mon rouge étoit mis à merveille : la petite comtesse, cette beauté du jour, étoit d'un ridicule incroyable ; selon moi laide à faire peur.

A quatre heures rentrée chez moi, je me suis couchée : en me déhabillant ma femme de chambre m'a conté que le duc n'étoit pas encore rentré.

FRAGMENT extrait d'un manuscrit Allemand, intitulé, *Supplément pour éclaircir l'histoire de la Suisse & ses relations avec les puissances étrangères à la fin du XVme. Siecle.*

LE desir de se garantir de l'oppression d'une puissante maison, & de celle de ses grands vassaux, dit Mr. de Weifs, auteur de ce manuscrit,

manuscrit, fut l'origine & le but de la Confédération Helvétique, & de tant d'autres ligues entre de plus grands & de plus petits états de l'Empire. Bientôt celle de nos ancêtres se distingua de toutes les autres, par les réglemens sévères, & les idées aussi simples que saines que nous admirons encore dans les conventions désignées sous le nom de *pfaffen brief*, & de convention de Sempach, par lesquelles les Confédérés s'éleverent fort au-dessus du XIV^{me}. Siècle, époque de ces conventions.

C'est à ce caractère particulier de leur confédération, à leur heureuse position, & au peu d'expérience de leurs ennemis dans l'art de la guerre, qu'ils dûrent la conservation de leur liberté, si souvent attaquée par les armes, & plus souvent encore par les intrigues du cabinet.

Mais en perdant la crainte que leur avoit inspirée la Maison d'Autriche, ils s'écarterent de cette sage politique; & leurs conquêtes sur Frédéric d'Autriche, qui avoit encouru les bancs de l'Eglise & de l'Empire, furent les premières démarches téméraires d'un peuple qui commençoit à perdre de vue le principe fondamental de son existence politique, celui d'une modeste & simple défense, pour se livrer à la dangereuse passion de s'agrandir.

L'émulation jalouse qui en est la suite, se manifesta bientôt entre les cantons de Schwitz, de Glaris & de Zurich, à l'occasion de l'héritage du comte de Toggenbourg, & devint la cause de la première & déplorable guerre civile, dans laquelle nos ancêtres montrèrent plus d'animosité & d'acharnement à s'entredétruire, qu'ils n'en avoient jamais montré contre leurs ennemis.

L'humeur guerrière des cantons s'étoit fortifiée dans ces querelles, & l'histoire de la nation ne présente depuis le milieu du XV^{me}. Siècle, qu'une série d'entreprises dont l'esprit de conquêtes fut la première source, sans autre plan que le projet peu réfléchi de profiter de chaque occasion d'exercer le droit du plus fort.

Dans cette époque déplorable des fastes Helvétiques, les travaux d'agriculture furent interrompus, les domaines ravagés, & aucune période de notre histoire n'est plus ingrate que ne l'est celle-ci pour tout ce qui concerne les loix civiles, & les utiles réglemens d'agriculture & d'économie; objets qui sont cependant les bases principales de toute société en général, & particulièrement d'un peuple libre.

L'auteur de ce Fragment ne nie point que nos ancêtres se couvrirent de gloire pendant

cette période par leur victoire sur Charles le Téméraire, par l'influence de leur médiation pour pacifier les différens qui s'élevèrent entre quelques princes; mais en avouant que tous les Suisses doivent être sensibles à ces hauts faits de leurs ancêtres, & au rôle qu'ils jouoient alors en Europe, Mr. de Weifs prétend, " que la vaine gloire qu'ils
 „ s'acquirent ne mériteroit tout-au plus qu'un
 „ étonnement passager / & que notre admira-
 „ tion pour elle nous exposeroit à des pré-
 „ jugés grossiers, si nous considérons les
 „ actions qui la leur acquirent, sans remon-
 „ ter à leurs causes secrètes, & sans faire
 „ attention à l'influence qu'elles eurent sur
 „ la république Suisse en général, & sur
 „ quelques Etats de la Confédération en par-
 „ ticulier „.

Tel est le but que se propose l'auteur de ces Fragmens; il paroît vouloir scruter les replis les plus profonds de l'histoire. *En philosophe, en penseur*, il ne considère les événemens & leur cause que par rapport à leur influence & à leur suite. Dans cet esprit il parcourt la période dans laquelle la foiblesse de Sigismond & la politique astucieuse de Louis XI préparoient la guerre de Bourgogne; il nous retrace l'histoire de ce qui précéda cette guerre & de la guerre même,

trop connue pour nous y arrêter ; mais il affaïsonne ce récit d'observations morales & politiques, sur l'influence qu'eut sur les Suisses les liaisons qui s'établirent entre la France & eux.

En général, on voit dans ces deux cahiers que nous avons sous les yeux, le desir d'être utile à sa patrie, & une activité de travail que rien ne rebute, & qui employé sur des sujets moins rebattus, pourroient produire des recherches & des résultats intéressans.

*LETTRE au Rédacteur du Journal de
Lausanne.*

Du Val-d'Illiers, le 3 novembre 1795.

M.

ON s'apperçoit trop, en lisant votre intéressant Journal, du desir que vous avez de le rendre utile, pour ne point s'empressez à y contribuer.

La Botanique, cette belle partie de l'histoire naturelle, étant étudiée aujourd'hui avec plus d'ardeur & plus de soin que jamais, tant en Suisse que dans le reste de l'Europe, il seroit à souhaiter que quelque amateur & connoisseur zélé de cette science, & qui eût

assez de fortune & de loisir pour s'y livrer , entreprit de se procurer & de cultiver dans quelques parties les mieux exposées du Pays-de-Vaud , telles que Lausanne & ses environs , les arbres suivans , soit indigenes , soit déjà aclimatés en France , & qui réussiroient assurément , du moins pour la plupart , dans notre climat Suisse , d'où on pourroit ensuite répandre ces plantations utiles dans les lieux voisins , & jusques dans le Valais même , assez chaud en partie pour qu'ils puissent y réussir.

Voici la liste des arbres dont il nous seroit avantageux de faire l'acquisition.

L'*acacia* de Virginie , soit le faux *accacia* ; l'*érable* à feuilles de frêne , l'*érable* ou *sycomore* panaché ; l'*érable à sucre* , ou *érable du Canada* ; l'*érable rouge* ou de Virginie ; le *platane d'Occident*. Ces six premières especes serviroient très-utilement dans nos terrains marécageux , & augmenteroient nos arbres aquatiques ou des terrains humides , qui sont , le *peuplier noir* , le *tremble* , le *frêne* , l'*aune* , &c.

Le *cytise* des Alpes , qui réussit dans les plus mauvais terrains , & le *mycocoulier* , méritent aussi notre attention ; car outre la beauté des fleurs du *cytise* , ces deux arbres fournissent d'excellens cercles de tonneaux.

Le *genévrier* de Virginie ou le cèdre rouge ,

est un des arbres les plus propres à faire des plantations dans les plus mauvais terrains : on en voit en France , dit Mr. Thouin , de très beaux , dans des terres où il se trouve à peine dix pouces d'épaisseur d'un sable stérile , & où les autres arbres les plus agrestes refusent de croître. Le *gânier* ou arbre de Judée , est très-utile pour faire des taillis en rase campagne. Le *tulipar de Virginie* , les *fiènes d'Amérique* , les *peupliers de Canada* , l'*aune de la Floride* , qui commencent à se multiplier en France , n'attendent que des mains intelligentes qui les répandent en pleine campagne , pour y produire le plus bel effet , & y devenir du plus grand rapport.

Le *cèdre du Liban* , dont on voit depuis plusieurs années , dans les jardins en France , plusieurs individus , qui donnent des fruits en abondance , est encore un arbre qui mérite le plus d'être cultivé en grand , à cause de ses précieuses qualités. Il est facile de s'en procurer. On voit entr'autres en France , au jardin du roi , depuis quarante ans , un de ces arbres , qui en 1788 avoit déjà 6 pieds 7 pouces de circonférence à 4 pieds & demi au-dessus de la terre. Il y a , je pense , bien peu d'arbres , même de nos plus rustiques , qui atteignent cette grosseur en aussi peu de temps ; nous devrions donc nous presser

d'en faire l'acquisition. Voici encore quelques autres arbres dont la culture & la multiplication pourroit être introduite en Suisse avec beaucoup d'avantage, s'ils ne s'y trouvent déjà, ce que j'ignore.

Trois de ces arbres sur-tout méritent la plus sérieuse attention, savoir : 1°. Le *cyprès de la Louisiane*, qui réussit parfaitement dans les tourbieres, submergées pendant l'hiver, & dont on ne tire que peu ou point de parti : au défaut de celui-ci, le *cyprès à feuille de thuya*.

2°. Le *pin l'ariccio*, qui est un des plus grands arbres de notre hémisphère ; cet arbre résineux de l'île de Corse est d'une grande solidité ; précieux pour la bâtisse, il croît jusqu'à 130 pieds d'élévation, sur les montagnes les plus escarpées, dans des terrains sablonneux, & particulièrement aux expositions du nord. Voilà déjà dans ces deux arbres de quoi occuper avantageusement deux terrains diamétralement opposés, & d'ordinaire inutiles à d'autres plantations.

3°. L'*yeuse* ou chêne à glands doux, très-convenable dans les plaines sablonneuses des endroits chauds ; arbre dont je supprime ici pour le moment les riches qualités, dans la crainte que notre climat ne soit un peu trop froid, vu qu'il craint la gelée ; mais on ne

risqueroit rien d'en faire l'essai dans les endroits les moins froids & les mieux exposés de la Suisse; s'il pouvoit y réussir, ce seroit vraiment une riche acquisition, tant pour son excellent bois, que pour ses bons fruits, très-mangeables, & du double plus gros que nos glands.

Le *plaquemimer d'Italie*, & celui de *Virginie*, le *frêne à fleurs d'Italie*, le *frêne d'Amérique*, celui de la *Caroline*, celui à *feuilles de sureau*, le *bonduc* ou *cniquier* du *Canada*, le *févier à trois épines*, le *charme du Levant*, l'*aune de la Floride*, le *pavia rouge & jaune*, le *charme de Virginie*, celui à *fleurs de houblon*, le *micocoulier de Virginie*, & celui du *Levant*; l'*azérolier d'Italie*, celui à fruit oblong & jaune, &c. Voilà, M., des augmentations de richesses qu'on pourroit se procurer; & cette nomenclature, sèche en apparence, ne peut être indifférente à ceux de vos lecteurs qui s'occupant de choses utiles, cherchent le bien de leur pays & celui de leurs propres domaines. J'ai l'honneur d'être

M

V. T. H. & O. S.

CLÉMENT, vicaire.

DEUX LETTRES SUR LE MARRONIER.

Article extrait d'un Journal Français.

L E T T R E I.

JE me promenois, il y a quelques jours, au jardin des plantes, avec un de nos plus célèbres botanistes; nous parlions de la science qu'il professe, ou plutôt je l'en écoutai parler avec un plaisir inexprimable: la botanique a je ne fais quoi de doux & de sentimental.

Il est difficile qu'un habile botaniste ne soit pas un excellent homme. Celui dont je vous parle justifie parfaitement cette observation: les leçons qu'il donne font aimer à-la-fois le maître & la science.

J'admirois avec lui les thyrses panachés des marroniers; mais je fesois la réflexion que ces belles fleurs se transformeroient en fruits à-peu-près inutiles, (au moins jusqu'à présent en a-t-on fait peu d'usage) armés de pointes aiguës, & qui tombant du haut des arbres, blesseroient peut-être quelque promeneur, rêvant comme moi, ou dormant sous leur ombre. Je me souvenois d'avoir vu, l'année dernière, au Luxembourg une femme qu'un gros marron avoit frappée au

sein , non sans lui faire beaucoup de mal.

On pourroit, me dit mon savant, embellir de beaucoup les fleurs dans les marroniers destinés à former des allées de jardin. Cela se feroit par une opération de jardinage très-simple & très connue. Il ne faudroit que doubler les fleurs, en cultivant les jeunes arbres dans un terrain gras, & les fumant beaucoup, &c. Tout le monde fait que les arbres & les plantes à fleurs doubles ne donnent point de fruit ni de graines. On a doublé les rosiers, les giroflées, les pêchers même. Vous venez de voir au bout du jardin les charmans bouquets blancs de nos cerisiers doubles; mais je ne sache pas qu'on ait encore essayé de doubler le marronnier. Jugez de ce que pourroient devenir ces beaux panaches; ils ne sont encore que ce qu'est la petite rose à cinq feuilles que vous avez vue sur les haies : la culture en a fait la reine des fleurs. De plus, en automne on viendroit se promener & dormir sous les marroniers, à l'abri des accidens dont vous parlez. Je suis surpris que personne n'ait encore fait cet essai. Un jardinier fleuriste qui doubleroit seulement deux ou trois marroniers, en vendroit des greffes; & comme on s'empreseroit de toutes parts de se procurer de si belles fleurs, qui auroient de plus le mérite de la nou-

veauté, cet essai deviendroit très-avantageux à celui qui y auroit le premier-réussi.

Cette idée, toute simple qu'elle est, me frappa : je demandai à celui qui me la donnoit, la permission de la publier. Si vous inférez cette lettre dans votre Journal, je vous promets, pour récompense, que vous verrez un jour des marroniers portant des fleurs superbes, dont vous pouvez à peine vous faire une idée ; & vos enfans jouant sous leur ombre, sans craindre que de lourds marrons tombent sur leurs petites têtes blondes, & interrompent leurs jeux par des larmes.

, *La IIe. Lettre à l'ordinaire prochain.*

LES CHOSES COMME ELLES SONT,

O U

Aventures de Caleb Williams, par Godwin, traduit de l'Anglais par des gens de la campagne; 3 vol. in-8°. prix 3 L. de Suisse. Lausanne, chez HIGNOU & C. imprimeurs-libraires.

CET ouvrage, très-bien traduit, a conservé toute son originalité; & comme le Traducteur ne s'est permis de changemens que ceux qu'exige la pureté du style de la langue française, nous croyons ne pouvoir mieux faire connoître cette production à nos lecteurs,

qu'en leur extrayant & traduisant la notice qu'en ont donnée dans le temps des feuilles littéraires Anglaïses.

“ Il étoit à supposer, disent-elles, que le
 » génie de Mr. Godwins ne pourroit s'abaif-
 » ser à retracer les fades soupirs d'une intri-
 » gue amoureuse. Initié dès long-temps dans
 » l'art sublime de scrutateur des humains &
 » des choses, il tend à une sphaere plus rele-
 » vée que ne l'est celle des romanciers ordi-
 » naires. Ainsi, tout en paroissant avoir pour
 » objet principal, dans ce Roman, de dé-
 » peindre sous les plus fortes couleurs les
 » tristes suites d'une passion effrénée de l'hon-
 » neur & de la réputation, & les dangers
 » où peut entraîner une curiosité qui n'a
 » d'autres motifs que l'oïfiveté, on voit dans
 » cet ouvrage, comme dans d'autres pro-
 » ductions de son auteur, que le premier
 » but de ses écrits est de répandre ses opi-
 » nions favorites d'égalité, de liberté & d'in-
 » dépendance.

Mr. Falkland est encore plus que Caleb le caractère principal de ce Roman. Le premier mobile de toutes ses actions, de toutes ses pensées, est une passion immodérée de l'honneur & de la réputation. La lecture des poètes héroïques de l'Italie, en exaltant son esprit & son imagination, ont fait naître cette

passion dans son ame ; elle le subjuge tellement , elle produit chez lui des effets si extraordinaires , si invraisemblables , qu'avec le meilleur naturel & mille vertus , il est toujours prêt à commettre des bassesses & jusqu'à des crimes , lorsqu'il croit son honneur & sa renommée en danger d'être compromis. C'est dans un moment pareil , qu'avec tous *les préjugés & les sentimens de la chevalerie* , il se venge des coups qu'il a reçus en public , en assassinant par derrière celui qui les lui a donnés. Quoique ce meurtre se passe sans témoins , il est soupçonné d'en être l'auteur ; mais malgré les apparences , toutes contre lui , sa haute réputation , sa délicatesse connue sur le point d'honneur , l'estime & le respect qu'il s'est acquis , le font absoudre aux applaudissemens universels : ce procès criminel devient même pour lui la source des hommages qu'on doit à l'innocent accusé.

Quelques semaines après , deux anciens fermiers du gentilhomme assassiné , qui avoient été fort maltraités de lui , sont , sur des faits accumulés , mais peu vraisemblables , accusés , convaincus & exécutés comme coupables de sa mort ; & depuis ce moment , Falkland , l'homme le plus heureux , le plus aimable , le plus admiré des sages , & le plus recherché des femmes , devient l'être le plus mal-

heureux, le plus sauvage, le plus extraordinaire. Il donne même souvent des marques d'une espèce de frénésie ; & dans ces momens-là, son air annonce les alarmes de la crainte ou les angoisses du remords, sans que cet état accidentel anéantisse en entier les traces de l'aménité & de la douceur de son caractère naturel.

Son secrétaire, Caleb Williams, jeune homme dont il est le bienfaiteur, & qui est censé écrire ces mémoires, s'annonce comme étant d'un caractère simple, d'un esprit actif, & doué d'une curiosité assez ordinaire chez les domestiques ; il ne peut voir l'état où est son maître sans éprouver le desir d'en pénétrer la cause ; il l'a surpris un jour dans un appartement isolé ; ses gémissemens annonçoient l'angoisse ; il avoit refermé avec impétuosité un coffre devant lequel il étoit assis à terre, & repoussé avec violence le téméraire Caleb, auquel dans la même journée il glisse cinq louis dans la main.

Plus curieux qu'intéressé, Williams, qui ne peut se taire de cette aventure, avec un ancien intendant son ami, apprend de lui quelque particularité sur la catastrophe, depuis laquelle Falkland a changé d'habitudes, d'humeur, de caractère ; & quoique tout dans ce récit doit lui prouver que l'accusation est

fausse , que personne ne forme le moindre doute sur l'innocence de son maître , que sa délicatesse sur l'honneur est la seule cause de l'impression funeste qu'a fait sur son esprit l'idée d'être soupçonné d'un crime aussi atroce. Caleb , si simple , si étranger au monde , à ses passions , plus éclairé tout-à-coup que les magistrats les plus exercés , conçoit le soupçon que Falkland est en effet un meurtrier ; sa curiosité n'en est que plus ardente ; il se décide à devenir l'espion de son bienfaiteur ; & malgré la timidité qu'il annonce composer le fonds de son caractère , le danger de cette occupation lui donne un attrait piquant à ses yeux.

Par des artifices , des ruses , des détours , des allusions , qu'inventeroit à peine l'inquisiteur le plus expérimenté dans l'art de scruter le cœur humain , *le jeune Caleb* (qui d'ailleurs peu scrupuleux dans les moyens de satisfaire sa criminelle curiosité , lit les lettres de son maître , & force le coffre où il soupçonne que sont les preuves de ce qu'il cherche) parvient enfin à ne laisser d'autre alternative à Falkland que celle de faire de lui sa victime ou son confident ; il choisit ce dernier parti. Sous le sceau du plus terrible serment , il lui confesse qu'il est en effet le meurtrier , que battu , foulé à terre , avili

à la face du monde, & n'écoutant que son désespoir, il a vengé son opprobre en tuant celui qui l'avoit humilié ; il se reproche la mort des deux fermiers innocens ; sans comprendre, non plus que le Lecteur, par quel hasard l'évidence s'est formée contre eux, Bourrelé de remords, il n'est cependant pas corrigé de ce faux point d'honneur, de cet amour insensé de la renommée. Il sent qu'il est le plus criminel des hommes, mais il aspire à laisser après lui un nom illustre & sans tache, & il déclare à Caleb, que s'il lui donne le moindre sujet de soupçonner sa discrétion, il payera de sa vie cette faute, ou souffrira des maux plus grands encore.

Chargé du poids énorme de ce secret qu'il a tant désiré, & dont il ne peut se débarrasser, Caleb n'a plus de repos ni jour ni nuit. Sans cesse épié à son tour, il se voit esclave, il veut briser sa chaîne & quitter le service de Mr. Falkland, qui, pour prévenir les suites que pourroit avoir pour lui une indiscretion de Caleb, & lui ôter toute créance dans le public, l'accuse d'un vol, en mettant lui-même dans les coffres de son secrétaire les objets qu'il prétend lui avoir été volé.

Traîné dans les prisons, Caleb s'en échappe, trouve un refuge parmi une bande de voleurs,

leur mène une vie errante , toujours la prison ou la potence en perspective , il parcourt le royaume sous divers déguisemens , employant tous les stratagèmes , tous les subterfuges pour se dérober aux poursuites de son ancien maître , qui semblable à un mauvais génie invisible , persécute & protège tour-à-tour sa victime.

Après une suite d'aventures aussi bizarres qu'in vraisemblables , Caleb se libérant lui-même de son serment , parvient enfin à faire entendre son accusation devant les tribunaux contre son ancien bienfaiteur. Falkland sur le bord de la tombe , est cité à comparoître pour être confronté avec son domestique ; celui-ci à la vue de l'état affreux où est Falkland , sent évanouir dans son ame l'irritation qui l'a porté à cette lâche accusation , & tout en révélant l'horrible secret dont il a forcé son maître à le rendre dépositaire , ses remords lui dictent des bénédictions & des éloges sur les grandes qualités de Falkland ; l'assemblée éprouve une émotion générale ; l'accusé lui-même , vaincu par la simplicité , la candeur la sincérité d'ame du vertueux *Willams* se précipite dans ses bras , bénit la main qui le frappe , confesse ses crimes , & les motifs qui les lui ont fait commettre ; il se dévoue à la honte , à l'infamie

qu'il mérite, & meurt quelques jours après.

Tel est le singulier canevas imaginé par Mr. Godwin, pour disserter en philosophe du *dix-huitième siècle* sur la morale & sur la politique, & pour attaquer les loix de son pays, & les institutions sociales en général. Mettant en opposition les vertus qu'il attribue à des voleurs de grand chemin & les vices des autorités civiles qu'il appelle les *voleurs autorisés par les loix*, l'auteur prétend que celles-ci sont plutôt un glaive d'oppression entre les mains du riche & du puissant qu'un bouclier pour préserver le pauvre de l'oppression.

L'honnête Caleb que la curiosité a rendu philosophe, après avoir forcé le coffre de son maître, & lui avoir arraché son affreux secret, se croit le plus vertueux, le plus intégrè des hommes; il ne peut supporter l'idée de la dépendance, de la subordination, ni celle de l'inégalité des richesses & de la naissance, & raisonnant à tort & à travers sur les droits de l'homme, il trouve fort étrange que d'âge en âge les hommes aient consenti à mettre leur vie à la disposition des autres, afin que chacun d'eux puisse à son tour exercer un pouvoir tyrannique à l'abri des loix. Et son amour de l'indépendance & de la liberté est si fort qu'il préfère *exposer sa vie à la faim des bêtes sauvages, à la merci des élémens. à la férocité*

des peuples barbares , plutôt que de se soumettre à la froide & rusée prudence de ceux qui se sont emparés de l'autorité.

Nous ignorons , ajoute le journaliste anglois , ce qu'espère l'auteur de telles déclamations ; mais nous croyons qu'il seroit aussi prudent que sage , avant de se priver de l'ancienne protection des loix , d'imaginer quelque chose qui put en tenir lieu , & servir de frein aux passions furieuses de l'espece d'animaux désignés sous le nom d'hommes , car l'antique expérience , & plus encore la moderne , nous prouve qu'il est très-dangereux de la rejeter dans l'état de nature , à moins qu'on ne veuille les voir s'entre-détruire & s'entre-dévorer.

HENRIETE ET EMMA,

Ou l'éducation de l'amitié.

O charme de la vie ! amitié tendre et pure ,
 Vos droits seront toujours tout puissans sur mon cœur
 Je ne cherche que vous dans toute la nature ,
 Par tout ou vous régniez se trouve le bonheur.

Poésies de madame B.....

*Un volume in-22. prix 2 Liv. de France. 26
 sols à Paris , et se trouve à Leipsick chez
 Pierre Philippe Wolf 1796.*

LE tableau que nous offre la période dans laquelle nous vivons , est composé d'une

lérie de faits si invraisemblables, d'événemens si malheureux, d'actions si atroces, enfin de catastrophes si cruelles & si inopinées, que dans le cahos d'un semblable bouleversement, l'art du romancier changeant de nature, ne peut se développer qu'en représentant des objets qui reposent l'esprit fatigué & soulagent le cœur, sans cesse froissé ou déchiré par le malheur universel.

Tel est l'effet que produira sur toute ame sensible, le charmant roman que nous annonçons; & le seul tort que nous serions tenté de reprocher à l'auteur, est de taire son nom et de priver Lausanne de l'honneur que lui feroit dans le monde littéraire une telle production. Tous les événemens de ce roman sont simples & les caractères bien définés. Il s'en trouve qui ont de l'originalité, mais tous pris dans la bonne & vraie nature: les actions, les discours de chaque acteur sont parfaitement ce qu'ils doivent être selon leur caractère. On y trouve des situations neuves & très-intéressantes sans qu'elle soit ni invraisemblable, ni romanesque. L'amour se montre sans fadeur, sans intrigue, & très-nouveau dans son dénouement: les mariages sont des mariages de raison, sans que le sacrifice d'une passion antérieure occasionne d'autres effets que celui de resserrer les liens

de cette charmante société, en rendant amis ceux que les circonstances ont forcés de renoncer à un sentiment plus vif. En lisant ce roman, on croit tenir à chacun des individus, & l'on éprouve les plus douces émotions : la morale qui y est mise en action s'y présente sous les formes les plus attrayantes ; les mères les plus sages peuvent le remettre à leurs filles, & y prendre elles-mêmes des idées d'éducation. Le style en est pur, élégant : on y rencontre des mots charmants, dictés par le cœur autant que par l'esprit. Nous ferions un tort réel à nos lecteurs en leur analysant cette production ; il faut la lire : mais en terminant cette annonce, nous ne pouvons nous refuser au plaisir de leur donner une idée de la manière de l'auteur.

Emma, l'une des deux héroïnes, âgée de quinze ans, vive, sensible, mal élevée, a pris une tournure romanesque. Elle revient un jour de chez un peintre fameux ; Henriette sa cousine lui demande si elle a vu de beaux tableaux chez Mr. Simart ? Sa surprise est extrême en ne lui entendant parler que de la figure d'un homme vêtu de noir, mélancolique, intéressant. C'est, lui dit Emma, l'image de Clémengis, le héros du roman d'Ernestine..... Ce portrait est donc un chef-

d'œuvre demande Henriette, puisque vous en êtes si frappée ?

Ce n'est point un portrait, reprit Emma, c'est un François que nous avons trouvé chez le peintre. Promettez-moi d'y venir après demain, vous verrez si j'exagère, & si jamais vous avez vu une figure plus romanesque, plus intéressante; j'ai la plus grande envie de savoir son histoire.

Je me défie de vos descriptions, dit Henriette, & je ne songe pas sans rire au seduisant tableau que vous m'avez fait de la famille de Richard & de Fanny. Ce villageois tendre & naïf, cette femme timide & touchante, ces enfans si propres, si careffans; je trouve au lieu de tout cela, un mari qui bat sa femme, des enfans sales & pleureurs: mon aimable cousine, pourquoi toujours au-delà du vrai? la nature si riche, si féconde offre assez d'objets intéressans sans en créer d'imaginaires.

LITTÉRATURE SUISSE.

Apologie des Suisses, ou Réponse aux inculpations générales & particulières, formées contre cette nation par différens écrivains, sur-tout par Muratori. Traduction libre de l'Italien, de Mr. W... , avec des notes critiques & historiques, & des augmentations. A Bâle, chez Emanuel Tourneisen, 1796.

AUCUNE nation n'est sans défaut, mais les imputations faites aux Suisses par divers historiens, étrangers, anciens & modernes, les unes sont si fausses, si injustes, les autres si exagérées, que tout Suisse, véritablement attaché à l'honneur national, ne peut qu'applaudir un ouvrage dans lequel ces inculpations sont aussi victorieusement réfutées qu'elles le sont dans celui-ci.

S'attachant plus aux choses qu'à la diction, l'auteur répond en premier lieu, aux inculpations générales, prodiguées par Muratori & d'autres, aux Suisses, qu'ils traitent de mercenaires, qu'ils taxent d'avarice, d'inconstance; qu'ils appellent barbares païsans; qu'ils accusent de combattre volontairement les uns contre les autres, & auxquels ils reprochent enfin le commerce de leurs semblables.

Ne se bornant pas à réfuter les imputations vagues, formées contre la nation Suisse en général, l'auteur passe à l'examen de plusieurs faits particuliers, sur lesquels différens écrivains ont attrapé tout aussi injustement l'honneur de la nation. Ce que l'auteur démontre en rétablissant ces faits dénaturés dans leur intégrité.

En rendant au public le service de traduire cet ouvrage, le traducteur a ajouté à son intérêt, en l'augmentant de notes, & des supplémens nécessaires, soit pour éclaircir, soit pour rectifier le texte. C'est à lui qu'on doit une notice très-bien faite, de la journée du 10 Août. Forcé de terminer ici notre annonce, nous reviendrons dans le numéro prochain à cette production, qui mérite les succès qu'elle a eue en Italie, & aux yeux des Suisses qui connoissent la langue italienne.

Aux Auteurs du Journal.

Lausanne, 20 Mars 1796.

MM.

SI selon de grands moralistes, la mort d'un homme vertueux, dut-il même avoir été d'un commerce un peu difficile, est déjà une perte publique, à plus forte raison devrait être

regardée comme telle la mort de l'homme qui a de justes droits à ce titre auguste , joignoit encore les aimables & précieuses qualités de l'aménité & de la bonhomie , se faisoit remarquer par cette douceur de caractère , accompagnée de politesse & de grace , d'où naît le charme de la société , & qui sans être une vertu , semble en entraîner plusieurs à sa suite. Tel a été M. le *colonel des Ruines* qui , succombant aux suites d'un rhume , termina , hier au soir , sa longue , heureuse & honorable carrière , & dont la perte est envisagée , parmi nous , comme un événement fâcheux qui atteint toutes les personnes honnêtes & sensibles qui avoient le bonheur de le connoître. Si les sincères & nombreux regrets qu'a laissés après lui ce digne & respectable militaire n'étoient pas des motifs suffisans pour vous engager à honorer ses cendres en jettant quelques fleurs sur sa tombe , au moins M. lui deviez-vous déjà cet hommage comme à un de vos compatriotes qui a employé ses loisirs d'une manière à lui mériter la reconnaissance publique , qui a formé un cabinet d'Histoire-naturelle dont divers auteurs sur la Suisse ont parlé avec éloge , & qui ne seroit peut-être pas indigne de passer dans les mains d'un Souverain , ou d'être destiné à

l'instruction publique. Ce qui paroîtra le prouver, c'est que déjà, depuis bien des années, cette intéressante collection seroit non-seulement à satisfaire la curiosité des amateurs, mais encore étoit très utile à un grand nombre de jeunes gens qui y alloient puiser des connoissances sur une des sciences qu'il importe le plus de posséder, ou du moins sur laquelle il est si humiliant de n'avoir pas quelques notions.

J'ai l'honneur d'être &c.

Lanteires, Professeur.

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Annonce des nouveautés Littéraires.

Paris, mois de Mars & d'Avril, 1796.

Tableau de la situation actuelle des Etats Unis d'Amérique, d'après Jean Morfe, par Ch. Piçlet, de Genève. 2 vol. in-8. d'environ 400 pages chacun, prix 7 liv.

LES analyses raisonnées qu'on trouve de cet ouvrage, dans plusieurs Journaux françois ou étrangers, en font beaucoup d'éloges.

Soirées littéraires (les) ou mélanges de traductions nouvelles, des plus beaux morceaux de

l'antiquité, de pièces instructives & amusantes, françoises & étrangères, qui sont tombées dans l'oubli, de productions, soit en vers, soit en prose, qui paroissent pour la première fois; d'anecdotes sur les auteurs & sur leurs écrits, &c. Tom. Ier. in-8.

Ce Journal très-intéressant, bien rédigé, embrasse l'ancienne littérature, celle du moyen âge, celle de nos contemporains; nous en donnerons des extraits à nos Lecteurs, pour leur faire connoître la manière des Rédacteurs. Le prix de la souscription est pour chaque volume de 3 livres de France, il en paroît 4 volumes par année.

Histoire des chiens célèbres, entremêlée de notes curieuses sur l'histoire naturelle, 2 volumes in-18. avec de jolies gravures, prix 3 livres de France.

Ce petit ouvrage nouveau n'est pas un roman, c'est un recueil d'anecdotes curieuses, qui prouvent que les animaux ont plus d'une fois servi d'exemple aux hommes.

Les devoirs de l'homme, traduits du latin de Cicéron, & la vie de l'auteur, par Emanuel Brosselard, in-8. prix 1 livre 10 sols.

On a tant parlé des droits de l'homme, qu'il est bien tems qu'on pense à ses devoirs: les Journaux littéraires françois ont donné une analyse avantageuse de cet ouvrage.

Prophéties de Jacques Brothers, ou la connoissance révélée des prophètes & des tems, écrits

sous la direction & par l'ordre sacré du seigneur Dieu, pour servir d'avertissement aux nations, & pour leur avantage : divisé en deux livres, contenant entre autres choses remarquables, qui n'ont encore été révélées à personne sur la terre. 1°. Le retour des Hébreux à Jérusalem en l'année 1798, sous la conduite de leur prophète & prince révélé; 2°. la révélation des causes & effets de la guerre actuelle, & de la prophétie qui s'accomplit maintenant (année du monde 5913); la chute subite & éternelle des empires de Turquie, d'Allemagne & de Russie, traduite de l'original anglois, imprimé à Londres en 1794. I vol. in-8. prix 2 livres 8 sols, ou 300 liv. en assignats, franc de port.

Il y auroit de la témérité, même de la folie, à donner une analyse de cet ouvrage; car pour juger un prophète, il faudroit être un Dieu. Toutes bisarres que sont ces prophéties, on lit avec intérêt cet ouvrage qui vient de paroître, & tout le monde se l'arrache.

Mes 27 ans, ou mémoires d'un jeune homme, fidèlement rédigés & recueillis par lui-même. I vol. in-18. sur beau papier, prix 1 livre 4 sols de Fr. & 230 livres en assignats.

Ce joli ouvrage que l'on pourroit regarder comme un roman, est cependant une histoire véritable & fidèlement racontée : elle est

écrite avec esprit, & l'on trouve beaucoup de pureté & de fraîcheur dans le style. Le jeune auteur ayant été réduit par les circonstances à se mettre berger, écrivit dans cet état à l'aimable Florian, qui reconnoissant en lui des talens, lui fit bientôt quitter la houlette pour prendre la plume, & le plaça auprès de Duport du Tertre, alors garde des sceaux; mais bientôt la mort lui ravit ses deux bienfaiteurs; le premier périt sous les verroux de la tyrannie, & l'autre sous la hache des canibales.

Théâtre de Sénèque, nouvelle traduction par M. L. Coupé. 2 volumes in-8. prix

On n'avoit d'autre traduction de ce fameux tragique Romain que celle de l'abbé de Marolles, dont tout le monde connoit la ridicule platitude. Indépendamment du mérite de la traduction, des notes savantes l'accompagnent; & chaque tragédie est encore terminée par d'autres notes historiques qui sont pleines de goût, & dans lesquelles le traducteur compare Sénèque avec ceux qui l'ont précédés ou suivis dans la carrière dramatique. On y verra sur-tout avec plaisir beaucoup de beautés, que Corneille, Racine, Crebillon & Voltaire ont dérobées à Sénèque, sans s'en vanter. Enfin, comme c'est l'aîné des Sénèque qui est bien véritablement l'auteur

du théâtre que nous annonçons. Nous croyons que cette traduction couronnera dignement celle que la Grange a donné des ouvrages en prose de ce philosophe , & qu'elle doit en être le complément nécessaire.

Tous ces ouvrages & plusieurs autres nouveautés ou productions anciennes, se trouvent à Paris chez le citoyen Morin, libraire & commissionnaire, rue Christine, N^o. 12. Les prix en numéraire sont invariables.

L A F O L I E D' A M O U R.

Fragment tiré du poëme de l'imagination, de l'abbé de L'Isle.

IL suffit sans doute de nommer le Virgile françois, le traducteur sublime des Georgiques, l'aimable auteur du poëme des Jardins, pour faire l'éloge du morceau que nous allons donner à nos lecteurs, & pour être sûr qu'ils nous en sauront gré. Il est extrait du poëme sur l'imagination, attendu depuis si long-tems. S'il est vrai, comme on l'assure, que son auteur se fiant à son excellente mémoire, n'écrit point ce qu'il compose, il seroit possible qu'un malheur imprévu auquel on n'ose penser, prive pour toujours le public de cette intéressante production; alors

les morceaux qu'on aura pu recueillir deviendront infiniment précieux, & s'il se décide enfin à satisfaire l'impatience générale, & à le faire imprimer, cette impatience ne fera que plus excitée par cet échantillon, & redoublera l'empressement de lire cet ouvrage : il est presque tout en action. L'épisode d'Amélie & de Volnis est une des plus touchantes, & l'intérêt devient bien plus vif lorsqu'on fait que le fait est exactement vrai dans tous ses détails.

A M E L I E E T V O L N I S ,

*Ou des effets de l'amour sur l'imagination, par
l'abbé de L'Isle.*

J'AI dit les maux d'amour, ses plaisirs, ses prestiges ;
 J'en ai peint les effets ; qui peindra ses prodiges ?
 Qui saura m'exprimer comment ses traits puissants
 Trompent la mort, l'absence, & les lieux, & les ans ?
 Voyez-vous ce visage, ou d'une ame flétrie
 Se peint la douloureuse & lente rêverie,
 Qui gai par intervalle, & souvent dans les pleurs,
 D'un sourire pénible adoucit ses douleurs ?
 D'un amant qui n'est plus, amante infortunée,
 Et par un long délire à l'espoir condamnée,
 Elle l'attend toujours ; elle croit que la mer
 Lui retient cet objet à ses desirs si chers.
 Dans les mêmes chemins connus de sa tendresse
 Cet invincible espoir la ramène sans cesse :
 Elle arrive, son œil jette de toutes parts

Sur l'immense Océan ses avides regards ;
 Elle demande aux flots si des rives lointaines
 Le vent ramene enfin l'objet de tant de peines.
 Rien ne paroît : allons, il reviendra demain,
 Se dit-elle, & reprend tristement son chemin.
 Le lendemain arrive ; elle vient dès l'aurore,
 Attend, soupire, & part, pour revenir encore.
 Tant l'amour fait nourrir son triste enchantement¹
 Que dis-je ? dans l'excès d'un fol égarement,
 Même après le trépas l'amour voit ce qu'il pleure,
 Il le voit, il l'entend, l'entretient à toute heure.
 Oh ! pour peindre un malheur si digne de mes chants,
 Si je pouvois trouver des sons assez touchans ;
 De deux jeunes amans je dirois l'aventure !
 Amour, toi qu'une fade & vulgaire peinture
 Met toujours dans les ris, sur un trône de fleurs,
 Pardon, si je te place en un lieu de douleurs.
 Ah ! si l'on y goûta les plus pures délices,
 Viens m'aider à les peindre. En l'un de ces hospices
 Dôtés par les secours, & fondés par les mains
 De ce pieux Vincent bienfaiteur des humains,
 Dont le modeste nom, digne de la mémoire,
 De tous les conquérans anéantit l'histoire.
 Une jeune novice, à la fleur de ses ans,
 Donnoit aux malheureux des soins compatissans,
 Les graces arrangeoient son simple habit de bure ;
 Les graces se plaïsoient à sa simple coëffure,
 Dans ses traits ingénus respiroit la candeur ;
 Son front se coloroit d'une aimable pudeur ;
 Tout en elle étoit calme ; une douceur modeste
 Régloit son air, sa voix, son silence, son geste,
 Ses yeux, d'où sa pensée à peine ôsoit sortir,
 N'exprimoient rien encore & faisoient tout sentir.
 Il sembloit qu'en secret sa douce indifférence
 D'un ascendant suprême attendit la puissance :
 Tel ce chef-d'œuvre heureux de l'amour & des
 arts,

La jeune Galathée enchantoit les regards,
 Lorsqu'essayant la vie, & son ame naissante,
 N'étant

N'étant déjà plus marbre , & pas encore amante ,
 Entr'ouvant par degré ses paupières au jour ,
 Pour achever de vivre elle attendoit l'amour.
 Ainsi , dans sa langueur doucement recueillie ,
 En une aimable paix reposoit Amélie ;
 Ou , si son cœur s'entr'ouvroit à quelqu'impression ,
 C'étoit de la bonté la tendre émotion
 Que sur ce beau visage , où la grâce respire ,
 De l'aimable pitié répandoit le sourire.
 A l'ombre de ces murs , ignorant les humains ,
 Ce cœur si jeune encore ignoroit les chagrins.
 Cependant sur son front je ne fais quel nuage ,
 S'il n'en étoit l'effet , en sembloit le présage ,
 On eut dit à la voir , que l'instinct de son cœur
 Eut avant le plaisir deviné la douleur ;
 Et les traits si touchans de la jeune Amélie
 Devenoient plus touchans par sa mélancolie.
 Rien d'ailleurs ne troubloit le calme de ses traits.
 Ah ! puisse le malheur ne l'altérer jamais !
 Cependant le jour vint , où cette ame si pure
 Reçut profondément la première blessure ;
 Un jeune homme mourant à la fleur de ses ans ;
 Volnis (c'étoit son nom) sans amis , sans parens ,
 Dans ce pressant danger oubliant sa naissance ,
 Des charitables sœurs implora l'assistance :
 Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux :
 En longs & noirs anneaux s'assembloient ses cheveux.
 Ses yeux noirs , pleins d'un feu que son mal dompte à
 peine ,
 Etinceloient encore sous deux sourcils d'ébène ;
 Et ce front noble & fier , où se peignoit son cœur ,
 S'embellissoit encore de sa douce pâleur :
 Tel moissonné trop tôt , tombe , & languit sur
 l'herbe ,
 Ou le sombre hyacinthe , ou le pavot superbe ,
 Tel meurt avant le tems , sur la terre couché ,
 Un lys , que la charrue en passant a touché ;
 Il fut reçu mourant dans le pieux hospice.
 Des charitables soins l'honorable exercice

Distinguoit Amélie entre toutes les sœurs.
 Son devoir l'appellant près du lit de douleurs ;
 A leur premier abord leurs regards se cherchèrent ;
 A leurs premiers regards leurs cœurs se rencontrèrent :
 Tant des rapports caches le rapide ascendant
 Saît allumer bientôt l'amour le plus ardent !
 Mais un respect timide , une pudeur secrète
 Renfermoient dans leurs cœurs leur tendresse
 muette ;

Du plaisir de se voir leurs yeux embarrassés ,
 Levés timidement , étoient soudain baissés.
 Volnis s'appuyoit-il sur le bras d'Amélie ,
 De quel trouble charmant elle étoit embellie !
 Amélie épuisoit tous ces soins délicats ,
 Qui voudroient être vus , mais ne se montrent pas ;
 En silence elle offroit , pour calmer sa souffrance ,
 Des secours , que Volnis recevoit en silence.
 Mais que de fois l'amour, qu'elle enferme en son sein,
 Faisoit trembler la coupe en sa timide main !
 Offerts par cette main , que lui-même eut choisie ,
 Les suc's les plus amers lui sembloient l'ambrosie :
 Reçu d'une autre main , pour son corps abattu
 Les suc's les plus puissans demeuroient sans vertu ;
 Quels siecles s'écouloient dans ses momens d'ab-
 sences !

Quel doux tressaillement annonçoit sa présence !
 Dans ces nuits sans sommeil , dans ces jours sans
 repos ,

La voir qu l'espérer adoucissoit ses maux.
 Souvent , pour prolonger une aussi chere vue ,
 Il eut voulu nourrir le poison qui le tue ,
 Et rendant en secret grace à sa langueur ,
 Des remedes trop prompts imploroit la lenteur.
 Tout-à-coup transporte de joie & d'espérance ,
 Il conçoit un projet , qui l'enyvre d'avance ;
 A peine relevé de ce lit douloureux ,
 Son œil ose fixer Amélie & les cieux :
 " O fille vertueuse ! ô mon dieu tutélaire ,
 " Dit-il avec transport , que sert un vain mystère ?

„ Nos feux se font trahis , & ces feux innocens
 „ Ne font pas , tu le fais , le Maître des sens :
 „ Formés dans la douleur , nourris dans la souffrance ,
 „ Ils s'épurent encore par la reconnoissance.
 „ C'est par toi que je vis , daigne vivre pour moi ;
 „ Ne me fais pas haïr des jours sauvés par toi.
 „ D'un amour malheureux , trop malheureuse fille ,
 „ Tu n'as , oh me l'a dit , ni parens ni famille ;
 „ Eh bien ces sentimens qu'eut partagé ton cœur ,
 „ Sur moi seul réunis , feront mieux mon bonheur.
 „ Je suis libre , tu l'ès ; viens , ma chère Amélie ,
 „ Viens , je veux te devoir le bonheur de ma vie".

Tel qu'un foible arbrisseau , dans sa serre nourri ,
 Ne quitte qu'à regret son sûr & doux abri ;
 Envain d'un ciel brillant la liberté l'appelle ;
 Timide , il craint les vents & leur souffle infidelle ,
 Ainsi les yeux baissés , rougissant de pudeur ,
 Amélie en pleurant accepte son bonheur.
 Les beaux jours renaissent , la terre étoit plus belle ;
 Le fortuné Volnis s'embellissoit comme elle ,
 Et goûtoit à loisir dans ce riant séjour
 Le repos , la santé , le printemps & l'amour.
 Que renaître au printemps , est un charme suprême !
 Mais combien ces beaux jours sont plus beaux quand
 on aime !

Tous deux savoient jouir de ces charmes touchans ;
 Le véritable amour se plaît toujours aux champs :

" Vois-tu , disoit Volnis , ces fleurs , cette verdure !
 „ Du ruisseau libre enfin entends-tu le murmure ?
 „ Tout revit au printemps , tout se ranime , & moi
 „ Dans mon printemps , hélas ! j'étois flétri sans toi ;
 „ Sans toi mes yeux jamais n'auroient revu l'aurore ,
 „ Ni ces riches couleurs dont le soir se décore ,
 „ Ni cet astre des nuits , ni ce jour enchanteur ,
 „ Doux comme ton regard , & pur comme ton cœur".
 Il disoit , & tous deux mêlant leurs douces larmes ,
 De la nature ensemble ils goûtoient mieux les
 charmes.

Hâtez-vous , couple heureux , hâtez-vous de jouir :

Ces boutons que l'aurore a vu s'épanouir,
 Peut-être avant la nuit vont céder à l'orage.
 Ah ! que de vos destins ils ne soient point l'image.
 Vains souhaits ! Amélie au milieu du bonheur
 N'avoit pas vainement pressenti le malheur,
 Des parens, qu'illustroit le nom de leurs ancêtres,
 Visiterent Volnis dans ces réduits champêtres,
 Amélie essuya leur superbe dédain,
 Et son cœur en conçut un noir & long chagrin ;
 Non que sa vanité, secrettement blessée,
 Ne fût pas d'un dédain supporter la pensée ;
 Mais de ce cœur si pur le noble sentiment
 Se reprochoit d'avoir dégradé son amant ;
 Le cœur vouloit toujours ennoblir ce qu'il aime ;
 Amélie enfermoit son desespoir extrême ;
 Et Volnis de ce cœur sensible mais discret,
 S'efforça vainement d'arracher le secret.
 Mais un jour qu'ils passoient rêveurs & solitaires,
 Dans un salon rempli des portraits de ses pères,
 L'esprit déjà frappé, d'un accent plein d'effroi :
 „ Les voyez-vous ? dit-elle, ils ont honte de moi ”.
 Elle dit, & s'enfuit au fond de sa retraite.
 Dès lors rien ne calma sa douleur inquiète ;
 Dès lors son tendre époux, de moment en moment,
 Vit se décolorer ce visage charmant ;
 Et malgré les secours, des ames la plus belle
 S'exhala doucement de ce corps digne d'elle,
 Comme au gré d'un feu pur, s'exhale vers les cieux
 D'un beau vase d'albâtre un parfum précieux.
 Pour pleurer tant d'amour, de vertus & de charmes,
 Le malheureux Volnis a-t-il assez de larmes ?
 Non, il ne pleure pas, mais son cœur éperdu
 Voit sans cesse présent l'objet qu'il a perdu ;
 Il le voit, il l'entend, il poursuit son image.
 Tantôt il l'entrevoit à travers un nuage ;
 Tantôt, comme au retour d'un voyage lointain :
 „ O charme de mon cœur, je te revois enfin ;
 „ Pourquoi m'as-tu privé de ta douce présence ?
 „ Dieux ! combien j'ai souffert pendant ta longue
 absence !

Tantôt en son délire, heureux de revenir
 Vers ce lit de douleur, cher à son souvenir,
 Il croit se voir soigné par l'objet qu'il adore,
 Vers cet objet touchant, sa main s'étend encore.
 Tantôt au bord des eaux, dans ces bois, dans ces lieux
 Que tous deux parcouroient, qu'ils cherissoient tous
 deux ;

Il croit voir sa présence embellir ces campagnes ;
 Souvent il la demande à sa jeune compagne :
 Les fleurs qu'elle devoit frapper-elles ses yeux,
 Donnez, qu'à son réveil j'en pare ses cheveux
 Tantôt de son hymen il préparoit la fête,
 La couronne de rose ; & la pompe étoit prête :
 Mais soudain, la raison lui rendant son malheur,
 L'affreuse vérité retomboit sur son cœur ;
 Alors son œil troublé ne voyoit que ténèbres, I
 Que crépes, que linceuls, & que torches funèbres ;
 Il marchoit, s'asseroit, se levoit sans dessein,
 Commençoit un discours, l'interrompoit soudain ;
 A force de douleur, quelquefois plus tranquille,
 Un long accablément le tenoit immobile,
 Tels qu'on voit enchaînés dans leurs tristes repos
 Ces simulacrès vains, pleurans sur des tombeaux,
 Mais toujours il revoit cette image si chère.
 Vainement l'amitié tenta de le distraire,
 Lorsqu'on hasard heureux, que l'on n'eut pû prévoir,
 D'adoucir ses malheurs fit naître quelqu'espoir :
 Une jeune beauté d'une grace accomplie,
 O Dieux ! comment pûtes-vous faire une autre
 Amelie ?)

De celle qui n'est plus intéressant portrait,
 De cet objet charmant rappelloit chaque trait ;
 C'étoit son doux maintien, son aimable indolence,
 Le charme de sa voix, celui de son silence ;
 On croyoit voir son air, sa démarche, ses yeux :
 Deux gouttes de rosée, ou du nectar des dieux,
 Deux matins du printems, deux des plus fraîches
 roses,
 Sur une même tige, à la même heure écloses,

Se ressembleroient moins, par ce nouvel objet
 De distraire son cœur on forma le projet ;
 Heureux, si cette aimable & douce ressemblance
 Pouvoit de sa douleur tromper la violence !
 Sous un voile d'abord on cache ses traits ;
 Il vient, le voile tombe, & laisse voir ses traits)
 Il tressaille à sa vue, & d'un regard avide
 Il la fixe, en gardant un silence stupide ;
 Plus égaré de joie, & de crainte, & d'amour,
 Son œil sur deux objets semble errer tour-à-tour ;
 Enfin, jettant un cri à " *Mes amis quel prestige,
 Elles sont deux* ". L'amour avoit fait ce prodige ;
 L'amour montrait de même à ses yeux éberlués
 Et celle qui respire, & celle qui n'est plus
 Tant avec ce penchant toujours d'intelligence,
 L'imagination lui prête sa puissance !

Cette intéressante anecdote nous retrace
 aussi la mémoire d'un autre auteur, enlevé
 trop-tôt & justement regretté, l'aimable & le
 naïf Florian ; moins correct, moins sublimé
 peut-être, dans la poésie, que l'abbé de l'Isle,
 il ne laissoit rien à désirer pour la grâce,
 l'élégance de son style, en prose & en vers ;
 & pour la diversité de ses talens, nous allons
 prouver qu'il avoit aussi celui de l'impromptu.
 Il entendit réciter à l'abbé de l'Isle, le mor-
 ceau qu'on vient de lire, & tout de suite il
 écrivit au crayon, sur ses tablettes, les vers
 suivans, qui joignent au mérite de l'a-propos
 la finesse de l'idée ; le mérite plus rare
 encore de voir un poète en louer un autre
 de bonne foi.

Un Mantouan qui du matin au soir
Lisoit, louoit, relisoit son Virgile,
Ne pouvoit pas seulement concevoir,
Qu'on fut tenté d'imiter ce beau style;
Certain François lui présente de l'Isle,
Le Mantouan les comparant entr'eux;
Il s'écria. — Dieu des vers, j'en vois d'eux!

Par FLORIAN.

Vers pour le tombeau du Lord Comte de Northampton, mort à Avenches le 7 Avril 1796. apres avoir habité plusieurs années cette ville, où sa mémoire vivra toujours.

PASSANT! de Northampton, tu vois l'urne chérie,
Donne une larme au deuil qui règne dans ces lieux.
Vrai modele des Grands, père des malheureux,
Que la reconnoissance assure en ma patrie,
A ce noble étranger, un culte douloureux.

*Par un être sensible qui regarde Avenches
comme sa patrie.*

E N I G M E .

ENTRE les mains de quelque belle,
Je fais soulager le tourment
Qu'une absence longue & cruelle,
Fait sentir à son tendre amant.
J'étois au chemin de la gloire,
Sur la tête du grand Henri,
Lorsque courant à la victoire,
Il combattoit aux champs d'Yvri.
Ailleurs, sans être sanguinaire,
Dirigeant un trait meurtrier,
J'ai fait embrasser la poussière
A plus d'un courageux guerrier.

CHARADE.

DOUBLEZ de mon premier, la syllabe facile,
 C'est le premier des mots que prononce un enfant;
 Sur les lèvres d'Iris mon dernier est errant;
 Mon tout, un Thaumaturge, un berger, une ville.

*Explication de l'énigme, & de la Charade du
 No. précédent.*

Le mot de l'Enigme est *bœuf*, celui de la Charade est *charpente*.

ERRATA pour le No. d'Avril.

Page 252, ligne 8, *ô combien la pensée &*, lisez, *ô combien la pensée est.*

Page 294, première lign., *la rose vit un un jour*, lisez, *la rose vit un jour.*

Pag. 294, lig. 11, *Les vers*, lisez, *En vers.*

Même pag., 4 Strophe *au fils d'Appolon*, lisez, *au fils d'Apollon.*

Ligne 12, *a même vaincu les Saphos*, lisez, *a vaincu même.*

Page 295, le second vers de la troisième stance, lisez, c'est, au lieu de cet.

NB. Ces stances nous ont été données comme non imprimées, nous apprenons qu'elles l'ont déjà été, mais ce qui nous console, c'est que ce qui est agréable le reste toujours.

Page 296, à la charade, oublié après ces mots, (*quand au tout,*) une lettre initiale d'un nom d'architecte.

LES MÉCOMPTES DU SENTIMENT

ET DE L'AMOUR PROPRE,

O U

L'HISTOIRE DE MON VOISIN.

ARTHUR, que je nommerai désormais le Duc de D...n, ne demeura que peu de jours à Rowland-house; j'en partis avec lui pour Londres, où quelques affaires exigeoient ma présence. La duchesse de D...n, n'ayant point encore quitté l'hôtel, il étoit indispensable de lui rendre une visite : heureusement le souvenir de l'infidèle Délia, effacé par Augusta, & par l'impression douloureuse de la perfidie de sir James, n'étoit plus qu'un songe. Le nouveau Duc revit cette femme artificieuse sans émotion, il jouit même un instant de l'embarras que lui causa d'abord sa présence. Cependant elle se remit bientôt, & cherchant à tirer parti d'une position difficile, elle essaya de s'en tirer au moyen de l'amour propre de son adversaire : à l'entendre, l'ambition d'un

père avoit disposé de sa destinée. Contrainte à rompre des engagemens chéris . . . ici la douleur , les regrets , la honte parurent étouffer sa voix. Mais le tems de la crédulité étoit passé. Un profond dédain , une extrême indifférence , perçoient à travers la froide politesse du Duc ; il étoit aisé de s'appercevoir qu'il conservoit le souvenir & non le ressentiment du passé. En pareil cas , une belle dame qui compte sur un homme piqué est véritablement déconcertée : Celle-ci ne vit rien de mieux à faire que de vouer intérieurement une haine implacable à son ennemi , en reprenant le rôle de veuve inconsolable : on la laissa faire ce qu'elle voulut. En sortant de chez elle , le Duc demanda à voir Lady Francisca , sœur du défunt. Destinée par le vieux duc de D...n, leur ayeul commun , à un sort brillant , cette jeune personne avoit vu son attente trompée à la mort de ce Seigneur , mais elle avoit soutenu cette disgrâce avec fermeté : depuis cette époque , regardant la maison de son frere comme le seul azyle convenable , malgré le peu de rapports qu'il y avoit entr'elle & sa belle-sœur , elle n'avoit point quitté l'hôtel de D...n. Maintenant la mort de ce frere , exposant Lady Francisca à l'aban-

don, elle n'avoit d'autres ressources que la générosité de son cousin. Un caractère aimable, une figure charmante, une éducation parfaite; tout en elle sembloit réuni pour accuser la fortune de caprice. Le nouveau Duc, qui avoit passé une partie de son enfance avec cette charmante cousine, fût touché de la retrouver dans une position si différente de celle où il l'avoit laissée, & parut frappé de ce qu'une absence de plusieurs années avoit ajouté à ses graces : il en parla le même soir au Docteur avec tout l'intérêt qu'elle devoit inspirer. Ce digne ecclésiastique, autrefois chapelain du vieux duc de D...n, avoit dirigé la première éducation de Lady Francisca, pour laquelle il conservoit l'attachement le plus tendre; la chaleur qu'Arthur mettoit dans ses discours, lui fit présumer qu'il avoit sur sa cousine des vues secrettes, & pour leur donner plus de consistance encore, il se permit de lui laisser entrevoir un secret jusqu'alors religieusement gardé, qu'il avoit surpris dans l'ame de la jeune personne. "Milord Duc, dit-il, ignore sans doute les sentimens que Lady Francisca nourrit depuis son enfance" ?

Affurément, je les ignore. Quoique nous ayons été élevés ensemble, les jeunes dames prennent rarement leurs cousins pour

confidens : mais s'il est en mon pouvoir de contribuer au bonheur de Lady Francisca , croyez que je m'en ferai un devoir. —

Son bonheur, Milord, dépend de vous seul. —

Hé ! bien Docteur, puisque contre toute apparence, j'é me trouve à la place de mon grand pere, c'est à moi de remplir ses intentions. Quelle est la somme qu'il destinoit à la dot de ma cousine ? Vous le savez certainement, & je regarderai cette destination comme sacrée. Mè trouvant dans la nécessité de me marier, si Lady Francisca avoit eu le cœur libre, peut-être eussai-je tourné mes vues sur elle, mais puisque vous lui connoissez des sentimens. . . . —

Le seul sentiment que j'é lui connoisse, Milord, c'est une préférence de tous les tems pour son cousin Arthur. —

Que me dites-vous, Docteur, s'écria le Duc ; ô ciel, que ne l'ai-je sçu plutôt ! Il faut réfléchir mûrement à tout ceci en attendant, proposez, je vous prie, de ma part, une dot de vingt-mille pieces à Lady Francisca, si elle juge à propos de se marier ; ou une rente de cinq cent, si le parti du célibat lui convenoit mieux. J'attends sa réponse demain.

Curieux de connoître la cause qui avoit

produit une proposition auffi bizarre, apres une exclamation auffi vive, le Docteur se rendit le lendemain vers les dix heures chez Lady Francifca; & l'ayant trouvée à déjeuner, il s'acquitta de la commiffion dont le Duc l'avoit chargé. La jeune dame l'écouta avec une forte d'émotion, mais elle répondit fans balancer: la rente de cinq cent pieces fut acceptée à l'inftant; elle trouveroit, dit-elle, quelque douceur, à dépendre toute fa vie d'un parent auffi généreux. Le Docteur s'en retourna triomphant avec cette réponse, & j'étois chez lui, lorsque le Duc vint la chercher vers le foir: je voulus me retirer, mais il me retint, en difant obligeamment qu'il n'avoit pas de fecret pour moi. Alors le Docteur lui ayant rendu la réponse de Lady Francifca, nous le vîmes tomber dans la rêverie profonde de quelqu'un qui pèse le *pour* & le *contre*, pour décider mieux de fa destinée.

Le Docteur me regarda, & branla la tête. Moi-même voyant avec quel foin le Duc examinoit l'affaire, je commençai à me défier de la tournure qu'elle alloit prendre; car, me difois-je, à quoi bon tant raifonner lorsqu'il ne faut que fentir?

Mes amis, dit enfin le Duc, avec l'air de l'embarras, je vais vous paroître bien extraordinaire, mais foit bizarrerie, foit dé-

licateffe , je ne puis me croire véritablement heureux que par la poffeffion d'un être qui foit absolument mon ouvrage. En m'uniffant à Lady Francisca, convenez que je ne feçois que lui rendre ftrictement juftice ; & le croiriez-vous , Docteur , ce que vous m'avez dit hier, de fes fentimens fecrets , me paroît un motif de plus contre ce choix ? —

Dieu nous foit en aide ! dit le Docteur , avec le ton de la fuprife & du dépit concentré. —

Vous défaprouvez le parti que je prens , je le vois , Docteur , mais en quoi vous paroît-il donc déraifonnable ? —

En tout , Milord , & je vous demande la permiffion de prendre pour juge entre vous & moi , l'ami que voilà. —

Un figne de tête ayant inftruit le Docteur que le Duc confentoit à cet arbitrage : “ Que penferiez-vous , me dit-il , de l'homme qui , fe voyant par fa pofition , obligé à fe marier , fans que fon inclination pût déterminer fon choix , s'abftiendrait de le fixer fur une perfonne qui réuniroit à toutes les convenances poffibles , le mérite de nourrir depuis fon enfance un penchant fecret en fa faveur , & cela par la raifon ingénieufe que Milord vient de nous donner , parce que ce feroit lui rendre juftice ” ?

J'avoue, répondis-je au Docteur, que la conduite d'un tel homme, me paroîtroit inconcevable. —

“ Observez, repliqua le Duc, que l'ex-
 „ posé du Docteur n'est pas tout-à-fait exact.
 „ D'abord, je ne suis point absolument obligé
 „ à me marier. En second lieu, je n'étois pas
 „ tellement incliné à choisir Lady Francisca
 „ que vous pouvez le penser; car, si l'idée
 „ d'assurer sa fortune avoit de quoi me sé-
 „ duire, celle de lui rendre justice en me
 „ liant indissolublement à elle, m'étoit beau-
 „ coup moins agréable. A l'égard de cette
 „ préférence secrète que le Docteur croit
 „ avoir surprise au fond du cœur de ma
 „ cousine dès son enfance, je dois conve-
 „ nir qu'elle eut enchanté Arthur Rowland,
 „ mais avouez qu'il est permis au Duc de
 „ D... n de s'en défier. Pourquoi le Doc-
 „ teur ne me l'a-t-il pas révélée avant que
 „ ce titre en eut empoisonné tout le charme?
 „ Ah! sans doute, un homme de son caractère
 „ est plus aisément que tout autre, dupe
 „ des artifices d'un sexe trompeur, & se
 „ persuadant volontiers ce qu'on cherche
 „ à lui persuader, il se figure avoir observé
 „ il y a quinze ans, une préférence dont
 „ on lui a fait confidence hier. Quoiqu'il en

„ soit, Docteur, songez qu'il suffit d'un
 „ soupçon pour flétrir sans retour *la rose*
 „ *délicate du bonheur*, & passez moi une dernière
 „ fantaisie. Trompé par l'amour & par l'ami-
 „ tié, il me reste à essayer de la reconnois-
 „ sance avant de *donner la partie*. Si jamais je me
 „ résous à me marier, j'aurai sur ma femme tous
 „ les droits que ce sentiment peut donner ;
 „ une ame honnête doit se livrer sans ré-
 „ serve à son bienfaiteur. Je me figure une
 „ jeune personne sensible, arrachée à l'in-
 „ fortune par moi, & devant une existence
 „ brillante à mon choix.... voilà le bien
 „ que je desire, Docteur, il pourroit seul
 „ me consoler des disgrâces dont ma vie a
 „ été semée ; en un mot, voilà le château
 „ en Espagne de votre Arthur”.

Le Duc fortit en prononçant ces derniers
 mots, comme s'il eut craint la réplique du
 Docteur. “ Au moins, dis-je à celui-ci, les
 chimères d'Arthur, sont-elles dignes de sa
 belle ame. Je commence à croire que, rêver
 à sa manière, vaut bien le triste avantage de
 voir le monde tel qu'il est ; & si le succès de
 cette dernière épreuve trompe son attente,
 tant-pis pour le monde que nous habitons”.

Nous quittâmes Londres le Docteur &
 moi, peu de jours après cette conversation,
 précédant ainsi de quelques semaines le re-
 tour du Duc à Rowland-house, où tout se

préparoit pour le recevoir. Rien de plus triste que ce manoir, inhabité depuis plusieurs années; les appartemens offroient l'image de la solitude, les jardins étoient absolument négligés, tout paroïssoit morne dans les environs. Le Duc ne devoit plus retrouver dans ce séjour cher à son enfance, une seule des personnes dont le souvenir remplissoit son cœur. Je le vis tressaillir en entrant dans la chambre de sa mère; ses regards errans sur le portrait de sa sœur, mariée en Irlande, & sur celui de son père, se fixerent bientôt avec attendrissement sur celui de Lady Rowland: en général, l'impression que ces lieux firent sur lui, ressembloit en quelque sorte au découragement d'un être isolé. Cependant la société du Docteur, devenu chapelain du nouveau Duc, ainsi que les soins qu'exigeoient les réparations ou les embellissemens de sa demeure, firent assez promptement diversion; & je ne tardai pas à m'appercevoir que mon voisin s'étoit arrangé de maniere à tirer parti de sa position. Après avoir donné la matinée à l'étude ou à la promenade, il passoit les soirées avec le Docteur, Cécilia & moi, lorsque nous étions seuls chez nous: mais il évitoit soigneusement toute autre société que la nôtre.

Un jour d'automne, je fus diner à Row-

land-houfe ; le tems étoit fombre & pluvieux ; & le Duc me parut auffi trifte que le tems ; il ne prit prefqu'aucune part à là converfation pendant le repas , après lequel nous paſſâmes tous trois dans fa bibliothèque. Nous nous chauffions depuis un heure en ſilence , quand le maître du logis , qui paroiffoit abſorbé dans ſes réflexions , le rompit en s'écriant tout-à-coup.

“ Je ſuis bien ſeul ici , Docteur , la vie
 „ eſt longue , quoiq'on en diſe , & je ſens
 „ qu'il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Le
 „ bonheur de John eſt digne d'envie
 „ & j'ai réſolu de me marier : mais je vous
 „ prie de me chercher une femme ”.

On conviendra que la commiſſion étoit auffi délicate qu'embarraffante : ſans la reſufer poſitivement , le Docteur en fit ſentir la difficulté , & finit par demander à Milord Duc , quelles étoient les qualités qui détermineroient ſon choix.

“ Deux eſſentiellement , Docteur , l'in-
 „ fortune & l'honnêteté. Les talens , la
 „ beauté , ou tout autre avantage , ſeroit
 „ un luxe d'agrémens précieux à rencontrer
 „ ſans doute , mais que je n'ai garde d'exi-
 „ ger. Je paſſerai même ſur la naiſſance ;
 „ je ſerois peut-être plus difficile ſur l'édu-
 „ cation , car la ſociété de ceux qui en
 „ manquent m'eſt inſupportable ”.

J'entends, Milord, c'est-à-dire, que la première jeune personne honnête & bien élevée qui consentira à recevoir la main du plus bel homme des trois royaumes, avec le titre de Duchesse, fera notre fait. --- Assurément, si nous ne trouvons pas ce que nous cherchons, il y aura du malheur. —

“ Oui, Docteur, c'est cela même; je veux
 „ une femme qui tienne absolument tout
 „ de moi. Ne m'avez-vous pas parlé de la
 „ veuve d'un vicaire, & cette veuve n'a-
 „ t-elle pas une fille”? —

Mistrifs Lawson, Milord.... se pourroit-il que votre grace eut effectivement le projet.....? —

“ Pourquoi non? Ne m'avez-vous pas
 „ dit que la mere & la fille sont honnêtes”? --

Oh! très-honnêtes, mais Milord..... —

“ Qu'elles sont absolument dénuées de
 ressources ”? —

Certainement, la mort du digne Monsieur Lawson leur laisse à peine de quoi vivre, & si Madame Belton eut succombé à la maladie qui l'a conduite au bord du tombeau, Mistrifs Lawson comptoit offrir ses services à votre grace, pour la remplacer dans l'emploi de femme de charge. —

“ Ne dites-vous pas, Docteur, que la

jeune personne a reçu une éducation soignée" ? —

Oui, Milord, une éducation au-dessus de son état. —

“ Eh! bien, c'est précisément ce qu'il me faut. Mais comme elle pourroit avoir malgré cela de quoi me déplaire, je la verrai avant de me décider sans retour. Demain vous me présenterez à la mere: demain, Docteur, pas plus tard que demain, entendez-vous, ? —

Milord, si la fougue de la jeunesse, ou quelque indigne passion obscurcissoit votre jugement, vous ne réduiriez pas sitôt au silence l'affection d'un vieux serviteur. Mais cette résolution étrange tient au caractère que j'ai reconnu en vous dès l'enfance, il seroit inutile de la combattre. Vous êtes dans l'âge, où l'on ne reçoit plus de leçons que des événemens; & mon devoir est d'obéir. Cependant je croirois manquer à la confiance dont vous m'honorez, si je ne faisissois cette occasion de vous rappeler Lady Francisca; elle n'a pas attendu, j'ose l'affirmer, que son cousin Arthur fut décoré du titre de Duc pour le préférer à tout; & je fais que depuis peu, elle a refusé d'être duchesse de K....n. Se peut-il qu'un système né de l'amour-pro-

pre , ferme vos yeux à tant de mérite & de charmes ? —

“ Je vous l’ai dit, Docteur, si Lady Fran-
 „ cisca eut été plus malheureuse ou moins
 „ parfaite, je n’eusse jamais désiré d’autre
 „ femme qu’elle. Mais j’aspire à l’ascendant
 „ des bienfaits sur un cœur sensible, bien
 „ plus qu’à la gloire de rendre justice à celle
 „ qui partagera mon sort. En un mot, c’est
 „ Miss Lawson que j’épouse, par peu qu’elle
 „ ne me déplaît pas „.

Le Docteur parut consterné, & ne repliqua rien. Pour moi, déplorant l’abus de tant de qualités excellentes, je maudis les subtilités de l’amour-propre, & me retirai en formant des vœux pour le bonheur de mon étrange voisin.

Le lendemain, le Duc s’étant muni des dépenses nécessaires, se rendit avec le Docteur chez Miss Lawson, qu’il trouva occupée ainsi que sa fille, à des ouvrages d’aiguille; la jeune Elisa, aussi agréable que jolie, lui paroissant propre au rang qu’il lui destinoit, il fit sa proposition à la mère, qui manqua se trouver mal, tant l’étonnement la bouleversa. Miss Lawson supporta mieux ce changement subit de fortune, elle remercia son bienfaiteur avec une grace modeste; & parut plus sensible au bonheur de lui devoir

une si brillante existence , qu'au changement même de son sort. Alors le Duc enchanté , ayant sur lui les dispenses de l'église, voulut que le Docteur l'unît à l'instant avec Miss Lawson ; & la nouvelle Duchesse , accompagnée de sa mere , se rendit vers le soir à Rowland-house , où Cécilia & moi avions été priés de nous rendre. Personne dans la maison ne s'attendant à un événement semblable , on peut s'imaginer la surprise qu'il dût y causer : cependant l'affection respectueuse qu'on portoit au maître , & la maniere dont se comporta la Duchesse , changèrent bientôt en satisfaction véritable , ce premier mouvement dont les domestiques n'avoient pu se défendre.

Plusieurs mois s'étoient écoulés dans une félicité parfaite , & le Docteur commençoit à croire qu'une tête systématique peut parvenir à d'heureux resultats par les moyens les plus bizarres , lorsque la Duchesse partit pour Londres avec son époux. Ce voyage détermina probablement une fausse couche , qui fut le premier malheur de nos voisins. Ils passerent l'hyver à Londres , le printems nous les ramena , mais bien différens de ce qu'ils étoient avant de partir. Autant le Duc paroissoit sombre & rêveur , autant la Duchesse étoit vive & brillante ;

quoiqu'elle ne parla du séjour de Londres qu'avec le ton de l'enthousiasme, elle parut enchantée de revoir Cécilia. Nous vîmes bientôt arriver à Rowland-houfe une foule de jeunes gens, & de femmes *marquantes* dans le beau monde; celle dont la présence nous fut prit le plus, fut la Duchesse douairiere de D. . . . n; elle arriva avec Lady Francisca sa belle-sœur: j'ignore si ce fut à la présence de cette dernière, ou au nom qu'elle portoit, qu'elle dût l'accueil qu'on lui fit à Rowland-houfe. Mais traitant la douairière avec cette politesse qu'on a pour une parenté dont le rang exige des égards, le Duc sembloit avoir oublié l'injure qu'Arthur avoit reçue autrefois de la vaniteuse Délia, dont l'arrivée parut au Docteur le présage de quelque infortune. Ce pressentiment ne fut que trop tôt justifié: un jour, le Duc ayant déclaré pendant le dîner, qu'il passeroit l'hyver prochain à Rowland-houfe, la Duchesse s'affecta tellement de ce projet, qu'elle se conduisit comme un véritable enfant. Prodiguant tous les moyens qu'elle jugea propres à ébranler cette résolution, supplier, boudier, verser quelques larmes, tenir des propos dictés par le plus imprudent dépit, tout fut hazardé avec l'imprudance d'une femme de vingt ans, qui croit avoir sub-

jugé la raison de son époux ; mais elle ne réussit qu'à se compromettre ; & le Duc tint bon sans paroître ému. Lady Francisca se mêla de la conversation pour reconcilier la Duchesse, avec un projet qui, lui disoit-elle, est au fond celui que peut former un ménage heureux : les distractions, si précieuses aux époux mal assortis, étant à la longue insupportables à ceux qui se conviennent parfaitement. Tandis que les sages leçons de Lady Francisca, triomphoient de l'humeur de la Duchesse, la douairiere sembloit s'attacher au contraire, à faire ressortir ce que la scène qui venoit de se passer avoit eu de déraisonnable. Cependant Lady Francisca parvint à calmer cette jeune tête, dont la frivolité étoit l'unique défaut : heureuse si elle eut toujours voulu se laisser conduire par un guide aussi sûr que cette parente aimable, mais le sort en ordonna autrement, & mit au jour toute la légèreté de la fille du vicair Lawfon.

Ladi S. . . d, devoit donner une de ces fêtes dont on parle un mois d'avance ; toute la curiosité de la Duchesse se réveillant à cette occasion, fut portée au plus haut degré par la perfide douairiere, qui ne manqua pas de l'y faire prier. A peine la jeune imprudente a-t-elle reçu cette invitation, long-tems

tems mendée, qu'elle employe tout pour obtenir de son époux l'approbation qu'elle desire; elle arrache enfin une sorte de consentement, sous la condition expresse que Lady Francisca, Mistress John & moi, nous ferons de la partie. Aucun de nous ne l'eût désiré pour son compte; mais nous crûmes devoir ne pas refuser. La veille du départ arrive; le Duc se plaint d'un mal de tête violent; la Douairière assure qu'il a de la fièvre; le Docteur l'engage à se mettre au lit sans souper. Cécilia & moi nous gardions le silence, mais nous lisions dans les regards inquiets de Lady Francisca, combien elle desiroit que cet incident rompît la partie. Pour la Duchesse, bien loin de témoigner aucune velleité de rester, elle traita cette indisposition avec une légéreté véritablement choquante, dont son époux dût être blessé. Le lendemain, elle envoya savoir comment il avoit passé la nuit: il souffroit encore; & nous ne laissâmes pas de partir pour Londres, laissant à Rowland-House la Douairière & le Docteur. A peine étions-nous en chemin, qu'ils se réunirent dans le parloir (*), pour

[*] Le parloir est en Angleterre ce qui est en France, le salon.

le déjeuner; le Duc s'y rendit de son côté, & la Douairière se recria sur ce qu'il lui paroiftoit changé. " Se peut-il, ajouta-t-elle, que la fureur du plaisir nous aveugle au point,.. ! Mais il n'est ni fentiment ni devoir qui puiffent balancer cette paffion, & la conduite de Milady le prouve de reſte. Elle vous doit tout, dit-elle au Duc; elle vous aime furement autant qu'elle eſt capable d'aimer; cependant vous étiez fouffrant hier au ſoir; & c'eſt pour une fête qu'elle vous quitte aujourd'hui! „

Une indispoſition auffi légère que la mienne, répliqua le Duc, n'exigeoit pas qu'on rompit une partie liée depuis quinze jours.

" Je conviens que ce ſacrifice n'étoit pas „ indispenſable; & que, partir dans cette „ occaſion, eſt tout au plus une légéreté „ dont l'excufe ſe trouve dans l'âge de Mi- „ lady. Mais penſez-vous réellement que, „ ſi demain un exprès lui portoit la nouvelle „ que vous êtes dangereuſement malade, „ elle auroit la force de quitter Londres „ avant d'avoir ſatisfait ſa curioſité? „

Affurément, Milady, vous n'en doutez pas, s'écria le Docteur, avec l'accent de l'indignation.

" Pardonnez-moi, Docteur; j'en doute „ très-ſort, par la raiſon que je connois mon

„ sexe & le monde, aussi bien que vous con-
 „ noissez à Oxford les profondeurs théologi-
 „ ques. Au surplus, entre votre opinion &
 „ la mienne, l'événement peut seul décider ;
 „ & si Milord Duc y consent, rien n'est plus
 „ facile. Qu'il veuille bien seulement se mettre
 „ au lit, j'écrirai ce soir à la Duchesse qu'il
 „ se trouve beaucoup plus mal : cette lettre,
 „ qui lui sera remise ce soir par mon jocquet,
 „ lui parviendra quelques heures avant de se
 „ rendre chez Lady S. . . d. ; & nous ver-
 „ rons ce qui en arrivera. „

La sageffe de mon voisin n'étoit pas à
 l'épreuve d'une semblable proposition. Com-
 ment eût-il pu se résoudre à perdre la belle
 occasion qui s'offroit de sonder les profon-
 deurs du cœur humain, & de s'assurer si l'objet
 de ses bienfaits étoit pénétré d'une véritable
 reconnoissance ? Le Docteur observa toutes
 les agitations de son ame, & ne fut nulle-
 ment surpris, lorsqu'il s'écria d'une voix alté-
 rée, après avoir balancé quelques instans :
 “ Le sort en est jeté, Madame, je veux savoir
 ce qu'on peut attendre de votre sexe.....
 • Écrivez ; je vais sur-le-champ me mettre au
 lit. „

La Douairière sortit avec un empressement
 infernal ; & le Docteur, demeuré tête à tête
 avec son ancien disciple, ne pût lui dissimuler

la vérité. Ainsi donc , lui dit-il , le Duc de D... n. , oubliant le premier mécompte d'Arthur Rowland , donne pour la seconde fois , à la perfide Délia , les moyens d'empoisonner son existence ? *Ton mal vient de toi-même , ô Israël !*

“ Vous avez raison , Docteur , ma folie est
 » grande ; mais , que voulez-vous ? La seule
 » proposition de cette épreuve fatale , eût
 » suffi pour m'arracher le bonheur , en por-
 » tant atteinte aux plus chères illusions.....
 » m'y soumettre , c'est conserver du moins
 » une chance..... enfin , le sort en est jeté. ”

En achevant ce discours , le Duc sonna pour se mettre au lit , & le médecin ayant été mandé sur-le-champ , tous les domestiques furent convaincus qu'il étoit véritablement malade. Alors , la Douairière fit partir à l'instant son jocquet , pour Londres , avec une lettre pour la Duchesse , qu'elle lui enjoignit de lui remettre fort secrètement : ce billet l'avoit du danger prétendu de son époux , voici la réponse qu'elle en reçut :

“ Votre billet , Milady , me parvient à
 » l'instant , où toute occupée des préparatifs
 » de ma toilette , je n'ai pas une minute à
 » perdre si je veux être habillée à tems.
 » Jugez si jamais contrariété fût plus vive-
 » ment sentie. Je rougirois de montrer ma

25 foiblesse à tout autre qu'à vous, ma belle
 26 cousine, mais vous n'imaginez pas ce qu'il
 27 m'en coûteroit pour renoncer à cette fête,
 28 après les peines incroyables que nous ayons
 29 prises pour arranger une partie aussi agréa-
 30 ble, & que peut-être je ne pourrai renouer
 31 de ma vie. Je serai dans vingt-quatre heures
 32 à Rowland-House; quels si grands progrès
 33 pourroit faire pendant ce tems-là la ma-
 34 ladie dont vous me parlez? Vos soins me
 35 rassurent pleinement pendant cette courte
 36 absence; & je prends le parti d'ignorer. Cette
 37 résolution une fois déterminée, j'ai dû dé-
 38 fendre à Tom de parler à qui que ce soit
 39 dans l'hôtel, & je vous le renvoie avec ce
 40 billet que vous aurez la précaution de brû-
 41 ler. Il étoit important d'intercepter la nou-
 42 velle que vous me donnez; sans cette pré-
 43 caution, l'amitié de Mr. & de Madame
 44 John, & l'excessive sensibilité de Lady Fran-
 45 cisca, eussent certainement éclaté de ma-
 46 nière à déranger mes mesures. Adieu, ma
 47 très-aimable cousine, je vous embrasse &
 48 vous remercie de tout mon cœur.

Tom étoit arrivé de Londres le soir; il
 fut de retour à Rowland-House le lende-
 main au matin; aussitôt qu'il fut jour chez
 le Duc, la Douairière lui envoya le billet
 de sa tendre épouse, comme il déjeûnoit

avec le Docteur. Un cri lui échappa, en parcourant cet écrit : il le lut une seconde fois, le laissa tomber ; & portant les deux mains sur son front , demeura comme abymé dans une tristesse profonde. Le Docteur ayant ramassé le fatal billet , se hasarda à demander la permission de le lire.

“ Oh ! lisez, Docteur, lisez.... vous verrez
 „ le comble de l'ingratitude. Ce dernier coup
 „ est le plus rude, le plus affreux de tous
 „ ceux qui ont blessé le cœur de votre mal-
 „ heureux ami. »

Le Duc se mit alors à écrire : les premières lignes que sa main traça , s'adressoient à la Duchesse Douairière ; & voici ce qu'il lui manda.

“ Il étoit de ma destinée, Milady, d'être
 „ détrompé par vous, de toutes les illusions
 „ de la vie ; vous venez de m'arracher la
 „ dernière, peut-être devrois-je vous en
 „ savoir gré, mais je ne suis point assez rai-
 „ sonnable pour cela. Au contraire, comme
 „ la vérité me rend malheureux, & que vous
 „ vous êtes chargée de la dévoiler à mes
 „ yeux, ce cruel service m'inspire pour vous
 „ un éloignement qui ne me permet plus
 „ d'avoir l'honneur de vous voir. En consé-
 „ quence, je vais quitter Rowland-House
 „ pour n'y revenir que lorsque vous en serez

» partie. C'est dans ces sentimens que j'ai
 » l'honneur d'être, Milady ,

» Votre très-humble, &c.

» Le Duc de D..... n. »

Une seconde lettre du Duc me fut adressée : elle m'apprenoit l'épreuve fatale, & son malheureux succès m'assuroit qu'il regardoit la société du Docteur, celle de Cécilia & la mienne comme l'unique ressource que pût lui offrir désormais sa patrie, au retour d'un voyage qu'il alloit entreprendre pour essayer de se distraire, me chargeoit de présenter à Lady Francisca ses hommages respectueux, & me donnoit la commission de prévenir Mistriss Lawson du parti irrévocable qu'il avoit pris concernant sa fille. Il me déclaroit que, regardant comme rompus tous les nœuds volontaires qui pouvoient le lier à la Duchesse, il ne subsistoit plus entr'eux que ceux qui les enchaînoient civilement. Qu'en conséquence il auroit soin de lui assigner une pension convenable pour soutenir un titre qu'elle tenoit de son imprudente générosité; & que, tant qu'elle observeroit strictement la défense absolue qu'il lui faisoit de donner jamais aucun signe de vie, à l'époux dont elle avoit si mal reconnu les bienfaits, cette pension lui seroit fidèlement payée.

Après avoir écrit ces deux lettres, le Duc monta en carrosse avec le Docteur, & fut s'embarquer à P...ht. Pendant trois ans, il voyagea en Italie; mais ayant perdu le Docteur à Milan, d'une goutte remontée, il crut n'avoir rien de plus pressé à faire que de venir pleurer avec moi ce digne ami; & je le vis arriver à Rowland-House, suivi d'un énorme chien du Saint-Bernard.

“ Voilà, me dit-il, le compagnon que j'ai
 » substitué à ces *êtres* décevans qui ont si
 » long-tems abusé mon cœur, sous les ap-
 » parences fantastiques de l'amitié, de la
 » reconnoissance ou de l'amour. L'humanité
 » m'a trompé sous tous ces rapports; mon
 » chien ne me trompera pas. N'est-il pas
 » vrai, Trusty? »

Et le Duc se mit à caresser son chien.

N'est-ce point vous-même qui vous êtes trompé, Milord, en attendant par fois, trop de l'humanité, ou peut-être en ne lui rendant pas toujours justice?

“ Que voulez-vous, John? j'avois besoin
 » d'un *être* qui m'appartînt sans aucun par-
 » tage; je l'ai cherché à titre d'ami, d'amant,
 » d'époux & de bienfaiteur, & l'humanité n'a
 » pû me l'offrir. Sans cette malheureuse fan-
 » taisie, je le fais, notre cher Docteur, &

„ vous-même, John, vous auriez pu rem-
 „ plir tous mes vœux : mais.... „

Ici le Duc poussa un profond soupir, & se remit à caresser son chien en silence. Et moi je soupirai à mon tour. “ Ah ! pensai-je, malheureux Arthur, il falloit le chercher où il étoit, cet être sensible, et tout à toi. Augusta, Francisca te l'eussent offert ; mais un frivole scrupule t'a égaré, & le bonheur t'a échappé sans retour. „

Il faut l'avouer à la honte de l'humanité, Trusty soutint l'épreuve plus long-tems que les autres amis d'Arthur ; leur union n'éprouva aucune atteinte pendant deux ans : après ce tems, il survint un nuage, & le charme fut rompu. Ce fut le premier de janvier, il m'en souvient, Mon voisin vint nous souhaiter la bonne année, il passa le jour avec nous, ainsi que Trusty : la conversation fut vive, animée ; nous ne nous séparâmes qu'après minuit. Absorbé par l'intérêt puissant de la matière que nous venions de traiter, le Duc oublia Trusty, pour la première fois de sa vie, & monta en carrosse sans s'appercevoir qu'il étoit resté dans sa loge, au coin de ma chambre. J'ignore absolument quelle excuse Trusty pouvoit alléguer de son côté pour n'avoir point suivi son maître, mais il est certain qu'il demeura couché sur son car-

reau ; & cette tache obscurcira toujours sa vie. Etoit-ce distraction , rêverie , ou peut-être un peu de paresse , qui retint son zèle dans ce malheureux instant ? Répugnoit-il à s'exposer au froid piquant de la nuit , & à parcourir l'espace d'un mille , une chaussée couverte de légers frimats , lui dont la race courageuse , bravant les hivers terribles des Alpes , se distingue depuis tant d'années , en s'élançant dans des gouffres de neige , pour en sauver des voyageurs inconnus ? Certainement Trusty paroît inexcusable en cette occasion ; mais Arthur n'avoit-il aucun reproche à se faire de l'avoir oublié en partant ? J'expose simplement les faits , laissant ce cas de conscience à décider à de plus habiles que moi. Quoiqu'il en soit , Trusty passa la nuit dans ma maison , & je n'appris cet accident que le lendemain. Cécilia , prévoyant à quel point Milord Duc devoit être choqué de l'aventure , monta en carrosse avec ses enfans & le coupable , dans le dessein d'intercéder pour lui , en le ramenant à Rowland-House , où je la suivis à cheyal demie-heure après. L'accès de gaité où je la trouvai me parut de bon augure , elle rioit aux éclats.

“ Venez , mon cher , me dit-elle , vous
» réussirez , j'espère , mieux que moi , à re-
» mettre la paix dans le ménage. Milord Duc

» en a dans l'ame contre Trusty , & cela est
 » juste ; mais ce qu'il y a de plaifant , c'est que
 » Trusty fe donne à fon tour les airs de bou-
 » der : il ne peut pardonner à fon maitre de
 » l'avoir oublié hier , & n'a pas encore dai-
 » gné lui demander grace par la plus légère
 » careffe. »

Ainsi donc Milord , m'écriai - je , voilà l'humanité justifiée par le fidele Trusty ! Cette aventure doit vous deffiller les yeux ; & puis- que ce double mécompte peut avoir lieu entre le chien & l'homme , c'est qu'aparamment par-tout où l'on attend , où l'on espère , où l'on exige , il faut s'attendre à ce malheur. Heureux qui fait s'y foumettre de bonne grace !

« Vous avez raison , répondit Milord ,
 » auffi ce mécompte-ci fera le dernier. Cet
 » événement me détrompe : j'exigeois un
 » dévouement absolu ; je croyois en être
 » capable , & je n'étois , au fond qu'un vé-
 » ritable égoïfte. Mon erreur fur Délia & Sir
 » James , n'étoit que le fruit de l'inexpé-
 » rience , & je ne devois m'en prendre qu'à
 » moi. En exigeant d'Augusta que le senti-
 » ment éteignît en elle le caractère , j'ai eu
 » tort ; car chacun aime à fa manière , & le
 » caractère triomphe de tout. Tandis enfin
 » que vous avez trouvé le bonheur , je me

„ suis fatigué à la poursuite d'une chimère ;
 „ j'ai voulu m'armer de bienfaits pour subjugu-
 „ guer un cœur , & je ne me suis pas in-
 „ formé si ce cœur étoit sensible ; que dis-
 „ je ? j'ai refusé les biens qui s'offroient à
 „ moi par de vains scrupules ; & , sembla-
 „ ble à ces voyageurs qu'une lueur perfide
 „ égare , me voilà tombé dans une fon-
 „ drière dont il n'y a plus aucun moyen de
 „ sortir. Excellens amis , & vous , sensible
 „ Francisca , se peut-il que vous n'ayez pû
 „ remplir mes vœux insensés ? „

Milord , s'écria Cécilia , rien n'est encore
 désespéré ; j'attends aujourd'hui Lady Fran-
 cisca , qui vient passer l'hiver avec nous : elle
 vous aime depuis qu'elle se connoît. . . . ; &
 voilà la dernière lettre que j'ai reçue de Mis-
 triss Lawton.

Le Duc prit cette lettre , qu'il lut des
 yeux & rapidement. “ Quoi ! dit-il , d'une
 voix émue , l'infortunée est parvenue si-tôt au
 terme de sa carrière ? Quelle cause a pû dé-
 truire , en deux ans , la plus florissante santé ? „

Cécilia adoucit les traits dont elle eût pu
 peindre la folle jeunesse de cette femme que
 le Duc avoit si témérairement associée à son
 sort ; mais elle ne lui dissimula pas que la
 vie dissipée qu'elle avoit menée depuis sa
 disgrâce , avoit abrégé ses jours. Le Duc

soupira profondément, & Cécilia retourna chez elle, attendre Lady Francisca. Pour moi, je ne quittai point le Duc : il fut sombre & rêveur toute la journée, & donna des ordres pour que Trusty coucha désormais dans un autre appartement que le sien.

„ Quoi ! lui dis-je , êtes-vous donc rancu-
„ nier à ce point ? „ —

Pas le moins du monde, mon cher John ; mais il est évident que Trusty & moi nous avons fait un rude mécompte ; & les illusions ne sont pas à volonté. Voilà un grand chien, un beau chien, je le garderai toute ma vie, en souvenir de l'hospice de Saint-Bernard ; mais il n'a plus d'autre mérite à mes yeux.

Je quittai le Duc vers la nuit ; Lady Francisca étoit arrivée ; Cécilia lui apprit la brouillerie de notre voisin avec son chien, & voulut vainement l'en faire rire. Lady Francisca parut plus disposée à s'attendrir qu'à plaisanter sur la biffarerie de ce caractère. Le lendemain, nous vîmes arriver le Duc en grand deuil ; car le frère de Mistriss Lawson lui avoit notifié, dans la matinée, la mort de la Duchesse : il avoit l'air plus sérieux que triste, & nous parut plus aimable que nous ne l'eussions vu de long-tems. Quinze jours se passèrent ainsi dans les douceurs d'une société intime & charmante. Cette teinte de mélancolie

colie , répandue sur toute la personne du Duc , le rendoit plus intéressant qu'il ne l'eût été avec une tournure brillante. Aussi noble dans ses procédés que susceptible & tendre , malgré l'extérieur le plus froid , le Duc présentoit des contrastes qui ne déplaisoient pas : une originalité piquante , des idées fines quoique bisayres ; une instruction peu commune ; ce ton qui ne se prend qu'à la cour , avec la franchise d'un Anglais ; des passions vives , une ame sensible , un esprit systématique : tels sont à-peu-près les traits principaux qu'on pourroit saisir , & tout cela ne peut cependant en donner l'idée. Mais tel qu'il étoit , aucun homme ne fut jamais plus attachant. Sensible , fière & délicate , Lady Francisca avoit jugé de bonne heure que , pour en aimer un autre , il falloit ne pas connoître son cousin Arthur : une quinzaine passée aussi agréablement , le fit paroître à ses yeux sous un jour plus favorable encore ; & Cécilia attendoit les plus heureux effets de ce rapprochement.

Un matin , que le Duc me parut plus rêveur qu'à l'ordinaire , il me dit , en me serrant affectueusement la main : “ Enfin , mon
 „ cher John , ce jour va décider de mon sort ;
 „ j'ai écrit à Lady Francisca , n'osant m'ex-
 „ pliquer de vive voix , & je lui ai demandé

„ cette main qu'il n'eût tenu qu'à moi d'ob-
 „ tenir il y a quatre ans. „

Le Duc parloit encore , quand nous vîmes arriver le laquais de Lady Francisca ; l'instant d'après , on lui remit une lettre ; je le vis pâlir en la lisant. “ Lisez à votre tour , me dit-il , voilà le digne fruit de ma folie. „ Je pris la lettre , elle étoit conçue en ces termes :

“ M I L O R D ,

„ A l'instant de refuser la proposition que
 „ vous me faites de lier mon sort au vôtre ,
 „ comment vous avouer qu'un sentiment in-
 „ vincible m'attache à vous depuis que je
 „ me connois ? Avant la disgrâce de Trusty ,
 „ cette proposition eût comblé mes vœux :
 „ Délia , Sir James , Augusta ont trompé vos
 „ espérances ; j'aurois tenté de les réaliser ;
 „ & j'ai l'orgueil de croire que , lorsqu'il est
 „ question d'aimer son cousin Arthur , Fran-
 „ cisca pourroit défier toutes les femmes , &
 „ même la race d'Adam en totalité. Mais un
 „ chien. . . . ! non , je n'aurai pas l'audace
 „ de défier un chien lorsqu'il s'agit d'affec-
 „ tion & de dévouement. Ce cœur , qui ne
 „ connut jamais d'autre maître que vous ,
 „ Milord , ne se refuse donc au bonheur dont
 „ vous lui présentez l'image que par un ex-
 „ cès de sensibilité , & parce qu'il se sent in-

„ capable de supporter un reproche, un
 „ doute, un simple soupçon. Plaignez-moi,
 „ Milord ; & reconnoissant votre sang à cette
 „ crainte bizarre qui m'éloigne du bonheur,
 „ foyez toujours le parent, l'ami, le bien-
 „ faiteur adoré, mais non l'époux de Fran-
 „ cisca Rowland. „

Ce fut là le dernier mécompte de mon voi-
 fin. Il s'y soumit avec la résignation que pou-
 voit lui inspirer la certitude de s'y être ex-
 posé ; & de ce moment, renonçant à la ma-
 nie des projets, à de vains systèmes, il vit *au*
jour la journée ; & trouve ainsi le bonheur,
 depuis qu'il a cessé de le chercher.

*Par l'Auteur de Grandson, & de quelques au-
 tres anecdotes, insérées dans le Journal, ou im-
 primées séparément.*

LES SUISSES TRAITÉS DE PAYSANS.

*Article extrait de l'apologie des Suisses, par M. W. ;
 sur les inculpations générales & particulières,
 formées contre cette Nation, par divers Écrivains.*

GÉNÉ par l'abondance des matières, nous
 n'avons pu donner, dans notre précédent N^o,
 qu'une annonce trop vague de cet ouvrage,
 pour n'y point revenir ; & l'on a trop cité à

soit & à travers l'exemple des premiers tems de la confédération helvétique, pour que nous ne croyons pas faire plaisir à nos lecteurs instruits dans l'histoire de leur pays, & être utile à ceux qui l'apprennent, en leur éxtrayant le supplément ajouté par le traducteur de M. W., à l'article où celui-ci répond à ceux qui posent très-faussement en fait, que la confédération s'est formée entre des payfans, & que les Suisses, en secouant le joug de la maison d'Autriche, cherchèrent à établir l'égalité, par la démolition des châteaux, & par l'expulsion de la noblesse.

Pour détruire cette opinion très-erronnée, l'auteur du supplément ramène à l'histoire, qui prouve clairement, que les trois premiers Cantons ne secouèrent point le joug de la maison d'Autriche, mais qu'ils refusèrent seulement de se laisser imposer: ce qui est très-différent. Les projets pour les assujettir étoient formés; les baillis ou préfets impériaux, dont le pouvoir ne s'étendoit dans le fait qu'à l'administration de la justice, ne se contentoient pas de quelque descente dans les trois vllées pour y tenir leur plaid ou assise, ils s'étoient domiciliés dans le pays: ils s'y fortifioient même, ils usôient tyranniquement de leur autorité pour contraindre Uri, Schwitz, Un-

derwalden, à renoncer à la dépendance immédiate de l'Empire, & à se soumettre à la souveraineté de la maison d'Autriche, dont ils avoient toujours été indépendans par le droit & par le fait, à l'exception de quelques redevances seigneuriales que ces Cantons ne lui contestoient pas; mais ils refusoient & persistèrent dans le refus, de se départir des droits & des privilèges, fondés sur les concessions réitérées des Rois & des Empereurs; & lorsque les préfets impériaux se permettoient des voies de fait, les assemblées du peuple & ses landammans réclamoient contre ces infractions.

Ce premier principe, posé & prouvé, le traducteur démontre que la confédération devenue nécessaire par les entreprises formées contre les trois Cantons, ne fût point dans son origine une association de payfans, & que la noblesse en général, loin d'entrer dans les vues de la maison d'Autriche, se distingua par son zèle à se conserver dans sa dépendance immédiate de l'Empire. Ce fut Verner IV du nom, baron d'Aetinghausen, qui, pour prévenir les projets ambitieux de l'Empereur Albert I, conseilla aux communes d'Uri, de Schwitz & d'Underwald, de s'unir par une confédération semblable à celle qu'elles avoient formée cent ans aupa-

avant, sur l'avis du baron Verner I, un de ses aïeux, & comme lui, landamman d'Uri. Les barons d'*Ufingen*, de *Schweinsperg*, de *Frowen*; les nobles de *Silénen*, de *Séedorf*, de *Mens*, de *Spiringen*; les maires, mayeurs, ou majors (*) d'*Oerschfelden*, de *Burglen*, & d'autres familles toutes aussi distinguées du Canton d'Uri, suivirent le conseil de Verner IV. Ainsi, la meilleure noblesse du pays s'unit avec le peuple, pour défendre ses immunités.

De même que dans le Canton d'Uri, Schwitz & Underwalden, nous présentent, en 1308, une quantité de noblesse, & la même union de cette noblesse avec le peuple. Les *Statuffcher*, les *Reding*, les d'*Iberg*, les de *Schwanau* dans ce premier Canton, dans le second, les de *Wolffenchieffen*, de *Budentz*, de *Hundweil*, de *Ruti*, & les Strut de *Winckelried* (dont trois chevaliers furent des héros célèbres dans les annales helvétiques), prouvent que les trois anciens Cantons Suisses, loin d'avoir fondé leur confédération sur le

(*) Ces maireries, ou offices de meyer-major, maître ou mayeur, communes alors au pays d'Uri, étoient inféodées, ou du moins possédées par la noblesse. Après la révolution, Guillaume Tell fut maire à Burglen, sa patrie, d'ou l'on a cru qu'il étoit noble. Chroniq. de Klingenberg.

depouillement, la ruine & l'expulsion de la noblesse, agirent de concert avec elle, & la conservèrent avec soin, non-seulement dans leur pays, mais aussi dans le Canton de Zug, lorsque, conjointement avec Lucerne & Zurich, ils conquièrent ce Canton vers le milieu du quatorzième siècle : fait prouvé par la nomenclature de toutes les familles nobles, dont les chroniques, le nécrologe, & l'histoire de la ville de Zug font mention.

Il est donc certain, d'après les documens les plus authentiques, que, non-seulement les trois premiers Cantons de la Suisse, ainsi que celui de Zug, conservèrent dans le moment de la révolution qui les détachoit de l'Empire, la noblesse originaire du pays; mais il est encore impossible de concevoir par quelle raison ces Cantons auroient pu, ou l'exiler, ou lui enlever ses biens. La justice, qui a toujours servi de base à leur conduite, s'opposoit formellement à toute innovation à cet égard; puisque leur constitution, qui ramenoit les plus anciens tems (ceux où ils étoient reconnus Peuple libre), n'excluait point de son gouvernement civil, non plus que du rang de simple citoyen, la noblesse élevée dans ses différens districts; & l'on voit qu'après la révolution, elle y conserva la considération dont elle jouissoit avant

cette époque. Car, en 1326, Antoine de Moos & Burckard d'Egha, nobles d'Uri, furent les arbitres d'un différent qui s'étoit élevé entre ce Canton & celui d'Underwalden. En 1377; sur une difficulté survenue entre les religieuses de Seedorf & les chevaliers de Saint-Lazare (du même lieu), il intervint une tranfaction par l'entremise de douze notables du pays, parmi lesquels on distingue Jean de Budentz, Conrard de Frowen, Henri de Hurefelden, Conrard de Winckel & Rudgen d'Albscheit, tous nobles: enfin, la maison des chevaliers de Saint Lazare, fondée à Seedorf par Baudoin V, Roi de Jérusalem (ordre qui demandoit des preuves), fut conservée par le Canton d'Uri, libre, indépendant plus de deux siècles après la révolution; fait prouvé par le nécrologe de Seedorf, pièce originale qui date du onzième siècle, qui finit à l'an 1530, & qui seule suffiroit à répandre le plus grand jour sur l'histoire nobiliaire des Cantons des Alpes; l'on y voit que cette maison étoit composée, en grande partie, de chevaliers natifs d'Uri, où elle est située; des Cantons de Schwitz, d'Underwalden, & même de celui de Zug.

Conservée & considérée dans les Cantons démocratiques, la noblesse y parvint, après comme avant la révolution, aux premières

charges de l'Etat ; ainsi le tableau des Landammans d'Uri nous présente cette dignité éminente, remplie de 1206 à 1396, par un grand nombre de seigneurs propriétaires de différens châteaux, tels que les d'*Aetinghaus* & beaucoup d'autres gentilshommes reconnus pour tels. Et quoique dans les siècles suivans les bourgeois ou simples citoyens parvinssent également à cette place, on y vit toujours un grand nombre de nobles, dont la nomenclature authentique est conduite par notre auteur jusqu'au dix-huitième siècle qu'il passe sous silence, parce qu'on peut se convaincre que le même usage se soutient encore.

Il en fut de même à Schwitz & dans l'Underwalden ; dans le premier de ces Cantons, les *Reding* de *Bibereg*, chevaliers, les d'*Iberg* & beaucoup d'autres noms nobles se trouvent dans le catalogue des Landammans ; dans l'Underwalden, il suffit de nommer, entre beaucoup d'autres, la célèbre maison de *Flue*, qui y jouit encore de la plus grande considération. Enfin, même à Zug, quoique conquis, l'on voit depuis 1403 à 1695, des nobles & des seigneurs remplir la place d'Amman ; & ces quatre Cantons populaires étoient si éloignés de haïr cette caste, qu'outre la noblesse originaire de leur district, ils ont encore donné le droit de bourgeoisie à un grand

nombre de familles nobles étrangères. Ainsi, par exemple, les barons de Zurlauben, *Gesteyembourg* ou Châtillon, branche puis-née des barons de la Tour-Châtillon, dans le Valais. trouvèrent à Zug une patrie lorsqu'ils quittèrent la leur pour se soustraire à la haine que les Valaisans avoient alors pour la noblesse.

Moins étendu sur les neuf autres Cantons, l'auteur du supplément se contente d'indiquer un passage de Simler, qui prouve qu'en accédant à la confédération, ils ont suivis les mêmes principes à l'égard de la noblesse qu'avoient suivis les anciens Cantons, & il renvoie les curieux à l'excellent ouvrage du Nestor de la littérature suisse, M. le baron de Zurlauben, qui ne laisse rien à désirer sur cette matière.

Après avoir pleinement établi que la Constitution Helvétique n'est point fondée sur l'expulsion de la noblesse, que même dans les sept Cantons populaires elle y parvient aux premières dignités & qu'elle y est qualifiée dans les actes par ses titres, fussent-ils de comte, de baron ou de chevalier; l'auteur de cet article prouve, par des faits constatés, que les premiers Suisses ne furent ni usurpateurs, ni des brigands; que la plus grande équité dirigea les opérations des confédérés; que, sans se soustraire à des droits légitimes

seigneuriaux ou autres , ils se contentèrent de maintenir leur ancienne indépendance ; qu'ils n'exercèrent aucune cruauté contre les nobles qui n'avoient pas pris leur parti , ni même contre les préfets coupables d'exactions envers le peuple , se bornant à les renvoyer ; & qu'enfin , l'exemple de Guillaume Tell ne prouve rien , parce que c'est un fait isolé , une vengeance particulière , & à laquelle le Canton d'Uri , non plus que les Confédérés , ne prirent aucune part.

Nous invitons les lecteurs à lire cet ouvrage : ils y verront , avec plaisir , combien se trompent les novateurs en politique & en morale , lorsqu'à l'appui de leur système destructeur , ils allèguent l'exemple de Guillaume Tell qui ne prouve rien , ou celui des trois anciens Cantons qui se conduisirent sur des principes entièrement différens de ceux qu'ils ont adoptés.

Seconde Lettre sur le marronnier.

JE pense comme l'auteur de la lettre sur les fleurs du marronnier : la botanique est pour l'esprit & pour l'ame la plus aimable des études ; elle a une analogie particulière avec les affections douces & vertueuses. C'est pour-

quoi l'éloge si juste du professeur de botanique s'étend aux élèves & aux amateurs qui sentent & écrivent comme l'auteur de la lettre.

Notre conformité de sentiment ne finit pas là : je prends aussi un grand intérêt, & au sein des femmes, & aux petites têtes blondes des enfans. Je desire qu'ils puissent jouer à l'envi & en toute sûreté sous nos marronniers. Que l'on s'empresse donc d'en doubler les fleurs pour le plaisir des yeux & l'agrément des promenades. Mais je souhaiterois de plus qu'on multipliât dans les campagnes les plantations de marronnier simple. Le luxe a acquis ce bel arbre ; eh bien, donnons-lui le marronnier à fleur double, & qu'il cède aux champs celui à fleur simple. Le luxe conservera une jouissance embellie, & qui sera exclusive ; il sera content, car nous aurons satisfait jusqu'à son orgueil.

La ville ne fait gré au marronnier d'Inde que de son ombre, & peut-être aussi d'être un des premiers arbres qui lui annoncent le retour du printemps. Son bois, ses fruits & ses feuilles, sont enveloppés dans un discredit dont l'économie rurale les vengera.

Il croît rapidement & dans presque toutes les terres : le cultivateur en obtiendra des abris protecteurs : il habillera la nudité de

nos campagnes dans certains cantons ; son épais feuillage absorbera le méphitisme & l'excès d'humidité d'un sol marécageux ; ses feuilles fourniront encore ou des litières & des engrais , ou des cendres excellentes pour les lessives , en les brûlant vertes ; son fruit sert déjà , dans son état naturel , à nourrir les bestiaux : les moutons l'aiment , & les vaches s'y accoutument sans beaucoup de peine , si l'on commence par le mêler graduellement à leurs alimens accoutumés. Il y a des départemens où il se vend ordinairement pour cet usage à un quart de prix du blé. Toutes les expériences ne sont pas faites pour ôter au marron sa repoussante acreté , & l'on n'y a pas mis assez de suite pour avoir perdu l'espérance d'y réussir ; mais quand on y renonceroit , ainsi qu'à la vertu médicinale de l'écorce du marronnier , il conserveroit encore incontestablement plusieurs moyens d'utilité économique.

En lui faisant perdre son amertume , il sert à engraisser le gros & le menu bétail , même la volaille. L'opération n'est pas difficile : il faut peler les marrons , les couper en quatre , les faire tremper quarante-huit heures dans une lessive d'eau passée à la chaux vive : on les fait cuire ensuite , & réduire en bouillie ; c'est en cet état qu'on

les donne aux bestiaux que l'on engraisse. Si l'on veut donner tout de suite à cette nourriture nouvelle de l'attrait, on peut y joindre quelques autres farines.

Au reste, l'Anglais Ellis avoit un moyen plus simple pour ôter l'amertume aux marrons-d'Inde, & les rendre propres à la nourriture des cochons; il en emplissoit un vieux tonneau mal relié, & le mettoit tremper plusieurs jours à l'eau courante. On peut aisément vérifier jusqu'à quel point l'on doit compter sur cette expérience.

On a employé encore le fruit du marronnier au favonnage du linge, à dégraisser les étoffes, à lessiver le chanvre. Voici une des manières de s'en servir: on laisse sécher les marrons, on en ôte la cosse rouge, on les réduit en poudre, on détrempe ensuite cette poudre dans une quantité d'eau suffisante, & l'on s'en sert pour favonner. On fait aussi avec le marron d'Inde de bonne colle, de l'amidon, une pâte excellente pour dégraisser les mains & les pieds (1); enfin il y a lieu de croire qu'avec des expériences & l'ob-

(1) Pour faire cette pâte, on pèle & l'on fait sécher les marrons, on les pile dans un mortier couvert, & on les passe dans un tamis fin.

servation, on parviendra à déterminer pour ce fruit, presque toujours abondant, des usages économiques, précis, faciles & constamment utiles.

On peut déjà en citer un ^u qui réunit tous ces avantages, c'est l'incinération. Le lycée des arts annonça, l'année dernière, à la Convention, comme une découverte importante, la présence de la potasse dans le marron-d'Inde. Ce n'étoit point une découverte, mais une expérience utile, en ce qu'elle donnoit des résultats précis & comparatifs. Sur 36 livres, poids de marc, de marrons de l'année précédente à moitié secs, & déjà altérés, on retira 13 onces 4 gros 48 grains de cendres, dont il ne fut lessivé que 12 onces 4 gros, pour éviter les fractions dans le calcul des résultats: le produit en potasse fut de 9 onces, ou 5184 grains, c'est-à-dire, près de trois quarts du poids des cendres soumises au lessivage. Cette potasse étoit très pure, & préférable à celle du commerce. Des marrons verts en auroient donné davantage, tandis que les cendres les plus riches, telles que celles de l'ortie, des chardons, des fougères, n'ont fourni que la sept ou huitième partie. Voilà donc un produit aussi certain que facile à obtenir.

Le bois de maronnier n'est guere moins

dédaigné que le marron est c'est aussi une injustice. Nous laissons à part la beauté de la tige & de l'ensemble de l'arbre, pour rechercher l'utile. Le bois de marronnier est très-filandreux, & difficile à rompre. Il chauffe mal, mais ses cendres sont excellentes pour les buanderies. Choiseul Gouffier l'a employé en volige pour les couvertures en ardoise. Des changemens faits au bâtiment dans lesquels ces voliges étoient employées, dix-huit ans après sa construction, ont prouvé que les clous tenoient mieux dans les voliges que dans celles de tout autre bois; il ne manquoit pas une ardoise au bâtiment, aucune volige n'étoit piquée de vers: elles étoient toutes en aussi bon état que si elles venoient d'être posées.

Il existoit à Versailles une salle à manger, au rez-de-chaussée, boisée en totalité & depuis long-tems en marronnier d'Inde. Les grands panneaux de cette boiserie, malgré l'humidité de tous les rez-de-chaussées de Versailles, n'avoient encore éprouvés en 1787 aucune altération, ils étoient d'une tenue aussi régulière qu'au moment où ils avoient été placés. On a vu une caisse de marronnier, qui étoit restée plusieurs années en terrefans s'altérer: au contraire, elle y avoit pris une belle teinte rouge.

Ne soyons donc pas ingrats envers ce bel arbre ; il décore nos promenades , il nous offre un ombrage agréable ou tutélaire. Si nous ne savons pas encore en tirer assez d'avantages de tous ses produits , au moins favorons-nous dès à présent que la bienfaisante nature ne l'a point donné à l'homme pour un stérile plaisir.

L B.

PORTRAIT DE FRANKLIN,

*Extrait & traduit des lettres de Themistocle ,
publiées dans un papier anglais , & dont Lord
Mountmorres est auteur.*

JL est peu de mortel qui de la plus petite origine se soit élevé à une célébrité universelle comme Franklin. Ce chef de la révolution Américaine n'étoit qu'un garçon Imprimeur de Philadelphie.

La soif ardente des sciences se développa chez lui dans un voyage qu'il fit à Londres en 1726, & lui fit surmonter tous les obstacles qu'opposoit à ce desir sa chétive situation. Il avoit des lettres de recommandation pour Mr. Folkes, qui fut ensuite président de la société royale. Il en fut accueilli, & ce savant le mit en relation avec le célèbre docteur Clärk ; mais l'âge avancé & la soif

bléssé du grand Newton l'empêcha de recevoir chez lui le jeune Américain.

Franklin ne faisoit point mystère de son origine : se trouvant un jour à Paris dans un cercle , avec le comte d'Aranda & le duc de la Rochefoucault , il répondit aux questions sur les manufactures de papier de l'Amérique :

“ Peu de personnes seront mieux en état
 „ que moi de satisfaire votre curiosité , car
 „ j'ai commencé ma carrière par la profession
 „ d'Imprimeur ”.

Les principes & les propriétés de l'électricité étoient à peine connus de nom avant lui : Newton lui-même n'en avoit parlé qu'en passant , & à la fin de son traité sur *l'optique du fluide électrique*. Il étoit réservé à Franklin d'en faire connoître les propriétés , & l'on peut avec raison l'envisager comme le pere de cette science : car ce ne fut que par l'invention de son conducteur , qu'on put la rendre pratique & par conséquent utile.

Il ne se borna pas seulement à l'étude des sciences. Il est peu d'objets utiles sur lesquels il n'ait répandu la lumière de son génie inventeur ; il en est peu qu'il n'aye perfectionné , & éclairci , ainsi que le prouvent , par exemple , ses conseils aux domesti-

ques, aux marchands, aux cultivateurs; les moyens pour empêcher les cheminées de fumer; les règles qu'il a prescrites aux clubs & aux sociétés. Enfin la méthode de transformer les grands Etats en petits, & tant d'autres productions. Sa passion dominante étoit de se rendre utile à toutes les classes de la société & de mériter la gratitude & les bénédictions de chacune d'elles.

On fait combien la mémoire s'affoiblit avec l'âge; Franklin fut excepté de cette règle; il apprit à 70 ans la langue française, la parla bientôt coulamment, & s'exprimoit selon toutes les règles, même en parlant & en écrivant.

Les amateurs de la mode ne se soucient guère des savans, mais Franklin, lors de sa mission à Paris, devint le héros de tous les élégans; l'on se mit à parler philosophie & science dans les cercles brillans, les Dames portèrent des chapeaux à la Franklin, & les belles, ainsi que les roués, voloient à sa rencontre aux Thuilleries.

Il étoit sentencieux, silencieux en compagnie, plus auditeur qu'orateur, plus instructif qu'amusant; il détestoit d'être interrompu, & rappeloit souvent l'usage des Indiens, qui restent long-tems & tranquillement assis, avant de répondre à une question écoutée

par

par eux avec attention ; usage bien éloigné de celui d'Europe , où l'on peut à peine achever une phrase fans être interrompu.

On doit à sa mémoire & à la vérité , le témoignage qu'il fit tout ce qu'il put pour prévenir la rupture entre l'Angleterre & l'Amérique. Toute sa conduite depuis 1776 à 1777 , prouve cette bonne façon de penser , & peut-être si l'on eut voulu suivre ses conseils y eut-il persévéré , mais il devint par la suite un ennemi déclaré de l'Angleterre , & il nourrit dans son ame une telle amertume contr'elle , que ni sa politesse , ni sa modération ordinaire , ne pouvoit arrêter l'explosion de ses violens sarcasmes contre les Anglais , même dans les cercles où il s'en trouvoit avec lui ; & son aversion pour ce pays étoit telle , que le vaisseau sur lequel il retournoit en Amérique , ayant relâché à Portsmouth , & le capitaine le pressant de s'y rafraichir , il déclara qu'il avoit fait vœu de ne jamais remettre les pieds sur terre Angloise ; jettons un voile sur ces malheureuses querelles. Il est certain que Franklin en a prévu & annoncé toutes les suites.

Les plus grands hommes ont rendu justice à son mérite : milord Chatham , dans un discours remarquable , rappelle les principes allégués par Franklin contre la guerre , & les

sages conseils de ce Newton Américain.

Le Congrès lui a rendu les plus grands honneurs à sa mort ; un deuil général fut ordonné, & une fête publique consacrée à célébrer sa mémoire.

Son petit fils Mr. Franklin, publiera dans peu la vie de son grand-pere, contenue dans une collection de lettres écrites par cet homme célèbre à un de ses amis. Elles commencent à l'année 1777. Franklin dans l'introduction de ces lettres avoue à son ami, qu'après s'être élevé de la pauvreté & de l'obscurité dans lesquelles il est né, à l'abondance & à la célébrité (1), il demande encore au ciel une chose qu'il a refusée à tous les mortels, savoir de recommencer sa carrière ; alors, dit-il, profitant autant que je le pourrois des droits qu'ont les auteurs, j'en perfectionnerois la seconde édition.

Lord Mounmorres, auteur des lettres de Thémistocle, a vu à Paris en 1791, le manuscrit de la vie de cet homme célèbre, écrit de sa propre main, qui, ainsi que celle de Newton, étoit aussi belle que lisible.

(1) Si cet aveu est vrai, il n'est pas trop modeste. Mais c'est un des attributs des philosophes du jour, de s'être mis fort à l'aise en parlant d'eux-mêmes.

A l'Auteur du Journal.

M. M.

J'AI l'honneur de vous prier de faire insérer dans votre Journal la lettre suivante adressée à l'auteur des vers sur le tombeau de milord comte de Northampton.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un Anonime.

Et vous aussi, Madame, vous mêlez vos larmes aux nôtres, sur le tombeau du respectable Lord que nous venons de perdre ! On n'en fauroit assez répandre sur cet événement qui plonge une contrée entière dans le deuil ; & vous vous êtes acquise un véritable droit à l'estime de notre ville, en vous unissant à notre douleur ; foyez donc bien persuadée de la reconnoissance éternelle que ses habitans vous ont vouée pour avoir été l'interprète de leurs regrets.

Vous savez, Madame, à quel point Milord étoit chéri, adoré ; combien il méritoit de l'être ; jugez de la perte irréparable, immense que nous avons faite, nous qui le voyions tous les jours, qui tous les jours étions témoins de sa bienfaisance. Ah ! Madame, Milord étoit un envoyé de Dieu sur la terre pour consoler ses enfans dans l'infor-

tune : que de peines, que de revers étoient adoucis par ses généreuses bontés ! & nous l'avons perdu ; il a été retiré du milieu de nous . . . Sans doute , nous ne méritions pas de le posséder. C'est à nous à pleurer , à pleurer toujours, car de nouvelles peines, une nouvelle séparation nous menace encore. Lady Fr. Compton va nous quitter, elle seule eut pû consoler de la perte de son illustre pere , mais nous sommes condamnés à perdre tout à la fois. Jamais nous ne posséderons plus de Northampton , mais du moins, ce qui nous reste d'eux fera à jamais l'objet de notre vénération , de notre reconnaissance, & de nos regrets. Permettez-moi, Madame, de taire mon nom à l'instinct où je vous offre l'hommage que vous méritez, pour avoir été l'interprète de tant de sentimens douloureux , & de vous assurer que j'ai bien aisément deviné le vôtre.

Un Anonime.

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES,

Ou mélanges de traductions nouvelles, des plus beaux morceaux de l'antiquité; de piéces instructives & amusantes, françaises & étrangères, qui sont tombées dans l'oubli; de productions, soit en vers soit en prose, qui paroissent pour la première fois en public; d'anecdotes sur les auteurs & sur leurs écrits, &c.

IL étoit tems qu'on s'occupa en France du soin d'y rappeler les muses fugitives ; c'est

pour contribuer à les y ramener que des gens de lettres, qui ont consacré leur vie à la lecture approfondie des productions utiles & agréables de tous les âges, & de tous les peuples, se sont réunis pour publier cet intéressant & utile ouvrage périodique.

Quelque vaste qu'en soit le plan, le goût préside au choix des divers morceaux: les auteurs en s'imposant la tâche de plaire, d'instruire, de toucher, n'ont fait qu'égaliser à la mesure de leurs talens celle de leurs travaux; & ce Journal est du petit nombre de ceux qui joignent à l'agrément, l'avantage réel d'entretenir chez ses lecteurs, le goût de la saine & bonne littérature. C'est à Mr. L. Coupé, l'un des auteurs, principal rédacteur de cet ouvrage, & avantageusement connu dans la république des lettres, par plus d'une production estimable, qu'on doit toutes les traductions des poètes Grecs qui paroissent successivement dans les *soirées littéraires*; & de même qu'on dit souvent d'un bon portrait, qu'il doit être ressemblant, sans en connoître l'original, le charme répandu sur ces traductions nouvelles, si supérieures à tant d'autres qui les ont précédées, nous engageroit à penser que le génie des anciens peut être rendu avec l'élégance & la pureté de style qu'exige la langue fran-

caïse , & que la mythologie , quelque usées que soient ses fictions , peut encore quelquefois revêtir les graces de la nouveauté.

Parmi nos lecteurs , il s'en trouvera beaucoup qui verront avec intérêt les souvenirs touchans que M. Coupé , qui a séjourné à Lausanne , conserve à cette ville après 20 ans d'absence. En annonçant notre Journal , il suppose que nous ne pouvons manquer de secours littéraires dans notre pays.

“ La patrie , dit-il , du sage & bienfaisant
 » Tissot , celle du savant & respectable de
 » Traitrens , n'est pas seulement renommée
 » par l'étude de la physique & de la médecine , des sciences exactes & transcendantes ;
 » l'on y voit encore régner les principes de
 » la saine littérature : une excellente académie y forme les jeunes gens ; des mères
 » instruites autant que pures , inspirent à
 » leurs filles le goût des lettres , avec l'amour de la vertu ; le lieu tout seul inspireroit lui-même. Quel séjour plus favorable à l'enthousiasme , à la méditation , aux
 » douces rêveries , à tous les genres de composition , que cette charmante ville de
 » Lausanne , élevée en amphithéâtre au-dessus du plus beau lac de l'Univers ,
 » ayant en face ce superbe Mont-Blanc , ce rocher imposant de Meilleray , ces pi-

29 toresques maisons d'Evian, qui semblent
 35 renversées dans une onde si limpide? Le
 29 Pinde, si vanté, pouvoit-il donner des
 29 images plus gracieuses, plus grandes, plus
 29 poétiques que ce Montbenon, d'où la vue
 29 s'étend avec tant de charmes sur cette en-
 29 trée brillante du Valais, sur ces neiges
 29 éternelles amoncelées dans les Alpes, sur
 29 ces immenses barrières du Monde, sur ce
 29 beau bassin dont le circuit est de quarante
 29 lieues, sur toutes ces villes jetées le long
 29 de cette mer, sur le Jura si sévère par
 29 ses pins noirs, sur tous ces petits chalets,
 29 ces prairies délicieuses du pays de Vaud,
 29 sur tous ces objets ravissans dont l'image
 29 est encore dans mes yeux, & le regret dans
 29 mon cœur? O promenades enchanteresses
 29 que j'ai faites sur la platte forme de cette
 29 grande église où repose les cendres du fa-
 29 meux chevalier de Grandson; dans ce bois
 29 élevé encore au-dessus du château si élevé
 29 lui-même; autour de Belle-Vue, & dans
 29 ces brusques sentiers, par lesquels on des-
 29 cend à Cully, & d'où l'on voit dans le
 29 lointain toute la côte de Vevey, jusqu'à
 29 Villeneuve; ces montagnes silencieuses de
 29 Vaulion, de Catogne, de Saint-Bernard;
 29 tout ce qui me cause des reminiscences si
 29 amères & si douces! Mais si ce lieu m'i

» pire tant de regrets, les habitans de Lau-
 » fanne régneront bien plus encore dans mon
 » cœur. Je serois trop heureux, après plus
 » de vingt ans d'absence, de n'être pas en-
 » tièrement effacé moi-même de celui des
 » amis que j'y avois.

Avec une ame capable d'apprécier de telles
 jouissances, douée d'une sensibilité aussi con-
 stante, il nous sembleroit difficile que l'au-
 teur de cet intéressant morceau, pût être ou-
 blié de ses amis.

Il paroît chaque mois deux livraisons de
 ce journal. Six de ces livraisons forment un
 volume chaque trimestre. Commencé en 95,
 les deux premiers volumes, ainsi que le com-
 mencement du troisième, doivent assurer le
 succès de cette production, sur laquelle nous
 reviendrons, en donnant à nos lecteurs l'ex-
 trait de quelques articles que nous sommes
 forcés de renvoyer à un autre N^o. , & qui leur
 fera connoître la manière des divers auteurs.

Le prix de ce Journal est de 400 livres
 pour l'année, de 250 pour six mois, de
 175 pour trois mois, franc de port tant pour
 Paris que pour toute la France.

On s'adresse à Paris, chez Mr. Honnert,
 directeur des Soirées littéraires, rue du Co-
 lombier, N^o. 1160; & dans les départemens,
 chez les directeurs de la poste aux lettres,

Précis d'un Poëme encore manuscrit , intitulé :
L'Esprit de la Géographie.

DÉJA connu dans les annales de la littérature Suisse , par un autre poëme , intitulé : *Le Mal*, dont les mélanges Helvétiques , ainsi que plusieurs Journaux François, rendirent un compte fort avantageux ; Mr. Salchli, ministre à Berne, est l'auteur de cette production nouvelle, qui s'imprimera cet été.

Ce Poëme se divise en trois chants : le premier embrasse les principaux objets de la géographie-physique , & a pour but de représenter en grand les beautés & l'harmonie de la nature ; l'auteur y jette un coup-d'œil sur les principales parties du globe , sur les deux grands Continents , que présente sa surface , sur la distribution des eaux & des terres , sur l'Océan & sa communication avec les mers intérieures , sur les isles, les montagnes & les fleuves ; il y dépeint ensuite à grands traits, la variété du globe, celle des climats & des trois zones , ainsi que l'unité dans la variété ; enfin , il termine ce premier chant par des réflexions générales sur l'harmonie & les grands desseins de la Nature.

Le deuxième chant présente le tableau gé-

général de la grande variété que l'on remarque dans les mœurs & dans les gouvernemens des différens peuples ; un voyage idéal que fait l'auteur avec ses écoliers , dans les principales parties du Monde , lui fournit l'occasion de peindre en peu de mots le caractère , les mœurs & les gouvernemens des Nations les plus connues , qu'il rapproche & réunit ensuite toutes à-la-fois sous un seul point de vue. Un effort d'imagination l'élève dans une région supérieure, d'où très-rapidement , il les passe pour ainsi dire en revue , après qu'un coup-d'œil général lui en a fait embrasser l'ensemble : il croit voir , dans ce rapprochement de tant de scènes bizarres & de parties contrastantes, un tout magnifique & harmonieux.

Dans le troisième chant , l'auteur offre un abrégé de ce qu'il appelle la philosophie de la géographie , en tirant des faits que cette dernière contient , les résultats les plus généraux & les plus importans. Les trois principaux objets de ses réflexions & de ses préceptes , sont :

1°. Les recherches des causes de la variété des gouvernemens , & de celles qui produisent les divers changemens auxquels ces derniers sont sujets.

2°. Les moyens dont la Providence se sert pour éclairer & perfectionner le genre humain.

3°. L'influence que la géographie doit avoir sur nos sentimens & sur notre conduite, ou son utilité morale & politique.

Ces réflexions en amènent sur des sujets étroitement liés avec les articles que l'on vient de nommer : telles sont celles que l'auteur, à la suite du premier point, fait, sur les rapports mutuels du progrès des lumières & de la liberté, ainsi que sur leur influence politique ; telles sont ensuite celles sur les grands avantages du commerce, qui, en rapprochant & unissant toutes les Nations, tendent en même tems à les éclairer, ainsi que son histoire, dont on trouvera ici le précis, le prouve très-clairement ; telles sont enfin celles sur les ruines des grandes villes de l'antiquité, dans lesquelles l'auteur fait voir, à la suite du dernier article principal, quels sentimens la contemplation des ruines doit faire naître, & combien elles sont propres à réveiller en nous de grandes idées : ces réflexions en amènent bientôt d'autres sur l'étroite liaison qu'il y a entre le mal & le bien, entre la mort & la vie, entre la destruction & l'existence : elles conduisent, vers la fin de l'ouvrage, insensiblement au système de l'optimisme, que l'auteur exprime en peu de mots, & dont il fait voir le côté sublime & consolant.

Cet ouvrage est adressé à quelques Dames,

écolières de Mr. Salchli, par une pièce de vers qui a pour titre : *Vers adressés à Md. ****, & qui nous paroît être dans la manière du célèbre comte d'Hamilton. Nous en extrayons ici les vers propres à donner une idée de l'ouvrage, en même tems qu'à prouver le talent de l'auteur.

Dans ce poëme singulier,
 Qu'à vous humblement je dédie,
 Je parcours à franc-étrier,
 Tous les Empires de l'Asie;
 Le Pérou, la Californie,
 La Guinée & l'Abissinie
 Et les forêts de cocotier,
 De cette moderne Idalie,
 Que Cook découvrit le premier.
 Je me transporte tout entier,
 Dans les sérails de la Turquie;
 Tantôt je vais sous un palmier,
 Flairer les parfums d'Arabie;
 Tantôt je deviens l'écuyer,
 Des beautés de la Circassie.
 Par fois, pour me désennuyer,
 Je vais chasser en Sibérie,
 Quelque renard ou loup-cervier.
 Puis, courant par la Mongalie,
 Vers Pekin, en aventurier,
 Du premier peuple de l'Asie,

Réformer le calendrier,
Et composer un plaidoyer,
Contre la basse économie,
Ses mœurs, son esprit usurier.
Regagnant, enfin, ma patrie,
Ma muse au coin de mon foyer,
De son effor enorgueillie,
Séduite par la flatterie,
Se promet un brin de laurier.

*L'HEROÏSME de la Religion, ou Eloge du
Martyre. Poëme. Ouvrage proposé par sous-
cription.*

L'AUTEUR, qui a divisé son poëme en quatre chants, après avoir annoncé son sujet au commencement du premier, invoque l'enthousiasme céleste; & montre l'héroïsme guerrier éclipsé par la gloire des Martyrs. Le développement de cette comparaison est aussi juste que sublime.

Dans le second chant, le fidèle injustement condamné, est représenté marchant au supplice, soutenu par l'innocence, & fixant ses regards sur la palme du martyr; il paroît sur l'échafaut, harangue le peuple, pardonne à ses bourreaux, & prie pour eux. C'est un tableau du plus grand effet.

Le troisième chant, destiné à célébrer les martyrs innombrables des premiers siècles de l'Eglise, rappelle les exemples sublimes qu'ils ont laissés à ceux qui, par la suite, seroient appelés à les imiter.

Le quatrième chant est consacré à célébrer la gloire des martyrs de ce siècle; l'auteur les invoque pour soutenir les fidèles appelés à suivre la glorieuse carrière qu'ils ont teinte de leur sang, & les implore pour les incrédules qui persécutent la Religion.

Nous ne doutons pas de l'accueil que le public fera à cet ouvrage, qui a de très-grandes beautés, & nous nous bornons à en extraire quelques vers pour donner une idée de la manière de l'auteur.

Que vois-je ! quel spectacle ! .. . en
croirai-je mes yeux ! .. .

Quel siècle offrit jamais un aspect plus
affreux ! .. .

Quel orage effrayant s'est formé sur la France !
Il grossit, il s'étend, & de son sein immense
Tombent à chaque instant des torrens furieux
Que l'éclair & la foudre embrasent de leurs
feux.

Ces rapides torrens enfantés par la nue
N'offrent que des horreurs à ma tremblante
vue ;

Leurs écumantes eaux roulent avec fracas

Des fléaux, des forfaits l'épouvantable amas.
 Leur cours minant le sol ouvre d'affreux
 abîmes,

Où viennent s'engloutir, avec mille victimes,
 La paix, l'ordre, les mœurs, les trônes & les
 rois,

Le culte, les autels, les dogmes & les lois.

A cet horrible aspect, quel mortel ne soupire!..
 O cieux! est-ce donc là cet admirable empire!..
 Est-ce là ce royaume appelé TRÈS-CHRÉTIEN,
 Des mœurs & de la foi la gloire & le soutien!..
 Quoi!... faut-il donc le dire? ... un État
 qui, naguères,

Enchantoit les regards des nations entières,
 Ne leur offre aujourd'hui que des objets
 d'horreur,

Un séjour d'athéisme, un déluge d'erreur!..

Grand Dieu! sur ce royaume, ah! suspends
 ta vengeance!

Qu'à ta juste fureur succède ta clémence!

Cesse de le frapper! épargne ses débris!

De ses nombreux forfaits n'écoute plus les
 cris!

Que tant de sang versé calme enfin ta colère!

Que des cruels François la nation altière

Par ta grâce abbatue & tremblante à tes pieds

T'offre des cœurs nouveaux, contrits, hu-
 miliés!

De changer les humains à toi seul est la gloire.
 Sur ces cœurs endurcis puisse par ta victoire
 S'enfuir de cet Empire & le crime & l'erreur,
 Revivre dans son sein les vertus, le bonheur ;
 S'éteindre le flambeau de l'affreuse Bellone,
 Se relever l'autel, &c.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

LE *Nouvelliste littéraire*, journal nouveau composé de quatre pages in-8°. , caractère petit-texte & à deux colonnes. Ce journal est exclusivement consacré à l'annonce de tous les livres nouveaux ou réimprimés, des estampes, de la géographie, de la musique, & de tout ce qui paroît de nouveau dans les lettres, les sciences & les arts.

L'abonnement est de 100 livres par an en assignats, pour vingt-quatre N^{os}. Il en paroît un tous les quinze jours.

A Paris, chez Morin, libraire & commissionnaire, rue Christine, N^o. 12.

LTTÉRATURE FRANÇOISE,

Annonce extraite du Nouvelliste littéraire, chef-d'œuvres de Poésies philosophiques & descriptives du dix huitième siècle, trois parties in - 12., avec cette épigraphe :

Les bons vers sont sacrés , ils voltigent flottans ,
 Pareils aux oracles mobiles
 Qu'autrefois la main des Sybilles
 Sur la feuille légère abandonnoit aux vents ;
 Mais il faut les saisir , les enchaîner ensemble ;
 Un souffle les disperse , heureux qui les rassemble !

CHACUN des noms qui figurent dans cette collection intéressante est enclassé dans une couronne de laurier , prix de leurs veilles glorieuses. Prix , 550 livres , franc de port dans toute la France.

Correspondance du général Montesquiou avec les ministres & les généraux de la République pendant la campagne de Savoye & la négociation avec Geneve en 1792. Un vol. in-8°. de 334 pages , sur beau papier. Prix , 250 liv. ; & 325 , franc de port.

Cet ouvrage est un monument qui servira à l'histoire de la révolution française ; les détails qu'il renferme , & la manière élégante avec laquelle il est écrit , le font lire avec intérêt.

*Petite Bibliothèque des Enfans ; par Blanchard ,
auteur de Félix & de Pauline , avec cette épi-
graphie :*

Et moi aussi, je suis l'ami des Enfans.

Deux vol. in-18, avec de jolies gravures.
Prix, 150 liv. ; & 180 liv., franc.

Berquin fut l'ami des enfans ; Joffret fut son digne successeur, & marche à grands pas sur ses traces. La petite bibliothèque de Mr. Blanchard renferme la morale la plus douce, la plus pure ; c'est bien mériter de sa patrie, que d'écrire sur un objet aussi intéressant.

Gravure.

Le deuxième portrait de la galerie des auteurs dramatiques vient de paroître ; c'est celui de l'immortel Molière. Il est gravé au lavis en couleur par P. M. Alin, & il est d'une exécution supérieure au portrait de Préville, avec lequel il fait pendant. Au bas de ce portrait est un tableau allégorique, avec des attributs très-ingénieux. Cette galerie, qui a déjà le plus grand succès, ne peut qu'en acquérir davantage : la manière dont elle est traitée est faite pour fixer l'attention des vrais connoisseurs. Le prix de chaque portrait est de 300 liv. en assignats, ou 3 livres en numéraire. Les personnes qui souscriront pour les six premiers, ne paye-

ront que 1,600 liv., ou 16 livres en numéraire.

Tous ces ouvrages, & nombre d'autres nouveaux ou réimprimés, se trouvent à Paris, chez Mr. Morin, libraire & commissionnaire, rue Christine, N^o. 12, section du Théâtre François. Les prix en numéraire sont invariables.

Sermon d'adieu de Mr. Bridel, pasteur à Bâle, avant de quitter l'Eglise Française de cette ville.

CE discours véritablement apostolique, prononcé dans une circonstance où les plus justes regrets dispofoient à l'attendrissement tous les auditeurs, a dû leur rappeler les premiers tems de l'Eglise : en le lifant on sent à quel point la majestueuse simplicité de l'orateur chrétien est supérieure au brillant de cette éloquence mondaine qui n'ufurpe que trop souvent dans la chaire de vérité, le fuffrage d'un monde frivole. C'est ainfi que dans les siècles où l'on semble s'éloigner le plus de la religion, la lumière divine qui ne s'éclipse jamais totalement, luit de tems en tems devant les hommes : heureux ceux qui prennent pour guide ce flambeau sacré.

*Nouvel avis des Rédacteurs de la Bibliothèque
Britannique.*

LES encouragemens que les Rédacteurs de ce Journal ont reçus depuis la publication des deux premiers Numéros, les mettent à portée de continuer cette entreprise qu'ils avoient suspendue pour s'affurer des dispositions du public avant que de hasarder les avances considérables qu'elle exige. En les tirant d'incertitude à cet égard, cette suspension leur a procuré un autre avantage, celui de recevoir des conseils utiles, d'après lesquels ils se sont décidés à faire quelques changemens à leur premier plan.

Ils considéreront dorénavant la politique comme tout-à-fait étrangère aux objets de leur travail, & retrancheront en conséquence le septième volume annuel qui étoit exclusivement destiné à cette partie. Le prix de la souscription sera diminué proportionnellement.

Ils classeront leurs matières en deux grandes divisions, chacune de douze Numéros par an, de huit à neuf feuilles d'impression, accompagnés de quelques planches, faisant ensemble six gros volumes *in - 8^o*. d'environ 600

pages chacun. L'une de ces divisions sera intitulée , *Littérature* ; l'autre , *Sciences & Arts* ; & l'on pourra souscrire séparément pour l'une ou l'autre , aux conditions indiquées plus bas.

L'agriculture sera comprise à l'ordinaire dans la division des *Sciences & Arts* , où elle occupera deux à trois feuilles d'impression par Numéro. Mais attendu son importance & l'intérêt qu'elle excite , on la joindra à la *Littérature* en faveur des Abonnés à cette division seule qui désireront cette addition , moyennant une augmentation proportionnelle dans le prix de leur demi-abonnement : cette partie sera d'ailleurs paginée à part pour qu'on puisse à volonté la faire relier séparément. Les Tableaux météorologiques de chaque mois l'accompagneront toujours.

Ce Journal est exclusivement destiné à offrir la traduction ou l'analyse de celles des productions littéraires ou scientifiques publiées en Anglois , qui , sous le double rapport de l'utilité & de l'agrément , peuvent mériter l'accueil du Public.

On trouvera dans la division intitulée *Littérature* , les extraits des principaux ouvrages de morale , d'économie politique , d'histoire , d'antiquités , &c. ; des notices étendues sur les romans intéressans que l'Angleterre produit en grand nombre ; les annonces

& les traductions partielles des pièces de théâtre nouvelles : les mélanges & anecdotes propres à caractériser l'esprit de la Nation ; enfin les relations de voyages lointains & les faits curieux rassemblés en Asie, en Afrique & en Amérique par les Sociétés Anglaises formées dans le but de recueillir ces précieux documens.

La division intitulée *Sciences & Arts* pourra être considérée à quelques égards comme un cours d'étude pour les personnes qui cherchent à s'instruire en lisant, & qui aiment à suivre les progrès des sciences dans un pays où elles sont cultivées avec succès ; elle sera aussi un repertoire des découvertes & des procédés anglais dont l'expérience aura démontré l'avantage dans la pratique des Arts. On fait en particulier combien l'Angleterre est distinguée sous le rapport de l'agriculture, & l'activité du nouveau Département créé pour cet objet, ainsi que celle des Sociétés qui s'y vouent, fournit des matériaux nombreux & importans.

Enfin cette publication offrira dans son ensemble & par la fréquence de ses retours un véhicule propre à faire circuler promptement dans l'Europe les annonces littéraires & scientifiques qui peuvent intéresser les diverses classes de Lecteurs ; elles seront puisées dans

vingt-deux productions périodiques différentes, toutes d'une réputation méritée, dans les bons ouvrages anglais non-traduits, & dans une correspondance particulière assez étendue, qu'entretiennent les Rédacteurs.

Ce nouveau plan admet trois classes de Souscripteurs, favoir :

1^o. Par abonnement entier, c'est-à-dire aux deux divisions, pour le prix de trente francs de France par an.

2^o. Par demi-abonnement pour l'une ou l'autre, sur le pié de dix-huit francs l'un.

3^o. Par demi-abonnement pour la *Littérature* avec addition de l'*Agriculture* pour le prix de vingt-quatre livres, le tout en numéraire, payable en souscrivant, & indépendamment des frais de port.

Les Souscripteurs à l'un ou l'autre des deux demi-abonnemens recevront les deux Numéros de Janvier qui ont déjà paru, enforte què leur première année comprendra treize Numéros.

Les deux premiers Numéros ont été adressés francs de port aux Souscripteurs, en attendant que les Rédacteurs eussent pris avec les Directeurs des Postes & des Messageries des arrangemens qui leur permettent d'y faire participer leurs Abonnés; ceux ci pourront en conséquence s'abonner pour le port, moyen-

nant l'addition suivante au prix de la souscription.

Le Journal arrivera franc de port pour la France, à Paris, moyennant 6 liv. d'augmentation, soit 36 liv. en tout.

Pour l'Allemagne, à Nuremberg, 6 liv.; 36 liv. en tout.

Pour l'Italie, à Lugano, 3 liv.; 33 liv. en tout.

Pour la Suisse, jusqu'à Bâle & Zurich, 3 l.; 33 liv. en tout.

Jusqu'à Berne, 2 liv.; 32 liv. en tout.

Ceux des Souscripteurs qui ont payé 36 l. sur l'ancien pied seront abonnés pour le port & crédités de l'excédent à compte de leur souscription prochaine.

On pourra s'adresser, soit pour souscrire, soit pour tout autre objet relatif au Journal, directement à *GENEVE*, à M. Marc-Auguste PICTET, Professeur de Philosophie & Membre de la Société Royale de Londres, ou à M. F. G. MAURICE, Secrétaire de la Société pour l'avancement des Arts; ils font du nombre des Rédacteurs, & la correspondance leur est attribuée.

On aura soin d'affranchir les lettres & l'argent.

On peut souscrire chez les principaux Libraires de l'Europe.

A N N O N C E.

Lettres à l'Auteur de la Quotidienne, par un de ses Abonnés. Ouvrage imprimé à Hambourg.

LE tems ne nous permettant pas de donner dans ce N°. la notice de cet ouvrage aussi intéressant que curieux, nous nous bornons à l'annoncer.

Œuvres complètes de M. l'Abbé de CONDILLAC, proposées par souscription, en format in-12, 21 vol. avec des caractères dit cicero, & sur beau papier.

LE manque total des ouvrages de l'immortel de Condillac, joint aux fréquentes demandes qu'on en fait, ont engagé à en entreprendre une nouvelle édition, plus complète que toutes les autres qui ont paru jusqu'à présent par la réunion entière de tous ses écrits.

Ces Œuvres paroîtront par livraisons dans l'ordre suivant :

La première livraison, contenant les tomes 1, 2, 3, 4, en Juillet prochain.

La seconde, les tomes 5, 6, 7, 8, en Septembre.

La troisième, les tomes 9, 10, 11, 12, en Novembre.

La quatrième, les tomes 13, 14, 15, 16, en Janvier. 1797.

La cinquième, les tomes 17, 18, 19, 20 & 21, en Mars 1797.

La souscription est ouverte dès à présent chez JEAN-PIERRE GIEGLER, Libraire, place de la Palud à Lausanne, & chez les principaux Libraires de l'Europe, à raison de L. 1 de Suisse, soit L. 1. 10 s. de France espèces pour chaque volume.

Le paiement se fera à la réception de chaque livraison.

Lausanne, ce 12 Avril 1796.

Fragment d'une lettre écrite d'Avenches.

LES obsèques de Milord Comte de Northampton, pair d'Angleterre, ont été célébrées ici jeudi 28 avril avec le recueillement du respect & de la douleur; plus de cinq cents personnes formoient cette pompe funèbre. A la tête du convoi étoient le neveu de Milord, & les Etrangers choisis pour représenter le reste de sa famille; marchoit ensuite le Seigneur Baillif, la Cour Baillivale, le Corps des ministres du Colloque d'Aven-

ches, le Conseil-de-Ville, & les Députés des Communes d'Oleires & de Donatires, qui, pendant plus de seize ans, n'ont cessé de recevoir de Milord tous les genres de secours que son inepuisable bonté lui faisoit un besoin de répandre. Enfin, les Seigneurs Bailifs des environs, suivis d'un grand nombre de Gentilshommes & autres personnes de différens Etats, venus pour rendre ce dernier devoir au bienfaiteur des infortunés.

Ce cortége, vraiment touchant pour la sensibilité, & honorable pour la mémoire du Comte de Northampton, arrivé à la porte de l'Eglise, douze Membres du Conseil ont porté le corps jusqu'au lieu de la sépulture, où il a été inhumé suivant le rite de l'Eglise anglicane & placé à côté de sa seconde femme & d'un de ses petits fils.

Il seroit difficile d'imaginer un éloge funèbre plus énergique & plus éloquent que les larmes d'une multitude de malheureux, & la profonde affliction d'une ville entière, conduisant à son tombeau celui dont la vie n'a cessé de présenter le fidèle tableau des vertus les plus touchantes & les plus utiles.

Anecdote tirée du registre de l'Épilogueur national.

VOICI, mon cher Bonhomme, un nouveau trait dans le genre de ceux dont je tiens note exacte. Dans la Séance du 17 Floréal, Bonnefœur a cité très-à-propos l'histoire romaine sur la discussion relative aux ascendants d'émigrés; il a fait opiner Caton, dans l'affaire concernant les biens de Tarquin: il faut rapporter ses propres expressions.

“ Rappelons-nous, dit-il, la conduite tenue par Tarquin, lorsqu'après son exil le Peuple romain se détermina à lui rendre ses biens, malgré l'avis de Caton, opposé, sur ce point, à celui de son collègue Collatin. Si vous lui rendez ses biens, disoit sagement Caton, vous lui mettez entre les mains des armes pour vous faire la guerre; & l'événement ne justifie que trop que Caton avoit raison. „

En fait de chronologie, Caton opinant dans l'affaire de Tarquin, vaut bien la brillante description que l'Abbé Fauchet faisoit de Chillon, forteresse du Pays-de-Vaud, dont les murs, disoit-il à l'Assemblée, sont à douze pieds au-dessous des eaux de la mer.

PLUSIEURS abus ayant lieu dans la manière de s'abonner à notre Journal, nous sommes obligés d'aviser nos abonnés libraires & autres, 1°. Que, selon l'usage constant, notre Journal se paie d'avance.

2°. Que ceux qui ont négligé d'avertir qu'ils y renonçoient à l'époque de l'expiration de leur abonnement, seront censés le continuer.

3°. Que ceux qui étant abonnés à l'année, jügent tout-à-coup à propos de payer par semestre ou trimestre, ne peuvent se flatter qu'une pareille prétention puisse être admise, & qu'ils sont tenus à payer leur abonnement en entier.

Cet avis est d'autant plus nécessaire, que plusieurs personnes ont cru pouvoir renoncer au Journal, non-seulement sans en prévenir les Rédacteurs à l'époque convenue, mais encore ne point payer, & garder un ou plusieurs Numéros; ce qui dépareille l'ouvrage, & cause un détriment considérable aux Rédacteurs.

*Acrostiche de Son Altesse Sérénissime Madame
FORTUNÉE D'EST, princesse de Conti, par
l'Auteur de l'Héroïsme de la Religion, qui
a eu l'honneur de le lui présenter à l'époque de
son émigration à Fribourg-en-Suisse.*

FORTUNÉE!.... ah! quel nom pour l'illustre Conti!...
Où paroît son bonheur? . . . il est anéanti.
ROI, palais, cour pompeuse, éclat, plaisir, richesse,
Tout fuit, tout disparoit. . . . ô fortune traîtresse!
Vites-vous, ô mortels, de fort plus désastreux?
NON. Mais sa foi le change en un fort plus heureux.
REN D'EST l'Europe admire une grande héroïne,
Estimant plus que l'or la volonté Divine,
Docile sous la main qui lance les fléaux,
Et par la vertu seule adoucissant ses maux,
Sans cesse à l'Eternel offrant sa destinée.
Tout au Ciel, tout à Dieu... que d'EST est FORTUNÉE!

J. P. L'ESCHENAULT de la Forest, Prieur-
Commendataire de Saint-Michel.

Dilexi mandata tua super aurum. Psalmiste.

Le Chat, le Barbet et le Pinçon.

F A B L E.

UN Barbet, un Chat, un Pinçon
Faisoient trio dans un ménage,
Déjà les deux premiers vivoient dans la maison,
Quand du sein des forêts, trahi par son ramage,
L'autre fut arrache, pour gemit en prison.

On est timide en esclavage ,
 On est injuste aussi par fois :
 Si Cerbère approchoit la cage ,
 Le captif étoit aux abois.

Il croyoit voir un monstre , & redoutoit sa rage ,
 Tandis qu'il se laissoit prendre au patélinage
 De l'Attila du Peuple Souriquois
 Et de la Gent porte plumage.

Il fallut un événement ,
 Pour redresser ce jugement inique.
 Un jour pressé d'une ardeur famélique ,
 Le maudit Chat avoit subtilement ,
 Par le guichet, insinué sa griffe ;
 C'en étoit fait du malheureux oiseau ,
 Si le Barbet, Domquichotte nouveau ,
 N'avoit fait lâcher prise au dévot apocriffe.

Par leur forme, jamais ne jugez les humains ,
 Sur ce point délicat s'abusent les plus fins.

Une écoce épineuse & dure ,
 Dérobe souvent à nos yeux ,
 Le plus beau don de la nature.
 Un cœur sensible & généreux ,
 Tandis qu'ami de l'imposture ,
 Le méchant cache sa noirceur ,
 Sous la séduisante parure ,
 Et le voile de la candeur.

Par M. D. V.

C H A R A D E.

Mon premier des faisons mesure la distance ;
Mon second naît d'un instrument ,
Mon tout enfin est ce qu'attend
Un laboureur de sa semence.

*Explication de l'énigme , & de la Charade du
No. précédent.*

Le mot de l'Enigme , est *Plume* ; celui de la
Charade , est *Paris*.

E R R A T A pour le N^o. du mois de Mai.

Page 328 , lig 25 , au lieu de Mr. de Weiff ,
lisez , Mr. de Meiff.

Page 331 , même faute , ligne 8 , encore Mr.
de Weiff , au lieu de Mr. Meiff.

Page 365 , ligne 7 , à sa jeune compagne
lisez , à ses jeunes compagnes.

Page 367 , ligne 7 , j'en vois d'eux : *lisez* ,
j'en vois deux.



T A B L E

Générale des piéces contenues dans les Numéros
1, 2, 3, 4, 5, 6.

T O M E V.

L E premier temple, poëme.	Page 3
Liste ou nomenclature authentique des Avoyers de Berne dans le 13 ^{me.} & 14 ^{me.} siècle.	16
Notice biographique & littéraire de Robertson.	31
Lettre au Redacteur du Journal.	40
Littérature françoise, du gouvernement, des mœurs & des conditions en France avant la révolution, &c.	47
Littérature françoise. Les conjectures.	51
Instructions sur les moyens d'administrer des secours aux personnes noyées pour les rappeler à la vie.	55
Annales britanniques pour l'année 1793.	57
Anecdotes, tirées des œuvres de Champfort.	58
Economie rurale & domestique, sur la conservation des pommes de terre.	60
Agriculture, sur l'utilité de colorier en noir les murailles sur lesquelles on espalé les arbres fruitiers, &c.	64
Epttre d'un ecclésiastique émigré, à son ami.	66
Socrate & le jeune veuf. Fable.	69
Logogriphe.	70
Enigme.	71
Charade à Mademoiselle * * *.	ibid.
Explication de l'Enigme & de la Charade du N ^o précédent.	ibid.
Le Redacteur aux Lecteurs.	72

N^o. 2.

Le premier temple, chant second.	73
Nécrologie.	86
Voyage.	99
Littérature Suisse.	107
L'Epilogueur.	114

<i>Journal des principales opérations de la campagne de 1794; dans les sept Provinces-Unies, &c.</i>	Page 122
<i>Bibliothèque britannique.</i>	124
<i>Fragment pour un anniversaire funèbre.</i>	128
<i>Anecdotes, tirées des œuvres de Champfort.</i>	132
<i>Littérature allemande.</i>	135
<i>Courte relation des plus importantes révolutions de la Bohême.</i>	136
<i>Le héros économe. Conte.</i>	137
<i>La mauvaise honte, fait historique.</i>	139
<i>Les deux lièvres. Fable.</i>	140
<i>Épître à la jeune Amélie E....</i>	141
<i>Enigme.</i>	143
<i>Charade.</i>	ibid.
<i>Explication de l'Enigme, du Logogriphe & de la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.
<i>Le Rédacteur aux Lecteurs.</i>	144
<i>Errata.</i>	ibid.

N^o. 3.

<i>Le premier temple, chant III & dernier.</i>	145
<i>Fragment d'un Journal sur une course de montagne.</i>	166
<i>Principes de la révolution des Suisses.</i>	176
<i>Lettre aux Rédacteurs du Journal de Lausanne.</i>	197
<i>Annonce.</i>	203
<i>Economie.</i>	208
<i>Le bonheur.</i>	212
<i>Madrigal.</i>	214
<i>Enigme chantante.</i>	ibid.
<i>Charade.</i>	215
<i>Explication de l'Enigme du N^o. précédent.</i>	ibid.
<i>Avis aux lecteurs.</i>	ibid.
<i>Errata pour le numéro de Janvier.</i>	ibid.
<i>Errata pour Février.</i>	ibid.
<i>Mes adieux à Nyon, pour servir de visite de congé.</i>	217

N^o. 4.

<i>Rosine, ou l'esprit d'ordre, anecdote holland.</i>	225
<i>Sur un nouveau genre de traduction.</i>	246
<i>Annonce. Epître à l'asile que j'aurai, suivie de deux fables, &c.</i>	251

<i>Anecdotes de la vie de Thomas Paine.</i>	Page 257
<i>Traduction libre de quelques lettres écrites dans un voyage de l'Argovie & de la vallée de Ven.</i>	266
<i>Agriculture.</i>	271
<i>Annonce littéraire.</i>	279
<i>Récit de ce qui s'est passé dans la Société Helvétique d'arau, en 1795.</i>	281
<i>Du vrai patriotisme.</i>	282
<i>Manuel élément. de littér. & de belles lettres, &c.</i>	284
<i>Littérature allemande.</i>	285
<i>Annonce envoyée au Rédacteur du Journal, &c.</i>	286
<i>Annonce, galerie des auteurs dramatiques, &c.</i>	288
<i>A leurs Excellences Messieurs les Ambassadeurs des Cantons des Ligues & de leurs alliés, venus à Paris en 1663.</i>	290
<i>Stance de Le Brun.</i>	293
<i>Stance.</i>	295
<i>Enigme.</i>	ibid.
<i>Charade.</i>	296
<i>Explication de l'Enigme, & de la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.
<i>Errata pour la course au Thevenon, au numéro de Mars.</i>	ibid.

N^o. 5.

<i>Les mécomptes du sentiment & de l'amour propre, ou l'histoire de mon voisin.</i>	297
<i>Parallele entre les anciennes mœurs & les modernes & entre les anciennes opinions & les modernes.</i>	323
<i>Fragment extrait d'un manuscrit allemand, &c.</i>	328
<i>Lettre au Rédacteur du Journal de Lausanne.</i>	332
<i>Une lettres sur le maronnier.</i>	337
<i>Les choses comme elles sont, ou aventures de Caleb Williams.</i>	339
<i>Henriette & Emma, ou l'éducation de l'amitié.</i>	347
<i>Littérature Suisse.</i>	351
<i>Aux auteurs du Journal.</i>	352
<i>Littérature française.</i>	354
<i>La folie d'amour.</i>	358
<i>Amelie & Volniz, ou des effets de l'amour sur l'imagination.</i>	359
<i>Vers pour le tombeau du Lord Comte de Nor-</i>	

<i>Champton, mort à Avenches.</i>	Page 367
<i>Enigme.</i>	ibid.
<i>Charade.</i>	368
<i>Explication de l'Enigme, & de la Charade du N^o précédent.</i>	ibid.
<i>Errata pour le numéro d'Avril.</i>	ibid.

N^o. 6.

<i>Les mécomptes du sentiment & de l'amour-propre, ou l'histoire de mon voisin. Suite.</i>	page 369
<i>Les Suisses traités de paysans.</i>	400
<i>Seconde lettre sur le marronnier.</i>	408
<i>Portrait de Franklin.</i>	414
<i>A l'auteur du Journal de Lausanne.</i>	419
<i>Les soirées littéraires, ou mélanges de traductions nouvelles, des plus beaux morceaux de l'antiquité, &c.</i>	420
<i>Précis d'un Poëme encore manuscrit, intitulé : l'Esprit de la Géographie.</i>	425
<i>L'héroïsme de la religion, ou éloge du martyr.</i>	
<i>Poëme.</i>	429
<i>Annonces littéraires.</i>	432
<i>Littérature française.</i>	433
<i>Sermon d'adieu de Mr. Bridel, pasteur à Bâle.</i>	435
<i>Nouvel avis des Rédacteurs de la bibliothèque Britannique.</i>	436
<i>Annonce.</i>	441
<i>Oeuvres complètes de Mr. l'abbé de Condillac.</i>	ibid.
<i>Fragment d'une lettre écrite d'Avenches.</i>	442 I
<i>Anecdote tirée de l'Epilogueur national.</i>	444 I
<i>Acrostiche de son Altesse sérénissime Madame Fortunée d'Est, princesse de Conti, &c.</i>	446 I
<i>Le chat, le barbet & le pinçon. Fable.</i>	ibid.
<i>Charade.</i>	448
<i>Explication de l'Enigme, & de la Charade du N^o précédent.</i>	ibid.
<i>Errata pour le numéro de Mai.</i>	ibid.

